BIBLIOTHECA

# VISION

DE

SYLVIUS

# GRAPHALETES

OU LE

# TEMPLE DE MEMOIRE.

TOME PREMIER.

Giraud, Claude Marie

# VISION

DE

SYLVIUS

# GRAPHALETES

OU LE

# TEMPLE DE MEMOIRE.

TOME PREMIER.

A

LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie,

M. DCC. LXVII.

BIBLIOTHECA

PQ
1985
.G58 V5
1767

Coll. afic.

# AVERTISSEMENT
## DE
# L'EDITEUR.

IL y a plus d'une année que l'auteur fit ce voyage intellectuel. Je me crois obligé d'en prévenir les lecteurs, afin qu'on ne l'accuse point d'inéxactitude, si dans le cours de la rélation on voit figurer parmi les vivans des personnages qui sont morts depuis peu. Mais c'est un léger inconvénient qui ne sauroit nuire à la totalité de l'ouvrage. L'auteur pour être plus fidéle n'a point jugé à propos de corriger ces endroits, & n'a livré son manuscrit qu'à condition qu'on n'y feroit d'autres changements que ceux qu'il y a faits lui-même, & qui sont très-peu de chose. J'étois fort d'avis qu'il voulut retrancher des

portraits & des réfléxions qui ne plairont certainement pas à tout le monde. Quelques amis communs lui en représentoient avec moi la conséquence; mais c'eſt un philoſophe d'une eſpèce un peu ſingulière, un homme roide qui ne revient pas aiſément de ſon opinion, & qui ne ſauroit flatter ce qu'il croit en conſcience digne de blâme. Il honore à la vérité les talens, mais il en déteſte les abus, & ſoutient que pour être grand homme il ne ſuffit pas d'être bon écrivain. C'eſt en vertu de ces principes qu'il ſe croit, dit-il, autoriſé à dire librement ce qu'il penſe de ces idoles du ſiécle auxquelles le public rend depuis ſi longtems une eſpèce de culte religieux. Il ne prétend pas briſer l'encenſoir dans les mains de leurs adorateurs, & ne préſume pas aſſez de ſes forces pour eſpérer de lutter lui ſeul avec ſuccès contre le torrent des ſuffrages: ce ſeroit une folie que d'oſer l'entreprendre; mais il ne craint point de penſer à part & d'expoſer ſon ſentiment, quoiqu'il ne ſe diſſimule point le danger où il ſe précipite; car

il

il prévoit fort bien que la multitude va crier à l'anathème, & le regarder comme un blaſphémateur impie, pour avoir oſé médire de ſes dieux. Quoiqu'il en ſoit, il a pris ſon parti: il eſt ſans crainte comme ſans eſpérance, & ne connut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il ait un goût décidé pour la ſatyre: il ſeroit bien faché qu'on put l'en accuſer avec fondement. Il aime à rendre juſtice à tout le monde, comme on le verra dans ſa rélation, & il regrette fort de n'avoir pu y donner place à pluſieurs auteurs eſtimables qui méritoient d'être nommés avec éloge. S'il s'eſt permis quelques plaiſanteries, c'eſt pour égayer ſa matière. Il pince peut-être, mais il ne déchire point. Je puis certifier en un mot que c'eſt le meilleur homme du monde, & qu'il perd à n'être point connu. Mais il s'eſt toujours très-peu ſoucié de l'être, & une de ſes plus fortes répugnances à publier ce voyage, quelqu'il ſoit, étoit la crainte de donner envie d'en connoître l'auteur.

On trouvera peut-être que les notes qu'on

qu'on y a ajoutées, pour éclaircir le texte, sont un peu trop multipliées, & qu'il y en a beaucoup dont on auroit pu se passer aisément. L'auteur n'en avoit fait lui-même qu'un très-petit nombre. Mais les notes ne sont pas pour les savants, & la plus grande partie des lecteurs ne se piquent pas de l'être. Cependant on en a omis beaucoup, surtout par rapport aux personnages les plus connus, & l'on s'est borné à celles qu'on a jugées les plus intéressantes ou les plus nécessaires. Le plus grand nombre de ces notes, comme je viens de le dire, n'est point de l'auteur; & si malgré mon zèle & ma bonne intention pour le public, quelques-uns s'avisent de les blâmer comme un vain étalage d'érudition pédantesque, cette faute, si c'en est une, je la prends sur mon compte & ne me mets nullement en peine du reproche.

LE

# VISION
## DE
## SYLVIUS GRAPHALÈTES,
## OU
## LE TEMPLE DE MÉMOIRE.

IL étoit environ minuit, & je lisois avec beaucoup d'attention le livre d'*Agrippa* (*a*) qui traite de *la vanité des sciences*. C'est une habitude que j'ai contractée dès mes jeunes années de ne jamais prendre mon repos qu'après avoir

(*a*) Agrippa de Cologne un des plus savans hommes du XVI. siècle. Son traité *de la vanité des sciences* & sa philosophie lui firent beaucoup d'ennemis parmi le clergé & les moines. Il passa même pour magicien. Martin del Rio raconte sérieusement à ce sujet des avantures bien singulières. Cependant ce prétendu magicien étoit si pauvre qu'il craignoit souvent de manquer de pain. Il le témoigne dans plusieurs de ses lettres. C'étoit en vérité se donner au diable bien gratuitement.

avoir employé quelque tems à l'étude & à la méditation ; & tandis que tout le monde sommeille, j'aime à veiller dans le silence de la nuit, pour me recueillir en moi-même, & pour m'entretenir utilement avec les morts.

Après une heure de lecture, je me mis à réfléchir profondément sur les misères des hommes, sur leurs projets éternels, sur leurs folles inquiétudes, & enfin sur la vanité de ceux qui cherchent a acquerir de la célébrité dans le monde, & sacrifient leur repos à l'espoir insensé de faire parler d'eux, quand ils ne seront plus. Une espèce d'extase [car je n'ose l'appeller sommeil] me surprit justement dans cette dernière réflexion.

Je me croyois dans un bocage :
Une nymphe au souris malin,
Avec un masque dans la main,
Tout à-coup sortit d'un nuage.
Ses yeux respiroient l'enjoûment,
L'esprit, la fine raillerie :
Une légère draperie,
Qui couvroit son buste charmant,
En déssinoit correctement
Les contours & la simétrie.
Ses pieds mignons étoient chaussés
De brodequins ou de sandales,
Dont les cordons entrelassés
Brilloient de rubis enchassés,
Et de perles orientales.
Pour la fraicheur du coloris,

C'é-

C'étoit une roſe nouvelle,
Qu'on voit éclore entre des lys (*a*):
Enfin à mes ſens interdits,
Tout annonçoit une immortelle.

Malgré ma ſurpriſe & mon émotion, je l'eus bientôt reconnue aux attributs qui lui ſont propres. C'étoit *Thalie*. Après avoir joui quelque tems de mon trouble, elle m'adreſſa la parole en ces termes:

Diſciple généreux des nymphes du Permeſſe,
Qui toujours ſans patron, ſans brigues, ſans déſirs,
Dans le ſein du repos cultives la ſageſſe,
Et des jeux de la rime occupes tes loiſirs,
D'une inſigne faveur, je viens dans ce meſſage,
Récompenſer ton zèle & ton attachement,
Pour affermir entierement.
Et ta conſtance & ton courage.

Ce diſcours obligeant me remplit de confiance: j'en conçus même la plus haute opinion de mon mérite, & comme la fin de cet honnête compliment me feſoit eſpérer une *faveur inſigne*, il me vint en idée que j'allois obtenir un rang des plus diſtingués au Parnaſſe; mais *Thalie* s'expliqua auſſi-tôt, & me dit qu'elle étoit venue pour me conduire au *temple de mémoire*.

Je

(*b*) Cette comparaiſon eſt juſte. *Thalie* en grec ſignifie *fleuriſſante* ou une fleur nouvellement éclose.

Je vois, ajouta-t-elle, que vous regardez en pitié ceux qui veillent & qui se tourmentent pour y mériter une place; mais c'est faute de réfléchir sur les avantages qui résultent d'une si louable ambition. La vie des hommes en si bornée qu'on ne doit point trouver mauvais qu'ils cherchent du moins a perpétuer le souvenir de leur éxistence, j'entens par tout ce qui mérite l'estime ou l'admiration de leurs semblables.

C'est une seconde vie qui tourne au profit de ceux qui restent, parce qu'elle entretient le gout des choses honnêtes & utiles, par les exemples qu'elle laisse à imiter. D'ailleurs la vertu & le savoir sont si mal récompensés sur la terre qu'ils tomberoient dans le découragement, s'ils n'étoient soutenus par cette idée de gloire & de renommée qu'ils se promettent des siècles à venir. Mais il est tems de partir, suivez-moi, je vais vous conduire au temple & vous faire jouir d'un spectacle qui mérite attention.

Aimable Déesse, lui répondis-je, je suis infiniment flatté de l'honneur que vous voulez me faire, & ne refuse point de vous suivre, s'il faut absolument que j'entreprenne le voyage; mais me garantissez-vous le retour?

Pour qui respire, & n'est pas encore vieux,
Cette faveur est un peu singuliere.

Ex-

Excuſez-moi, le cas eſt ſérieux ;
Je puis encor pouſſer loin ma carriere.
Pour viſiter ce temple glorieux,
Il faut, dit-on, qu'on giſſe dans la biere;
Mais à ce prix, je vous fait mes adieux.

Je ne me ſerois jamais douté, repondit *Thalie*, que la crainte de la mort put occuper un ſage, & je croyois que vous aviez plus de raiſon qu'aucun autre de n'être point ſi fort attaché à la vie. Mais raſſurez-vous, il reſte encore à la parque de quoi filer à votre profit ; & ce n'eſt point à moi, j'en ſerois bien fachée, de terminer une carrière où vous trouvez chaque jour tant d'occaſions d'éxercer votre philoſophie.

Aux dieux qui daignent le conduire,
Le ſage obéit en repos.
Mon emploi n'eſt pas de détruire;
C'eſt le partage d'*Atropos* :
Les muſes ne ſavent qu'inſtruire.

Cet éclairciſſement étoit tel que je pouvois le ſouhaiter ; néanmoins je balançois encore ; mais la Deeſſe me ſaiſit par la main, & m'entraina avec tant de rapidité que je croyois voler ; car mes pieds ne touchoient pas terre, & je ne me fatiguois point.

Après avoir ainſi couru quelque tems nous nous arrêtames ſur une colline d'où

nous découvrimes une grande plaine toute couverte de voyageurs qui formoient dans leur marche une bigarrure très-agréable par le mélange des couleurs & la diverſité des habillemens. Ils alloient tous du même côté, mais par des chemins différens qui avoient dix fois plus de largeur qu'aucune des plus belles routes de France.

Sur une haute montagne qui bornoit l'horizon, dans un éloignement conſidérable à l'orient, paroiſſoit un édifice d'une architecture noble & majeſtueuſe & tout environné de lumière. Il me fut aiſé de comprendre que c'étoit là le but où tendoient les voyageurs, & le temple où *Thalie* avoit deſſein de me conduire.

Je parcourois avec empreſſement les différens objets qui ſe préſentoient à ma vue, & commençois à ſavoir bon gré à la Déeſſe de la violence qu'elle m'avoit faite, pour m'en procurer le ſpectacle. Déja je me préparois à lui faire mille queſtions, & me livrois à cette émotion agréable qu'excite la curioſité, quand elle eſt ſûre d'être ſatisfaite. Mais tout-à-coup un bruit horrible qui ſe fit entendre au nord de la plaine & des nuages de fumée & de pouſſière d'où ſortoient des éclairs, fixerent mon attention de ce côté-là.

Approchons, me dit Thalie, vous allez voir des choſes étranges que vous n'avez connues juſqu'ici que par les récits que vous en avez entendu faire; ou par les li-

livres qui en parlent. Mais au moins n'allez pas vous effrayer mal à propos, & ſouvenez-vous que je vous accompagne.

Je la ſuivis ſans crainte, & auſſi légérement que j'étois arrivé ſur la colline. Elle m'avoit donné une agilité merveilleuſe, & avoit étendu de beaucoup la ſphère de mon intelligence. Dès que nous nous fumes arrêtés, un petit rocher couvert de mouſſe s'éleva fort à propos ſous nos pieds pour nous ſervir d'amphithéatre. Le pays que nous découvrions de cette hauteur étoit d'une étendue immenſe, & varié par des ſcènes que je ne puis me rappeller ſans frémir.

Là c'étoient des combats où cent mille aſſaſſins,
La rage dans le cœur, la foudre dans les mains,
Tout couverts de pouſſière, & fumans de carnage,
De maſſacres affreux inondoient le rivage.
Ici c'étoient des murs détruits & ſaccagés,
Des villages en cendre, & des champs ravagés,
D'où fuioient en tremblant des troupes gémiſſantes,
De vieillards appuiés ſur leurs filles ſang'antes,
De mères qui de pleurs arroſoient leurs enfans,
Et rempliſſoient les airs de leurs cris impuiſſans.
Partout où mes regards ſe portoient dans la plaine,
Des rivières de ſang ſerpentoient ſur l'arêne;
Partout c'étoient des os, des membres diſperſés,
Des armes en éclat, & des morts entaſſés;
Et pour comble d'horreur, la famine & la peſte,
Comme un feu dévorant, conſumoient tout le reſte.

O ciel? m'écriai-je en verſant des lar-

mes, comment se peut-il faire que des créatures douées de raison se portent à un tel excès de barbarie envers leurs semblables? Mais que signifie ce spectacle? je ne m'attendois pas à voir des objets si affligeans sur les avenues du *temple de mémoire*.

Cette plaine de désolation, me répondit *Thalie*, est le grand chemin des conquérans; mais il ne faut pas les confondre avec ces princes magnanimes qui prennent quelquefois les armes pour repousser les insultes d'une puissance jalouse de leur gloire & de leur prospérité, ou pour soutenir des alliés contre des ennemis qui cherchent à les opprimer injustement. Les premiers ne sont que des esprits vains & inquiets dont les vastes désirs ne peuvent souffrir de bornes, & qui se croyent tout permis pour satisfaire leur ambition. Ce sont les fléaux du genre humain. Les autres au contraire mieux eclairés sur les intérêts de leur gloire sont persuadés que la plus belle conquête ne vaut pas l'amour de leurs sujets. Contens de leur partage, ils ne songent point a envahir celui de leurs voisins. S'ils font la guerre, ce n'est que par devoir & par justice, & pour mieux assurer le repos des peuples qu'ils gouvernent; & ce sont là les véritables héros. Aussi vous allez bientot voir, quand nous serons arrivés au temple, quelle différence l'on y met entre les conquérans

&

& les princes ſages & pacifiques.

Comme *Thalie* achevoit de parler, ces funeſtes objets qui m'avoient pénétré de douleur juſqu'au fond de l'ame, étoient diſparus. Je ne vis plus qu'une route à peu près de la même étendue que les autres, où paroiſſoient ſeulement quelques bandes de militaires tranquilles qui feſoient une aſſez triſte figure.

La plûpart étoient en guenilles,
Et clopinoient dans le chemin,
Avec des jambes de ſapin,
Ou ſe trainoient ſur des béquilles.
Les uns étoient embeguinés,
Ou portoient un bras en écharpe,
Et d'autres regrettoient leur nez
Emporté ſur la contreſcarpe.
On fredonnoit quelques chanſons
Faites jadis pour des maîtreſſes,
On raiſonnoit de garniſons,
De campemens, de forteresſes,
De régimens, de bataillons;
Puis l'on parloit de ſes proueſſes;
Mais, excepté quelques Gaſcons,
Nul ne parloit de ſes richeſſes.

Je m'imaginai qu'il y avoit ſur la route un hôtel d'invalides, où les bonnes gens alloient chercher une retraite, mais la Déeſſe me détrompa. Ce ſont, dit-elle, des officiers, des capitaines, des lieutenans qui vont auſſi au temple; mais il n'eſt pas bien ſûr qu'ils y arrivent. Car

il n'y a guères que les chefs & quelques officiers de marque qui puissent s'en flatter. Presque tous les autres, à moins qu'ils ne se soient distingués de la manière la plus éclatante, restent ordinairement en chemin.

En achevant ces mots, *Thalie* me fit faire cinq ou six pas sur la droite, & la scene changea entièrement. C'étoit une belle avenue par où s'avancoient en grande pompe des personnages fiers & sérieux qui paroissoient rêver à des affaires d'importance, & ne se déridoient que fort rarement. Une foule de gens de toute espèce s'empressoient de leur faire la cour, & c'étoient toujours les plus distingués qui s'humilioient le plus profondément en leur présence. C'est ici, me dit la Muse, la route des hommes d'état, vous y voyez

Les confidens des maîtres de la terre,
Ministres, conseillers, agens, ambassadeurs,
Que suivent les respects les titres les honneurs
Par un chemin brillant & glissant, comme verre.
Considérez le cortège nombreux
D'estafiers insolens, de commis dédaigneux,
Et tout ce peuple parasite
D'intrigans, de flatteurs qu'ils traînent à leur suite.
Ils lèvent un front sourcilleux
Tels que des chênes orgueilleux,
Qui semblent affronter les vents & la tempête;
Mais voyez ces vautours qui planent sur leur tête:
Ce sont les noirs soucis, les craintes, les dégoûts,
Les haines, les soupçons défians & jaloux,

Et

Et les rivalités & l'orgueil & l'envie,
Dont l'essain douloureux empoisonne leur vie.
De la faveur des potentats,
Heureux qui sait user en homme de courage!
Toujours prêt à le mettre bas,
Le fardeau des grandeurs n'étonne point le sage;
Mais plus sage est celui qui ne les cherche pas.

Cette dernière réflexion me plut beaucoup. J'avois une secrète satisfaction de voir que les sentimens de la Déesse s'accordoient parfaitement avec ma façon de penser, & cela me donnoit envie d'y ajouter quelques moralités qui venoit aisez bien au sujet, mais la curiosité & la variété du spectacle ne m'en laissoient pas le tems, outre que, parmi cette foule d'objets qui se présentoient de tout coté, il y en avoit qui me donnoient encore plus envie de plaisanter, & c'étoient ceux-la auxquels je m'attachois de préférence. Je remarquai entre autres choses,

Quelques illustres assez minces,
De ceux que l'on voit tour à tour,
Tantôt esclaves à la cour,
Tantôt tyrans dans les provinces.
Ici certain piéplat disoit:
Monseigneur, lisez ce mémoire:
Si votre grandeur l'approuvoit,
Tout le royaume y trouveroit
Et du profit & de la gloire.
On n'a jamais rien inventé
De plus utile & de plus sage.

C'est

C'eſt un chef-d'oeuvre, en vérité,
De bon ſens & de beau langage.
Plus loin certain complimenteur,
D'un ton lourdement emphatique,
Vous dégoiſoit à Monſeigneur,
Un aſſez long panégyrique
Farci de menſonges uſés,
Que l'animal avoit puiſés
Dans un recueil academique.
Chacun fêtoit les demi-dieux,
Chacun rampoit en leur préſence:
C'étoit à qui feroit le mieux,
Pour s'attirer leur influence:
On courtiſoit en tout honneur
Le cuiſinier, le ſecrétaire,
La maîtreſſe, l'apoticaire,
Le commis & l'appareilleur
Et le ſinge de ſa grandeur.
Enfin je vis tant de ſangſues,
Tant de regards & tant de grues,
Sur ce théatre ſingulier,
Qu'il faudroit un volume entier,
Pour en dénombrer les recrues.

Les hommes d'état, me dit Thalie, ſont plus à plaindre qu'on ne penſe: il s'en faut bien qu'ils ſoient tous méchans & corrompus. Souvent, quelque ſoit leur bonne volonté & la droiture de leurs intentions, ils ſont malheureuſement trompés par ceux en qui ils ont le plus de confiance: ils ne ſavent d'ailleurs la plupart du tems comment concilier divers intérêts qui ſemblent incompatibles; & le vulgaire aveugle & jaloux leur prête quelque

quefois des motifs de conduite directement opposés a leurs principes. Mais laissons cela. Ce que vous allez voir maintenant vous intéressera d'avantage à tous égards.

Elle dit & nous voila transportés dans une route beaucoup plus étendue que celle que nous venions de quitter. Elle étoit partagée en différens sentiers, comme en autant de classes particulières, qui néanmoins communiquoient ensemble, de sorte que les voyageurs passoient, quand ils le vouloient, de l'une a l'autre. Ces chemins paroissent rudes & inégaux. Ce n'est pas qu'on n'y rencontrât de tems en tems des tapis de gazon, des fleurs, & quelques arbres sans fruits; mais c'étoit bien peu de chose en comparaison des landes des ronces & des cailloux qui couvroient presque toute la route d'un bout jusqu'à l'autre. Elle étoit bordée au midi par un grand fleuve qui rouloit tristement des eaux sombres & limoneuses dont l'aspect inspiroit l'ennui & la mélancolie. *Thalie* me dit que ce fleuve s'appelloit *Léthé* ou *fleuve d'oubli*, parcequ'effectivement c'étoit un bras de celui qui porte ce nom dans les enfers. Au reste la multitude des voyageurs qui passoient par les chemins que je viens de dire étoit si prodigieuse que je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de semblable dans les voyes publiques de *Macbao* ou de *Pékin*,

Tel-

Telle eſt cette foule rampante
De grenouilles & de ſouris,
Que la vaſe du Nil enfante,
Dans les campagnes de Memphis.
Telles on voit des colonies
De ſauterelles, de grillons
Eſcadronner par pelotons,
Quand la faulx raze les prairies.

Je reconnus d'abord mes gens à leur mine, & aux marques diſtinctives de leur profeſſion; car ils portoient tous quantité de livres & de manuſcrits, les uns ſous le bras, les autres dans leurs mains, & les autres dans leurs poches qui pendoient ſur leurs côtés, comme des havreſacs, ce qui les incommodoit beaucoup. Quelques-uns même s'en trouvoient ſi chargés qu'ils étoient ſouvent contraints de s'arrêter pour reprendre haleine. Mais tout-à-coup il s'éléva un furieux vent du nord qui les ſoulagea malgré eux; car il emporta avec un fracas épouvantable des milliers de volumes & de brochures, & après les avoir fait pirouetter en l'air pendant quelque-tems, les précipita dans le fleuve *Lethé*, où ils furent engloutis auſſitôt pour ne jamais plus reparoître.

Or ceux qui compoſoient cette troupe étoient, comme on le juge bien, nos ſavans de toutes les eſpèces, philoſophes, poëtes, orateurs, hiſtoriens, romanciers, critiques, journaliſtes, traducteurs, compila-

pilateurs, léxicographes, éditeurs, en un mot toute la nation des ecrivains de notre siècle. Jamais spectacle ne me fit tant de plaisir.

J'admirois ces essains divers
De manufacturiers tant en prose qu'en vers,
Courtisans à la fois & martyrs de la gloire,
Qui dévoroient des yeux le *temple de mémoire*.
Chacun, pour fruit de ses travaux,
S'y décernoit le rang suprême,
Plein de mépris pour ses rivaux,
Et plein d'estime pour soi-même.
Ceux que l'on n'avoit jamais lus
Rejettoient ce dedain sur nos goûts imbecilles,
Et ceux qui se vantoient le plus
Etoient toujours les plus futiles.
Quelquefois la discorde, une torche à la main,
Se jettoit tout-à-coup dans la troupe savante,
De vipéres d'aspics couvroit tout le chemin,
Y semoit les débats, le trouble & l'épouvante,
Et donnoit le signal de sa trompe d'airain,
Oh! qu'il fesoit beau voir, dans ces doctes allarmes,
Nos braves champions soudain courir aux armes,
De plumes, de papier s'escrimer noblement,
Assaillir, reculer, repousser fièrement,
Se bombarder de vers, de feuilles, de brochures,
Et répandre, à grands flots, de l'encre & des injures.

La nation poëtique étoit sur-tout remarquable. Elle prétendoit avoir le pas sur les autres, parceque de tous les genres d'éloquence & d'érudition il n'y avoit que la poësie qui ne fut point le fruit de l'art & d'une étude pénible, mais un présent

ſent du ciel, qui en favoriſoit un petit nombre de mortels privilégiés pour chanter les louanges des dieux, pour conſacrer la mémoire des grands hommes, & pour imprimer dans les eſprits, par les charmes de l'harmonie, les maximes les plus ſages & les vérités les plus utiles. Quoiqu'il en ſoit, la plupart de ceux qui compoſoient cette troupe étoient fort crottés & fort mal en ordre. On remarquoit d'ailleurs je ne ſais quoi de ſi ſingulier, & de ſi bizarre dans leurs mouvemens & leurs attitudes, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire qu'ils avoient le cerveau bleſſé.

L'enthouſiaſme indocile bavard,
La varieté, la baſſe jalouſie,
Et la famine au teint bave & blaſſard,
Avec nos gens marchoient de compagnie.
Sur un chiffon de cheveux hériſſés
Ils étaloient, en guiſe de perruque,
Une forêt de lauriers entaſſés,
Qu'à chaque inſtant, de la rime oppreſſés,
Ils ſoulevoient, pour ſe gratter la nuque.
Les uns chantoient, ſur leurs aigres pipeaux,
Les près, les bois, le gazon, la fougère,
Et leurs moutons, & leur tendre bergère
Et ne rêvant que vergers, que troupeaux,
Ne ſongeoient plus à leur propre miſère.
D'autres ſembloient recueillis, concentrés,
Puis tout-à-coup furieux égarés,
Et battant l'air de geſtes frénétiques,
Ils vous rouloient de gros yeux effarés,

En

En mugiſſant des fadaiſes lyriques.
L'un déployant un faucet de lutin,
Hurloit bien fort quelque drame éphémère,
L'autre eſſayoit la trompette d'*Homere*,
Et n'en tiroit que les ſons de *Lucain*.
J'en vis pourtant, qui, d'une voix flatteuſe,
Vous entonnoient d'aſſez belles chanſons;
Mais cette claſſe étoit la moins nombreuſe,
Et pour un cygne on comptoit vingt oiſons.
Les plus fallots de ces chantres volages,
Bien volontiers ſe montroient leurs ouvrages,
Et tour à tour ſe rembouſoient comptant
Ou fade éloge, ou mépris inſultant.
L'éloge étoit une douce pâture,
Un mets des dieux pour ce peuple affamé,
Et la critique une mortelle injure,
Qui déchiroit leur coeur envenimé.
On pouvoit bien les taxer de caprice,
De trahiſon, de fourbe, de malice,
Les appeller débauchés, ſcélérats,
Monſtres vautrés dans la bourbe du vice,
De ces vains bruits, ils feſoient peu de cas;
Mais diffamer leurs rimes à la glace,
C'étoit chez eux le comble de l'audace,
Un tel excès ne ſe pardonnoit pas.
Certains marauts, l'opprobre du Permeſſe,
Sur l'autre rive, alloient quêter en vers,
Chez des Créſus, petits fats aux grands airs,
Depuis deux jours greffés ſur la nobleſſe.
Ils cajoloient ces buffles opulens,
Pour attraper quelques minces aubeines;
Mais tous hormis ces quêteurs impudens,
Chacun pour ſoi, regrétoient le bon tems
Des beaux-eſprits & de Rome & d'Athènes,
Et s'étonnoient qu'au mépris des talens,
Notre Hélicon fût ſi pauvre en mécènes.

Des objets si curieux à tous égards donnoient beau jeu à mes spéculations ; mais elles furent bientôt interrompues par un grand tumulte qui se fit au milieu de la troupe. C'étoient des prises-de-corps qu'on éxécutoit contre certains débiteurs rétifs ou insolvables, & contre quelques audacieux qui avoient attaqué dans leurs écrits, des personnes du plus haut rang.

Des fripiers, des boulangers, des traiteurs, & cinq ou six exempts avec leurs escouades, venoient enlever les uns & les autres. Les débiteurs, pour sortir d'embarras, offroient en paiement, des madrigaux, des sonnets, de héroïdes, de petites brochures; mais ils avoient affaire à des gens qui ne se payent pas volontiers de semblable monnoye, aussi furent-ils menés au *Chatelet*, & les autres qui se trouverent saisis de piéces de conviction furent conduits à la *Bastille*.

Je ne pus m'empêcher de témoigner à la Déesse combien j'étois scandalisé d'une scène aussi indécente. Vous ne connoissez pas vos gens, me dit elle; rien n'est si commun que ces sortes d'accidens parmi les auteurs. Comme ils n'ont, pour la plupart, ni conduite, ni économie, avec peu de talens, & beaucoup de présomption, ils ne craignent pas de faire des dettes & payent à peu près, comme ils écrivent: voila ce qui leur attire les mortifications qu'ils pourroient éviter s'ils étoient plus sages.

Quant

Quant à ceux qui se font mettre à la *Bastille*, c'est un malheur dont ils se consolent aisément, & dont peut-être ils se félicitent.

(a) Car tel restoit auparavant
Enseveli dans les ténébres,
Qui par ce léger accident
Se fait un nom des plus célébres.
On lui trouve de la vertu,
On lui suppose du courage:
Chacun en parle, & son ouvrage,
Quelqu'il soit, en est mieux vendu.

Le plus célébre de vos poëtes, continua-t-elle, a nommé cette prison, le *chateau de la vengeance*, elle est néanmoins pour bien des gens le *temple de la renommée*; & quelques-uns d'ailleurs y trouvant une subsistance qui leur manquoit en pleine liberté, ils ont le tems de s'y remettre, pendant quelques mois de séjour d'une diette qui

(a) A la place de ces vers, l'auteur avoit mis d'abord ceux-ci:

Soit que privés du nécessaire,
Et que las d'un jeune éternel,
Ils soient charmés de se refaire,
En sejournant dans cet hôtel,
Où l'on tient un bon ordinaire,
Soit qu'ils pensent que la vertu
Dès ce lieu brille d'avantage,
Et que tout savant personnage
Ne sauroit être bien connu,
S'il n'y fait un petit voyage.

qui auroit pu ruiner leur tempérament.

Il eſt donc bien avantageux, répondis-je, de ſe faire loger à la *Baſtille*. Pour moi, je penſe que quiconque eſt capable de ſe féliciter de cet honneur, mériteroit d'en jouir tout le reſte de ſes jours.

L'indignation m'alloit ſuggérer une foule de moralités à ce ſujet; car je trouvois fort étrange que des hommes qui ſe mêlent de vouloir éclairer les autres, & qui ſe montrent ordinairement ſi ſages dans la ſpéculation, ne fuſſent la plupart que des fous dans la pratique; mais certaines phiſionomies qui ne m'étoient point étrangeres, interrompirent tout à coup mes réfléxions, je me remettois les perſonages, pour les avoir vus quelquefois dans les promenades publiques, car je n'ai jamais eu l'honneur d'être en liaiſon avec aucun d'eux, & ne connois tout au plus que leurs ouvrages. Ils s'entretenoient enſemble le long du chemin, rioient beaucoup, & parloient preſque tous à la fois.

Le plus apparent de tous étoit un homme qui, malgré ſon age & la foibleſſe de ſes yeux, ne laiſſoit pas d'être de fort belle humeur, & répandoit ſon enjoûment parmi ceux qui l'entouroient. N'eſt-ce point là P..... demandai-je à *Thalie* avec empreſſément? il me ſemble le reconnoître. Oui, me dit-elle, c'eſt lui-même.

Ce fameux Al. . . P. . . .
L'auteur de la *Métromanie*,

De

De qui jadis, sur l'Hélicon,
Je cultivai l'heureux génie.
C'est de nos diseurs de bons mots,
Le mieux fourni de sel attique :
Nul ne darde plus à propos
Un trait plaisant ou satirique.
La raillerie est son talent ;
Mais ami fidèle & sincère,
Il réunit en lui le double caractère.
Et d'un esprit caustique, & d'un cœur excellent.

*Thalie* ensuite me nomma quelques beaux esprits de la bande qui suivoit ce célebre poëte, comme la Pl. . . l'Abbé de L. P . . . R. . . . le journaliste. Elle me montra de plus Marm. . . d'Ar. . . Rob. . Dor. . . Col. . . . Le B. . . . Ma. . . & sept à huit autres qu'elle me designoit par leur figure & par leur habillement. Elle donna de justes éloges a leurs talens, & censura avec la même équité, dans les vers de la plupart, des tours forcés, & des métaphores un peu trop dures, & blama quelques uns d'entre eux qui s'éxerçoient dans des genres auxquels ils n'étoient nullement propres, ou composoient des ouvrages dont le style & les matieres ne pouvoient que les avilir aux yeux des honnêtes gens.

La Déesse me fit encore remarquer parmi ces poëtes Tho... Pal... Fr.... l'Abbé Au... Sed.... & des F.. M.....

Th. . . réussissoit également en vers & en prose, & joignoit tant de modestie à la

supériorité de ses talens, qu'il sembloit ignorer ses avantages.

Pal... se régardoit comme un autre *Aristophane* pour avoir joué nos *Socrates* modernes. Mais Fr... lui reprochoit d'être tombé visiblement en contradiction avec lui-même, en vantant un peu trop leur oracle, de crainte peut-être de se l'attirer sur les bras.

Fr.... qui se trouvoit là en qualité de poëte, étoit regardé de fort mauvais œil, de la plupart des autres ecrivains, parcequ'il ne les ménageoit guères en qualité de journaliste. Ils feignoient de le mépriser, comme un *Zoïle*, & le redoutoient, comme un *Aristarque*.

L'Abbé Au... se distinguoit par son talent pour les fables, & se faisoit lire après la Fontaine.

Séd . . . laissoit là souvent les vers & les poëtes, pour retourner a son équère, parceque, disoit-il, il y trouvoit mieux son compte.

Pour ce qui est de Des F. . . M. . . . il s'applaudissoit avec raison de l'honneur que lui avoit fait un savant Cardinal (*a*) de traduire quelques-unes des ses pieces en beaux vers latins; mais il se montroit vivement piqué du changement subit de ses anciens admirateurs françois; car, a ce que dit l'histoire,

Tant

(*a*) Quirini mort en 1755

Tant qu'il s'étoit caché sous un masque fémelle,
Il avoit subjugué nos galans beaux-esprits,
Qui chantoient la beauté, qui vantoient ses écrits,
Et lui juroient de plus une ardeur éternelle.
Mais dès qu'il eut repris sa forme naturelle,
Ceux qui, par vanité, l'avoient aimé le plus,
A l'aspect de sa barbe, étonnés & confus,
Ne s'étoient plus, pour lui, senti le même zèle.
Si bien qu'il se plaignoit que sans le moindre égard,
Soit bizarre caprice, ou normanisme insigne,
Ceux qui furent si chauds pour *Malcrais de la vigne* (a)
N'étoient plus que glaçons pour Des F.. M...

J'é-

(a) M. Des F... M... ayant adressé quelques vers à M. de V... où il se déguisoit sous le nom supposé de mademoiselle *Malcrais de la vigne*, ce grand homme, qui se crut loué par une femme, fut extremement flatté de son encens, & le lui rendit galamment dans une épitre qui commence en ces termes:

Toi, dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos muses attentives,
Qui sais si bien associer
Et la science, & *l'art de plaire*,
Et les talens de Deshouliere,
Et les études de Dacier,
J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine
Quelques foibles écrits enfans de mon repos:
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.

Dès que M. Des F... se fut demasqué, ses vers & son encens perdirent beaucoup de leur prix, & M. de V. honteux de son erreur supprima impitoyablement le magnifique eloge qu'il avoit fait de ses talens. On ne le retrouve plus parmi ses ouvrages dans aucune des éditions suivantes. Mais M. Des F. . ., s'en est fait l'honneur, comme de raison, dans

J'étois fort occupé à considérer cet honnête Breton qui n'avoit rien moins que les traits d'une demoiselle, lorsque j'apperçus un autre poëte dont la mine étoit encore de la moitié plus mâle & plus robuste. C'étoit un gros chanoine qui ressembloit fort à l'Abbé de Chaulieu ; du moins il me parut tel que cet *Anacréon du temple* est représenté dans les écrits de quelques auteurs ses contemporains. Il lorgnoit de coté & d'autre parmi la troupe, en chantant à voix basse, & courboit un peu le dos d'un air très-satisfait de lui-même, & d'un gros recueil de chansons qu'il tenoit à la main, en guise de bréviaire.

A juger du personnage, au premier coup d'œil, me dit *Thalie*, on auroit assez mauvaise opinion de ses succès auprès des belles; mais outre le mérite du petit-collet, il possède en un degré éminent, les autres avantages qui font tourner la tête aux jolies femmes: il entend à merveille les rubriques de la galanterie : il connoit toutes les finesses de l'art, & on peut dire qu'il

le recueil de ses piéces. On voit par-là ce que l'on doit penser de la sincérité des auteurs, quand il s'agit d'apprécier publiquement les ouvrages du beau sexe. Cette aventure lui apprend qu'il ne doit pas toujours être si flatté de leurs suffrages, & que souvent ces sortes de cajoleries sont moins un hommage que l'on rend au mérite, qu'une tribut de flatterie qu'on paye à la vanité. Ce fut cette petite supercherie littéraire qui donna lieu à la *Métromanie*.

qu'il l'a approfondi. Pour moi, je conseillerois à *Vénus*, de l'établir souverain sacrificateur de son île: personne ne le mérite à plus juste titre; car enfin,

C'est l'amant de toutes les belles,
Et qui sait le mieux soupirer;
Dans les cercles, dans les ruelles,
Il est toujours à murmurer,
Quelques jolis fredons pour elles.
C'est un océan de rondeaux,
De vaudevilles, d'epigrammes,
De sonnets, & de madrigaux,
De bouquets, & d'epitalames,
Il a toujours un magazin
D'impromptus & de chansonettes,
Soit pour briller en un festin,
Soit pour charmer quelques grisettes.
Il borne ses travaux divers
Aux soupers fins, aux doux concerts,
Aux rimes tendres ou badines,
Et chante assez pour ses matines,
Mais chante joliment ses vers.

O ma Déesse, répartis-je, ce genre de vie est bien voluptueux pour un poëte! je ne croyois pas qu'il y en eut de si heureux, ni de si sensuels parmi la troupe. C'est qu'apparamment les gens de sa robe sont plus propres que les autres à faire exception de la régle. Mais dites-moi, je vous prie, ne trouverons-nous point ici certains personnages plus fameux encore que tout ce que nous venons de voir?

vous ne me les avez point montrés : il me ſemble pourtant qu'ils devroient être à la tête de tous les autres.

Je vous entends, dit *Thalie* ; regardez de ce côté-là. Voyez-vous cette claſſe particulière environnée d'une foule d'auteurs qui la contemplent d'un œil jaloux & empreſſé ? c'eſt la plus petite, mais la plus brillante de toutes. Elle n'eſt compoſée que de quarante membres ; encore y en a-t-il pluſieurs qui ne ſemblent ſervir que pour la repréſentation, mais dont le rang & le mérite diſtingué contribuent réellement à ſa ſplendeur, & flattent infiniment la vanité des auteurs qui aſpirent à la confraternité. Dès qu'il vient à vaquer une place dans ce corps, il ſe préſente une foule de candidats plus ardens les uns que les autres à faire valoir leur droits & leurs prétentions. Sont-ils refuſés, ils ne ſe rebutent pas ; ils reviennent pluſieurs fois à la charge, & remuent ciel & terre, juſqu'à ce qu'enfin ils ſoient parvenus à cet honneur ſuprême, à cette plénitude de gloire qui les diſpenſe de rien faire de plus pour l'immortalité. Il en eſt même dont l'ardeur impatiente anticipe de pluſieurs années ſur cet heureux moment, en compoſant d'avance un diſcours de réception ; l'eloge funèbre de quelque membre qui ſe porte encore bien. Mais ce fruit prématuré de leurs veilles, lêché long-

longtems dans le loisir du cabinet, n'est bien souvent qu'un avorton pitoyable qui meurt un instant après avoir vu le grand jour.

Pour tout dire en un mot, cette académie est devenue l'objet de l'ambition de toutes les autres; & tel fait une figure fort honnête dans celle des sciences ou des inscriptions, qui se donnera mille mouvemens pour n'en faire un jour qu'une assez médiocre parmi les quarante. Tant la fureur du bel esprit s'est répandue dans tous les ordres comme un débordement.

Il est bon que je vous mette au fait de ces particularités, parcequ'isolé, comme vous êtes, & ne fréquentant point les auteurs, vous n'avez point eu jusqu'ici l'occasion de vous en instruire.

Avançons maintenant : c'est dans ce corps fameux que nous allons trouver les grands poëtes, que vous vous étonniez de ne point voir parmi les autres.

Dès que nous fumes à portée de considérer à notre aise ceux qui composoient l'assemblée, la Déesse me montra d'abord un vieillard équippé fort singulièrement. Il chaussoit des cothurnes de maroquin couleur de pourpre, & avoit sur le front une belle couronne de laurier doré sur tranche. Il portoit de plus à ses côtés un compas, une sphère, un télescope, un poignard dans sa guaine, une jolie boëte de mort-aux rats, avec un flageolet, &

une

une trompette de similor, pendue à une écharpe de satin orangé chamarré de clinquant, qui lui descendoit de l'épaule en forme de baudrier.

C'étoit ce chantre fortuné,
*Maigre*, *long*, *lec*, *& décharné*, (*a*).
Qui, par une privilége énorme,
Ou par un talent singulier,
Trouva de l'or en un métier,
Où tant de gueux à l'uniforme
Trouvent à peine du laurier.
Quoique débile, & cacochime,
A chaque pas il enfantoit,
Puis il lêchoit, & façonnoit,
Puis enfiloit rime sur rime,
Et jamais il ne se lassoit.

Après lui venoient Gr. . . . & le Fr... de P. . . .

Gr .... mari pieux, jadis moine forâtre,
Crioit d'un ton dévot, *anathême au théatre*,
Et déplorant l'abus d'un talent indiscret,
Se reprochoit un mal qu'il n'avoit jamais fait. (*b*).

*Tha-*

(*a*) Vers de M. de V... dans son épitre à M. le Prince de Vandôme.

(*b*) La lettre de Monsieur G... sur les abus & les dangers du talent dramatique, lui a attiré cette épigramme. Elle est de Monsieur P...

G... pleure sur ses ouvrages,
En penitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Jeunes écrivains débauchés.
Pour nous qu'il a si bien prêchés,
Prions Dieu que dans l'autre vie,
Il veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

*Thalie* loua beaucoup ces petites piéces qu'il avoit compoſées du tems qu'il régentoit au college de Louis le Grand, & ſurtout ſon *Vert-vert*. Mais elle trouvoit que *le méchant*, quoique bien rimé, n'étoit pas dans le goût du véritable comique, parceque le vice qui eſt mis en action dans une comédie, doit préter au ridicule, au lieu que le caractère d'un méchant n'eſt qu'odieux.

Pour ce qui eſt de L. Fr.... il paroiſſoit fort content de ſes œuvres, &, au jugement de *Thalie*, il avoit ſujet de l'être, malgré la critique amère, & les ſatyres de V..... & de ſes adhérans. Il pardonnoit chrétiennement à celui-ci tout ce qu'il avoit dit & publié contre lui & contre ſes ouvrages: il s'approcha même pour le ſaluer. Mais V.... qui ne pouvoit lui pardonner ſon diſcours de réception, lui lança un regard foudroyant, & lui ayant tourné le dos d'un air bruſque & farouche, il s'ecria:

Juſques à quand verrai-je parmi nous
Ce vil objet de mon juſte courroux?
Ce glorieux *qui broda quelque phraſe*,
*Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe?* (*a*)
Ce froid auteur d'ouvrages bigarrés,
Qui dans l'accès d'un myſtique délire,
Sous ſes doigts lourds, faiſant grincer la lyre,
Brama jadis des cantiques ſacrés,
Que, par mépris, je n'ai jamais pu lire.

La

(*a*) Vers de M. de V... dans ſon *pauvre Diable*.

Là-dessus j'entendis un académicien dont la physionomie étoit un peu sombre, mais douce & spirituelle, qui dit à un abbé son confrère: il est vrai que Pom.... est bien ridicule. De quoi s'avisoit-il aussi de composer des odes sacrées? Est-ce que ces sortes d'ouvrages sont faits pour notre siècle? Que ne donnoit-il plutôt quelques pièces dans le goût de *candide*, ou de la *pucelle*, pour l'édification des filles de joye, & la propagation de l'incrédulité & du libertinage? cela auroit beaucoup mieux valu. — Assurément, interrompit l'abbé, & V..... lui auroit fû gré de l'imitation; car il n'estime que ceux qui pensent comme lui. Vous savez comme il traite ces petits audacieux, qui osent le contredire. Il fait ce qu'a toujours fait le diable. Son plus grand soin est d'éteindre son royaume, & de multiplier le nombre de ses consorts. Mais quiconque est chrétien, est sûr de lui déplaire.

Ceux qui parloient de la sorte, étoient Mari.... & l'Abbé T.... Tous deux avoient sur le cœur certains traits piquants que ce poëte leur avoit fait essuier dans ses ouvrages; & tout sages & modérés qu'ils fussent, ils ne pouvoient s'empêcher de donner quelque chose à leur ressentiment. Je ne sai si V.... les entendit; mais je le vis pâlir & rougir successivement, & un moment après il prononça ces mots:

O talens! o beaux-arts! o funeſte avantage!
Malheureux! quand je touche aux portes du trépas,
Quel démon, contre moi, rallume encor la rage
De ces limiers d'enfer acharnés ſur mes pas?

Auteurs contemporains d'Horace & de Virgile,
Vous rendites hommage à leurs doctes accords!
Tous deux comblés d'honneurs, dans leur courſe tranquille,
Deſcendirent en paix au royaume des morts.

Et moi, d'un vain rénom déplorable victime,
Zoïles & dévots, tout cherche à m'opprimer.
Il ne me reſte plus que le ſouffle & la rime,
Et le vain reſte, helas! ne peut les déſarmer.

J'eus long tems dans les mains le ſceptre du Parnaſſe:
Mais dieux! quel eſt le fruit de ce règne fatal!
Le front ceint des lauriers de Virgile & d'Horace,
Je meurs plus déſolé qu'Ovide & Juvenal (*a*).

Après avoir déclamé ce monologue d'un ton fort pathétique, il ſe mit à pleurer comme un enfant, ce qui fit rire ſous cape quelques malicieux de la compagnie, qui ne l'aimoient guère.

Alors s'approcha un homme *célèbre par ſa vaſte littérature, par ſes connoiſſances pro-*

(*a*) Quelques auteurs prétendent que le comédien Paris, pour ſe vanger de *Juvenal* qui l'avoit noté dans ſes ſatyres, pria Domitien de l'éloigner de Rome; & que ce prince l'envoya fort vieux exercer une préfecture aux extrémités de l'Egypte, où il mourut d'ennui & de déplaiſir.

*profondes dans les mathématiques & par son génie*, (*a*), qui touché d'une compassion *philosophique*, en voyant l'affliction de ce grand poëte, employa tout ce qu'il avoit d'art & d'éloquence, pour en addoucir l'amertume. Il lui représenta qu'il étoit honteux à un homme tel que lui de marquer tant de foiblesse & de découragement; que c'étoit toujours sur les plus grands génies, que l'envie aimoit à exercer sa malignité. Il lui discuta ses avantages, ses talens, ses succès, ses triomphes, & les calcula avec une précision si obligeamment géometrique, que le résultat en fut des plus consolans pour le poëte; car il se trouva surpasser de beaucoup la somme des disgraces & des mortifications qu'il avoit essuiées pendant le cours de sa vie. Cela produisit

(*a*) Voyez les notes sur le *Russe à Paris*. Cet éloge est d'autant plus vrai, qu'il est échappé à M. de V.... & c'est pour faire honneur à celui qui en est l'objet, qu'on l'a transcrit dans cet ouvrage. On est bien éloigné de révoquer en doute le mérite d'un homme à qui une grande princesse a donné des marques publiques de son estime. La lettre dont elle l'a honnoré, indépendamment des suffrages universels, suffiroit pour lui ouvrir le temple de mémoire. Elle rappelle le choix judicieux de Philippe pour l'éducation de son fils Alexandre, avec cette différence qu'Aristote se prêta peut-être par intérêt aux offres de Philippe, & que M. d'A... s'est refusé par esprit philosophique, à celle de Catherine. Il est facheux qu'on lui attribue de fort mauvais livres, qui feroient beaucoup de tort à sa réputation, s'il étoit bien prouvé qu'il en fût l'auteur.

duiſit un ſi bon effet qu'on le vit paſſer de l'extrême abbatement à un excès d'allégreſſe qui ſembloit tenir du tranſport; & comme s'il eût reſſenti l'impulſion de quelque divinité il éclata tout à coup en ces vers, avec une force & une rapidité qui ſurprirent tout le monde.

Oui, ma gloire, en dépit d'une injuſte cabale,
Entre les dieux & moi ne voit plus d'intervalle. (*a*)
L'ouvrage eſt conſommé: je laiſſe à nos neveux,
Un monument ſacré, que ne peuvent diſſoudre
Ni les flots mugiſſans, ni les vents orageux,
Ni le feu, ni le fer, ni l'éclat de la foudre.

Mon renom va voler des neiges de *Kola*, (*b*)
Juſqu'aux ſables brulans du *Monomotapa*. (*c*)

Quel

(*a*) Après ces deux vers on liſoit dans le manuſcrit les ſuivans:

Je laiſſe dans mes vers un monument fameux,
Qui ne craint ni les flots, ni les vents orageux,
Ni le pouvoir changeant de l'aveugle fortune,
Ni la ſerpe du tems, ni les dents de la lune.
Des rivages brulants d'où me vient le Mocka,
Juſques aux monts glacés de Dakre & de Kola,
Où jadis un Breton fut applatir la terre,
Et des bords d'Aſtracan au Monomotapa,
On parlera ſans fin d'A.... de V.....

Je dis à l'auteur que je n'étois point content de ces vers, & que la rime de terre avec V.... étoit fort mauvaiſe, il les changea.

(*b*) Ville de la Laponie moſcovite.

(*c*) Pays de l'Afrique fort étendu du coté du midi.

Ou, pour mieux dire encor, l'un & l'autre hémiſphère,
Retentiront ſans fin du grand nom de V....

Quel deſtin glorieux! j'ai commenté *Newton*,
Et de chaque ecrivain connu ſur l'Hélicon
J'ai ſu fixer les rangs, (*a*) péſer les avantages,
Et rendu tour à tour, dans mes doctes ouvrages,
*Thucidide*, *Sophocle*, *Homère*, *Anacréon*.

J'ai vu les potentats jaloux de mon eſtime,
Deſcendre juſqu'à moi de leur thrône ſublime;
Maintenant je m'éleve au rang des immortels.
Muſes applaudiſſez par des chants de victoire,
Et s'il reſte un Zoïle ennemi de ma gloire,
Qu'il expire de rage aux piés de mes autels.

Cette ſaillie parut ridicule à quelques-uns de la troupe: d'autres l'excuſerent, comme un enthouſiaſme permis aux poëtes du premier rang, & alleguerent l'exemple d'*Horace* & d'*Ovide* (*b*). Pour moi qui ne ſavois qu'en penſer, je me mis à regarder *Thalie* & tachois de démêler ce qu'elle en jugeoit elle-même.

C'eſt le propre des poëtes, me dit-elle, d'outrer toutes choſes, & ſurtout l'eſtime qu'ils

(*a*) Dans le temple du goût.

(*b*) Tout le monde connoit l'*exegi monumentum* d'Horace, & le *jamque opus exegi* d'Ovide: ce ſont des epilogues qu'on peut regarder comme une eſpece de formule poëtique uſitée. Ces deux grands poëtes ne ſe ſeroient pas aviſés de les compoſer, s'ils euſſent penſé qu'ils pourroient faire tort à leur gloire. Il faudroit etre bien injuſte pour conteſter le même droit à M. de V....

qu'ils ont de leur mérite particulier. Mais quelque fondée qu'elle puisse être, ils gagneroient beaucoup à la dissimuler. La modestie, quand on n'en auroit que les apparences, donne du lustre aux talens, au lieu que la vanité les obscurcit & les dégrade. V.... a passé en revue tous les écrivains célèbres anciens & modernes, & il a marqué leurs défauts avec une attention qui semble avertir ses lecteurs que son goût l'en a garanti lui-même, & qu'ainsi il mérite la palme sur tout ce qu'il y a eu de génies depuis les tems d'Homère jusqu'a cet age inclusivement. Cependant l'invention, cette partie rare qui caractérise essentiellement le vrai génie, n'est certainement pas l'endroit par où il excelle. La plupart de ses drames sont des pieces d'emprunt qu'il a changées ou refondues à sa maniere. On disoit qu'il ne sauroit voler que sur les ailes d'autrui. Je ne dis rien de son affectation à traiter des sujets que son confrère avoit déja mis sur la scène. Ce qui lui a fait le plus de tort c'est l'ambition qu'il a eu d'embrasser tous les genres. Il vouloit être universel; mais cela ne lui a pas réussi. L'esprit humain a des bornes: les talens sont partagés différemment, & chacun a celui qui lui est propre. On s'affoiblit à force de se diviser; & les génies qui semblent formés pour toutes les sciences ne sont, à

proprement parler, que des débauches de la nature, des ouvrages compliqués ou la superfluité nuit à la perfection.

Au reste son style est agréable & brillant & s'il n'a pas toujours la correction du dessein, il a toujours le mérite du coloris, ce qui est beaucoup dans ce siecle. Mais je voudrois qu'il fût plus réservé & plus circonspect dans l'histoire, & qu'il établit moins les preuves de certains faits sur de confidences de grands seigneurs; car outre que ces sortes de témoignages ne sont pas toujours si péremptoires, ce qui flatte la vanité d'un auteur ne sera jamais un moyen bien sûr de persuader.

Je voudrois sur tout qu'il ne s'obstinât point à soutenir que la pensée peut être une propriété de la matiere. N'est-il pas bien glorieux d'avilir ainsi l'humanité & de chercher à introduire une doctrine, qui va si conséquemment à la ruine des mœurs & de toute subordination? Et sans parler de mille autres choses encore qu'on pourroit lui reprocher dans ses œuvres, est-il rien de si indécent pour un homme de son age & de sa reputation que ces petits libelles où il se fait un jeu d'outrager ceux qu'il regarde comme ses ennemis, parce-qu'ils sont réfractaires à ses principes? Qui ne seroit pas indigné des termes odieux & des injures grossières dont-il assaisonne ses personalités? Il est toujours à

se

ſe plaindre qu'on l'attaque, & lui-même ne ſauroit vivre en paix avec qui que ce ſoit dans la nature. Il fait plus encore: malgré ſon age & le mal irréparable que ſes écrits ont cauſé dans le monde, il joue le calme & l'intrépidité: il dit que ſa *pucelle* eſt un badinage qui lui a échappé dans ſa jeuneſſe, & il en donne une édition dans ſa décrépitude (*a*). Sa conduite eſt comme ſes livres, ce n'eſt qu'antithèſe, variation, & inconſéquence.

Je ne prétens point cependant diminuer le prix de la plupart de ſes ouvrages, & je conviens qu'il eſt digne à bien des égards de la célébrité qu'il s'eſt acquiſe; mais il y a plus de dix ans qu'il eût dû ceſſer d'écrire en vers, & s'appliquer ſagement ce qu'Horace ſe diſoit à lui-même, lors-

(*a*) Quoique ce poëme tel qu'il paroit dans l'edition de M. de V.... ſoit très-licencieux, il eſt très-modeſte en comparaiſon des editions furtives qui en ont couru auparavant. On ne doit pas accuſer M. de V. . . . des abominations dont elles étoient chargées. Ces endroits étoient d'ailleurs trop plats & trop groſſiers, pour qu'on puiſſe les lui imputer. Quelques malheureux mercenaires les avoient forgés ſans doute pour remplir les lacunes & pour deshonorer cet illuſtre poëte. Il a déſavoué, comme de raiſon, ces infames tirades, & déſavouera ſans doute encore ces dictionaires qui courent depuis peu ſous ſon nom, & qui feroient dire que les derniers enfants de ſa vieilleſſe ne ſont plus que des monſtres. Je ſouhaite qu'il en ſoit cru ſur ſa parole.

lorſqu'il commençoit à ſentir les approches de la vieilleſſe (*a*).

Lâche-moi ce courſier, donne-lui du bon tems:
Ce n'eſt plus qu'une roſſe indigne de l'aréne:
On l'y verroit tomber ſans force & ſans haleine,
Et l'on riroit à ſes dépens.

Un rimeur ſeptuagenaire, ajouta-t-elle, eſt un perſonage trop ridicule. Il ſemble, pour me ſervir des termes d'un des auteurs le plus accrédités dans ſon eſtime, il ſemble que le public ſoit condamné à boire juſqu'à la lie de ſon nectar (*b*). Ses nouvelles piéces ont glacé ſes plus chauds admirateurs (*c*). Ce ne ſont plus que de foibles étincelles d'un feu prêt à s'éteindre entierement. Chacun s'en apperçoit; lui ſeul ne le ſent pas. Qu'il s'amuſe autant qu'il eſt en lui; qu'il déclame, qu'il procure un établiſſement ſolide à la petite niéce de *Corneille* (*d*) & qu'il n'en étourdiſſe pas

(*a*) Solve ſeneſcentem mature ſanus equum, ne peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.
Hor. ep. 1. L. 1

(*b*) Voyez Bayle à l'article *Afer Domitius*, note D.

(*c*) Il falloit compter furieuſement ſur l'indulgence ou la préoccupation du public, pour hazarder la repréſentation d'*Olympie*.

(*d*) J'ai entendu raiſonner différemment à ce ſujet. Quelques difficiles trouvoient que cette générosité perdoit beaucoup de ſon mérite, parcequ'on la publioit comme au ſon de la trompette, comme

pas le monde ; qu'il parle phyſique ou morale avec les miniſtres ou capucins de ſon voiſinage ; en un mot qu'il jouiſſe en paix de ſa fortune & de ſa renommée : c'eſt à quoi il devroit ſe borner, s'il étoit ſage ; mais il fera toujours des vers, je le prédis ; le mal eſt incurable ;

Et l'on épuiſeroit envain,
Pour le combattre ou le détruire,
Tous les arcanes de T... (*a*)
Tout l'ellébore d'Anticyre.

La Déeſſe ayant dit ces mots, me fit remarquer pluſieurs autres perſonnages de la troupe, tels que *Buf... May...* le *Préſident*

me un tour de force, comme une action extraordinaire ſur la quelle il ſembloit qu'on voulût fixer l'attention de toute l'Europe ; au lieu qu'elle en eût été véritablement digne, ſi on eût un peu mieux gardé *l'incognito*. D'autres au contraire diſoient que cette bonne œuvre de M. de V... feſoit augurer favorablement des diſpoſitions de ſon cœur, & qu'il avoit là une choſe que bien des dévots en état comme lui d'être charitables, n'auroient jamais faite. Quoiqu'il en ſoit cette action me paroit infiniment louable. Il y a beaucoup plus de gloire à être bien faiſant, qu'à être bon ecrivain.

(*a*) C'eſt le medecin ordinaire de M. de V... qui l'a honoré de quelques lettres en vers & en proſe. Il eſt heureux pour les médecins d'avoir de ſemblables malades qui payent ſi bien leurs drogues. Les lettres de M. de V... lui vaudront peut-être plus pour l'immortaliſer, que ſon traité de la colique.

*ſident H.... Dup. de S.. M....* &c. Elle les regardoit tous comme des écrivains du premier ordre, & vanta beaucoup l'élévation ou les graces de leur ſtyle, ainſi que la douceur & la politeſſe de leur commerce.

Je vis auſſi parmi ces illuſtres,

Le correct Abbé d'O....,
Qui de maint ouvrage feſoit
Ou la critique ou l'analyſe,
Et malgré l'age reluiſoit
D'un teint plus vermeil que ceriſe.
Dans chaque propos qu'il tenoit
De ſon pays on remarquoit
Le naturel & la franchiſe.
Tout rondement il vous diſoit
En quoi votre muſe péchoit
Par négligence ou par mépriſe.
Jamais il ne diſſimuloit,
Et toujours prompt il ſe montroit
A relever une ſottiſe.
Il marchoit d'un pas grave & lent,
Reprenoit haleine ſouvent,
Et banquetoit ſur le rivage,
Laiſſant toujours paſſer devant
Les plus preſſés dans le voyage.
Un autre abbé non moins fleuri
Cultivoit ce digne confrére:
C'étoit le brillant Al.....
Chez tout le beau monde chéri,
Ecrivant peu, mais ſachant plaire.
Tous deux chantant peu d'*oremus*,
Sacrifioient à la ſageſſe,
Comme acolites de Comus,
Comme pontifes du Permeſſe.

Ces

Ces deux ſages me plurent beaucoup : je me ſentois pour eux une inclination toute particuliere, & ne pouvois me laſſer de les conſidérer. Mais un autre objet attira tout à coup mon attention par ſa ſingularité. C'étoit un certain chevalier de la troupe qui d'un air fort empreſſé couroit tantôt d'un côté tantôt d'un autre, & tâchoit d'arrêter les paſſans pour les inoculer; mais il ne trouvoit perſonne qui voulût tater de cette opération. A la fin ſon zèle lui couta cher ; car s'étant adreſſé à un jeune voyageur allemand qu'il preſſoit un peu trop, ce jeune homme perdit patience & lui inocula, par un grand coup de poing ſur l'oreille (*a*), la ſurdité la plus dure & la plus complette; ſi bien que le déſaſtreux chevalier s'en revint tout confus parmi ſes confréres académiciens avec qui il ne pouvoit plus communiquer que par une converſation moitié verbale & moitié pantomime. Je le plaignis & ne pus m'empêcher de rire : mais auſſi de quoi ſe méloit-il?

Un inſtant après cette aventure, il ſe fit

(*a*) Lorſqu'il fut reçu à l'Academie françoiſe, on fit courir cette epigramme que quelques gens de lettres aſſuroient être de lui.

Enfin dans la troupe immortelle,
L. C..... entre aujourd'hui.
Il eſt bien ſourd, tant mieux pour lui;
Mais non muet, tant pis pour elle.

fit un grand mouvement dans l'académie. Tous les membres se rassemblerent autour d'un nouveau venu qui postuloit une place depuis quinze ans, & l'avoit enfin obtenue a force de patience & de protection.

La satisfaction dont il jouissoit intérieurement perçoit, malgré qu'il en eut, à travers son air modeste & composé. C'étoit pour lui un jour de triomphe, il avoit défait ses compétiteurs. Chapeau sur la tête, en signe d'égalité, il se mit a lire une sorte de discours où il répandoit l'encens avec profusion. Le directeur lui répondit: c'étoit encor de l'encens. Au reste ce cérémonial convenoit en quelque sorte a la majesté de leur déviſe, laquelle étoit conçue en ce mot pompeux qu'on voyoit écrit sur une banderole en lettres d'or: *à l'immortalité.*

Une légion de jeunes auteurs que la curiosité avoit attirés a ce spectacle interrompoit souvent nos deux orateurs par des applaudissemens qui les arrêtant mal à propos au milieu d'une période, en faisoit perdre toutes les beautés; & quelquefois ils battoient des mains sur des endroits, où j'avoûerai à ma confusion que je ne trouvois rien de fort admirable.

La cérémonie étant achevée, on distribua des jettons, & tous rentrerent dans leurs rangs & se remirent en voye, comme à l'accoutumée.

*Thalie* & moi nous quittames messieurs les

les quarante, pour spéculer d'autres voyageurs qui les côtoyoient à quelques pas de là, sur la droite. Le premier que nous rencontrames me parut un personnage plus curieux encore que tout ce que j'avois pu voir jusques-là.

Il marchoit à l'écart, tel qu'on voit un hibou,
Par surprise, au grand jour, échappé de son trou.
Le dédain sillonnoit son front pâle & farouche,
Un fiel acre & brûlant distilloit de sa bouche.
A l'aspect d'un mortel il couroit se cacher,
Repoussoit fièrement qui l'osoit approcher,
Et bouffi d'un orgueil sauvage & misantrope,
Gourmandoit les beaux-arts & les mœurs de l'Europe.
Il ne voyoit partout que monstres odieux.
Paris surtout, Paris ne sembloit à ses yeux,
Qu'un égout empesté des vices de la terre,
Qui dans ses murs affreux provoquoient le tonnerre.
Le paradoxe étoit son unique élément,
La laitue & le choux son plus doux aliment.
Il vouloit, de sa plume arrogante & cynique,
Asservir tous les goûts à son goût helvétique.
Il décrioit la scène, & lui donnoit des vers,
Frondoit notre musique, & copioit nos airs;
Et toujours contrastant dans ses doctes délires,
Soupiroit des romans ou japoit des satyres, (*a*).

Je le considérai quelque tems avec une sorte de plaisir mêlé de compassion; & *Tha-*

(*a*) Les amis de Mr. R.... trouveront sans doute ce portrait un peu trop chargé. Il paroit tel en effet; mais l'auteur n'a pas jugé à propos de l'adoucir.

*Thalie* qui ne perdoit pas la moindre occasion pour m'instruire, prit ainsi la parole:

Cet homme, me dit-elle, veut être original, & il l'est en effet supérieurement: c'est une espèce rare qui tient en quelque sorte du prodige. Son but est d'étonner le monde par des vertus impraticables. Il porte le désintéressement à un excès dont on n'a point encore vu d'exemple parmi vous. Mais, si je m'y connois bien, la singularité qu'il a affectée jusqu'ici n'est qu'un rafinement d'amour propre. Il ne se cache que pour mieux se donner en spectacle; & quelque mauvaise opinion qu'il semble avoir de tous les hommes en général, il n'en est pas moins avide de leur estime, & sa plus forte passion est de faire du bruit dans le monde.

On a d'abord parlé de lui comme d'un homme extraordinaire. On alloit à sa retraite comme au *rhinoceros* de la foire. Mais son regne est passé, & s'il ne réveilloit de tems en tems l'attention du public par quelques productions singulieres comme lui, à peine se douteroit-on de son éxistence. Ce n'est pas qu'il soit sans mérite. Mais l'académie de Dijon l'a gâté (*a*). Enflé de ce premier succès, il s'est permis tou-

(*a*) Elle a couronné le discours où il s'est efforcé de prouver que les lettres ont fait beaucoup de mal à la societé en rendant les hommes plus méchans qu'ils n'étoient. *Quod falsum est.*

toutes sortes de paradoxe. C'est un sophiste éloquent qui éblouit & plait aux uns par sa singularité, & au plus grand nombre par l'aisance de sa doctrine. Il peint avec force & avec chaleur, & à la faveur de ses talens il auroit pu se faire un état fort heureux dans le monde; mais l'orgueil philosophique a prévalu chez lui. Il a dédaigné le rôle d'*Aristippe* (*a*) pour prendre à la fois les rôles de *Timon* (*b*) & &

(*a*) Aristippe natif de Cyrène, philosophe epicurien qui s'accommodoit de tout, profitant des avantages que le hazard lui offroit & ne s'inquiétant nullement de ce qui pouvoit lui manquer. Quelqu'un lui ayant dit un jour par maniere de reproche qu'on voyoit toujours les philosophes à la porte des riches, oui, repondit-il, les médecins vont aussi chez les malades, & il n'est personne cependant qui aimât mieux être malade que médecin. Horace peint dans un seul vers le caractère de ce philosophe:

*Omnis Aristippum decuit color & status & res.*

(*b*) Timon athénien, surnommé le *misantrope*, parcequ'il faisoit profession de detester le genre humain. Il caressoit néanmoins Alcibiade encore enfant, & comme on lui en demandoit la raison, c'est, répondit-il, parce que je prévois qu'il fera beaucoup de mal aux Athéniens. Un jour étant venu dans l'assemblée du peuple contre son ordinaire il annonça comme un avis important qu'étant sur le point de bâtir dans un certain emplacement qui lui appartenoit, & d'y faire couper un figuier où plusieurs s'étoient déja pendus, si quelqu'un vouloit encore s'y pendre, il n'avoit qu'à se dépêcher bien vîte. Son tombeau étoit sur le bord de la mer, & il chargeoit d'imprécations dans son épitaphe ceux qui s'aviseroient de la lire.

& de *Diogène* (*a*), il médit de toute la race humaine, & ne voit rien de bon, de juſte, de raiſonnable que parmi les ſauvages.

Eh! bien, interrompis-je, que ne va-t-il s'habituer ſur les bors de l'*Orenoque* ou de *la Plata*: il y trouveroit des états & des individus à ſa guiſe; mais je doute fort qu'il y perdit ſa mauvaiſe humeur,

*Coelum non animum mutant qui trans mare currunt.*

Ce petit trait ſententieux qui m'étoit échappé par hazard fit ſourire *Thalie*. Eh! quoi? me dit-elle, vous citez du latin?

Je vous croyois depuis longtems
Bien épuré de ce langage.
Ce n'eſt aujourd'hui le partage,

Que

(*a*) Diogéne fut un ſophiſte dans les mœurs, un vrai comédien dont la vertu n'étoit que faſte & oſtentation. Le nom de *cynique* dont il fut qualifié avec ceux de ſa ſecte fait aſſez connoitre combien on les mépriſoit. M. de V.... qui raille quelquefois ſes amis, dit de M. R.... qu'il ſe donnoit en ſpectacle montes ſur une douve du tonneau de Diogéne. Que penſer au reſte de la philoſophie d'un homme qui a eu le front de renoncer en forme à ſon droit de citoyen? Il a cru mortifier les Genevois par cette renonciation, mais ils l'ont acceptée. Sa vanité tire encore parti de ſa proſcription. Il a par ſa diſgrace quelque rapport avec le grand Rouſſeau; mais ce dernier s'affligeoit de ſon malheur, & ne le méritoit pas.

Que des grimauds & des pédans.
Vos gens polis & vos savants
Se gardent bien d'en faire usage.

Cette remarque ironique me fit bien comprendre que la Déesse n'étoit point contente de voir le latin si peu estimé dans ce siècle, parceque le goût peut s'en ressentir, & qu'il y a du danger à perdre de vue les anciens nos maîtres & nos modèles. En effet dans le siècle précédent qui a produits de si grands hommes on se piquoit d'écrire en latin & on y réussissoit. Quelques François nous ont laissé d'excellentes poësies en cette langue qui influe beaucoup sur les progrès de la notre; mais son règne est présentement borné dans les colleges; & il n'est pas jusqu'aux orateurs sacrés, j'entens les plus à la mode, qui ne l'ayent entièrement bannie de leurs discours. Ils rougiroient, je crois, d'en citer un seul mot de l'écriture ou des Péres, & je pense qu'on ne tardera pas à la proscrire, comme un jargon absolument inutile ou barbare, tant le goût du siècle s'est raffiné. (*a*).

Ayant perdu de vue le prétendu sage dont

(*a*) On ne sauroit assez louer le zèle généreux de M. Coignard qui a fondé un *prix* particulier pour cette langue. Employer ses richesses à de si nobles usages c'est prouver combien l'on est digne de les posséder.

dont je viens de parler, j'apperçus trois écrivains qui s'entretenoient enſemble un peu éloignés des autres, & il me prit envie de ſavoir ſur quoi rouloit leur converſation. L'un me parut une eſpèce d'abbé, l'autre tenoit un peu du militaire, & le troiſième n'avoit rien qui annonçât une profeſſion décidée, ſi ce n'eſt celle de la galanterie.

L'abbé brilloit d'un embonpoint charmant,
Et digne de la prélature.
Tout reſpiroit dans ſa figure,
La tendreſſe & le ſentiment.
L'autre rendoit le triple perſonnage
D'un courtiſan d'un galant & d'un ſage.
Le dernier grand poupon, vrai jou-jou de Cypris,
Quoique blazé peut-être au ſervice des dames,
Sembloit encor taillé pour être dans Paris,
L'idole de toutes les femmes,
Et l'effroi de tous les maris.

Je compris par leurs diſcours qu'ils s'occupoient tous les trois à compoſer des romans, & je m'apperçus bientôt que chacun d'eux croyoit éxceller dans ce genre. L'abbé ſurtout, quoiqu'il m'eût paru d'abord aſſez modeſte, marqua un peu trop ſes prétentions : ce qui déplut ſi fort au militaire qu'il chercha auſſitôt à le mortifier en déprimant ainſi ſes ouvrages.

Il eſt bien vrai, lui dit-il, que vos écrits ont eu beaucoup de vogue dans les commencemens; mais je ne ſai point trop ſi un

on les lit encore avec le même plaisir, & s'ils se soutiendront aussi longtems que je souhaiterois pour votre gloire, & que vous pourriez vous en flatter. On aime toujours *Zaïde* & la *princesse de Clèves*, parcequ'il y a dans ces romans du naturel, du véritable intérêt, & de la vraisemblance; mais on se rebute au contraire de ces aventures horribles, de ces récits funestes qui déchirent le cœur, & plongent l'ame dans la plus noire mélancolie. Le commerce des Anglois vous a fait tort: il faut pour les remuer des passions terribles, des spectacles sanglans & funèbres; mais ce moyen est trop violent pour la sensibilité françoise. D'ailleurs comment vous êtes-vous flatté de mettre en défaut la sagacité des critiques, en vous appropriant de vieilles histoires qui se trouvent presque toutes entières dans des livres qu'on ne lit plus? Je ne citerai pour exemple que la délivrance de cette jeune dame que son mari tenoit enfermée dans un caveau, où elle avoit sans cesse devant les yeux les restes affreux d'un page qui l'avoit rendue infidelle. Cette aventure est un épisode de vos *campagnes philosophiques*; mais on la retrouve presque mot pour mot dans les *mémoires de Vordac*. Vous avez un peu trop écrit, mon cher abbé: l'imagination s'épuise à la longue, & quand on a dépensé tout son bien, on n'est plus à même de se passer d'emprunt, & l'on se voit

enfin réduit à vivre aux dépens des autres.

Je suis surpris, répondit l'abbé, qu'en parlant de mes écrits vous ne me citiez pas les votres, pour mettre de votre coté, comme de raison, tout l'avantage du parallele. Vous me prouveriez sans doute que des intrigues communes brodées par-ci par-là de quelques historiettes où regne un ton libre & cavalier valent infiniment mieux que le sérieux & le patétique. Mais passons cela. Vous dites que j'ai inséré dans mes romans quelques vieux contes qui ne sont pas de moi. Voilà assurément un reproche bien grave! Mais n'est-ce pas toujours un mérite d'avoir su les rajeunir? La caverne des voleurs que décrit le *Sage* dans son *gil-blas* n'est-elle pas la même que celle d'*Apulée* dans son *ane d'or?* Celui-ci n'a-t-il pas pris son sujet de *Lucius de Patras* (*a*)? Et pour passer à des ouvrages plus importans, quoiqu'à peu près du même genre que les notres, les *aventures de Télemaque* n'ont-elles pas quelques traits de ressemblance avec l'histoire de *Tobie* (*b*)? *Virgile*, *Virgile*

(*a*) Lucius de Patras a été abregé par Lucien, & paraphrasé par Apulée. Il y a apparence que le dernier a puisé dans la source, c'est-à-dire dans Lucius de Patras; cela est plus vraisemblable, dit Vossius.

(*b*) Minerve sous la figure de Mentor est pour Télémaque ce que l'ange Raphaël sous une forme humaine est pour le jeune Tobie.

gile lui-même n'a-t-il pas emprunté de *Pisandre*, presque mot pour mot, toutes les circonstances de la prise de Troye, & mouié sa *Didon* sur la *Médée* du IV livre d'Apollonius, sans compter tout ce qu'il a pris d'*Homere*, d'*Hésiode*, d'*Aratus*, de *Théocrite*, d'*Ennius*, de *Lucrèce*, & de tant d'autres? Car c'est peut-être de tous les écrivains celui qui a su le mieux s'approprier les richesses d'autrui. En un mot il s'est emparé de tout ce qui étoit à sa bienséance *a*. Mais vous-même qui parlez, n'avez-vous pas mis à contribution *Brantome*, l'*Aretin*, l'*espion turc*, les *lettres persanes*, & plusieurs autres livres semblables?

A ces mots je m'apperçus que l'officier alloit prendre feu; mais l'autre écrivain qui avoit gardé le silence dès le commencement de ce dialogue l'interrompit ici fort à propos, pour prévenir les injures que l'abbé alloit essuier selon toute apparence; car il avoit à faire à un homme qui paroissoit fort chatouilleux sur le point d'honneur, en matiére de littérature. *(b)*

Messieurs, leur dit le adroit conciliateur, le public vous a rendu justice à tous deux. L'em-

*(a) Non de unius racemis vindemiam sibi fecit* dit Macrobe. Saturnales l. 5.

*(b)* Il faut voir, par exemple, comme il traite la Martiniere dans la préface du 4 volume des *lettres juives*.

L'empreſſement qu'il a toujours marqué pour vos ouvrages, en prouve aſſez le mérite, & cela doit vous ſuffire. Vous avez travaillé l'un & l'autre dans le même genre, chacun ſuivant votre goût & votre caractère particulier; mais qu'importe la manière, pourvu qu'on éxcelle? La mienne, vous le ſavez, eſt aſſez différente des votres; cependant elle a eu quelques ſuccès, & je n'ai pas ſujet de m'en plaindre. Le plus frivole même de tous mes romans eſt celui qui a le mieux réuſſi. On l'a regardé comme un ouvrage moral, comme une ſatyre ingénieuſe, où, ſous le voile des allégories, j'avois ſû envelopper certains ridicules du ſiècle qu'il eût été dangereux d'attaquer ouvertement. On a cru y trouver des alluſions applicables à différens événemens, à différens perſonnages; & je ne doute pas qu'il n'en ſoit un jour de mon *écumoire* comme du *Pantagruel* de *Rabelais* qui a fourni matiere à d'aſſez longs commentaires. Je vous avoue cependant que je n'avois d'autre deſſein que de m'amuſer & d'amuſer les autres par des idées folâtres, en ſaiſiſſant au hazard tout ce que me ſuggeroit l'imagination.

L'auteur de *Tanzaï* en étoit-là de ſon diſcours, lorsque je me vis entrainer tout à coup vers un autre ſpectacle. C'étoit un groupe de voyageurs qui paſſoient aſſez près de là & maudiſſoient tous enſem-

ſemble les libraires & le gouvernement. Ils avoient ſur le dos des *in folio* enormes, ſous le poids desquels ils ſe traînoient, comme des tortues, fort lentement & avec beaucoup de fatigue. Après bien des plaintes & des murmures ils furent obligés de ſe taire parcequ'ils ne pouvoient plus reſpirer. Mais un de la troupe qui avoit apparemment plus de poumon que les autres ſe mit à déclamer à peu près en ces termes:

O tems! o mœurs! o lumiere des ſages!
Ainſi tout céde au caprice des fous!
Ils ont crévé ces horribles nuages,
Que, pour nous perdre, aveugle en ſon courroux
Le fanatiſme élevoit contre nous.
Ils ſont tombés ces ſublimes ouvrages
Dont l'appareil nous fit tant de jaloux.
Adieu le fruit de nos veilles fertiles!
Qui l'eut prévu cet orage cruel,
Quand partageant ce travail immortel,
Nous entaſſions cent recherches utiles,
Pour en former un code univerſel?
Eh! quel forfait, ſiècle ingrat & barbare,
Quel attentat peux-tu nous imputer,
Qui méritât ce jugement bizarre
Que les bigots ont ſu nous ſuſciter?
Dans cette mer de ſcience profonde,
Qui chaque jour s'enfloit de nos tributs,
Nos ſoins alloient régéner le monde,
Laver en lui ſes antiques abus,
Et l'enrichir de nos mâles vertus.
En plus d'un lieu notre utile cenſure,

Du joug des rois vengeoit la liberté,
Et rappelloit cet age ſi vanté,
Où, ſous les loix de la ſimple nature
Chez les humains regnoit l'égalité.
Le plan fameux de ce nouveau ſyſtème
Bornoit auſſi le monarque ſuprême,
L'homme ſoumis à la néceſſité,
Bête en un mot, l'homme quoiqu'il put faire,
De vains remors n'étoit plus agité,
Et mépriſoit cette vieille chimère
De jugement, de feu, d'éternité,
Et le grand diable, & telle autre miſère,
L'épouvantail du chrétien hébété.
Déſabuſer ainſi l'humanité
Etoit-ce donc une œuvre téméraire?
Nous le feſions hélas! par charité (*a*).
Mais puiſqu'enfin les cabales perfides
Des faux dévots armés par les druides,
A notre zèle oppoſent leurs fureurs,
N'irritons plus ces lâches deſtructeurs.
Trop de danger nous ſuit dans la carrière.
De ces caffards craignons l'acharnement,
Et retranchés au ſein de la lumière
Livrons les ſots à leur aveuglement.

En achevant ces mots il jetta par terre les *in folio* qu'il portoit, & ſes compagnons imitant ſon exemple tous à la fois, ce fut un bruit ſemblable à peu près à une décharge de mouſqueterie, ou à la chute d'une vieille muraille qui s'écroule dans une tempête.

Ils

(*a*) Au lieu de ce mot l'auteur avoit mis par inadvertance, *vanité*.

Ils arrangerent enſuite ces livres en forme de tabourets, & s'y tinrent aſſis quelque tems pour ſe remettre un peu de leurs fatigues. Ils ſe regardoient triſtement les uns les autres ſans ſe rien dire : la douleur & la conſternation étoient peintes ſur tous les viſages. Mais les plus affligés étoient deux ou trois perſonnages de la bande, qui, vu le mauvais état de leurs affaires, avoient bien plus de ſujet que les autres de regreter leurs peines & les avantages qu'ils s'étoient promis d'une compilation ſi ſavante & ſi laborieuſe.

Un moment après nous vimes arriver un homme d'une mine agréable & ſenſuelle, qui s'étant avancé ſans façon dans le cercle de nos ſavants conſternés, les ranima tout à coup par ſa préſence. C'étoit comme un aſtre propice qui venoit les éclairer au milieu de la nuit & des tempêtes.

Par la manière aiſée & familière dont il les aborda je compris qu'il les connoiſſoit depuis longtems, & qu'il avoit même des protégés dans la troupe.

Mes amis, leur dit-il, après quelques compliments de part & d'autre, il faut ſe conſoler. La perſécution ne m'a pas plus épargné que vous ; il ſemble même qu'elle ait pris un ſoin plus particulier de m'humilier, en me forçant à condamner moi-même un livre qui m'a couté plus de vingt ans de peine & de travail, & qu'avant ſa

publication, vous avez souvent honoré de vos applaudissemens, parcequ'il étoit conforme en tout a vos principes. Mais ce malheur ne m'a point abattu: j'ai su le prendre en vrai philosophe; & je puis dire que j'ai triomphé, par ma patience, de l'injustice & de la malignité de mes persécuteurs. Après, Messieurs,

Que peuvent contre notre gloire,
Les efforts redoublés de ces fiez ennemis?
En serons-nous moins applaudis,
Moins couronnés au temple de mémoire?
Que dis-je? leur fureur nous a trop bien servis.
Loin de nous accabler, leurs profanes édits
Feront mieux prospérer nos œuvres immortelles.
Chez le traitant, chez le marquis,
Dans tous les cabinets, dans toutes les ruelles,
On verra circuler ces volumes chéris:
Ils seront toujours les modèles
Des esprits-forts, des beaux-esprits,
Et toujours les sources fidelles
Du goût qui doit regner dans tous les bons écrits.
Partant, chers compagnons, point de mélancolie.
Moquons-nous de l'orage, & loin des envieux,
Ne songeons qu'à goûter les plaisirs de la vie.
Doux propos, soupers fins, fille jeune, & vin vieux,
Voila tout mon système, & ma philosophie.

Il dit, & d'un coup de sifflet fit paroître aussitôt cinq ou six estaffiers chargés de friandises & de vins délicieux dont la vue réjouit fort toute la compagnie.

J'aurois bien souhaité de rester encore quelque tems auprès de ces convives, pour en-

entendre ce qui se disoit dans ce banquet platonique ; mais *Thalie* qui disposoit de moi, à sa volonté, ne jugea point à propos de me le permettre. Vous pourriez y être trompé, me dit-elle ; car ces messieurs que l'on regarde comme des génies transcendants, parcequ'ils aiment beaucoup à différer & qu'ils ont le ton absolu & décisif, ne sont rien moins, la plupart du tems, que ce qu'ils affectent de paroître. Ils croyent toujours *parler sentence*, & souvent ils ne s'entendent pas eux-mêmes. On diroit, à en juger par leurs raisonnemens & par leur assurance, qu'ils se sont acquis un privilège spécial de tout dire & de tout hazarder sans contradiction. Et pour celui qui a fait les frais de ce banquet, & que vous avez vu si empressé à les consoler, il faut que le livre qu'il a publié soit bien téméraire, puisque V. . . . lui-même y trouve *des propositions fausses & très réprehensibles* (*a*). il passoit pour un fort bel esprit dans le monde, & par les qualités du cœur, il y étoit généralement estimé ; qu'avoit-il besoin de se faire auteur ?

Au reste, s'il *a quitté deux cent mille livres de rentes, pour cultiver les belles lettres en paix*, comme les remarque encore le même V.... c'est un sacrifice qui peut

(*a*) Voyez les notes sur le Russe à Paris.

peut être de quelque mérite aux yeux du poëte, & qui néanmoins n'a rien de bien étonnant. Les riches ne sont pas tous insatiables; & à considérer ce qui reste à notre philosophe, je ne vois pas qu'on doive faire si grand bruit de son désintéressement. Peut-être avoit-il senti qu'un superflu si excessif l'éloignoit de son but; car quoiqu'en dise l'avarice & la cupidité,

Le trop gêne dans l'abondance:
C'est l'écueil de l'avidité
Qui corrompt la félicité,
Et qui nuit à la jouissance.

Pendant que la Déesse me parloit ainsi, nous nous éloignames des philosophes, & rencontrames un gros d'autres écrivains entre lesquels elle me fit remarquer

Ce Bréton élégant, mais un peu bilieux,
Qui dans tous ses écrits facile ingénieux,
Sur la scène françoise en plus d'une peinture
D'un pinceau délicat rend si bien la nature
Puis ce marquis auteur d'un livre redouté,
Qui soutient fiérement, par son zèle emporté,
Qu'il faudroit qu'un édit, pour le bien de la France,
Exterminât soudain tous les gens de finance.

*Thalie* me fit encore observer dans cette troupe deux Séquanois féconds & laborieux & connus depuis longtems par leurs talents pour l'histoire. C'étoient les abbés G.... & L....

Ce

Ce dernier dont les écrits sont si nombreux qu'on pourroit un jour *le bruler avec*, si l'on bruloit ici les morts comme chez les anciens Romains, me parut le plus gai & le plus facétieux personnage qu'il y ait peut-être dans l'une & l'autre Bourgogne: il s'exprimoit purement & agréablement. L'autre au contraire étoit sérieux & réservé, & ne pouvoit néanmoins s'empêcher de sourire aux saillies de son confrère, il avoit donné l'histoire ancienne à peu près dans le même tems que parut celle de *Rollin*; mais il s'étoit vu effacer par l'agrément & la correction de cet illustre écrivain, quoiqu'il l'emportât peut-être par la méthode & par l'exactitude.

Nous vîmes ensuite l'academie des sciences, & celle des inscriptions, & une infinité d'autres de toutes les provinces du royaume: mais nous les parcourumes si rapidement que je n'eus pas le loisir de faire mes observations.

De là nous passames dans le quartier des universités, qui nous arrêterent un peu plus de tems. Le spectacle m'en parut curieux, sur-tout par les ornemens singuliers & par les marques de dignités qui en distinguoient les différens membres.

Je vis dans ces vieux corps de l'empire des arts,
Des maîtres, des bedauts, des abbés, des frocards,
Des pompeux charlatans hérissés d'aphorismes,
Des suppôts de chicane intrépides bavards,

De

De ſubtils ergoteurs coëffés de ſyllogiſmes,
Et de graves pédans fourrés de barbariſmes.

La plupart de ces corps, me dit *Thalie*, ont bien perdu de leur ancien luſtre, grace au relachement que l'intérêt ou le reſpect humain ont introduit parmi les chefs. Ils n'ouvrent que trop ſouvent le ſanctuaire des arts à des ſujets qui les profanent par leur pareſſe ou par leur incapacité (*a*). Et ſi ceux qui veillent au bien de l'état ne rémédient à ces abus par une prompte réforme, comme ils y paroiſſent diſpoſés dans les circonſtances préſentes, on verroit bientôt ces pépinieres des ſciences s'abâtardir entiérement.

La Déeſſe me conduiſit enſuite dans la route des artiſtes dont la vue me fut infiniment plus agréable que les proceſſions qui venoient de paſſer. C'étoient les muſiciens, les ſculpteurs, & les peintres.

Les muſiciens formoient une multitude innombrable. Elle paroiſſoit comme une armée toute hériſſée de violons, de baſſes, de tuorbes, de guitarres, de harpes, de claveſſins, de flutes, de cornemuſes, & de mille autres inſtrumens dont chacun d'eux s'étoit muni ſuivant ſon goût ou ſon caprice.

Les

(*a*) Il ne s'agit ici que des univerſités de province où l'on accorde quelquefois pour de l'argent le bonnet de docteur a qui ne mériteroit que celui de Midas.

Les chefs avoient un *caducée* de papier qui étoit entre leurs mains, comme le ſigne du commandement & quand l'un d'eux venoit a s'en eſcrimer, le reſte de la troupe en recevoit auſſitôt l'impuſion; tout ſe mettoit en mouvement, & c'etoit un charivari le plus divertiſſant du monde.

Ils ſe repoſoient de tems en tems, pour vuider quelques rouge-bords, parcequ'on s'altère aiſément dans ſes ſortes d'éxercices, & que le vin aide beaucoup à la muſique; auſſi feſoit-il la partie la plus eſſentielle de leur équipage.

Les ſculpteurs étoient armés beaucoup plus péſamment, & j'avois de la peine à comprendre cemment ils pouvoient ſuffire à d'auſſi lourdes charges, quoiqu'elles ne fuſſent que de plâtre. C'étoient des blocs modèlés ſur l'antique, des pieds, des mains de toute grandeur, des têtes du *Milon*, du *Laöcoon*, des troncs de l'*Hercule de Farnèze*, & des croupes de la *Vénus de Médicis*.

Pour les peintres, leur attirail, quoique moins lourd, n'en étoit pas moins embaraſſant; mais ils s'en déchargeoient, pour la plupart, ſur quelques éléves tout barbouillés d'huile, qui les trainoient, comme ils pouvoient, outre qu'ils portoient encore des hottes où l'on voyoit des manéquins branlans qui formoient, aux moin-

moindres secousses les grotesques les plus bizarres.

J'observai quelques-uns de la troupe, dont le talent principal étoit de peindre des nudités fémelles d'après nature, ils étoient pâles maigres & défaits, & comme ils clochoient d'ailleurs, & fésoient de très-laides grimaces en marchant, je soupçonnai fort qu'il leur restoit un repentir cuisant d'avoir un peu trop étudié leurs modèles. Par respect pour la Déesse je n'osai lui communiquer cette idée; mais je crus m'appercevoir, à certain sourire malicieux, qu'elle n'en pensoit pas moins elle-même.

*Rameau* commandoit en chef parmi les musiciens.

Les sculpteurs avoient à leur tête *Bouch... Ad... Pig... Fal... &c.*

Au premier rang des peintres étoient *Van.... Res... Pier.... Bou .. Desb.... Gr .. Ver.... &c.*

Comme on fesoit alte assez souvent, j'eus le plaisir de considérer à loisir quelques tableaux de ces grands maîtres.

Parmi les différens ouvrages qu'on exposoit, je fus frappé de ceux de C.. van... le *Rubens* de notre siecle, mais qui l'emporte sur le premier par la noblesse & la correction du dessin.

Je fus enchanté de la molesse & des graces qui caractérisent le pinceau de *Bou...*

J'ad-

J'admirai la touche fière & mâle de *Desb....* & la force qu'il met dans ſon expreſſion.

*Gr...* me charma par la vérité & l'intelligence qui regnent dans ſes compoſitions. Tout y eſt animé, tout y reſpire: jamais l'art n'a ſi bien rendu le ſentiment. Sa *piété filiale* me toucha juſqu'aux larmes.

J'eus encore un plaiſir extrême à conſidérer les marines de *Ver...* je me croyois dans les ports mêmes & éprouvois une frayeur voluptueuſe en contemplant ces dangers de la mer, ces naufrages qu'il a décrits ſi ſupérieurement.

Je ne dois pas oublier ici une troupe d'autres artiſtes qui marchoient après les peintres. C'étoient ceux qui cultivent le talent de la gravure.

Cet art charmant & précieux
Rival auſſi de la nature,
qui ſait réproduire en cent lieux,
Dans ſes fidèles camayeux,
Les richeſſes de la peinture,
Et dont le pouvoir ſingulier
Par les beautés qu'il nous dévoile
Eterniſe ſur le papier
Ce qui doit périr ſur la toile.

On étala des eſtampes de *Co...* de *Le B...* de *Moy ...* dont j'aurois bien volu enrichir mes portefeuilles; mais je m'arrêtai principalement à celles de *Bal....* Elles me parurent d'un fini au deſſus de l'art.

On

même. J'admirai surtout sa Ste. Genéviève de *Van*... & sa tempête de *Ver* .. Quelle délicatesse de burin! Le graveur semble partager avec le peintre la gloire de l'original. Je dirois même qu'il se l'est rendu propre, par l'excellence de la copie; & j'étois fort surpris que cet artiste fameux fut séparé de ceux de la capitale, au lieu d'occuper parmi eux la place qui lui est assignée par les suffrages universels. Au reste il en étoit remarqué d'avantage, & son mérite sembloit gagner à cette exclusion

*Thalie* après m'avoir laissé contempler tout à mon aise ces chefs-d'œuvres de l'art, interrompit le silence qu'elle avoit gardé jusques-là, pour me donner le tems de satisfaire ma curiosité.

Je suis bien aise, me dit-elle, de vous voir du goût pour les tableaux & pour tout ce qui a du raport à la peinture. Mais il ne faut pas s'en faire une passion; car ce ne seroit plus un amusement honnête, ce seroit une manie ridicule. L'essentiel en cela comme en toute autre chose est la sobriété; & ces amateurs en titre d'office, ces virtuoses insensés qui inondent votre capitale, sont dignes de pitié. On en voit qui se ruinent, pour être riches en originaux, & qui souvent ne possèdent guères que de mauvaises copies & s'applaudissent néanmoins de ces barbouillages.

On en voit d'autres qui courent tous les inventaires, pour acheter fort cher de vieilles estampes souvent contrefaites, & qui ne peuvent dormir qu'ils n'aient complette leur *Callot* ou leur *Rembrant*. Qui voudroit entreprendre de les guérir y perdroit sa peine; le mal est enraciné trop profondément. Pour vous, aimez toujours sagement les arts dont il s'agit. L'affinité qu'ils ont aves les lettres est une raison de plus de les estimer.

Vous voyez à quel dégré de perfection ils sont montés, par les libéralités de Louis le grand & de son auguste successeur. Vous n'avez plus à envier leur supériorité à l'Italie. Il est à souhaiter seulement que vos peintres d'histoire redoublent leurs efforts pour exceller dans cette partie, la plus utile de toutes. Ce genre bien perfectionné, dans le choix des sujets graves & intéressans, feroit beaucoup plus d'honneur à la nation que ces tableaux si fort accrédités par le goût dominant, ces peintures molles & volupteuses, qui annoncent des moeurs enervées, & ne semblent être faites que pour un peuple de *Sybarites*.

Au reste ces arts d'agrément ne sont que des accessoires; le principal est d'encourager l'agriculture & le commerce; & c'est à quoi tendent les soins de ces hommes sages laborieux & désintéressés que le choix du monarque a appellés au ministère. Je vois que rien n'est impossible à leur

lumieres & à leur activité, & qu'ils ne ceſſeront de ſeconder les vues paternelles d'un ſi bon prince, en travaillant avec zèle au bonheur de ſes ſujets.

Mais c'eſt aſſez s'arrêter dans cette plaine, je n'y vois plus rien qui puiſſe encore intéreſſer votre curioſité ou ſervir à votre inſtruction. Il nous reſte maintenant un nouvel ordre de choſe à parcourir, dont le ſpectacle ne vous ſera ni moins agréable ni moins utile que tout ce que vous avez vu juſqu'à cette heure. Avançons, & vous ſerez bientôt à portée d'en juger.

Comme elle eut dit ces mots, je levai les yeux vers le temple de mémoire, & trouvai qu'il s'étoit aggrandi conſidérablement. En moins de rien nous arrivames aſſez près de la montagne mais elle étoit ſi roide, & ſi elevée, & tellement environnée de précipices & de fondrieres, que je ne concevois pas comment on pouvoit tenter de gravir juſqu'au ſommet.

Telle eſt, je crois, cette *chimère*,
Où s'éleva *Bellérophon*
Monté ſur la croupe légère
Du grand courſier de l'Hélicon.
Ou tel encor ce mont antique
Voiſin de l'humide élément,
Qui ſur ſa tête poëtique, (*a*)

Sou-

(*a*) *Ubi maximus Atlas*
*axem humero torquet ſtellis ardentibus aptum.*
VIRGILE.

Soutient, aux rives de l'Afrique,
L'axe pompeux du firmament.

Je ne fis pas d'abord attention à une foule de gens qui s'efforçoient de grimper, parceque l'éloignement où nous étions encore ne me laiſſoit voir les choſes qu'en gros & confuſément. Tout à coup j'entendis un bruit ſemblable à celui que fait pendant la nuit une voiture chargée qui s'avance de loin ſur un chemin public. Je regardai auſſitôt d'où il pouvoit venir, & j'apperçus quelque choſe qui rouloit en maſſe ſur la pente de la montagne, & que je pris d'abord pour un quartier de terrein qui s'étoit éboulé. Mais l'agilité avec laquelle nous marchions, quand l'occaſion ſembloit le demander, ayant bientôt mis l'objet à portée de ma vue, je reconnus avec ſurpriſe que c'étoient des voyageurs qui s'entrainoient en tombant les uns ſur les autres, & formoient un groupe dont le volume s'augmentoit à meſure qu'il s'approchoit de nous.

Ainſi quand de ces monts couronnés de frimats,
Que fut dompter un borgne (*a*) ardent dans les combats
La neige ſe détache en pelotte roulante,
Ce qu'elle entraine en ſe précipitant
Groſſit de plus en plus ſa maſſe bondiſſante

Aux

(*a*) Annibal.
*tum phœniſſa ducem portaret bellua luſcum.*

Aux yeux du voyageur attentif & tremblant;
Tant qu'à la fin ce globe menaçant
Tombant, comme un grand roc abatu par l'orage,
De ſes vaſtes débris couvre tout le rivage.

Je fus effrayé à la vue de tant de périls; & quoique je ne doutaſſe point du pouvoir de la Déeſſe qui me conduiſoit, je commençai à me repentir d'avoir entrepris le voyage, & j'aurois ſouhaité de bon cœur que le lieu où nous nous trouvions en fût le terme. Ce qui m'intimidoit le plus étoit l'horrible culbute que tant de pauvres voyageurs venoient de faire à mes yeux. Le ſaut étoit trop périlleux, & je n'avois nulle envie de m'y expoſer. Cette crainte m'occupoit tellement que j'allois m'en expliquer à *Thalie*, lorsque je me ſentis enlever par un tourbillon qui nous tranſporta, en un moment, la Déeſſe & moi au ſommet de la montagne. Je m'y trouvai debout ſur une platte-forme dont le terrein étoit extrémement uni & agréable; mais je fus quelque tems à me remettre du ſaiſiſſement que m'avoit cauſé un enlevement ſi bruſque & ſi rapide:

Car en montant ainſi, j'eus l'ame plus troublée
Qu'un novice ſorcier qui pour ſon coup d'eſſai,
La nuit qu'il doit s'inſcrire en la noire aſſemblée,
Eſt porté dans les airs ſur un manche à balai.

Je me raſſurai à la fin, voyant que *Thalie* étoit toujours avec moi, & ſe railloit mê-

même de la peur qu'elle m'avoit faite. Je m'abandonnai à sa conduite avec plus de confiance que jamais, & la suivis jusqu'au parvis du temple, par une avenue de palmiers, à travers une foule de personnages qui venoient apparemment demander leur entrée.

L'extérieur de cet edifice superbe, l'éclat & la majesté dont il brilloit, me ravirent en admiration. Toutes les facultés de mon ame étoient comme absorbées dans la contemplation de ces merveilles, je me croyois transporté sur l'Olympe où j'allois partager la félicité des dieux.

Qu'on ne s'attende pas ici à une description éxacte de toutes les beautés qui me frapperent: ce détail est au dessus de mes forces, je me contenterai de dire, sans faire parade de mes connoissances en belle architecture, que tout ce que l'on raconte des palais de Memphis ou de Babylone, de ceux de Thebes ou de l'ancienne Rome n'est que petitesse & mesquinerie en comparaison de la grandeur & des richesses du temple de mémoire. Neanmoins pour la satisfaction des curieux j'en vais donner une idée générale.

Au lieu de marbre, au frotispice
De cet auguste & sublime edifice,
En divers ornemens éclatoient le lapis,
Le chrysolite, le rubis,
Le jaspe, le saphir, le béril, & l'opale,
Et tout ce que produit la rive orientale

De plus exquis & de plus radieux,
Pour la pompe des rois & le charme des yeux.
Autour des murs, de distance en distance,
En or massif étoient représentés
Les monarques les plus vantés :
Ceux qui dans les etats soumis à leur puissance
Répandoient au loin la joye & l'abondance,
Toujours bénis & jamais redoutés.
Le soin d'ouvrir les portes immortelles
Etoit commis à trois gardes fidèles,
La vérité, la justice, & l'honneur,
Tout rayonnants de gloire & de splendeur.
Puis au sommet de la voute sacrée
La renommée en planant dans les airs,
Sonnoit sans cesse, & mille echos divers
Portoient sa voix de contrée en contrée,
Dans tous les coins qui bornent l'univers.

J'aurois bien voulu examiner en détail les statues, les bustes, les médaillons, & les obelisques qui décoroient la façade de cet admirable edifice; mais il m'eût fallu bien du tems pour cela & *Thalie* s'étant fait ouvrir la porte, je fus obligé de la suivre, craignant avec raison qu'il ne me fût plus libre d'entrer, si je ne profitois du moment.

J'entrai donc sous les auspices de la Déesse tout tremblant néanmoins, & saisi d'une espéce d'horreur religieuse, qui ne me permit pas d'abord de discerner les objets qui se présentoient de toutes parts dans cette auguste demeure. Mais ce trouble ne dura que fort peu de tems, & fit pla-

place à un ſentiment de joye qu'il me ſeroit difficile de bien exprimer. Dieux quel ſpectacle s'offrit alors à mes regards! Quel palais! Quelle aſſemblée! Qu'on juge de l'intérieur du temple par tout ce qui m'avoit frappé au dehors. C'étoit le ſéjour de la lumiere, mais d'une lumiere ſi pure & ſi vive que ſans la faveur de la Déeſſe qui m'accompagnoit, les yeux d'un foible mortel comme moi n'euſſent jamais pu en ſoutenir l'éclat.

Quoique ce palais fût d'une étendue immenſe, j'en obſervois ſans peine toutes les parties, les ornemens, les proportions, & plus je les conſidérois plus j'en étois enchanté. Je ne m'apperçus qu'aſſez tard que je foulois encore des richeſſes d'un prix ineſtimable, une moſaïque de différentes pierres précieuſes ſi artiſtement raportées qu'il en réſultoit des tableaux où tout ſembloit animé, comme la nature.

O toi dont les deſſeins brillans,
Toi dont le goût exquis, l'étude, & le génie
Dirigent les travaux, éclairent les talens
Des Vitruves de la patrie,
F.... ami tendre & généreux,
Que n'étois-tu de ce voyage,
Pour jouir avec moi, dans ce temple fameux,
Des détails & de l'aſſemblage?

Les habitans de ce glorieux ſéjour étoient en fort grand nombre; & quoique

partagés en différens ordres, ils se transportoient librement où ils jugeoient à propos, mais sans confusion, pour s'entretenir ensemble, pour se communiquer leurs idées & leurs plaisirs, & se rappeler ce qui leur avoit mérité pendant leur vie mortelle la place qu'ils occupoient dans le temple. Les rangs étoient distingués : mais l'union des cœurs n'y laissoit aucun intervalle. Le guerrier, l'homme d'état, l'homme de lettres vivoient ensemble dans la plus douce & la plus étroite familiarité.

Je reconnus d'abord un grand nombre de ces illustres, & je n'eus pas besoin pour cela du secours de *Thalie*, parce que j'ai dans mon cabinet une suite considérable de portraits des plus grands hommes qui ayent honoré le siècle de Louis le grand & le notre, gravés par d'excellens maîtres ; & que j'ai vu d'ailleurs quantité de bustes & de médailles antiques, soit en France soit dans les voyages que j'ai fait en Italie. Les héros que j'appercevois reflembloient parfaitement à leurs images : c'étoient les mêmes traits mais revêtus d'une fraicheur & d'un éclat dont aucun mortel n'a jamais été privilégié sur la terre.

Nous nous approchames d'abord des anciens philosophes grecs, & Thalie me plaça si avantageusement que je pouvois aisément les entendre.

Je

Je vis *Ariſtote*, & *Platon*,
Avec le rigide *Zénon*, (*a*)
Et le trop vertueux *Socrate*,
Qui fut martyr de la raiſon.
Puis cet auſtère *Xénocrate* (*b*)
Qui près d'une belle, dit-on,
Plus froid que marbre ou que glaçon
Sauva ſa vertu du naufrage,
Et de l'inſenſé *Polémon* (*c*)
Dans ſon ecole fit un ſage
Par une aſſez belle leçon.

Je

(*a*) Diogene Laërce compte 8 philoſophes de ce nom. Il s'agit ici de Zénon le Citrien qui fonda la ſecte des Stoïciens dont la morale étoit très-ſévère.

(*b*) Diſciple de Platon fameux par ſa probité & par l'auſtérité de ſes mœurs. On l'eſtimoit tellement à Athènes qu'un jour, comme il s'approchoit de l'autel pour affirmer quelque choſe par ſerment, les juges declarèrent qu'il ſuffiſoit de ſa parole. On raconte que la fameuſe courtiſane Phriné lui étant venu demander l'hoſpitalité, il la reçut auſſi galamment que pouvoit le faire un philoſophe. Comme il n'avoit qu'un lit, elle le pria de lui en faire part : Xénocrate y conſentit encore. Mais Phriné n'en ſortit pas à ſon honneur; pour le coup ſes charmes ſe trouverent en défaut, & elle avoua le landemain qu'elle n'avoit pas couché avec un homme, mais avec une ſtatue. On a dit que Robert d'Arbuſelles fondateur de l'ordre de Fontevreaux s'expoſoit volontairement à de pareilles épreuves; mais c'eſt un conte qui a été refuté ſolidement.

(*c*) Jeune athénien fort déréglé dans ſes mœurs qui fut converti par Xénocrate. Un matin, après avoir bu toute la nuit, comme il paſſoit devant l'école de ce philoſophe, il y entra pour ſe moquer de lui, encore tout ivre avec ſa couronne de feſtin ſur la tête, & ſe plaça parmi les diſciples qui furent

Je vis l'abſtinent *Pytagore*,
Et cet eſprit vaſte & divin
Que le ſot peuple *abdéritain*
Jugea digne de l'ellébore. (*a*)
Ce grand homme rioit encore
Des ſottiſes du genre humain.
Tous ces ſages penſoient de même;
Ils ne s'entêtoient plus de rien,
Ni de ſecte, ni de ſyſtème,
Et dans leur ſublime entretien
L'eſſence du ſouverain bien
Ceſſoit enfin d'être un problème. (*b*)
*Socrate* ſurtout enchantoit
Par la morale qu'il prêchoit,

Dont

très-ſcandaliſés de ſon imprudence. Mais Xénocrate qui parloit alors de la tempérance continua ſon diſcours d'une maniere ſi forte & ſi pathètique que Polémon honteux de ſon état & de ſa conduite ſortit de l'école tout changé, & fut depuis ce tems-là un des plus aſſidus & des plus vertueux diſciples de Xénocrate.

(*a*) Démocrite. Comme il cherchoit toujours la ſolitude & qu'il s'étoit retiré dans un cimétière, les Abdéritains le crurent fou, & écrivirent à Hippocrate pour le ſupplier de venir le traiter. Hippocrate s'étant rendu dans ſa retraite fut bien étonné de trouver un ſage qui avoit ſondé les profondeurs de la nature, & qui le charmoit par ſon entretien. On raconte qu'il donna à ce médecin une preuve toute particuliere de ſon ſavoir. Hippocrate avoit amené avec lui une ſuivante aſſez jolie. Ils ordonnerent à cette fille d'aller chercher du vin à la cave. Démocrite qui l'avoit ſaluée comme vierge avant qu'elle y deſcendit, la ſalua comme femme quand elle fut remontée, ayant reconnu à ſa voix le changement qui s'étoit fait en elle, dans un ſi petit intervalle de tems.

(*b*) Varron comptoit juſqu'à 288 opinions différentes ſur la queſtion du ſouverain bien.

Dont on eût fait le plus beau livre.
Je m'en reſſouviendrai toujours,
C'étoit celui dont les diſcours
Apprenoient le mieux à bien vivre.

Non loin de là étoient *Archiméde*, *Copernic*, (*a*) *Keppler* (*b*) le chancelier *Bacon*, (*c*) *Galilée*, (*d*) *Merſenne*, (*e*) *Caſſini*,

(*a*) Copernic né à Thorn ville de la Pruſſe Royale, chanoine de Warmie. Il renouvella l'opinion de Nicètas de Syracuſe, qui enſeignoit que rien n'étoit en repos dans la nature que le ſoleil. Son ſyſtème le plus généralement gouté a été rejetté par l'inquiſition de Rome.

(*b*) Fameux Keppler aſtronome allemand, auteur de la regle qui porte ſon nom, par laquelle il explique le mouvement des planettes.

(*c*) Bacon chancelier d'Angleterre, baron de Vérulam & comte de St. Alban, le plus ſavant homme de ſon ſiècle. Il a vécu ſous Elizabeth, Jacques I. & Charles I. Les ſciences lui ont une obligation infinie.

(*d*) Galilée fils naturel de Galilei noble florentin fut le plus grand mathématicien du 17 ſiècle. Il ſoutint hautement le ſyſtème de Copernic, ce qui lui fit deux fois des affaires à l'inquiſition de Rome, où il ſe vit enfin obligé d'abjurer ſolemnellement ce ſyſtème comme une héréſie affreuſe. C'eſt lui qui a perfectionné les téleſcopes, qui lui ſervirent à réformer tout le ſyſtème des cieux. Il devint aveugle ſur la fin de ſes jours.

(*e*) Merſenne minime né au Maine, ſavant mathématicien, ami particulier de Deſcartes & de Hobbes.

*ni*, (*a*) *Descartes*, *Leibnitz*, (*b*) *Huygens*, (*c*) *Paschal*, *Fontenelle*, & *Newton*.

Ce dernier rendoit justice à *Descartes*, & l'honoroit comme un grand homme; mais *Descartes* s'avouoit son inférieur pour la force & l'étendue du génie.

Un peu plus loin paroissoit *Reaumur* qui fesoit conversation avec *Pline*, *Aldrovandre*, (*d*) *Jussieu*, *Pluche*, & plusieurs autres naturalistes.

Ces savants, dont quelques-uns avoient essuié bien des persécutions sur la terre, se voyoient comblés de gloire & d'honneurs dans le temple. Ils y étoient recher-

(*a*) Cassini (Jean Dominique) né à Perinaldo dans le Comte de Nice, célébre astronome de l'académie des sciences de Paris. Ce fut un des savans que Louis XIV. attira en France, & qu'il honora de son estime & de ses bienfaits. Il perdit la vue dans les dernieres années de sa vie, ainsi que Galilée. Malgré la supériorité de ses talens, & la considération dont il jouissoit dans le monde, il sut préserver son cœur de l'orgueil philosophique: il vécut toujours & mourut en homme pénétré des vérités de la religion.

(*b*) Léibnitz de Léipsic, profond mathématicien, auteur du système des monades ou substances simples que Clarke a réfutées.

(*c*) Huygens grand mathématicien né à la Haye. Après plusieurs voyages en Europe, il demeura quelque tems à Paris où il eut une grosse pension de Louis XIV, & une place à l'académie des sciences. C'est sa *pluralité des mondes* qui a servi de canevas à celle de Fontenelle.

(*d*) Aldrovandre savant professeur de philosophie & de médecine à Boulogne sa patrie. Il dépensa tout son bien pour faire des recherches sur les pro-

duc-

cherchés des grands, & en particulier d'Alexandre, de Ptolémée Philadelphe, (*a*) d'Alphonse roy de Castille (*b*), & de la reine Christine, (*c*) qui trouvoient un plai-

ductions de la nature, & à la honte de son siècle il mourut à l'hopital aveugle & chargée d'années.

(*a*) Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte, célébre par son amour pour les sciences. Ce fut lui qui forma la fameuse bibliothèque d'Aléxandrie, où il rassembla plus de deux cents mille volumes, & qui fit traduire de l'hébreu en grec par soixante & douze Juifs les livres de la loi de Moïse.

(*b*) Alphonse surnommé le sage à cause de son érudition. On dit qu'il refusa l'empire qu'on lui offroit, dans la crainte de n'avoir pas assez de loisir pour vaquer librement à l'étude. C'est lui qui disoit en considérant les suppositions des astronomes avant le système de Copernic, que si Dieu l'eût appellé à son conseil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis.

(*c*) Christine reine de Suède. Elle avoit été amie & disciple de Descartes, qui mourut dans son palais de Stockholm. Elle savoit 8 langues, & aimoit passionnément les belles-lettres. Elle fit un long séjour à Paris, où les sages l'estimoient pour son abdication, & les beaux-esprits pour son goût & pour ses lumieres, mais les femmes, & les courtisans quelquefois plus frivoles que les femmes ne la trouvoient que ridicule, parcequ'elle dansoit mal & qu'elle ne se coëffoit pas à la mode. Elle étoit toujours en juste-au-corps, & en perruque d'homme. Lorsqu'elle vint à la cour, plusieurs dames s'avancerent pour la baiser, ce qui ne lui plaisoit pas beaucoup. Quelle fureur, dit elle, ont les dames de venir ainsi me baiser? est-ce parceque je ressemble à un homme.

Tout le monde sait la mort tragique de Monaldeschi que cette reine fit égorger à Fontainebleau. Elle lui donna un confesseur pour l'exhorter à la mort, & fit dire des messes pour le repos de son ame,

plaisir infini à les entendre. Tout instruisoit, tout charmoit dans leurs entretiens, & on en sortoit toujours avec une extrême satisfaction. Ils écoutoient sans chagrin ce que l'on objectoit contre leurs opinions & y répondoient avec beaucoup de douceur & de tranquillité.

*Fontenelle* se plaisoit fort en la compagnie de *Pascbal*, & lui avouoit avec franchise qu'il se repentoit de n'avoir pas suivi sa méthode; qu'il avoit trop couru après l'esprit; que ces tours fins & recherchés qu'il avoit affectés dans ses ouvrages ne valoient pas ce naturel & cette noble simplicité qu'on admire dans les anciens & dans les modernes qui se sont fait gloire de les imiter; & qu'enfin il se reprochoit le tort irréparable qu'il avoit fait au bon goût, en gâtant par son exemple les jeunes auteurs qui l'avoient pris inconsidérément pour modèle

*Fontenelle* disoit vrai; mais il n'en étoit pas moins honoré dans le temple ; il y jouissoit d'une considération particuliere pour la diversité de ses talents, & pour la douceur de ses mœurs; & chacun l'y regardoit comme un auteur agréable & original, comme un des plus beaux esprits qui

ame. Cette vengeance atroce fit beaucoup de tort à sa gloire, & le roi offensé de cet acte d'autorité souveraine exercé dans ses états par une princesse étrangère, lui fit dire qu'elle ne pouvoit plus rester en France.

qui aient jamais paru en France, & qu'il eſt néanmoins très-dangereux d'imiter.

Je remarquai encore parmi ces illuſtres un perſonnage que j'avois vu autrefois à Paris, & qui dans ſa manière de ſe mettre m'avoit paru très - philoſophique. C'étoit M.... de M..... qui s'entretenoit ſéparément avec la Marquiſe D. C..... car il avoit oublié ſes anciennes querelles avec V..... il vantoit beaucoup à cette dame ſavante pluſieurs membres de l'académie de Berlin, & louoit ſurtout le génie & les qualités vraiment royales de ſon auguſte protecteur.

*Thalie* me dit qu'en entrant dans le temple,

Il avoit lacéré cette eſtampe fameuſe
Cette eſtampe à la fois & groteſque & pompeuſe,
Où mon ſage affublé de l'habit d'un lapon,
Applatit de la main les deux poles du monde,
Monument, qui malgré ſa ſcience profonde,
Avoit l'air en effet un peu trop fanfaron (*a*).

Après avoir obſervé quelque tems cette com-

(*a*) Au bas de ce portrait on liſoit ces vers de M. de V.....

Le globe mal connu qu'il a ſu méſurer
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde:
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Qui croiroit que l'auteur de ces vers eſt le même que celui de *la Diatribe d'Akakia?*

compagnie respectable, nous tournames du côté où étoit l'assemblée des orateurs. J'y remarquai *Isocrate*, *Eschine*, *Démosthène*, & *Ciceron*. *Pline* le jeune étoit admis parmi eux, en faveur du panégyrique célèbre qu'il prononça autrefois en l'honneur d'un des plus aimables & des plus grands princes qui aient jamais gouverné le monde.

Vis-à-vis de ces grands hommes paroissoient *Bossuet*, *Bourdaloue*, *la Rue*, *Massillon*, & *Flechier* d'une part; & de l'autre *Patru*, *le Maître de Saci*, *Cochin* & *Laverdi*.

On faisoit encore plus de cas de la probité de *Patru* que de son éloquence. Engagé dans le barreau, il avoit été si honnête homme, & par conséquent si maltraité de la fortune que les habitans du temple lui payoient en dédommagement un tribut particulier d'estime & de considération.

*Thalie* donna de grands éloges à son désintéressement & à son extrême patience dans l'adversité, & en prit occasion de censurer certaine épigramme où *Boileau* fait entendre qu'il lui avoit prêté de l'argent, & que néanmoins cet honnête débiteur n'étoit jamais contraint ni embarrassé en sa présence. La Déesse louoit fort Boileau d'avoir aidé son ami dans le besoin; mais il lui sembloit que l'épigramme flattoit plus la vanité du poëte qu'elle

le n'honoroit la vertu de l'orateur (*a*).

Je considérois attentivement ces maîtres de l'éloquence surtout *Démosthène*, *Ciceron*, & *Bossuet*; mais *Thalie* m'ayant devancé de quelques pas vers la troupe des poëtes épiques, j'y courus avec empressement.

Là brilloit ce vieillard qui chanta les héros
Armés contre Ilion pour les princes d'Argos.
Virgile partageoit ses lauriers & sa gloire:
Tous deux semboient regner au temple de mémoire:
Tous deux, quand ils parloient, versoient dans les esprits
Ce feu vivifiant, l'ame des bons écrits.
Non loin d'eux paroissoit leur emule sublime,
Fameux par les combats des vengeurs de Solyme (*b*),
Et

(*a*) Cette epigramme est conçue en ces termes:

Je l'assistai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien;
Mais quoiqu'il me dût tout son bien
Sans peine il souffroit ma présence.
O la rare reconnoissance!

Il n'y a pas beaucoup de sel, & encore moins de délicatesse de sentiments dans cette piéce. Le poëte ne semble l'avoir faite que pour publier sa générosité; & quoiqu'on ait soin d'averrir dans le recueil de ses œuvres qu'elle n'a été composée qu'après la mort de Patru, les termes en sont un peu trop durs. Ce n'est pas ainsi qu'on honore la mémoire d'un ami & d'un grand homme.

(*b*) Torquato Tasso né à Sorrento à quelques mille de Naples, poëte dont les graces & le génie auront toujours des admirateurs, malgré la critique injuste de Boileau. Il composa son poëme de *Renaud* à 17 ans, & commença à 22 celui de *la Jérusalem délivrée*. Ses amours avec la princesse Léonore,

Et ce chantre hardi (*a*), qui d'un vol immortel
Franchit les régions de l'abîme éternel.
Et prenant à la main, sa trompette effroyable
Rassemble contre Dieu les phalanges du diable.

Ce dernier ne préféroit plus le *Paradis reconquis* au *Paradis perdu*, & désavouoit ces écrits séditieux où il avoit essayé d'excuser les attentats de Cromwel. Il détestoit ce tyran & déploroit l'opprobre éternel dont il avoit couvert sa patrie.

*Ovi-*

nore sœur du duc de Ferrare lui causerent bien des traverses. Le duc le fit mettre en prison ; mais le Tasse trouva le moyen d'échapper, & étant revenu à Ferrare, à la sollicitation de la princesse, le duc irrité le fit enfermer dans un hopital, comme un fou. Il en sortit néanmoins, & se retira à Naples. Le pape Clément VIII l'appella à Rome pour récompenser son mérite par la couronne de laurier & par les honneurs du triomphe, suivant l'usage ridicule de ce tems là. Mais le poëte dont la santé étoit fort affoiblie par ses malheurs mourut la veille du jour marqué pour la cérémonie. Le Tasse n'est pas le seul poëte, qui se soit avisé d'en conter à des princesses. L'imagination de ces messieurs s'échauffe fort aisément ; & leur vanité qui ne voit rien d'impossible les fait aspirer quelquefois aux plus brillantes conquêtes.

(*a*) Milton. Il fut le sécretaire de Cromwel, & eut beaucoup de part à sa faveur. Son zèle républicain & sa complaisance pour ce tyran lui firent soutenir une cause fort odieuse. Mais il s'en tira tout aussi mal que celui qu'il avoit entrepris de réfuter. Il répondit en enthousiaste au livre que Saumaise avoit écrit d'une manière séche & pédantesque contre l'attentat de Cromwel. La traduction de son paradis perdu par M. Dupré de St. Maur est très-estimée.

*Ovide* à cauſe de ſes métamorphoſes, & de ſon éxil avoit un rang parmi ces maîtres de l'épopée.

*Fenélon* étoit auſſi reçu, avec beaucoup de diſtinction, dans leur compagnie, ils regardoient tous le *Télémaque*, comme un chef-d'œuvre auquel il ne manquoit que la méſure, pour être un excellent poëme héroïque (*a*), & ils aimoient dans ſon auteur cette vertu ſi pure, ce caractère plein de candeur & de modeſtie qui l'avoient toujours diſtingué ſi avantageuſement parmi les génies de ſon ſiècle.

Il ſembloit avoir oublié les perſécutions de Boſſuet, & tout ce qu'il avoit eu a ſoufrir du faux zèle de cet illuſtre rival. L'evêque de Meaux lui-même auroit voulu les oublier, & les réparoit par ſes éloges & par l'attachement le plus ſincère pour l'homme du monde le plus digne d'être aimé.

Dès que j'apperçus ce vertueux prélat, j'éprouvai pour lui les ſentimens de la plus tendre vénération, & j'aurois bien ſouhaité

(*a*) Le Télémaque a été mis en vers latins.

Notre age retrouve un Homère,
Dans ce poëme ſalutaire
Par la vertu même inventé:
Les Nymphes de la double cime
Ne l'affranchiſſent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité.

dit la Motte dans ſon ode à l'académie françoiſe.

haité qu'il m'eût été permis de l'aborder pour lui rendre mes hommages; mais une force secrette me retenoit malgré moi : tout ce que je pouvois faire étoit de le considérer, & j'y trouvois tant de plaisir, que j'eus bien de la peine à m'arracher à cette contemplation, pour observer d'autres personnages que *Thalie* me montroit. C'étoient *Sophocle*, *Euripide*, *Pacuve*, *Accius*, *Corneille* & *Racine*.

Ces deux derniers m'intéressoient plus que les autres, & fixérent longtems mon attention. Je savois que chacun d'eux avoit eu ses partisans dans leur siècle, & que les sentimens avoient été partagés sur la préférence. Je souhaitois que *Thalie* appréciât leur mérite, & elle le fit en ces termes:

Tel que l'oiseau chéri du maître du tonnerre
L'entrépide *Corneille* abandonne la terre,
Et planant dans les airs d'un vol audacieux
S'élance avec éclat jusqu'au trône des dieux.
L'œil ne peut mésurer sa carrière infinie:
Tout effor est permis à son vaste génie,
Politique profond, savant observateur
Des usages, des loix, des mœurs, des bienséances,
Habile à distinguer les tons & les nuances,
Il est tout ce qu'il veut aux yeux du spectateur.
Faut-il de ses héros exprimer le langage?
Leur audace sublime a passé dans son cœur:
La fierté de son ame ennoblit leur courage,
Et semble leur prêter de sa propre grandeur.
Partout de la vertu c'est l'organe suprême.

Il enflamme, il étonne, il instruit l'auditeur,
Et toujours différent, il est toujours lui-même.
Brillant, harmonieux, soutenu dans ses vers,
*Racine* se répète, en ses drames divers.
C'est toujours le transport de l'amour le plus tendre,
Dont l'uniformité regne en chaque sujet:
*Titus*, *Britannicus*, *Hippolite*, *Aléxandre*,
Tout est françois chez lui, jusques à *Bajazet*.
Mais pour le coloris, les graces, l'élégance,
Pour le dessein, le plan, & l'art d'éxécuter,
De la muse tragique il passa l'espérance,
Et fait le désespoir de qui veut l'imiter.

Je demandai à la Déesse où étoit *Crébillon*. J'avois eu occasion de le voir dans le monde, & m'étois convaincu que les plus grands hommes sont souvent les plus simples & les plus négligés dans leurs manières. Son logis étoit un réduit assez mal en ordre & tout rempli de la vapeur du tabac qu'il fumoit sans cesse entre une meute de petits chiens les uns pélés & les autres épagneuls. *Thalie* me le fit voir à quelques pas de là, qui s'entretenoit avec *la Noue*, de l'état où il avoit laissé le théatre & la littérature.

*Crébillon* plein de nerf de force & de chaleur,
Et si savant dans l'art d'inspirer la terreur,
Venoit de recevoir des mains de *Melpomène*
Le prix de ses talens applaudis sur la scène.
Avec ses dévanciers, tranquille & glorieux
Il triomphoit enfin d'un doute injurieux,
Et sûr de l'avenir, il voyoit ses ouvrages
De l'univers charmé réunir les suffrages.

Je me rappellai en le voyant qu'on avoit exposé son buste & son portrait dans le dernier sallon (*), comme si ces monumens que lui consacroient les beaux-arts eussent été un préfage qu'il devoit bientôt nous être enlevé.

Nous nous approchames ensuite des poëtes comiques, entre lesquels je remarquai *Ménandre*, *Plaute* & *Térence*, avec *Moliere*, *Regnard*, *Desfouches*, & *Boissi*.

Moliere chef & préfident
De ce comique aréopage,
Avoit encor ce ton plaisant,
Dont il sut peindre si souvent
Maint ridicule personnage,
Et maint auteur impertinent.
Mais son maintien étoit plus sage,
Et son rire étoit plus décent.
Car si ce temple, la patrie
Et des beaux-arts & des talens,
Quelquefois à ses habitans
Permet les plaisirs de *Thalie*,
Le goût épuré du génie
Bannit de ces jeux innocens
Et les termes à double sens, (*a*)
Et la platte bouffonnerie.
Il fuit auffi ce vain concours
De bluettes métaphyfiques,
Qui, dans des fcènes didactiques,

Vous

(*) de 1761.

(*a*) Le grand Boffuet dans un de fes ouvrages reproche à Moliere fes équivoques, & le traite d'empoifonneur public.

Vous alembiquant le discours.
Enfin dans ces pièces choisies,
Que les savans vont admirer,
On badine, sans folâtrer:
Ce sont de fines railleries,
Des caractères, des saillies,
Où l'enjoûment fait éclairer,
Et non ces tristes comédies,
Où l'on ne va que pour pleurer.

Je m'apperçus que *Thalie* regardoit *Moliere* avec une sorte de complaisance maternelle, comme le plus cher & le plus digne de ses nourrissons. Ah! dit-elle, la perte de cet homme ne sera jamais réparée dans le monde, & du train que vont les choses il y a grande apparence que la vraie comédie touche à son dernier période. Il n'est presque plus d'auteurs qui la connoissent ou qui se *soucient* de la cultiver, & tel est maintenant le goût des Parisiens qu'ils quitteroient le *Tartuffe* où le *Misantrope*, pour un misérable opéra comique.

*Thalie* prononça ces dernieres paroles d'un ton un peu indigné, & aussitot après elle me montra la troupe des poëtes lyriques, où je vis *Alcée*, *Callimaque*, *Pindare*, *Horace*, *Malherbe*, *Racan*, *Rousseau* & *la Motte*, ensuite *Anacréon*, *Chaulieu*, *Hamilton*, *Chapelle*, & *Coulanges*.

Ceux de la troupe qui m'attachoient le plus étoient *Horace* & *Rousseau*. Je con-

sidérois ces deux grands poëtes qui avoient beaucoup de rapport & de conformité par la bassesse de la naissance & par l'élévation du génie ; mais dont l'un vécut heureux & comblé d'honneurs dans la ville de Rome, mangeant quelquefois à la table de *Mécène* & d'*Auguste* ; & l'autre essuïa les plus cruelles traverses à Paris, & mourut dans l'exil & l'humiliation.

Depuis que je connois les ouvrages de ce dernier, j'ai toujours été sensiblement touché de ses malheurs, & je voyois avec une extrême satisfaction qu'il en étoit infiniment dédommagé dans le temple. Mais j'aurois fort souhaité, par l'intérêt que je prenois à sa gloire, qu'il ne fût point coupable des horreurs qu'on lui avoit imputées dans le monde, & qu'il ne restât plus de doute sur son innocence. Thalie qui lisoit dans ma pensée prévint les questions que je voulois lui faire à ce sujet, & justifia ce poëte infortuné (*a*)

*Rous-*

(*a*) Il étoit sur le point d'obtenir une place à l'académie françoise avec une pension, & ses ennemis pour les lui faire manquer forgerent des couplets infames, qu'il leur fut d'autant plus facile de mettre sur son compte qu'il avoit eu le malheur de composer quelques vers satyriques à l'occasion de l'opéra d'Hesione. La cabale qui s'étoit formée contre lui l'emporta : il eut beau toujours protester de son innocence, il fut victime de la calomnie. Boindin qui savoit comment toute la traine du complot s'étoit ourdie, en a dévoilé toutes les noirceurs ; & son témoignage n'est certainement point sus-

*Rouſſeau*, me dit elle, ſuivit trop imprudemment ſon penchant pour la ſatyre. Les traits malins qu'il décocha avec ſuccès, contre ſes rivaux & contre les mauvais écrivains de ſon tems, lui acquirent une eſpèce de réputation excluſive pour le talent de médire en vers avec eſprit. Si quelque autre poëte s'aviſoit de lâcher furtivement un vaudeville ou une épigramme ſatirique, pour peu qu'il y eût de ſel dans cet écrit, c'étoit toujours *Rouſſeau* que l'on en croyoit le père. Les auteurs profitoient de cette prévention, pour attaquer impunément quiconque leur déplaiſoit; & ſes ennemis ne trouvoient point de

ſuſpect: il avoit été maltraité lui-même dans cette horrible ſatyre.

J'ai vu entre les mains d'un homme reſpectable qui a été étroitement lié à Bruxelles avec Rouſſeau, un teſtament olographe de ce grand poëte, dans lequel il déclare devant Dieu & les hommes qu'il n'a point fait les couplets dont il s'agit. Cette piéce eſt conçue en des termes que la vérité ſeule peut dicter. Il a fait la même proteſtation en recevant le viatique. Il faut donc le croire innocent, ou le regarder comme un hipocrite infame qui ſe jouoit de la religion dans le tems où il eſt le plus néceſſaire de la reſpecter. S'il a eu le malheur d'être condamné des tribunaux reſpectables, cela ne prouve rien contre lui. Ce n'eſt pas ici la premiere fois que la haine, la vengeance, & l'hipocriſie ont ſurpris la religion des juges pour opprimer l'innocence. Ces exemples funeſtes ne ſont que trop fréquens, & les hommes les plus éclairés & les plus équitables ſervent ſouvent l'iniquité avec les meilleures intentions du monde.

de moyen plus sûr pour se vanger de lui que de fabriquer des vers injurieux contre plusieurs personnes de mérite ou d'un rang distingué, étant bien certains que ce seroit toujours *Rousseau* qui en auroit les honneurs dans le monde. Voila la cause & l'origine de son malheur. Le cri public étoit contre lui. Pour avoir trop bien sû faire des vers, il porta la peine des vers qu'il n'avoit pas faits, & les véritables auteurs des couplets qui le perdirent ont eu la lacheté d'ensevelir avec eux un secret, que de justes remors leur eût du arracher en faveur de l'innocence si cruellement opprimée.

Mais si ce chantre inimitable
Qui fut digne de vos autels,
Jouet d'une haine implacable,
Vécut errant chez les mortels,
Ici la palme du génie
Le venge de la calomnie
Des rivaux qui l'ont outragé,
Et du dieu brillant de la lyre
*Rousseau* partageroit l'empire,
S'il pouvoit être partagé.

Comme la Déesse achevoit ces mots, *Rousseau* & *la Motte* qui s'aimoient dans le temple, qu'ils avoient paru se haïr dans le monde, se détacherent de la troupe, pour elle au devant d'un homme qui s'avançoit de leur côté. C'étoit *Racine* fils auteur du *poëme de la religion.* Ces trois

trois perſonnages réunis me parurent fort contens de ſe trouver enſemble: une joye pure éclatoit ſur leur viſage; & l'on voyoit bien que ce doux tranſport venoit du cœur, & que l'expreſſion en étoit dictée par le ſentiment.

*Thalie* me fit voir enſuite les poëtes ſatyriques, *Lucile*, *Perſe*, *Juvenal*, *Regnier* & *Deſpréaux*.

J'y retrouvai encore *Horace* que je venois de voir un moment auparavant parmi les poëtes lyriques.

Je crus m'appercevoir qu'en général les traits de ces perſonnages affichoient en quelque ſorte leur caractère; il me ſembloit qu'ils ſentoient un peu le *ſarcaſme*.

Certain air intrépide, ardent, original
Diſtinguoit, entre tous, le pompeux *Juvenal*.
Regnier le créateur de la ſatyre en France,
Comme lui, de ſes vers corrigeoit la licence.
Boileau plus châtié, plus ſobre en ſon diſcours,
Sur les eſſains rampants des rimeurs de nos jours,
Vermine qui s'accroit ſans ceſſe & répullule,
A pleines mains encor verſoit le ridicule.
Mais dans cet art utile & ſouvent odieux
Horace me ſembloit le plus ingénieux.
Moraliſeur ſans faſte, & cenſeur agréable,
Il ſavoit plaiſanter du ton le plus aimable.
Il drapoit les mortels, mais ſans emportement,
Et ne mêloit jamais l'aigreur à l'enjoûment (a)

Comme

(a) Cela revient à ce que Perſe a dit de lui:
*Omne vafer vitium ridenti flaccus amico*
*Tangit, & admiſſus circum præcordia ludit.*

Comme en toutes les occasions qui se présentoient je consultois toujours les yeux de *Thalie*, pour éclairer mon jugement, il me parut qu'elle avoit aussi une opinion très-avantageuse de ce poëte, & qu'elle le préféroit à tous les autres satyriques ses confreres. Elle voulut bien, avant de passer outre, me communiquer ses sentimens sur le genre de poësie dont il étoit question.

La satyre, dit-elle, quelque odieuse qu'elle paroisse à bien des gens, à de très-grandes utilites. Elle ne sauroit, à la vérité, détruire entierement le vice ou la sottise; mais c'est toujours beaucoup de les couvrir de honte ou de ridicule. La crainte de voir ses impertinences immolées à la risée & au mepris du public, ou son infamie immortalisée dans un bon ouvrage, sera toujours un frein pour la plupart des hommes.

Quelques délicats voudroient la restraindre à noter en général ce qui est digne de blame, sans jamais nommer ou designer les personnages. Mais quel respect doit-elle à ceux qui n'ont nul respect pour eux-mêmes, ni pour la société? Un fou, ou un fripon reconnu pour tel dans le monde, est-il en droit de se plaindre qu'on le nomme par son nom? Si la satyre le ménage, en est-il moins diffamé dans le public? il n'y a que l'abus ou l'excès qui soit condamnable dans ce genre d'écrire comme

me en toute autre chose. Dès qu'un poëte n'est que vrai dans le blame, correct & agréable dans son style, vif & honnête dans l'expression: dès qu'il ne s'avise point de découvrir des turpitudes secretes ou douteuses, des anecdotes sans preuves, ou de prêter des vices à ceux qu'il n'aime pas, & qu'il est lui-même irréprochable dans ses mœurs & dans sa conduite, il aura toujours l'estime & l'approbation des honnêtes gens; & l'on ne doit point trouver mauvais qu'il ose nommer quelquefois les sots ou les méchants les plus décriés de son siécle, je dis plus: on doit juger très-avantageusement des qualités du cœur & de l'esprit des poëtes satyriques. On ne les accusera certainement pas de dissimulation ou de flatterie. Or il faut bien qu'ils soient sages & vertueux, puisqu'ils font une guerre si ouverte à ceux qui ne le sont pas, & que tout ce qui blesse l'ordre excite leur bile & leur indignation. Il faut qu'ils ayent du courage & de la fermeté, puisqu'ils bravent la haine des vicieux, qui sont naturellement très-vindicatifs, & qui ayant souvent la force en main, peuvent très-bien s'en servir pour la ruine de quiconque ose les facher. Ils font d'ailleurs en quelque sorte la consolation de la vertu, lorsqu'ils la vengent de l'oubli ou de l'oppression où elle n'est que trop souvent dans le monde, tandis que le vice usurpe effrontément son patrimoine,

moine, les biens & les honneurs sur lesquels elle seule a des droits légitimes. Enfin les poëtes satyriques sont à peu près ce que fesoient les censeurs de Rome, ils tiennent en respect les citoyens, ils réprimment les sottises, les désordres, les scandales, & souvent les bonnes mœurs d'un excès de corruption qui pourroit les anéantir. Ainsi je maintiens qu'au lieu de les haïr & de les persécuter, il faudroit leur décerner des récompenses. Après tout, de quoi se plaint-on? Il ne s'agit que d'être raisonnable & honnête homme, & l'on n'a plus rien à craindre de la satyre.

Je ne fus point surpris de voir que la Déesse approuvât si fort ce genre de poësie, puisqu'elle préside à la comédie, qui est une véritable satyre en action.

Je me rappellai à ce propos une comparaison burlesque que j'entendis faire un jour sur le sujet dont il s'agit. Les poëtes satyriques, disoit-on, sont comme les vipéres & les arpies. Ces reptiles dangereux ne piquent que les imprudents qui s'écartent du grand chemin pour brosser à travers les hayes & les buissons. On n'a qu'à toujours suivre le droit chemin, & on ne sera point exposé à leurs morsures.

Des poëtes satyriques nous passames auprès de ceux qui ont chanté les bergeries. Cette troupe n'étoit pas fort nombreuse. Mais il me sembloit que les perſon-

sonnages se réproduisoient en différens lieux, pour mon plaisir & mon instruction; car *Virgile* & *Fontenelle* que j'avois déja vus ailleurs, se retrouvoient encore ici, ils disserroient avec *Théocrite*, *Neméſien* (*a*), *Bion*, & *Moſchus* (*b*), sur le genre bucolique, & tous convenoient qu'il étoit difficile de saisir un juste milieu entre la délicatesse des villes & la rusticité de la campagne que dans ces petits drames champêtres l'une étoit peu vraisemblable, & l'autre rebutante, & qu'en général le génie françois ne paroissoit guère propre a ce genre de poësie.

*Thalie* pensoit de même & me fit à ce sujet quelques observations.

Elle eût voulu, dans *Fontenelle*
Des pasteurs un peu moins galans.
Ce fin langage, disoit-elle,
Semble tenir des courtisans,
Et l'éloquence naturelle
Doit seule regner dans les champs,
Quant aux bergers de *Syracuse*,
Elle blamoit ces tons choquants
De certains pâtres dégoutans,

Qui

(*a*) Poëte latin. On a de lui 4 eclogues. Numérien un des fils de l'empereur Carus entra en concurrence avec lui pour le prix de la poësie.

(*b*) Tous deux poëtes bucoliques grecs. Moschus fut le disciple de Bion. Les idylles de l'un & de l'autre sont imprimées ensemble.

Qui déshonorent, par leurs chants (*a*),
les bosquets sacrés d'*Aréthuse*.

Vir-

(*a*) Les commentateurs des anciens auront beau dire qu'il ne faut pas les juger suivant nos mœurs; on trouve dans leurs écrits des idées & des expressions qui donnent fort mauvaise opinion de leur goût. Il y en a beaucoup de cette sorte dans les idylles de Théocrite. La simplicité convient surtout au genre pastoral, mais elle est souvent trop villageoise dans cet auteur, & quelquefois d'un burlesque grossier qui vous revolte, j'en citerai quelques exemples.

Dans l'idylle 4, il parle d'un Egon qui étoit si grand mangeur qu'il dévoroit lui seul quatre vingt tourtes.

On y voit aussi un Battus qui déplore en ces termes la perte de sa maîtresse: *Tu es donc morte, ma chére Amarylis, toi que j'amois aussi tendrement que mes chévres.*

Dans l'idylle 7, un berger fait une priere au dieu Pan, & finit par cette imprécation; *Mais si tu me refuses ce que je te demande, puisse-tu être déchiré à coups d'ongles, & dormir ensuite sur des orties.*

Dans la 9, Menalque qui avoit bonne provision de bois pour l'hyver, se félicite ainsi de sa richesse: *je me soucie aussi peu de l'hyver qu'un homme sans dents se soucie de noix, lorsqu'on lui sert de la bouillie.*

Dans l'11, le cyclope Poliphéme parle ainsi à Galatée: *je sai bien, charmante nymphe, pourquoi vous m'évitez. C'est parceque je n'ai qu'un sourcil hérissé qui me couvre tout le front. C'est parceque ma bouche s'étend de l'une à l'autre oreille, & que je n'ai qu'un œil, avec un large nez qui me tombe sur les lèvres. Mais je suis riche en troupeaux, & j'ai mille brebis dans mes pâturages.*

Il lui dit ensuite: *je nourris onze mulets, & quatre petits ours, pour vous en faire présent.*

*Si vous me trouvez trop velu j'ai du bois & toujours du feu sous la cendre que j'allumerai, s'il le faut, pour me dépiler.*

Dans

Virgile enfloit, à ſon avis,
Des chalumeaux plus convenables,
Ni trop ruſtres, ni trop polis:
Et dans leurs propos agréables
Ses *Corydons* & ſes *Tircis*
Ne feſoient point les beaux-eſprits
Et n'en étoient que plus aimables.

Nous trouvames enſuite à quelques pas de là trois autres perſonnages qui moraliſoient fort agréablement. C'étoient *Eſope*, *Phédre*, & *la Fontaine*:

Ces précepteurs de l'univers,
Qui doux cenſeurs de nos travers,
Sous le voile enchanteur, que la fable lui prête,
Ont ſu faire aimer la raiſon,
Et de l'homme à la bête ont tranſmis le jargon,
Pour rendre l'homme en tout moins ſemblable à la bête.

Le premier avoit le mérite de l'invention, l'autre étoit fort eſtimé pour la pureté

Dans l'idylle 14, Eſchine raconte comme il a traité Cyniſca ſa maîtreſſe qui lui étoit infidelle. *J'étois dit-il, à boire avec mes amis. Un d'eux vint à parler de Lycus, & Cyniſca ſe mit à pleurer. Moi qui, comme vous le ſavez, o Thionicus, ne ſuis guère endurant, je vous lui donnai un grand coup de poing ſur le viſage, & redoublai auſſitôt. Alors Cyniſca replie ſa robe & ſort promptement de la maiſon. Ah! miſérable, m'écriai-je, c'eſt donc ainſi que tu m'aimes?*

reté du langage, & le troiſieme l'emportoit par les graces & l'intérêt de la narration.

Je reconnus d'abord *la Fontaine*. *Phédre* & *Eſope* étoient vêtus ſuivant le *coſtume ;* mais ce dernier ne reſſembloit nullement au portrait ridicule qu'en a fait *Planude :* il étoit taillé tout comme un autre, ſoit qu'effectivement il n'eût jamais été contrefait, ou que ſa difformité eût diſparu par une prérogative ſurnaturelle du temple de mémoire.

Quoiqu'il en ſoit, je fus charmé de voir enſemble un eſclave & un affranchi qui tous deux avoient eu la gloire d inſtruire le genre humain d'une maniere ſi ingénieuſe.

Pour ce qui eſt de *la Fontaine*, on remarquoit encore en lui cet air de ſimpleſſe & de bonhommie qu'il avoit eu dans le monde. Il paroiſſoit fort indifférent ſur ſon propre mérite, & ſembloit même embaraſſé quand on lui en parloit.

La converſation de ces trois ſages étant venu a tomber ſur le goût d'aujourd'hui, & ſur les ouvrages d'eſprit qui ſont le plus à la mode dans notre capitale, on parla d'un livre qui a paru depuis quelque tems ſur l'éducation. On en diſcuta les principes & les raiſonnemens, & on y trouva des contradictions & des abſurdités ſans nombre.

Mais

Mais *la Fontaine* prit feu contre ſon ordinaire, & s'éleva avec beaucoup de force contre cet écrit audacieux, qui ſelon lui, étoit la honte du ſiécle & le ſcandale de toutes les nations. Ah! s'écria-t-il, le bel inſtituteur de la jeuneſſe que ce R..... Puis étendant ſes réflexions ſur tous les ouvrages d'un genre pernicieux: les ecrivains impies ou libertins, continua-t-il toujours d'un ton courroucé, ſont pires que les meurtriers, & les incendiaires. Ce ſont des peſtes publiques qui portent au loin le ravage & la deſtruction. Le poiſon qu'ils répandent eſt d'autant plus funeſte qu'ils ſavent mieux l'apprêter, & le mal qu'ils font eſt irréparable. Les magiſtrats ont beau ſévir, ils ne pourront jamais y remédier, malgré leur vigilance & leur ſévérité. Je veux même que les auteurs cédant enfin a de juſtes remors, condamnent ou déſavouent publiquement ces livres ſcandaleux, & prennent tous les moyens poſſibles pour les abolir. Ces livres, quoiqu'ils puiſſent faire, ſe perpétueront ſans fin par l'avarice des libraires étrangers, grace aux mœurs corrompues de la jeuneſſe qui ſe repait avidement de lectures licencieuſes, & a l'eſprit d'irréligion qui cherche toujours des excuſes ou des autorités.

On dira peut-être qu'un pareil diſcours ne convenoit guère à l'auteur de *Joconde*, & de *la fiancée du roy de Garbes*. Mais

c'étoit pour ces contes mêmes, me dit *Thalie*, qu'il s'emportoit avec tant de véhémence contre ces sortes d'ouvrages qui respirent la débauche ou l'impiété. Il savoit par sa propre expérience qu'il étoit impossible d'arrêter le progrès du mal que ces livres faisoient dans le monde, & quoiqu'il eût racheté sa faute par le repentir le plus sincère (*a*), il en conservoit toujours un souvenir qui auroit pu lui devenir infiniment douloureux, si quelque chose eût été capable d'altérer la tranquillité du cœur dans cette glorieuse habitation.

Nous allions passer outre, lorsque nous apperçumes plusieurs personnages rassemblés autour d'un monument qui paroissoit mériter attention. C'étoit en effet un très-bel ouvrage & digne de la magnificence d'un prince. Il représentoit le Parnasse environné de tous les beaux génies du siècle de Louis XIV. On donnoit mille louanges à *Titon du Tillet* qui l'avoit imaginé & fait exécuter à ses frais. On lui savoit bon gré d'y avoir ajouté le Pindare françois que les conjonctures du tems ne lui avoient pas permis d'y placer d'abord, quoiqu'il méritât, a de si justes titres, de figurer aux premiers rangs.

J'a-

(*a*) Tout le monde sait ce qu'il voulut faire pour reparer le scandale de ses ecrits licencieux. Quand on l'ensevelit, on trouva son corps couvert d'un cilice.

J'avois déja vu ce morceau précieux dans la maiſon de cet animable philologue; mais je le conſidérois encore avec un ſingulier plaiſir. Il étoit augmenté de beaucoup par la hauteur & la circonférence de la montagne & par les proportions des perſonnages, & brilloit d'un eclat qui n'eſt point ordinaire aux ouvrages de bronze quelque bien dorés qu'ils ſoient. Auſſi *Thalie* m'aſſura que les divinités du temple avoient changé ce monument en or le plus pur, pour honorer le zèle généreux de ſon auteur & le génie des grands hommes qui s'y trouvoient repréſentés.

Nous avancames enſuite quelques pas & trouvames avec *Péliſſon* (*a*), *Mai-*

 Qui-

(*a*) Fontanier de Péliſſon reçu ſurnuméraire à l'académie françoiſe contre l'uſage & les ſtatuts. Son merite lui valut cette diſtinction. Il eſt fort connu par la diſgrace de M. Fouquet, par ſa priſon, & par l'attachement qu'il conſerva toujours pour ce miniſtre infortuné. Il eut, dans un age déja avancé, la petite vérole qui le défigura tellement que Made. de Sevigné diſoit de lui qu'il abuſoit de la permiſſion qu'ont les hommes d'être laids. Cependant ſon extrême laideur n'empêcha point que Madelle. Scuderi ne ſe prit pour lui de belle paſſion, ce qu'elle déclara par ces vers qu'elle fit ſur le champ.

Enfin, Acanthe, il faut ſe rendre;
Votre eſprit a charmé le mien.
Je vous fait citoyen de tendre;
Mais, de grace, n'en dites rien.

Péliſſon répondit en vers auſſi ſur le champ; mais Madelle. Scuderi aimoit plus fortement: leurs amours penſerent aboutir au mariage, & la mere de Péliſſon l'appréhendoit fort.

*nard*(*a*), *Quinault*, *Pavillon*, & *Du Resnel*, trois femmes fort aimables, mesdames *Deshoulieres*, *de Sévigné*, & *de la Fayette*.

Au

(*a*) Maynard, président au présidial d'Aurillac, & ensuite conseiller d'état, de l'académie françoise. Son mérite le fit estimer des grands, & ne lui servit de rien pour sa fortune. Tous l'honorerent, & personne ne lui fit du bien. Il fut même si malheureux que le cardinal de Richelieu qui protégeoit tous les gens de lettres, le négligea entièrement. Pour s'attirer les bienfaits de ce ministre, il s'avisa un jour de lui adresser ces vers qui assurément méritoient bien d'être récompensés.

Armand, l'age affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte:
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.

Je serai bientôt des suivans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le pére des savans,
Dans un siécle plein d'ignorance.

Dès que je serai près de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir,
Et par le récit de ta vie
Je charmerai le déplaisir
Qu'il reçut au camp de Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Le Cardinal répondit brusquement: rien

May-

Au premier coup d'œil je crus appercevoir les trois graces, si ce n'est qu'elles étoient habillées, mais ce n'étoit point à la françoise.

L'art n'aidoit point leur modeste parure :
Elles n'avoient ni pompons ni rubans,
Ni cette ardente & folle enluminure
Masque inutile aux ravages des ans;
Ni ces plastrons dont l'adroite structure
Tient en respect de gros bustes flottans;
Ni ces cerceaux, dont l'ample bouffiture
A trente pas vous écarte les gens;
Ni ces patins si mignons si galans
Jolis supplice élégante torture
De deux gros pieds captifs & chancelans.

Leur habillement étoit une robe à la romaine, dont les plis s'ajustoient avec grace a leurs différentes attitudes, & qui tombant négligemment sur des brodequins d'un bleu céleste, n'en montroit que les extrémités, & laissoit entrevoir neanmoins les pro-

Maynard pour se vanger fit des vers contre lui, après sa mort. Foible ressource & qui n'est certainement pas d'un sage. Enfin dégoûté de la cour où il se voyoit toujours négligé, il prit le parti de se retirer chez lui, & mit cette inscription sur la porte de son cabinet.

Las d'espérer & de me plaindre
Des muses des grands & du sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

proportions d'une jambe tournée comme celles des naïades.

Je fus charme ſurtout de la nobleſſe & de la ſimplicité de leur coëffure. C'etoient des cheveux plus noirs que l'ébène, treſſés par derriere, & une plaque d'or courbée ſur le front, en demi-cercle & enrichie diamants.

Quant à leurs talens on en feſoit un cas infini dans le temple. On pardonnoit à madame *Desboulieres* quelques vers un peu foibles ou proſaïques, parcequ'en général ſes ouvrages ſont pleins de naturel & de ſentiment.

Madame de *Sévigné* plaiſoint infiniment par ſa maniere de s'exprimer ſimple, vive, & originale, & étoit regardée comme un modèle à ſuivre mais preſque inimitable dans le genre épiſtolaire.

Pour ce qui eſt de Madame de *la Fayette* on eſtimoit fort ſes deux romans, & l'on admiroit encore plus l'indifférence qu'elle avoit marquée pour ſa propre gloire en les laiſſant paroitre ſous le nom de *Segrais* qui en reçut les honneurs de la meilleure foi du monde.

S'il eſt rare en effet qu'un ſujet d'Apollon
Soit aſſez généreux pour céder ſa louange,
Ce ſacrifice, diſoit-on,
Dans un auteur fémelle eſt encor plus étrange.

Je ne dois pas à cette occaſion oublier

blier une chose qui me parut bien digne de remarque, & m'édifia beaucoup: c'est que toutes les femmes qui paroissoient dans le temple, s'aimoient de bonne foi & vivoient ensemble sans jalousie & sans concurrence.

Quand je m'éloignai des trois dames dont je viens de parler je ne pensois plus les revoir; mais je les retrouvai un moment après avec la comtesse de la *Suze*, *le Sage*, *Scaron*, *Michel Cervantes*, & *Héliodore*. (*a*)

*Thalie* vantoit beaucoup *Michel Cervantes*, (*b*) & trouvoit fort mauvais qu'on eût enflé son *Don Quichotte* de plusieurs volumes aussi ennuieux & insipides que ceux de l'auteur sont intéressans & agréables.

*Scaron* que son *roman comique* avoit fait recevoir dans le temple étoit encore plaisant;

Mais plus honnête & moins frivole
Il avoit abjuré ce langage bouffon,

Ce

(*a*) Héliodore, né à Emése dans la Phénicie, evêque de Trica en Thessalie. Il composa dans sa jeunesse le roman grec des amours de Théagène & de Chariclée, qui a été traduit en françois.

(*b*) Il composa son Dom Quichotte pour se venger du mépris que lui avoit marqué le Duc de Lerme, qui ne faisoit aucun cas des savans. Ce ministre est raillé adroitement dans ce livre. Il n'y en a que 4 volumes in-12. qui soient véritablement de Cervantes. Ils ont été traduits par Filleau de St. Martin. Ceux qu'on y a ajoutés sont fort mal écrits.

Ce burleſque fallot hué ſur l'hélicon,
Que Paris autrefois apprit à ſon école,
Et ne récitoit plus ces vers impertinens
Couſus d'une platte rimaille,
Indigne jargon de ſon tems,
Qui gagna juſqu'aux courtiſans,
Et n'eſt fait que pour la canaille.

Je n'aurois point reconnu ce poëte, ſi *Thalie* n'eût bien voulu me le nommer; car il n'avoit plus ſa jatte & marchoit fort librement, prodige qui me confirma dans la penſée que par une vertu particuliere, les difformités notables s'evanouiſſoient dans le temple de mémoire.

Un peu plus loin nous rencontrames d'autres ſavants, entre les quels paroiſſoient *Théophraſte*, *Sénéque*, *le Vayer*, *la Bruiere*, *la Rochefoucault*, & *Monteſquieu*.

J'appris que ce dernier avoit reconnu à la porte du temple, lorſqu'il y fit ſon entrée, quelques erreurs & nombre de choſes hazardées dans ſes ouvrages, & les avoit déſavouées ſolemnellement.

Aſſez près de ces illuſtres paroiſſoient *Thucydide*, *Xénophon*, *Tite Live*, *Plutarque*, *Salluſte*, *Quinte Curce*, avec *Comines*, *de Thou*, *Daniel*, d'*Orleans*, de *Fleury*, *Rollin*, *St. Réal*, & *Rapin Toyras*.

*Suétone* avoit auſſi un rang parmi ces ecrivains, pour les particularités qu'il nous a laiſſées de la vie des Céſars. On trouvoit néanmoins que ſon ouvrage avoit un peu

peu l'air d'une satyre, dont l'empereur *Julien* pouvoit s'être aidé beaucoup pour la sienne; & il se reprochoit lui-même de s'être appésanti trop curieusement sur certains faits dont le détail offense la pudeur & la gravité de l'histoire.

Ceux d'entre ces illustres que je considérois avec le plus de plaisir, étoient de *Thou*, *Rollin*, l'auteur de la *guerre du Péloponèse*, celui de *la retraite des dix mille*, l'historien de *la conjuration de catilina*, & celui de *la conjuration de Venise*.

*Thalie* les regardoit aussi comme des modèles dans leur genre, & y trouvoit très-peu de choses à redire. Elle aimoit surtout l'auteur de notre *histoire ancienne*.

*Rollin*, me dit-elle, est un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur a la France. Son style est noble, simple, chatié, & élégant sans affectation, en un mot tel qu'il doit être dans l'histoire. Il attache, il intéresse en tout ses lecteurs par la beauté & la variété de ses images. Rien n'est comparable à l'agrément de sa narration. Il coule, comme une source pure entre des rivages émaillés de fleurs & tout couverts de fruits. Ces réflexions, quoiqu'assez fréquentes, sont si judicieuses qu'il y auroit de l'injustice à les trouver déplacées. Mais ce que j'estime le plus en lui est le but qu'il s'est proposé dans son travail: il a moins cherché l'approbation des savants que la solide gloire d'instruire la jeunesse, de

de lui former le goût, & de lui inſpirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. S'il lui eſt arrivé de ſe tromper quelquefois, c'eſt un malheur commun a tous ceux qui écrivent l'hiſtoire, ſurtout celle des anciens tems, qui eſt un vrai cahos à debrouiller. Et dans les hiſtoires mêmes les plus modernes, qui peut ſe flatter d'avoir toujours dit la vérité ? Il faudroit pour cela avoir été témoins des faits, & dans la confidence des princes, & avoir connu par ſoi-même ces différens mobiles qui ont remué les etats & préparé les événemens. Il faudroit en un mot avoir joué un rôle principal dans les ſcènes que l'on décrit, ou du moins les avoir vues ſoi-même, ainſi que *Thucydide*, & *Xénophon* parmi les anciens, mais être en même tems auſſi vertueux, auſſi éclairé & auſſi vrai que *Thucydide* & *Xenophon*. On travaille ſur des mémoires conſervés précieuſement dans les familles, ou d'après de vieilles chroniques enſevelies dans la poudre des bibliothèques; mais eſt-on bien ſur de leur fidélité en toutes choſes ? N'y a-t'il eu ni vanité, ni flatterie, ni malice, ni haine, ni mécontement dans leurs auteurs? Etoient-ce des hommes graves, inſtruits, attentifs, judicieux, & toujours en garde contre la ſurpriſe ? ſouvent on croit s'aider du récit de la vérité, & on ne copie que le langage de la paſſion, de la légereté & de l'ignorance.

Ceux

Ceux qui écrivent des hiſtoires récentes de leur nation ou d'une nation étrangere, en vivant parmi ces étrangers mêmes ont trop de ménagemens à garder pour être éxactement fidéles. Pour peu qu'ils aiment leur repos, ils craindront de rendre hommage en tout à la vérité: ils ſeront obligés de taire ou de diſſimuler bien des choſes; & s'ils ſont portés à la flatterie ou ſéduits par quelque intérêt, ils employeront toute leur adreſſe à déguiſer certains faits déſagréables & loueront ſouvent un peuple aux dépens d'un autre. C'eſt néanmoins la plupart du tems dans des ſources ſemblables que vont puiſer les hiſtoriens qui ſuccédent, & par-là l'incertitude ou le menſonge ſe perpétuent de ſiécle en ſiécle. Non, depuis *Hérodote* juſqu'au *Quinte Curce* de *Charles XII* on ne trouvera pas dix hiſtoires dans le monde, où il n'y ait une foule d'erreurs ou impoſtures; & il en ſera toujours de même de celles qui paroîtront dans la ſuite.

Tel eſt des vains mortels le ſort trop rigoureux :
Il ſemble que le vrai ne ſoit point fait pour eux.
Leur eſprit n'eſt qu'erreur, leur courſe n'eſt qu'un ſonge.
Ils vivent ſottement l'un par l'autre abuſés,
Et toujours prévenus d'intérêts oppoſés,
Repaiſſent leur néant d'orgueil & de menſonge.

Pour vos hiſtoires de France, pourſuivit la Déeſſe, & toutes celles qui ont paru juſ-

jusqu'à presens, c'est la plus courte qui est la plus estimable.

Ordre, justesse, aménité,
Force, élégance, netteté,
Rien ne manque dans cet ouvrage,
Et le sceau de la vérité
S'y trouve empreint à chaque page.
En peu d'espace il vous fait voir
Le grand tableau de votre empire;
En peu de lignes il fait lire
Ce qu'il importe de savoir.
Tel est le chef-d'œuvre admirable
De l'ecrivain le plus aimable,
De ce sage qui dans Paris,
Entre les graces & les ris,
Et l'étude utile & profonde,
Fait les delices du beau monde,
Des savans & des beaux-esprits.

Ainsi parla la Déesse, je recueillis avec empressement ce petit éloge, parcequ'il flattoit mon inclination.

Comme nous nous éloignions des historiens, nous rencontrames quatre nouveaux personnages qui nous arrêterent encore quelque tems. C'étoient *Bouhours*, *Barbier*, *d'Aucourt* (*a*), *de Vil-*

(*a*) De l'académie françoise, connu sous le nom d'avocat *Sacrus*. Ce sobriquet lui fut donné à cette occasion. On avoit exposé dans l'eglise du collège de Louis le Grand, des tableaux énigmatiques, où on avoit mis les graces & d'autres peintures profanes. Barbier les examinoit, & comme il parloit beau-

*Villars* (*a*), & *des Fontaines*.

*Thalie* me dit que les deux premiers s'étoient reconciliés bien sincérement pendant leur vie (*b*), ce que les feſoit d'autant plus eſtimer dans le temple, & devroit

beaucoup & élevoit la voix, quelques peres l'ayant averti qu'il étoit dans un lieu saint, *si locus sit sacrus*, leur diſoit-il, *quare ponitis veneres?* A ces mots il fut hué des régens & des écoliers, & le ſurnom de *sacrus* lui reſta. Il compoſa pour ſe vanger le livre des *ſentimens de Cléanthe* ſur les entretiens *d'Ariſte & d'Eugéne* du pére Bouhours, & fit voir par cet écrit que, s'il ne s'étoit pas bien exprimé en latin, il ſavoit très-bien s'exprimer en françois. L'abbé de Villars y répondit par un petit ouvrage intitulé *de la délicateſſe*. Barbier répliqua en publiant une ſeconde partie des *ſentimens de Cléanthe*. Le P. Bouhours profita de cette critique judicieuſe; & c'eſt ce que devroient faire tous les auteurs dont on reléve les fautes, au lieu de s'opiniâtrer à les ſoutenir, & de repouſſer la critique par des injures. Barbier eſt encore auteur de *l'onguent pour la brulure*, ou *ſecret pour empêcher les J . . de bruler les livres*, ouvrage en vers preſque burleſques. Il fit auſſi une ſatyre en vers contre Racine, intitulée: *Apollon vendeur de Mithridate*. C'eſt un écrit fort inſipide.

(*a*) L'abbé de Villars de Montfaucon auteurs du traité *de la délicateſſe*, & *du Comte de Gabalis*. Il fut aſſaſſiné par des voleurs ſur le chemin de Paris à Lyon, ce qui fit dire aux rieurs que c'étoient des gnomes & des ſylphes deguiſés qui l'avoient tué, pour avoir oſé révéler les myſteres de la cabale.

(*b*) Il eſt parlé de cette reconciliation dans les œuvres de l'abbé des Fontaines, qui en cite encore d'autres ſemblables de quelques auteurs célebres, pour inviter ſes contemporains à imiter leur exemple, & à étouffer entre eux cet eſprit de jalouſie & de diſcorde qui les rend la fable & le divertiſſement

vroit servir de leçon aux gens de lettres qui se font la guerre avec tant de fureur dans le monde, & meurent souvent les armes à la main. Car, ajouta-t'elle, leur plus grand intérêt est de se faire respecter, en vivant bien ensemble: leur débats indécents servent de risée au public, & comme le dit fort bien un de vos auteurs qui agit le moins suivant sa maxime, (*) ils devroient se ressouvenir qu'ils sont faits pour en être les instructeurs & non pas les bouffons.

Cependant parmi ces différens objets qui s'offroient successivement à nos regards, nous nous étions approchés du sanctuaire; mais avant que d'y arriver, nous trouvames encore un autre spectacle plus digne d'attention que tout ce que j'avois pu remarquer jusqu'ici. C'étoit l'assemblé des princes & des grands de la terre, les plus renommés par leur sagesse, par leur courage, par leur amour pour la justice, & par leurs zèle pour le bonheur du genre humain.

A la vue de tant de héros de tous les siécles & de toutes les nations policées du monde, je me sentis saisi du plus profond respect. Leur front majestueux brilloit

ment du public. La renonciliation, dont il s'agit ici, fut très-sincère de part & d'autre, & se soutint jusqu'à la mort.

(*) Voltaire préface de la tragédie d'Alzire.

loit d'un éclat qui les rendoit ſemblables aux dieux. Ils étoient couronnés, les uns de laurier, les autres d'olivier, & pluſieurs de l'un & l'autre feuillage.

J'obſervai d'abord quelques rois d'Egypte, de ces princes ſages, qui pendant leur vie veilloient ſans ceſſe au maintien des loix, feſoient fleurir les arts, & encourageoient l'agriculture & la population.

Je remarquai enſuite pluſieurs Grecs, ſoit monarques, ſoit magiſtrats, ou capitaines, dont la mémoire ſera toujours en vénération parmi les peuples qui connoiſſent l'hiſtoire & cultivent les lettres.

Là je vis ce guerrier, vainqueur de *Marathon*,
Qui ſauva ſa patrie & périt en priſon: (*a*)
Puis ſon généreux fils, ſi digne d'un tel père, (*b*)
Qui du pauvre, en tout tems, ſoulagea la miſère,
Et

(*a*) Miltiades général athénien. A la bataille de Marathon il défit avec douze mille hommes plus de trois cents mille Perſes. Chargé du commandement d'une flotte contre les îles de la mer égée qui avoient favoriſé l'invaſion des Perſes, il en ſubjugua pluſieurs; mais ayant échoué devant celle de Paros où il avoit été bleſſé dangereuſement, il fut accuſé à ſon retour de s'être laiſſé corrompre par l'argent des Perſes. On vouloit le condamner à la mort, mais ſes amis obtinrent qu'il ne ſeroit condamné qu'à une amende de 50 talens, ſomme qu'avoit couté l'équippement de la flotte. Miltiades n'ayant pu la payer, fut mis en priſon & y mourut de miſère.

(*b*) Cimon fils de Miltiades rendit de grands ſervices à ſa patrie par les victoires qu'il remporta ſur les Perſes. Devenu fort riche par ſes expédi-

Et d'un zèle attentif prodiguant ſes ſecours
Ne croyoit point jouir s'il ne donnoit toujours.
Puis *Lycurgue* & *Solon*, oracles de la Gréce,
De qui Rome elle-même emprunta la ſageſſe.
Là paroiſſoit auſſi le brave *Agéſilas*,
Et le fier *Thraſibule* avec *Pélopidas*;
*Pélopidas* thébain, *Thraſibule* d'Athènes,
Tous deux vrais citoyens & vaillans capitaines,
Qui vangerent tous deux par des faits éclatans
La liberté captive aux pieds de ſes tyrans.
Je vis avec tranſport ce fameux *Ariſtide*, (*a*)
De l'auſtére équité partiſan intrépide,

Héros

tions, il n'employa ſon bien qu'à aſſiſter les malheureux. Il ſe feſoit ſuivre par des eſclaves qui portoient ſon argent, pour le diſtribuer à ceux qui en avoient beſoin. S'il trouvoit des gens mal vétus, il leur donnoit quelquefois ſes propres habits & ſe chargeoit de la ſépulture de ceux qui n'avoient pas laiſſé de quoi ſe faire enterrer. Ses jardins & ſes vergers étoient ouverts à tout le monde: chacun pouvoit en emporter ce qui lui convenoit. Eraſme auroit pu dire de lui ce qu'il diſoit par raport à Socrate: *vix tempero quin dicam, ſancte Cimon, ora pro nobis.*

(*a*) Athénien célébre par ſa vertu & par ſon amour pour la juſtice qui lui fit donner le glorieux ſurnom de juſte. Il fut condamné à l'exil de l'oſtraciſme par les brigues de Thémiſtocle ſon collégue dans le gouvernement, mais rappellé bientôt après pour s'oppoſer à Xerxès qui vouloit envahir la Gréce, il oublia l'injure qui lui avoit été faite, & contribua fort à la victoire de Salamine. Il refuſa dans la ſuite de ſe joindre aux ennemis de Thémiſtocle, qui vouloient le faire bannir. Etant ſeul commis pour reconnoître les richeſſes de la Gréce & pour régler ce que chacun devoit contribuer tous les ans, il s'en acquitta ſi bien que perſonne n'eut à murmurer de ſon adminiſtration, & mourut ſi pauvre que la république fut obligée de ſe charger de ſes funerailles & de doter ſes filles.

Héros du bien public, mais qu'on n'imite plus,
Qui trouva la richeſſe au ſein de ſes vertus,
Et toujours, à l'honneur, bornant ſa récompenſe,
Tréſorier de l'état mourut dans l'indigence.

Je vis encore parmi ces illuſtres de la Gréce ce jeune héros qui étendit ſi loin ſon empire & mit fin à celui des Perſes. Il n'avoit pas une taille fort avantageuſe, & penchoit encore un peu la tête ſur le côté; mais cette attitude qui fut ſi ſottement imitée par ſes ſucceſſeurs ſembloit lui donner plus de grace, parcequ'elle n'étoit point affectée, & qu'il regnoit d'ailleurs dans toute ſa perſonne un air de grandeur & de dignité qui le diſtinguoit avantageuſement parmi les autres.

*Thalie* qui me voyoit fort attentif à le conſidérer, me déclara en peu de mots ce qu'elle penſoit de lui.

Il y a bien des choſes à blamer, me dit-elle, dans la vie de ce conquérant. Il eut trop d'orgueil & d'ambition. Mais il étoit né avec tant de talent & de génie pour la guerre & tant de paſſion pour ce que l'on nomme gloire parmi les hommes, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il ait ſuivi la carriere où ſes deſtins ſembloient l'appeller. *Philippe* ſon père la lui avoit ouverte: tout favoriſoit ſes deſſeins. Les Grecs avoient beſoin d'un chef tel que lui, pour s'oppoſer aux entrepriſes d'un ennemi puiſſant qui menaçoit de les envahir, &

qui, s'ils fussent tombés sous son joug, les auroit traités en esclaves. Mais y eut-il jamais de capitaine plus actif, plus prudent, plus intrépide, & plus infatigable qu'Alexandre? Eût-il rien de plus glorieux & de plus digne d'admiration, que les égards tendres & respectueux qu'il eut pour la mère, la femme, & les filles de Darius ses captives? que cette pitié généreuse qui lui fit verser des larmes à la vue du corps de ce prince infortuné si cruellement assassiné par ses propres capitaines? que le soin qu'il prit de lui faire rendre les honneurs funébres qui convenoient a un grand roi, & de punir ses meurtriers? Et qui n'éléveroit pas jusqu'au ciel sa magnanimité envers *Porus* vaincu? Il le traite suivant ses désirs, non comme un ennemi abattu, mais comme un grand roi. Il lui laisse ses etats, & par les provinces qu'il y ajoute, le rend plus riche & plus puissant qu'il n'étoit avant sa défaite. C'est qu'il aimoit à retrouver dans les autres sa propre grandeur, & se fesoit une gloire de la récompenser. Tout balancé, j'estime que ses vertus doivent faire oublier ses vices, & que c'est avec justice qu'on lui a donné le surnom de *grand*.

Après les héros de la Gréce paroissoient les Romains les plus célébres des trois états successifs de leur empire.

Des sept rois qui le gouvernerent dans ses commencemens je ne remarquai que *Numa*,

*Numa*, & *Ancus*. Mais les illustres de la république étoient en si grand nombre que je ne finirois point, si je voulois tous les raporter.

Les premiers qui attirerent mon attention furent un borgne & un manchot:

Ce prodige étonnant d'audace & de courage
Cet immortel *Cocles* qui sur un pont fameux
Seul osa résister aux ennemis fougueux
Que l'infame *Tarquin* animoit au carnage.
Et ce fier *Mucius*, surnommé *Scévola*,
Qui, jusques dans leur camp, vint braver leur furie,
Et par un trait barbare utile à sa patrie
S'étant rôti la main aux yeux de *Porsena*,
Le frappa tellement que tremblant pour sa vie
Et perdant tout espoir de rétablir *Tarquin*
Il laissa Rome en paix & décampa soudain.

Je ne fus point surpris qu'ils parussent encore dans le temple l'un avec un œil de moins & l'autre avec un bras en écharpe, parceque les ayant perdus en servant la patrie, c'étoient là plutôt des distinctions honorables, que de véritables difformités.

Après ces deux braves paroissoient les dictateurs *Cincinnatus*, & *Camille*, le premier fameux par sa charrue & par la défaite des *Eques*, & l'autre par la prise de *Veïes* & par la reddition de *Falisque*.

Je vis ensuite *Curius*, & *Fabricius*,

Ces généreux consuls si vantés dans l'histoire,
Qui dédaignant pour eux le butin de *Pyrrhus*

Se crurent après la victoire
Assez riches de leurs vertus
Et du seul profit de la gloire.

Non loin d'eux j'apperçus un homme d'une mine sévère & intrépide & qui sembloit même tenir un peu de la férocité. C'étoit cet inflexible *Regulus* prisonnier de Cartage, qui revenu dans sa patrie & supérieur à tout attendrissement où il s'agissoit de l'honneur, oublia les doux noms de pére & d'epoux, pour se souvenir seulement qu'il étoit romain, & se croyant obligé indispensablement de tenir sa parole au peuple le plus fourbe & le plus cruel qui fut jamais, retourna dans le lieu de sa captivité où il savoit bien qu'on lui préparoit les supplices les plus barbares.

Je fus un peu surpris de voir *Paul Emile*, *Fabius le temporiseur*, *Marcellus* vainqueur de Syracuse, & *Scipion l'africain* avec *Annibal*. C'est que tous ces grands hommes, tant rois, que capitaines, ou magistrats oublioient dans le temple les intérêts divers qui les avoient divisés dans le monde, & tout le mal qu'ils s'y étoient fait les uns aux autres comme ennemis. Epurés de toute foiblesse dans ce séjour de l'immortalité, ils honoroient réciproquement leurs vertus, convenoient de leurs fautes & vivoient en fort bonne intelligence.

*Annibal* avouoit encore que s'il eût vaincu Scipion, il se croiroit supérieur à tous

tous les capitaines du monde, & s'adressant à *Paul Emile*, comme s'il eût voulu le consoler,

Ah! disoit-il, quoiqu'on me loue,
Vous voyez, cher *Emilius*,
Ce que m'a coûté *Fabius*
Et l'influence de Capoue!

Je remarquai ensuite les deux *Catons* & le consul *Antoine*, avec *Ciceron* son collégue que j'avois déja vu parmi les orateurs. Ce dernier pour avoir découvert la conjuration de *Catilina* & puni ses complices tenoit un rang distingué parmi tous ces illustres, & joignoit au titre flatteur de *père de l'eloquence* le surnom plus glorieux encore de *père de la patrie*.

Un peu plus loin paroissoient *Pompée*, *Jule César*, & *Octave* son successeur. On estimoit fort les vertus guerrieres & l'éloquence de *Jule César*; mais ce qu'on honoroit le plus en lui étoit cette bonté naturelle qui étouffoit dans son cœur tout sentiment de vengeance envers ses ennemis.

*Thalie* trouvoit que le nom de tyran, dont quelques-uns flétrissoient ce grand homme, étoit trop dur. Accoutumé à vaincre, disoit-elle, & connoissant toute sa supériorité, il fit ce que *Pompée* auroit fait lui-même, s'il eût su prendre d'aussi justes mésures. En un mot, Rome régor-

geant de luxe, & en proye aux diſſenſions civiles, avoit beſoin d'un maître, & perſonne n'étoit plus digne de l'être que *Jule Céſar*. Le zèle de ſes meurtriers ne ſauroit être excuſable, & le ciel en prenant ſoin de le venger n'a que trop montré combien il déteſtoit leur parricide (*a*). D'ailleurs ſa mémoire eſt tellement reſpectée dans le monde que pluſieurs grands princes ſe font gloire de porter ſon nom, comme un titre héréditaire.

Pour ce qui eſt de ſon ſucceſſeur, ajoutoit la Déeſſe, on a oublié ſon triumvirat en conſidération des ſages réglemens qu'il établit dans la ſuite, pour le repos & la félicité de l'empire, & parceque la protection généreuſe qu'il accorda aux ſavans rendit ſon ſiécle le plus célébre de la littérature.

Près d'*Auguſte* paroiſſoient *Agrippa* ſon gendre, & Mécéne ſon ami qui le ſervirent l'un & l'autre ſi utilement & contribuerent le plus à ſa gloire, le premier par ſa valeur & ſa ſageſſe dans la conduite de ſes armées, & l'autre par la ſcience politique, par ſes bons conſeils, & l'uſage

(*a*) On lit dans Suétone qu'aucun de ſes aſſaſſins ne lui ſurvécut plus de trois ans, & que tous périrent de mort violente. Les uns firent naufrage, les autres furent tués à la guerre ou dans d'autres rencontres, & quelques-uns ſe tuerent eux-même avec le poignard dont ils l'avoient frappé.

ge qu'il fit de sa faveur pour l'encouragement & le progrès des lettres. Il fut l'appui de tous les savans qu'il aida de son crédit & de ses largesses, & les savans le lui ont rendu avec usure, en laissant dans leurs ouvrages des monumens de leur reconnoissance. Son nom passera a jamais, comme un titre d'honneur aux hommes riches ou puissans, qui touchés de son exemple s'intéresseront comme lui à ce qui fit toujours la plus solide gloire d'un empire. Je ne sai par quelle fatalité les meilleurs esprits sont presque tous nés dans l'indigence. S'ils ne trouvent quelque protecteur généreux pour lever cet obstacle, ils ne sauroient prendre l'essor, & c'est autant de perdu pour la société.

Il faut de l'aisance au génie;
Souvent le besoin importun
Ote le goût de l'harmonie,
Et rarement l'on se soucie
De boire, quand on est à jeun,
A la source de Castalie. (a)
*Horace* & le divin *Maron*
Qu'auroient-ils fait sur l'Hélicon
Sans l'assistance de Mécène?
C'est aux bons soins de leur patron
Qu'on doit le produit de leur veine,
Cet ample & fertile moisson
Meûrie aux bords de l'Hippocrène:

D'une

(a) *Satur est cum clamat Horatius ehe*, dit Juvenal.

Et tant de sublimes esprits
Qui jouissent dans ce pourpris
D'une gloire toujours nouvelle,
Sans cet astre heureux & fidéle
Qui vint luire sur les écrits,
Pour nous, dans la nuit éternelle,
Seroient peut-être ensevelis.

Après *Auguste*, nous vimes *Vespasien*, ce bon prince qui pardonna à tant de coupables, & versoit des larmes lorsqu'il étoit obligé de punir. On ne pouvoit rien lui reprocher, si ce n'est qu'il avoit un peu trop aimé l'argent (*a*).

*Titus* son fils étoit avec lui, *Titus* qui croyoit avoir perdu la journée, s'il ne l'avoit marquée par quelque bienfait; qui disoit ordinairement que personne ne devoit se retirer mécontent d'auprès de son prince: ce *Titus* enfin à qui le Sénat rendit plus d'actions de graces après sa mort qu'il ne lui en avoit jamais rendu pendant sa vie. C'étoit la figure la plus noble & la plus intéressante que j'eusse encore remarquée

(*a*) Comme il voyageoit un jour, son muletier s'arrêta feignant qu'il vouloit faire ferrer ses mules. Vespasien s'apperçut que c'étoit une ruse pour donner occasion à un homme de lui parler d'affaire. Je veux que tu m'avoues, dit-il au muletier, combien tu as gagné à ferrer les mules. Celui-ci le lui avoua, & partagea son gain avec l'empereur. De là est venu le proverbe. Au reste ce prince qui étoit si avide d'argent n'en faisoit pas mauvais usage, car il l'employoit à l'avantage du public.

quée dans le temple. La bonté de ſon ame brilloit dans tout ſon extérieur. On l'aimoit au premier coup d'œil.

Dès que je commençai à le conſidérer, il me vint en idée certaine reſſemblance pour le caractère & pour les traits, qui me cauſa la plus agréable émotion. *Thalie* s'en apperçut & parut m'approuver en feſant ainſi l'éloge de cet empereur.

De Rome & de ſon pére il combla les ſouhaits,
Des Hébreux aſſervis il raza les murailles;
Mais il ne fut heureux que par d'autres ſuccès
Mille fois plus flatteurs que le gain des batailles;
Il eut le cœur de ſes ſujets.
Les dieux l'ont réproduit chez vous, peuple françois,
Ce monarque adoré vit encor à Verſailles.

Après ces deux empereurs ſuivoient *Nerva*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin*, & *Marc Aurèle*.

*Nerva* s'étoit rendu fameux par ſa bonté, par ſa clémence, par les plus ſages réformes dans le gouvernement, par les ſoins qu'il eut toujours de n'élever aux dignités de l'empire que les perſonnes les plus éclairées & les plus vertueuſes, & enfin par l'adoption de *Trajan* qu'il préféra à tous ſes proches.

*Trajan* avoit juſtifié ſon choix, en marchant ſur ſes traces. Il avoit étendu conſidérablement les limites de l'empire, plutôt par ſa douceur & ſa modération

que

que par la force de ſes armes. Les peuples charmés de ſes vertus s'étoient jettés entre les bras d'un ſi bon maitre. Mais il paroiſſoit encore plus eſtimable par les vertus ſociales qu'il avoit éxercées dans le ſein de Rome. Au deſſus des formalités & de ſa propre grandeur, il avoit connu les douceurs de l'amitié (*a*), ce bien ſi eſtimable mais ſi rare chez les ſouverains, & s'étoit familiariſé avec ſes ſujets, vivant parmi eux comme leur égal, mangeant ſouvent à leur table & donnant librement audience à quiconque venoit réclamer ſa juſtice ou ſa protection.

*Adrien* (*a*) l'héritier de ſon throne & de ſes

(*a*) Tout grand que vous étes, lui dit ſon panégyriſte, vous vous aſſujettiſſez à tous les devoirs de l'amitié; vous vous abaiſſez du plus haut degré de la majeſté à la condition d'ami; & vous ne vous croyez même jamais plus grand, que lorſque vous faites le perſonnage d'ami. Il eſt bien doux d'etre aimé, mais il ne l'eſt pas moins d'aimer. Vous jouiſſez tellement de l'un & de l'autre avantage que quoique vous aimiez ardemment, vous étes encore plus ardemment aimé.

(*a*) Cet empereur ſe plaiſoit fort en la compagnie des poëtes & des philoſophes qu'il déconcertoit quelquefois dans la diſpute, car il en ſavoit plus que pas un d'eux. Comme il aimoit beaucoup à voyager, & qu'il parcouroit à pied, & tête nue les provinces de ſon empire, marchant indifféremment dans toutes les ſaiſons, ſans craindre les injures de l'air, ni les difficultés des climats, & ſe contentant de la nourriture la plus ſimple & la plus groſſiére, le poëte Florus s'aviſa de badiner ainſi ſur ſes courſes:

*Ego*

ſes vertus, ſe feſoit remarquer par ſa barbe; car ce fut le premier empereur qui fit cas

*Ego nolo Cæſar eſſe*
*Ambulare per Britannos,*
*Scythicas pati pruinas.*

Adrien qui connoiſſoit le poëte, ayant lu ces vers, lui répondit par ceux ci

*Ego nolo Florus eſſe,*
*Ambulare par tabernas,*
*Latitare per popinas,*
*Calices pati rotundos.*

L'hiſtoire a dit du bien & du mal de cet empereur; mais on n'a pas prétendu n'introduire ici que des perſonnages abſolument parfaits. C'eſt beaucoup quand les bonnes qualités l'emportent ſur les mauvaiſes, & qu'on peut citer des exemples à imiter. Il eſt certain qu'Adrien, malgré ſes défauts, fut un grand prince. Les traits ſuivans en ſont une preuve. Quelque tems après qu'il eut été fait empereur, il rencontra un homme qui l'avoit offenſé lorſqu'il n'étoit encore que particulier, & lui cria de tout loin qu'il l'appercut: *raſſurez-vous, vous n'avez plus rien à craindre.*

Une autre fois, comme il ſe laiſſoit approcher de toutes ſortes de perſonnes ſans diſtinction, une femme du peuple vint lui demander audience. Adrien lui dit qu'il n'avoit pas le tems de l'écouter pour le moment. *Ne regnez donc pas*, s'écria-t-elle auſſi-tôt. L'empereur regarda cette inſolence comme une leçon qui lui étoit faite, & ſe mit à écouter cette audacieuſe avec beaucoup de patience & de tranquillité.

La maladie dont il mourut fut très-longue & très-douloureuſe. Les hiſtoriens prétendent qu'il voulut pluſieurs fois ſe donner la mort pour mettre fin à ſes tourmens. Quoiqu'il en ſoit, il mourut d'aſſez bonne grace. Il railla ſes médecins en citant le proverbe

cas de cet ornement. Jamais prince n'avoit poſſédé à la fois tant de talens & de connoiſſances.

Protecteur familier des ſages de ſon tems,
Souvent parmi les jeux de ſon loiſir aimable,
Il ſe fit un plaiſir de rire à leurs dépens,
Diſputant contre tous, dans ſes propos de table.
Il connut les termes choiſis,
Les graces les beautés de la langue romaine,
Et curieux ſurtout des antiques écrits
Excella dans celle d'Athène.
Il parloit toujours ſavamment
D'hiſtoire & de mithologie:
Il poſſédoit également
La muſique & l'aſtronomie,

Et

verbe : *multi medici regem perdidere*; & fit des vers dans un tems où l'on n'a guère envie de jouer.

*Animula, vagula, blandula,*
*Hoſpes comeſque corporis,*
*Quæ nunc abibis in loca*
*Pallidula, rigida, nudula?*
*Nec, ut ſoles, dabis joca.*

Ces vers ont été traduits ainſi par Fontenelle.

Ma petite ame ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & dieu ſache où tu vas?
Tu pars ſeulette & tremblotante, helas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Il y a pluſieurs autres vers d'Adrien dans l'anthologie. On dit qu'il fut le premier des empereurs qui ſe laiſſa croître la barbe, pour cacher une difformité qu'il avoit à la joue. Autant en fit François I. pour la même raiſon.

Et la peinture & la géométrie,
Se connoissoit en bâtiment,
Et brilloit même en poësie
Par le sel & par l'agrément.
Il eut de plus ces avantages
Qui fesoient tout ployer sous le joug des Césars,
Et de ses bataillons épars
Pouvoit inonder cent rivages
Armé des foudres du dieu Mars.
Aux travaux endurci, rigide, infatigable,
Politique à la fois & guerrier consommé
Il pouvoit être formidable,
Mais il ne voulut qu'être aimé.
Le cours de son regne fertile
Répandit les bienfaits chez cent peuples divers.
Il vécut heureux & tranquille,
Et mourut en fesant des vers.

*Antonin* son fils adoptif avoit mérité par la douceur de son regne les surnoms de *pieux*, & de *pere de la patrie*. Il s'étoit trouvé engagé dans quelques guerres; mais, à l'exemple de *Trajan* il les avoit heureusement terminées, moins par la force de ses armes que par la réputation de ses vertus, ayant souvent dans la bouche cette maxime de *Scipion* qu'*il valoit mieux conserver un citoyen que de tuer mille ennemis*.

Quant à *Marc Aurèle*, il suffit d'un mot pour son éloge: il avoit regné en philosophe.

Je m'arrêtai ensuite quelque tems à considérer *Alexandre Sévère*, ce prince magnanime,

nime, ami de la justice (*) & des beaux arts, qui purgea son palais de ces infames courtisans, ministres des cruautés & des débauches d'*Héliogabale*, qui triompha du roi de Perse, & qui semblable en tout à *Titus* ne renvoya jamais qui que ce fut mécontent.

Après *Sévère* je vis le fils d'un villageois, ce *Probus* qui fut fait empereur malgré lui, qui reprit les Gaules sur les Germains, & leur donna des vignes, qui exterminia les tyrans de l'empire, & qui marchant contre le roi de Perse, étonna tellement ses ambassadeurs, avec son repas de pois au lard, sa casaque de soldat, & sa tete chauve (*a*), que le roi effrayé de

(*) Il avoit toujours dans la bouche cette maxime qu'il avoit apprise des Chrétiens: *quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris*; & il la faisoit graver sur les murs de son palais, & sur les monuments publics. Il ne vouloit point que les charges fussent venales, parceque, disoit-il, ceux qui les achetent les revendent en détail. Il punissoit sévérement les juges avares & prévaricateurs. Un de ses courtisans nommé Vettonius Turinus ayant été convaincu d'avoir abusé de sa faveur en vendant des titres & des priviléges à l'insu de l'empereur, il le fit étouffer à la fumée d'un monceau de paille & de bois humides, & pendant qu'on l'exécutoit, un héraut crioit au peuple: *on fait mourir cet homme par la fumée, parcequ'il a vendu de la fumée*. Au reste il etoit si bienfaisant qu'il faisoit des reproches à ceux qui ne lui demandoient rien. *Pourquoi ne me demandez-vous rien*, leur disoit-il? *Est ce que vous voulez que je sois votre débiteur*?

(*a*) Probus alloit chatier les Perses pour quelques hostilités commises sur les frontieres de l'empire romain,

de leur raport, n'eut rien de plus pressé que de donner satisfaction à un empereur si frugal & si résolu dans ses expéditions.

*Probus* étoit suivi de plusieurs autres princes renommés, entre lesquels je remarquai *Constantin* le grand, *Théodose*, *Justin*, ensuite *Charles Quint* qui étoit accompagné de *Dom Carlos* son petit-fils, de *Ferdinand*, & de *Maximilien* II.

En voyant ce *Charles Quint* qui fit tant de peine a la France, je me sentis pour lui

main, & s'étoit déja campé sur les montagnes d'Arménie. Vararane leur roi lui dépécha aussitôt des ambassadeurs qui l'ayant trouvé assis sur l'herbe où il prenoit son repas, avec une simple casaque rouge pour tout habillement, eurent de la peine à se persuader que ce fût l'empereur. Car accoutumés qu'ils étoient au faste de leur cour, ils ne pouvoient revenir de la surprise que leur causoient cet ajustement & cette manière de vivre si éloignés du luxe asiatique. Probus leur adressa ainsi la parole: „ je vous ordonne de déclarer à votre maître que si „ dans ce jour il ne se met en devoir de réparer ses „ torts envers les Romains, je rendrai ses campagnes, „ avant que le mois soit fini, aussi désertes & aussi rases „ que vous voyez ma tête"; & en prononçant ces derniers mots, il ota son bonnet pour rendre sa comparaison plus sensible, en leur montrant qu'il étoit absolument chauve. „ Au reste, ajouta-t-il, si vous „ avez besoin de manger, vous pouvez vous asseoir & „ prendre part à mon repas; si non, vous n'avez qu'à sortir du camp sur l'heure; parceque votre commission „ est faite". Ce discours menaçant accompagné d'un geste aussi energique eut son effet. Vararane se rendit lui-même au camp des Romains, & la paix fut conclue aux conditions que voulut imposer l'empereur. Voyez les notes de Tillemont sur Probus.

lui une certaine averſion dont je n'étois point le maître, & j'oubliois preſque tout ce qu'il avoit eu de bon & d'eſtimable, pour ne penſer qu'aux défauts qui lui étoient reprochés dans l'hiſtoire.

*Thalie* qui m'obſervoit, me dit en ſouriant que dans le lieu où je me trouvois il falloit tout conſidérer avec des yeux de philoſophe, & que les grands cœurs honoroient la vertu juſques dans leurs ennemis. J'avoue néanmoins, pourſuivit-elle, que ce prince n'eſt pas tout à fait à l'abri de la cenſure.

Charle eut un rang célébre entre les ſouverains,
Son courage égala ſa ſageſſe profonde.
Du joug de *Soliman* il ſauva les Germains,
Et du bruit de ſon nom remplit le nouveau monde.
Il foudroya *Tunis* ſur les bords africains;
Força vos légions aux plaines de *Pavie*.
Et plus héros encore au déclin de ſa vie
Il connut le néant de l'humaine grandeur:
La gloire lui parut un phantôme frivole,
Il quitta le pouvoir, pour trouver le bonheur;
Mais je voudrois, pour ſon honneur,
Qu'il eût mieux tenu ſa parole. (*a*)

Car,

(*a*) Charles Quint ne fut rien moins que délicat ſur l'article de la bonne foi. N'étant encore que roi d'Eſpagne, il s'étoit engagé par le traité de Noyon de rendre la Navarre à Henri d'Albret ſon légitime ſouverain, mais dès qu'il fut empereur il ſe crut dégagé de ſa parole. Il ſe ſervit encore d'un mauvais ſophiſme pour refuſer à François I. la reſtitution du duché de Milan; il s'étoit engagé d'en

Car, ajouta la Déesse, si, par un droit de convention entre tous les hommes, ou plutot, par une loi de la nature, la parole doit etre inviolable & sacrée parmi de simples particuliers, le rang que tiennent les princes & ceux qui participent de leur autorité les oblige plus que tous les autres a la respecter a la lettre. C'est principalement par raport aux grands de la terre que cette loi ne souffre point de dispense. Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste du monde, disoit un de vos rois a ceux qui le sollicitoient de violer un traité, elles devroient se retrouver dans la bouche & dans le cœur des souverains. (a) Car toutes leurs actions tirent à conséquence; & comme leur unique but doit être la félicité des peuples qu'ils gouvernent, le vrai moyen

d'en donner l'investiture au duc d'Orléans troisième fils du roi, mais ce jeune prince étant mort, il prétendit qu'il ne devoit plus rien au père.

En 1527 ses troupes sous la conduite de Charles de Bourbon connétable de France prirent la ville de Rome, la pillerent & y commirent tout ce qu'on peut imaginer de plus impie & de plus barbare. L'empereur, à cette nouvelle, prit le deuil & fit faire des processions publiques pour la delivrance du pape Clément VII qui etoit son prisonnier dans le chateau St. Ange. Son jugement ordinaire etoit *à fé de hombre de bien*, & il faisoit toujours le contraire de ce qu'il juroit.

(a) Alphonse roi d'Arragon disoit que la parole des souverains devoit être aussi sacrée que le serment des particuliers.

moyen d'y parvenir eſt de leur inſpirer par l'éxemple, l'amour de l'ordre & de la juſtice. Mais la vertu ſur le thrône a bien des obſtacles à combattre pour ſe maintenir dans toute ſa pureté.

Heureux qui, dans ce rang ſuprême
Soumis à l'empire des loix,
Se montre d'un peuple qui l'aime
Le pere & l'éxemple à la fois!
Qui ſait commander à ſoi-même
Eſt le plus grand de tous les rois.
C'eſt là le triomphe ſublime
Du vrai héros, du magnanime.
Mais, pour dire la vérité,
Il n'eſt point de vertu ſi ſûre
Qui n'ait quelque foible côté,
Et qui ne paye à la nature
Un tribut de fragilité.

*Thalie* ayant achevé de parler, me fit avancer quelques pas pour obſerver une ſuite conſidérable de rois de France qui paroiſſoient immédiatement après les empereurs.

Je remarquai d'abord le ſage & politique fondateur de la monarchie *Pharamond* qui en aſſura la gloire & la durée, par l'établiſſement de la loi *ſalique*; & enſuite ce *Mérouée* célébre dans l'hiſtoire par la défaite du roi des Huns, le barbare *Atila* qui ravageoit les Gaules avec une armée de plus de quatre cents mille hommes, & ſe

ſe feſoit appeller inſolemment le *fléau de Dieu.* (*a*)

*Mérouée* avoit auprès de lui *Aëtius* & *Théodoric* ſes alliés, qui eurent beaucoup de part à cette victoire une des plus mémorables dont il ſoit fait mention dans les annales du monde. Jamais on n'avoit vu dans l'occident une ſi prodigieuſe multitude d'ennemis raſſemblés, pour ſe livrer bataille. Elle dura depuis le commencement du jour juſqu'a la nuit, & on y tailla en piéces deux cents mille hommes de l'armée d'*Atila.*

Je vis enſuite Clovis II. Il avoit fait le bonheur de ſes états par ſon application à y maintenir la paix & la juſtice, & on ſe rappelloit ſouvent, comme une action digne des plus grands éloges, que dans un tems de famine après avoir épuiſé ſes coffres pour aſſiſter les pauvres, il fit enlever le toit d'argent d'un temple pour fournir encore à leur ſubſiſtance.

Ceux que je remarquai après lui étoient *Charles Martel,* qui ſans porter le nom de roi en eut toute l'autorité & gouverna avec beaucoup de gloire & de ſageſſe: *Pépin*

(*a*) Voici les titres qu'il prenoit : *Attila filius Bendemi, nepos magni Nembroth, nutritus in Engaddi, Dei gratia Rex Hunnorum, Medorum, Gothorum, Dacorum, metus orbis & flagellum Dei.*

La bataille dont on parle ici ſe donna dans la plaine de Châlons en Champagne.

*pin le bref*, qui de maire du palais, comme l'avoit été son pere, fut élu souverain par les suffrages unanimes de tous les grands du royaume, & *Charlemagne* à la fois roi de France & empereur, prince vaillant, sage, libéral, humain, indulgent, laborieux, ennemi du faste & de l'adulation, ami des lettres & des savans, savant lui-même, en un mot digne de commander à tous les peuples de l'univers.

Ces trois grands hommes étoient fort honorés dans le temple, & pour prix de leurs vertus ils voyoient leur postérité occuper encore les premiers thrones du monde.

Ils étoient suivis de *Hugues Capet* estimé pour la sagesse & la douceur de son fils *Robert* si respectable par son savoir, par les mœurs les plus pures, & par son extrême bonté envers des scélérats qu'il renvoya absous, quoique convaincus d'avoir conspiré contre ses jours.

Après *Robert* je vis Louis IX. si digne de l'apothéose dont il jouit dans le temple, dans le ciel, & sur la terre.

Ensuite paroissoient *Louis le gros*, *Philippe Auguste*, *Charles le sage*, & *Charles le victorieux*, renommés tous les quatre par les avantages qu'ils remporterent sur les Anglois.

*Charles le sage* étoit entre ses deux connétables

Du Guesclin, & Clisson, ces foudres de la guerre
L'élite des héros, l'effroi de l'Angleterre,
Dont les faits inouïs, dans le champ de l'honneur,
Ont porté jusqu'aux cieux l'armorique valeur.

A côté de *Charles le victorieux* brilloit une jeune amazone, sur laquelle il jettoit de tems en tems des regards qui sembloient marquer son admiration & sa reconnoissance.

C'étoit cette Jeanne fameuse
Des *pucelles* de France immortel ornement,
Mais en chantres si malheureuse
Que l'un d'un gozier faux l'exalte lourdement,
Et l'autre en fait une coureuse.

Sur son front à la fois virginal & guerrier
Brilloit un armet d'or ombragé de laurier.
Un panache d'azur, & le sabre & la lance
Relevoient noblement sa fière contenance.
Elle avoit la démarche & les traits de Pallas:
Dans ses yeux pétilloit tout le feu des combats.
Il sembloit à la voir que la France & la gloire
La rappelloient encore aux rives de la Loire,
Pour porter la terreur & la confusion
Dans le camp défolé des braves d'*Albion*.

J'eus longtems les yeux attachés sur cette héroïne qui ne ressembloit à rien moins qu'à une servante d'auberge, quoiqu'en ait dit *Monstrelet*. (*a*)

Ensuite

(*a*) Le roi annoblit tous les parens de Jeanne d'Arc & toutes leurs générations. Le fameux Gerson dont l'autorité est respectable, & qui avoit vu cette fille célèbre, justifia sa mission & sa conduite dans un de ses traités.

Enſuite je remarquai *Louis XII* & *François I.* *Louis* ſi juſtement ſurnommé *le pere du peuple*, puiſqu'il eut toujours ſoin de le mettre à couvert de l'oppreſſion des grands & des gens de finance, & qu'on le voyoit répandre des larmes lorſque la néceſſité des affaires le forçoit à ordonner quelques légères impoſitions.

*François* ne l'avoit guere imité en ce point, ayant trop aimé le luxe & la dépenſe (*a*). Mais ſes défauts étoient rachetés par mille bonnes qualités qui le mettoient au rang des plus grands princes. Son courage, ſa généroſité, ſa fidélité, ſa franchiſe lui feſoient un honneur infini dans le temple. On y reſpectoit le vainqueur de *Marignan* (*b*) & de *Cériſoles*; & parce-qu'en favoriſant de tout ſon pouvoir les ſciences & les beaux-arts & en les cultivant lui-même avec ſuccès, il les avoit tirés de la barb rie où ils étoient plongés avant ſon regne, le ſurnom de *pere des lettres* lui étoit confirmé par l'ordonnance des muſes & de l'aveu de tous les ſavans. Ce

(*a*) Louis XII voyant le penchant que ce prince encore fort jeune avoit à la prodigalité, diſoit quelquefois: *Nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout.*

(*b*) La bataille de Marignan contre les Suiſſes dura deux jours, & fut appellée la *bataille des géants.* Le roi paſſa une nuit couché ſur un affut de canon. A la bataille de Pavie il eut deux chevaux tués ſous lui, & fit des prodiges de valeur.

Ce monarque étoit accompagné d'un homme armé de toutes pièces que je reconnus d'abord

Pour ce fameux *Bayard*, l'honneur du Dauphiné,
Des héros de son temps le plus déterminé,
Le plus sage de tous & le plus honnête homme,
Qui tel qu'on vit *Cocles* aux barrières de Rome,
Seul défendit un pont aux bords napolitains
Contre les vains efforts de deux cents paladins,
Et près de Marignan, au milieu du carnage,
Chargea les ennemis avec tant de courage
Que François, par les mains d'un si brave guerrier,
Voulut dès le jour même être armé chevalier.

J'avois bien du plaisir à contempler le *grand roi*, & son fidéle *au Terrail*; mais ayant apperçu *Henry* IV. qui paroissoit à quelques pas de là avec son confident *Sully*, des larmes de joye coulerent de mes yeux: je me jettai à genoux, le cœur pénétré de respect, de reconnoissance, & d'admiration.

O mon prince! o mon pere! o héros invincible!
Modéle des bons rois, ame grande & sensible!
O gloire des Bourbons & de l'humanité!
Quel spectacle plus cher à mon cœur enchanté!
Que ne puis je au milieu de la troupe immortelle
Des vœux de la patrie interprête fidéle
Vous peindre son amour, exprimer ses regrets,
Arroser de mes pleurs votre main paternelle,
Cette main toujours prompte à verser les bienfaits,
Que ne puis-je, o mon Roi! d'une offrande éternelle
Consacrer, en ce jour, nos hommages divers,
Et porter à vos pieds l'encens de l'univers!

Je prononçai ces paroles d'une voix baſſe & entrecoupée, & il me parut que *Thalie* fut touchée elle-même de l'attendriſſement que j'éprouvois à la vue d'un ſi bon prince. Je lui dis en me relevant:

Ah! ſi je pouvois à mon gré
Puiſer dans les tréſors des filles de mémoire
Mais que tenter encor pour ce prince adoré?
*Péréfixe* a fait ſon hiſtoire,
Et *Voltaire* l'a célébré.

Je n'avois pas fini de parler que j'apperçus *Louis XIII*, & *Louis XIV*.

Ce dernier monarque ſe feſoit remarquer aiſément par la grandeur & la nobleſſe de ſa taille, & par des traits fiers & majeſtueux qui imprimoient le reſpect & l'obéiſſance. Tout répondoit dans ſon extérieur à la ſublimité de ſon rang, à l'élévation de ſon ame, & à la célébrité de ſon regne. En un mot c'étoit de tous les perſonnages que j'avois encore vus celui qui ſembloit le mieux fait pour commander.

*Thalie* me témoigna en ces termes l'eſtime qu'elle feſoit des grandes qualités de ce prince.

Jamais regne, me dit-elle, ne fut ſi long, ſi glorieux, ni ſi fertile en grands événemens que celui de *Louis XIV*. Je laiſſe à part ſes guerres & ſes triomphes. La plus brillante conquête coute toujours trop cher, dès qu'elle s'achete par les larmes

mes & par le ſang des peuples; & il vaut mieux regner par l'amour ſur des ſujets tranquilles, que par la terreur ſur des ennemis vaincus. Des écrivains mercénaires des princes jaloux ſe ſont efforcés de rendre ce monarque odieux aux yeux de l'univers. On a beaucoup exagéré ſes fautes & ſes foibleſſes, & on lui a reproché un excès d'ambition & une vanité inſupportable. Mais la paſſion eſt toujours aveugle & injuſte dans ſes jugemens: & qui voudra enviſager la gloire de *Louis le grand* dans le point de vue eſſentiel, conviendra qu'il eſt au deſſus de tous les éloges. Son ſiécle, par les avantages qui le diſtinguent, fera toujours époque comme celui *d'Auguſte*. On parlera éternellement de ſa libéralité, de ſa magnificence, & de ſon gout pour tout ce qu'il y a de grand & de beau dans tous les genres. C'eſt à lui, c'eſt à ſa protection glorieuſe que les lettres, les ſciences, & tous les arts ſont redevables de ce haut degré de ſplendeur qui paroit être le terme & le comble de la perfection. Quel zèle pour la gloire de la nation! Quelle foule d'actions mémorables! Combien d'établiſſemens utiles pour le commerce, pour la navigation, pour l'intérêt & le ſoulagement des familles! Combien de ſages réformes dans le gouvernement!

C'eſt lui que l'on a vu, de ſa main triomphante,
Enchaîner à ſes pieds la bravoure inſolente,

Ce

Ce monſtre renaiſſant des gothiques fureurs,
Qui feſoit de la France un théatre d'horreurs,
Une école homicide, une arène ſanglante
D'infames aſſaſſins, & de gladiateurs.

C'eſt lui qui, par les ſoins d'une *chambre* équitable,
Réprima les traitans, ces vautours dangereux,
Dont la voracité toujours inſatiable
Se gorgeoit à loiſir du ſang des malheureux.

C'eſt lui, qui pour ſauver d'une triſte indigence,
Tant de braves ſoldats vieillis ſous ſes drapeaux,
Fit conſtruire à grands frais cet édifice immenſe
Ce palais glorieux, l'aſile de héros,
Où rendant grace au ciel, dans le ſein du repos,
Le vertueux guerrier goute la récompenſe
De ſon zèle intrépide & de ſes longs travaux.

C'eſt lui qui, pour creuſer une route aux navires,
A la nature même oſa donner des loix,
Et par un monument digne des plus grands rois,
Des mers en ſes états unit les deux empires (*a*).
C'eſt

(*a*) Les auteurs du ſiècle d'Auguſte ont beaucoup vanté la jonction du lac de Lucrin avec le lac d'Averne à Bayes, pour conſtruire le port de Jules. Cet ouvrage a quelque rapport avec celui du canal de Languedoc; mais le port de Jules étoit bien moins utile & il ne ſubſiſte plus. Celui qui imagina la jonction des deux mers & en propoſa l'éxécution fut d'abord regardé comme un fou; mais le miniſtre Colbert en comprit la poſſibilité, & la fit ſi bien ſentir à Louis XIV que ce monarque qui étoit né pour les grandes choſes favoriſa auſſitôt une ſi magnifique entrepriſe.

C'eſt lui qui confondit les ligues, les projets,
Les efforts inſenſés, & les vaſtes chimeres
De cent fiers ennemis, jaloux de ſes ſuccès;
Et malgré le Germain, le Batave, & l'Anglois,
Vit ſa race affermie au trône des Ibères.

C'eſt lui qui fit enfin, du feu de ſes regards,
Germer tous les eſprits, dans ſa courſe féconde,
Et qui ſur les talens, le ſavoir, & les arts,
Regna par ſes bienfaits juſqu'aux deux bouts du monde (*a*).

Je ne finirois point, continua la Déeſſe, ſi je voulois entrer dans un plus grand détail des merveilles de ſon regne. Ce prince

(*a*) Les bienfaits de ce prince alloient chercher le mérite dans des pays très-éloignés de la France. Il penſionnoit les uns, envoyoit des gratifications aux autres, & en attira pluſieurs dans ſon royaume. On trouve dans la bibliothéque de Colomiés une lettre qu'il fit écrire en 1663 à Iſaac Voſſius par le miniſtre Colbert. On ne ſera pas faché de la voir ici.

MONSIEUR,

„Quoique le roi ne ſoit pas votre ſouverain, il „veut néanmoins être votre bienfaiteur & m'a com„mandé de vous envoyer la lettre de change ci-join„te, comme une marque de ſon eſtime & un gage „de ſa protection. Chacun ſait que vous ſuivez di„gnement l'éxemple du fameux Voſſius votre pére, „& qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illu„ſtre par ſes écrits, vous en conſervez la gloire par „les vôtres. Ces choſes étant connues de ſa majeſté, „elle ſe porte avec plaiſir à gratifier votre mérite, „& j'ai d'autant plus de joye qu'elle m'ait donné or„dre de vous le faire ſavoir que je puis me ſervir „de cette occaſion pour vous aſſurer que je ſuis &c.

ce à la vérité fut heureux en ministres & en capitaines ; & il sembloit que le ciel les eût fait naître pour les assortir à ses hautes destinées; mais c'est qu'il se connoissoit en tout genre de mérite, & qu'il savoit le chercher & le récompenser dignement.

Voyez quel nombreux cortége, quel concours brillant de héros l'environnent de toutes parts! L'estime & l'admiration ont rassemblé autour de lui non seulement tous les grands hommes de son siécle, mais encore les plus illustres du siécle antérieur & plusieurs mêmes qui ont vécu dans ces derniers tems.

Ceux que vous voyez le plus près de lui, après son auguste famille, sont le prince *Régent*, le grand *Condé*, le prince de *Conti*, *Turenne*, *Catinat*, *Vendôme*, *Faber*, *Luxembourg*, *Villars*, *Maurice de Saxe*, & *Loewendal*, & ce ministre immortel *Colbert*, le Mécène de la France, la gloire & l'appui des beaux-arts, que l'ingratitude poursuivit jusque dans le tombeau, & qui mérite une reconnoissance éternelle.

Ces quatre personnages qui se présentent ici revêtus de pourpre, sont *Richelieu*, *Mazarin*, le savant *Polignac*, & le sage & pacifique *de Fleuri*.

Les deux premiers exercerent dans leur tems un pouvoir égal à l'autorité souveraine. *Richelieu* surtout génie vaste & puissant sembloit être fait pour régler les desti-

destinées de la terre. Du fond de son cabinet il gouvernoit à son gré les rênes de l'état, préparoit des révolutions, disposoit des royaumes, conduisoit les armées, abattoit des têtes, ruinoit tous les obstacles qui s'opposoient à sa gloire & à la puissance de son maître, & faisoit trembler les grands, l'Espagne, & toute l'Europe.

L'autre avec bien moins de grandeur & d'élévation dans l'ame & d'un caractère même qui approchoit de la timidité, sut néanmoins se maintenir contre les factions les plus puissantes, & cédant pour un tems à ses ennemis, s'assura les avantages que son devancier n'avoit obtenus que par sa rigueur & son inflexibilité. Pour conclure en un mot

J'estime beaucoup les talens
De l'une & de l'autre eminence,
Leurs travaux, leurs soins vigilans,
Et leur zéle utile à la France:
Je les loûrois mieux cependant,
Si, dans un rôle si brillant,
L'un eût été moins sanguinaire,
L'autre moins ami de l'argent
Moins équivoque & plus sincère.

Gardez-vous néanmoins, poursuivit la Déesse, d'ajouter foi à quantité de faits odieux que la malice ou l'imprudence ont mis sur le compte de la plupart des illustres que vous voyez. J'avoue que les grands

grands ont leurs vices & leurs foibleſſes, & que leurs paſſions n'ont plus de frein, dès qu'une fois ils s'y abandonnent. La licence & l'impunité vont preſque toujours de compagnie. Mais que ſans la moindre preuve ou ſur les apparences les plus légeres on leur impute les crimes les plus noirs, les actions les plus infames & les plus atroces, c'eſt le comble de l'audace & de la malignité.

Néanmoins dès qu'il s'agit des hommes conſtitués en puiſſance & en dignité il n'eſt point de conte ſi abſurde qui ne trouve créance parmi le ot vulgaire. Ces fables ſont reçues avidement, elles font l'entretien des cercles & des nouvelliſtes déſœuvrés, elles s'accréditent à la longue, & prennent enfin un air d'autenticité dans les écrits de quelques miſérables compilateurs d'anecdotes, qui les donnent effrontément pour des vérités inconteſtables. Ainſi ſont faits les hommes:

Le haut rang fache leur baſſeſſe,
Le pouvoir pèſe à leur foibleſſe,
Et rien ne pouvant ſoulager
Leur impuiſſante jalouſie,
Ils ont recours pour ſe vanger
Au poiſon de la calomnie.

*Thalie* après cette réflexion me fit encore remarquer pluſieurs grands perſonnages dont la mémoire ſera éternellement chérie

chérie & respectée parmi les François: les *du Harlai*, les *Nicolaï*, les *Molé*, les *Seguier*: *le Moignon*, ce grand magistrat, le plus sage & le plus éclairé de son siécle, homme de toutes les vertus & digne de tous les éloges *(a)*; & le chancelier *d'Aguesseau*, non moins célèbre par son éloquence que par son intégrité.

Après avoir passé quelques minutes dans la contemplation de ces grands hommes, je me tournai pour témoigner à *Thalie* le plaisir & la satisfaction que j'éprouvois à la vue d'un si beau spectacle. Mais quel fut mon étonnement! Elle étoit disparue. Mon inquiétude & mon embarras furent extrêmes. Je ne savois plus que devenir.

Comme je la cherchois des yeux de tous côtés, sans oser m'éloigner de l'endroit où elle m'avoit laissé, je fus frappé tout à coup d'une lumiere si vive que j'en restai quelque tems ebloui. C'étoit le sanctuaire du temple, qui se découvroit à mes regards dans toute sa splendeur.

A cet aspect je sentis renaître la joye & l'espérance dans mon cœur: je crus voir le ciel ouvert, & fus persuadé plus que

*(a)* Guillaume de la Moignon Lorsqu'il eut été nommé 1er. Président du parlement, il fut remercier le cardinal Mazarin de lui avoir été favorable auprès de sa majesté. Ce ministre lui répondit: *Monsieur, si le roi avoit pu trouver dans son royaume un plus homme de bien que vous, il ne vous auroit pas donné cette charge.*

que jamais qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans ce séjour de paix, où je n'étois entre que par la protection & sous la conduite d'une divinité. Je me flattai d'ailleurs qu'elle ne m'avoit pas quitté pour m'abandonner entièrement, & que j'aurois bientôt la consolation de la retrouver. Mais comment décrire assez noblement tout ce que j'apperçus dans ce divin sanctuaire?

Entre plusieurs siéges éclatans occupés par differentes vertus s'élevoit un trone d'or plus brillant que le soleil. Il étoit surmonté d'un grand dais, fait d'un seul escarboucle, soutenu par deux colomnes torses de diamans, autour desquelles rampoit une vigne d'émeraude, avec des grappes de perles & des grenats.

La présidoit la divinité du temple, honorée chez les Grecs sous le nom de *Mnémosyne*. Cette déesse étoit couronnée de lumiere, & quoiqu'aussi vieille que le tems, elle joignoit a des traits d'une majesté céleste toute la fraicheur & tout l'éclat de la jeunesse.

Au pied du trône paroissoient les muses ses filles, chacune avec les attributs particuliers qui les distinguent. Une de leurs principales fonctions étoit de distribuer les couronnes de l'immortalité à ceux qui pour leurs vertus avoient mérité d'être admis dans le temple. Une foule de différens génies répandus dans l'espace qui

regnoit

régnoit entre les gradins & la baluſtrade, écrivoient ſur des tables de cédre & d'airain, les noms & les éloges abrégés de tous ces grands hommes.

J'étois ſi enchanté de ce ſpectacle que je regrettois de n'avoir que deux yeux pour en jouir. Ma curioſité vouloit tout embraſſer à la fois, & je ne ſavois à quoi m'arrêter, parceque tout me ſembloit également intéreſſant & digne d'admiration.

Mais quelle fut ma joye lorſqu'en parcourant ces différens objets, j'apperçus la divine *Thalie* aſſiſe dans ſon rang parmi les autres muſes. Quoiqu'elle n'eut pas jugé à propos de me prévenir, je compris bien qu'elle avoit eu ſes raiſons pour s'y placer. Mais devoit-elle y reſter longtems? C'étoit une incertitude qui me cauſa pour le moment quelque ſentiment de trouble & d'impatience. Néanmoins ſa préſence acheva de diſſiper mes craintes, & je ne doutai point que m'ayant amené elle-même dans cette demeure, elle ne voulût bien encore prendre ſoin de mon retour comme elle s'y étoit engagée par ſa promeſſe.

J'étois occupé de cette penſée lorſque tout à coup les muſes & les génies prirent en mains divers inſtrumens de muſique anciens & modernes, & commencerent une ſimphonie telle que *Lully* & *Rameau* n'ont jamais rien éxécuté de ſemblable.

D'abord ce furent des ſons mâles & ſu-

blimes qui élevoient l'ame au dessus des vains objets de la terre & lui donnoient avec les sentimens de sa propre grandeur un courage héroique & une ardeur incroyable pour la vertu. Ensuite ce fut une mélodie tendre dont l'extrême douceur inspiroit, non les désirs effrénés & les passions criminelles mais l'amour le respect & la reconnoissance envers les dieux, & la bienveillance universelle envers tous les hommes. Tant qu'elle dura, je goutai le plaisir le plus pur, mon cœur nageoit, pour ainsi dire, dans un torrent de joye, & je sentois couler de mes yeux des larmes délicieuses.

Ce concert achevé on chanta en chœur les louanges des dieux & des héros. Ensuite *Clio* prit une lyre, & célébra dans un cantique plusieurs grands hommes encore vivans, dont la place est déja marquée au temple de mémoire. Elle loua surtout ces princes qui honorent le trône en cultivant les lettres, ou les encouragent par les bienfaits: les deux *Fréderics*, *Stanislas*, *Marie Thérèse*, & *Catherine*, & éleva jusqu'au ciel

Ce monarque honoré du titre le plus juste,
Des rois le plus humain, *Louis le bien-aimé*,
Regnant par la douceur sur son peuple charmé,
Comme on le voit regner dans sa famille auguste.

Un moment après au milieu d'un espace

pace consid rable qui s'ouvrit tout à coup dans l enceinte du sanctuaire, *Terpsichore* parut & dansa avec une grace & une expression au dessus de ce qu'on peut s'imaginer de plus touchant & de plus sublime. Ce n'étoit point de ces bonds indécens & ridicules, de ces grimaces de l'art si sottement applaudies sur nos théatres, mais des pas & des mouvemens nobles, graves, modestes, naïfs, ou majestueux, toujours parfaitement assortis a ce qu'elle vouloit exprimer; & ce qu'il y avoit encore de bien remarquable c'est qu'elle paroissoit, par une métamorphose rapide que l'œil ne pouvoit suivre, tantôt sous un habillement tantôt sous un autre, suivant les differentes danses & les caractères particuliers qu'elle représentoit.

Elle exprima tour à tour la vertu héroïque, les horreurs de la guerre, les délices de la paix, les plaisirs innocens de la vie champêtre, & les douceurs mélancoliques de la solitude littéraire & de la vie philosophique & contemplative. Ses gestes, ses attitudes étoient si pitoresques qu on croyoit appercevoir la réalité des choses, & qu'on se sentoit tous les goûts & toutes les passions qu'elle figuroit successivement.

Mon ame éprouvoit des ravissemens dont je n'aurois jamais cru que les douceurs fussent permises à notre condition mortelle. Non, les dieux mêmes, malgré

l'excellence & la supériorité de leur nature, ne sauroient gouter une volupté plus pure & plus parfaite. Mais o changement cruel & imprévu ! un bruit épouvantable qui se fit entendre tout à coup me tira de cette ivresse délicieuse où j'aurois voulu être plongé pour toujours.

Soudain le palais glorieux
Vers le ceintre azuré de sa voute brillante
Parut s'entrouvrir à mes yeux.
Des nuages épais obscurcissent les cieux.
Eole mugissant, sous la terre tremblante,
Déchaine la tempête & les vents furieux.
L'air retentit au loin; la foudre étincellante
Semble encore menacer les Titans odieux.
Enfin tel fut l'orage, & le bruit formidable,
Aux assauts redoublés de tous les élémens
Que je crus que le monde, en ce choc effroyable,
S'écrouloit sur ses fondemens.

Les ténébres affreuses qui m'environnoient de toutes parts ne me permettant plus de discerner aucun objet, je n'osois avancer d'un seul pas, de peur d'être abimé dans quelque précipice. Je restai environ demi heure dans des craintes mortelles, ne sachant à quoi me résoudre, ni que penser d'un changement de scène si subit & si effrayant. Enfin les ténébres s'étant un peu dissipées, j'apperçus avec autant de joye que de surprise *Thalie* qui étoit à côté de moi, & qui me regardant d'un œil serein & tranquille sembloit me reprocher ma timidité.

Ces-

Ceſſez de craindre homme foible, me dit-elle, & montrez-vous par votre confiance plus digne de la protection des dieux. Auriez-vous l'ingratitude de penſer que j'aye voulu vous tendre un piége? Tout ce que vous avez vu juſqu'ici & tout ce que je me propoſe de vous montrer encore eſt pour votre inſtruction, & mérite également votre reconnoiſſance.

Je remerciai la Déeſſe de ſes bontés, & mon ame s'étant entiérement rafermie par ſa préſence & par ſes diſcours, je jettai les yeux de tous côtés pour obſerver les lieux où je me trouvois. Mais, dieux! quel affreux changement! au lieu de ce temple de gloire, où je n'avois vu que les objets les plus agréables & où la joye regnoit avec l'innocence & la vertu, ce n'étoit plus qu'une horrible caverne, qu'un ſéjour odieux où la honte & la douleur avoient établi leur empire.

Cette demeure funeſte n'étoit éclairée que d'une lumière preſque auſſi foible qu'un crépuſcule, & qui ne ſembloit luire que pour montrer des viſages hideux, des phantômes lugubres dont l'aſpect dégoutant affligeoit les regards & portoit dans l'ame des ſentimens d'horreur & de mépris. Ils levoient ſouvent des yeux effarés pour conſidérer des rochers affreux & tremblans qui pendoient ſur leur tête, & les menaçoient ſans ceſſe de les écraſer de leur chute. Mais ce qu'il redoutient encore

plus étoit l'implacable *Némésis* qui regnoit dans ce lieu sur une trône de fer, au milieu des furies de la crainte des remors & du désespoir. Cette déesse vangéresse des crimes tourmentoit sans relâche ses coupables sujets, tantôt par des reproches sanglans, tantôt par des ironies amères, & tantôt par le ministere des *Euménides* ces cruelles filles de l'enfer, qui leur déchiroient le cœur impitoyablement.

Or les habitans de ce malheureux séjour étoient les fameux scélérats de tous les siécles, dont les noms a jamais detestés & les actions infames ou barbares ont souillé les annales de l'histoire. Ils vivent & vivront éternellement dans cette caverne, comme les hommes vertueux dans le beau temple de mémoire; mais l'immortalité qu'ils ont acquise à force de crimes est pour eux le comble de l'opprobre, & un supplice si insupportable qu'ils accepteroient comme une grace unique leur destruction & leur anéantissement. Ils se regardoient les uns les autres d'un œil défiant & farouche, & ne se parloient jamais que pour aigrir leur misère par des insultes réciproques. Quelques-uns étoient attachés contre le mur par de grosses chaines de fer qu'ils secouoient souvent avec un bruit horrible; & ce qui achevoit de les désespérer, c'est qu'ils avoient à leurs côtés leurs ennemis les plus cruels, ou les complices de leur infamie.

Ceux

Ceux que je remarquai d'abord étoient une foule de monarques & de guerriers qui n'avoient vecu que pour le malheur du genre humain, & qui auroient cru une journee perdue pour eux, s'ils ne l'euſſent marquée par quelque deſaſtre.

Là je vis tous ces rois d'inutile mémoire,
Q i faſtueux ſans fruit, magnifiques ſans gloire,
Ont fondé leur grandeur ſur un vain monument,
Sur un amas aigu de rocs & de ciment, (*a*)
Et dans ces longs travaux lâchement poli'iques
Attachent leur bonheur aux miſeres publiques.

Je

(*a*) Ces maſſes énormes étoient de tombeaux que les rois d'Egypte ſe feſoient élever. Mais aucun d'eux n'y fut inhumé. Ils ſe firent enterrer dans des lieux cachés pour derober leur corps à la vengeance publique. Pline appelle ces ouvrages *regum pecuniae otioſam ac ſtultam oſtentationem*. Quelques-uns prétendent que la politique des rois les avoit imaginés pour contenir le peuple, & pour le tirer d'un état d'oiſiveté où il auroit pu remuer, comme s'il n'y eût pas eu d'autres moyens de l'occuper plus utilement. On lit dans les antiquités de Joſephe qu'ils y employerent les Hébreux pour épuiſer & détruire la nation à force de fatigues, & il ajoute qu'en dépenſant d'ailleurs tout leur argent à ces travaux, ils croyoient pourvoir à leur ſureté, en ce qu'ils privoient leurs ſucceſſeurs préſomptifs ou d'autres princes voiſins, d'une reſſource qui auroit pu exciter ou ſervir leur ambition.

Il y a trois pyramides fameuſes entre le Delta & Memphis. Diodore dit qu'on mit vingt ans à conſtruire la plus grande, & qu'on y employa trois cents ſoixante mille ouvriers. Ce luxe des rois fut imité par les particuliers: il n'y en avoit point de ſi pauvre qui ne voulût avoir ſa pyramide. *Reges ab exemplo, &c.*

Je vis *Sardanapale*, un rouet à la main,
Qui contraint de filer de la pourpre ou du lin,
Et paré des joyaux des femmes d'Assyrie
Retraçoit à jamais son antique infamie.
Là j'apperçus encor ces tyrans effrénés,
Ces pompeux scélérats, ces monstres couronnés,
Opprobre de leur siécle, & fléaux de la terre,
Qui mépriſoient les dieux, qui bravoient le tonnerre,
Qui des peuples tremblans deſpotes redoutés
S'abreuvoient de leurs pleurs au ſein des voluptés,
Vivoient d'oppreſſions, s'engraiſſoient de rapines,
Et de leur regne impie & fécond en ruines
Signalant chaque jour par d'horribles décrets
Ne pouvoient s'aſſouvir de ſang & de forfaits.
Là déplorant ſans fin l'abus de leur puiſſance
Paroiſſoient à la fois *Buſiris* & *Mézence*,
*Arémulus* (*a*), *Ochus* (*b*), *Cambyſe* (*c*), *Phalaris* (*d*),
*Pi-*

(*a*) Roi des Latins qui ſe rendit infame par toutes ſortes de crimes & d'impiétés, & fut tué d'un coup de tonnerre dans la 18 année de ſon regne. *Oroſe* l. 1. C XX

(*b*) Artaxerxes II. ſurnommé Ochus roi de Perſe. Dès qu'il fut monté ſur le trône il fit mourir tous les princes & toutes les princeſſes de la famille royale, & il commit des cruautés inouies pendant tout le cours de ſon regne. Bagoas capitaine de ſes gardes egyptien de nation l'empoiſonna, & en vengeance de ce qu'il avoit tué Apis le dieu d'Egypte, il jetta aux chats ſon corps haché en morceaux, & de ſes os fit faire des manches de couteau, pour marquer par là ſon humeur cruelle & ſanguinaire.

(*c*) Roy de Perſe fils de Cyrus & ſon ſucceſſeur, auſſi infame par ſes vices que ſon pére fut illuſtre par ſes vertus

(*d*) Tyran d'Agrigente. Il faiſoit brûler ſes ſujets dans un taureau d'airain & aſſiſtoit volontiers à leur ſupplice, parceque cette machine rendoit les cris des malheureux comme des mugiſſemens. Pérille qui l'a-

*Pithes* (*a*), *Diomédon* (*b*), *Agatocle* (*c*), *Nabis* (*d*): Et

l'avoit inventée en fit l'essai tout le premier, & le tyran y fut à la fin brûlé lui-même par ses sujets qui étoient las de ses cruautés.

(*a*) Tyran des Sardes. Il avoit trouvé des mines d'or, & y occupoit sans rélache ses malheureux sujets. Enfin comme ils vinrent à manquer de pain, parceque l'agriculture étoit entièrement négligée, ils s'adressèrent à la femme qui touchée de compassion chercha aussitôt quelque moyen de les soulager. Le tyran faisant un voyage, elle distribua pendant son absence des lingots d'or à tous les orfèvres de l'île avec ordre d'en former des pains & des mets de toute espece, de ceux surtout que Pithes aimoit le plus. A son retour dès qu'il se fut mis à table, elle ne lui fit servir que ces mets singuliers dont la vue lui étoit fort agréable, mais ne pouvoit pas appaiser sa faim. A la fin comme il en demandoit d'autres qui fussent bons à manger elle prit ce moment pour reprocher son avarice, & l'oppression de ses sujets qui périssoient de misère. Cette leçon ingénieuse rendit Pithes un peu plus raisonnable. Il n'employa dans la suite aux travaux des mines qu'une cinquième partie de son peuple.

(*b*) Tyran d'Elée. Il périt à cette occasion dans une émeute populaire. Zénon philosophe de la même ville, & qui étoit fort en crédit dans la république, avoit conspiré contre lui. Comme on l'appliquoit à la torture, il fit signe à Diomédon de s'approcher feignant d'avoir quelque chose de secret à lui dire, & lui emporta le nez avec les dents. D'autres disent qu'il s'attacha si fort à son oreille qu'on ne put lui faire lâcher prise qu'à force de coups d'aiguillon, & qu'il cracha sa langue au visage du tyran, ce qui émut tellement le peuple qu'il lapida aussitôt cet oppresseur de la liberté. V. Diog. Laër.

(*c*) Agatocles sicilien de misérable potier de terre devint roi de Syracuse. Etant parvenu par les degrés de la milice à la dignité de préteur de cette ville, il forma le dessein de s'en rendre maître. Un jour il assembla

Et *Tarquin le superbe* artisan de supplices,
Et l'infâme *Sextus* héritier de ses vices.
Je vis non sans horreur *Marius* & *Silla*,
Et le traître assassin des fils de *Micipsa* (*a*).
Je vis ce triumvir, cet ivrogne homicide (*b*),
Esclave ensorcelé d'une reine perfide.
Puis *le bouc de Caprée* (*c*) écumant dans les fers
A côté de *Séjan* son ministre pervers:

Et

assembla le sénat & le peuple de Syracuse, comme pour déliberer des affaires publiques, & ayant donné un signal à ses soldats, il fit égorger tous les sénateurs & les plus riches citoyens, & s'empara ainsi de la souveraine puissance

(*d*) Tyran de Lacédémone. Il épuisoit le peuple par ses extorsions. On dit qu'il avoit inventé une statue automate qui ressembloit à sa femme, & qui sous des habits superbes cachoit des pointes de fer dont elle étoit toute hérissée. Il disoit à ceux qui lui refusoient de l'argent: puisque je ne suis pas assez habile pour vous persuader j'espère du moins que mon Apèga (c'étoit le nom de sa femme) vous fera entendre raison. Alors il les faisoit embrasser par la statue dont les ressorts caches mettoient en jeu les pointes de fer, & les malheureux étoient forcés de se racheter avec de l'argent ou périssoient dans le supplice. Cette poupée dont parle Rollin sur la foi de bons auteurs, & dont M. de V... le moque de son autorité privée n'est pas plus incroyable que le taureau de Phalaris, que le tonneau où fut tourmenté Régulus & que plusieurs autres pareilles inventions qui pour être singulières n'ont point encore trouvé de contradicteurs.

(*a*) Jugurtha.

(*b*) Marc-Antoine. Outre les vengeances horribles qu'il exerça pendant le triumvirat outre le meurtre de son oncle & celui de Ciceron, il disposa souverainement en orient des états & de la vie des rois, & par un abus énorme de sa puissance il fit décapiter publiquement Antigone roi des Juifs.

(*c*) Tibère Les Romains le nommoient *caprineum* à cause de ses monstrueuses débauches, par allusion

au

Et ce tigre vautré dans le sang & l'ordure
L'exécrable *Néron* l'effroi de la nature.
Là frémissoient aussi l'affreux *Caligula*,
*Domitien*, *Commode* avec *Caracalla*,
Puis *Héliogabale*, & tant d'autres encore
Que la foudre épargna, que l'univers abhorre.
Puis suivoit un troupeau de guerriers furieux,
Conquérans inhumains, ou brigands odieux,
Dont le farouche orgueil & la rage indomptée
Ont couvert de débris la terre épouvantée:
*Alaric* (*a*), *Atila*, *Bajazet* (*b*), *Tamerlan* (*c*),
*Se-*

au nom de l'île où il fesoit son séjour. L'île de Caprée ou de *Capri* est dans la mer de Toscane, vis-à-vis de Pouzzol dans le royaume de Naples.

(*a*) Premier roi des Gots Il saccagea plusieurs fois l'Italie & mit Rome à feu & à sang.

(*b*) Bajazet I. cinquième empereur des Turcs. Pour monter sur le trône il fit etrangler son frere aîné & fut le premier qui donna cet exemple barbare qui ne fut que trop suivi par ses successeurs Il fit de plus hâcher en morceaux les enfans du duc de Servie. Durant le cours de ses conquêtes dans toutes les provinces par où il passa ce ne fut que pillages, massacres, & incendies Tamerlan le vainquit & l'enferma, suivant quelques historiens, dans une cage de fer où il s'assomma de désespoir, en se donnant de la tête contre les barreaux.

(*c*) Roi des Tartares. Avec de grandes qualités il fut cruel & féroce comme la plupart de ces princes barbares, il conquit beaucoup de pays, prit Bagdat qui s'etoit soulevée & la mit au pillage. On dit qu'il y périt plus de huit cents mille habitans. Tamerlan étoit boiteux, & comme il considéroit un jour Bajazet son prisonnier qui étoit borgne: il faut dit il, que Dieu fasse bien peu de cas des empires, puisqu'il les donne à des hommes comme nous, & que ce qu'il ôte à un borgne il le rend à un boiteux.

*Sélim* (*a*), & *Mahomet* (*b*), *Thamas* (*c*), & *Gengis-Kan* (*d*);

Et

(*a*) Treizième empereur des Turcs. Il fit empoisonner son père Bajazet II, étrangler deux de ses freres, huit de ses neveux, & autant de ses principaux Bachas qui l'avoient servi le plus fidelement. Il prit dans un combat *Thomum Bey* chef des Mamelucs, & après l'avoir appliqué à la torture, il le fit pendre à une des portes du Caire. Le cours de son regne ne fut qu'une continuelle effusion de sang, tantôt des siens & tantôt des étrangers; il mourut d'un chancre dans le lieu même où il avoit livré bataille à son père.

(*b*) Tous les empereurs turcs de ce nom furent ambitieux, violents & sanguinaires. Il y en eut un [c'est Mahomet II] qui fit ouvrir le ventre à quatorze de ses pages pour reconnoître celui qui lui avoit mangé deux melons, & il eût fait eventrer tous les autres, si ces melons ne se fussent trouvés dans l'estomac du quatorzième. On entend ici le fameux imposteur de la Mecque qui a plongé la plus belle partie du monde dans l'ignorance & la superstition.

(*c*) Thamas Kouli-Kan né dans le Corasan de parens très-pauvres fut d'abord valet de chamelier, puis voleur, & ensuite chef de voleurs. Il s'acquit une espèce de réputation par ses brigandages, si bien que le roi de Perse Scha-Thamas lui donna le commandement de quelques troupes, & ne craignit point même dans la suite de le faire son généralissime. Mais il se perdit par cet excès de confiance; car Thamas Kouli-Kan ne songea plus qu'à detroner son bienfaiteur. Le roi de Perse étoit adonné au vin, & un jour qu'il en avoit bu jusqu'à perdre la raison, le général trouva moyen de le faire voir au peuple dans cet etat de turpitude. Voyez, leur dit-il, si cet homme est digne de vous commander. Cet artifice lui réussit: il fut proclamé roi sur le champ, & pour s'assurer le trône qu'il venoit d'usurper, il commença par se défaire du malheureux Scha-Thamas. Ensuite il songea à former une alliance qui

put

put le faire respecter, en corrigeant en quelque sorte la bassesse de son origine. Il épousa la fille de Scha-Sultan Houssen roi de Perse prédécesseur de Scha-Thamas, & il en eut plusieurs enfans, un entre autres qu'il fit crier entre deux aix pour avoir conspiré contre lui. Il eut d'abord bien de la peine à affermir la puissance, car à mésure qu'il subjuguoit une province, une autre se revoltoit; mais à la fin il vint à bout par sa valeur & par sa prudence de soumettre tout le royaume. Et dès qu'il s'en vit paisible possesseur, il conduisit ses troupes dans le Mogol en fit la conquête & en rapporta des richesses immenses. Tous ses soldats s'enrichirent des dépouilles de ce pays. La terreur de son nom porta l'alarme chez les Turcs & il est à croire qu'il eût renversé leur empire, s'il eût vécu plus longtems. Son favori Taki Kan s'étant révolté contre lui, il alla le combattre & l'ayant fait prisonnier, quand on l'eut amené devant lui, „ scélérat, lui dit-il, que t'a-„ vois je fait pour armer tes mains parricides contre „ moi? Tu n'étois qu'un misérable boulanger, je t'ai „ fait prince & tu payes mes bienfaits d'une si „ noire ingratitude! Mais je t'empêcherai bien dé-„ formais de te révolter contre ton souverain. Taki-„ kan lui répondit qu'il renaîtroit de sa cendre des „ vangeurs qui mettroient fin à sa tyrannie. Eh bien, „ reprit Kouli-Kan, il n'en renaîtra pas de ton sang; & aussitôt il le fit mettre hors d'etat d'avoir postérité. Depuis cette expédition, le caractère de Kouli-Kan qui avoit regné jusques-là avec assez de modération, changea entièrement. Il devint cruel ombrageux & féroce & marchoit toujours accompagné de bourreaux, faisant couper les membres le nez ou les oreilles, ou arracher les yeux à tous ceux qu'il soupçonnoit mal intentionnés ou qui avoient le malheur de lui déplaire. Il fit revêtir dans le Schirvan cinq minarets, des têtes d'une multitude prodigieuse de malheureux qu'il avoit immolés à sa fureur. Ses cruautés augmentant de jour en jour, il fut massacré dans sa tente par ses propres gardes. Cette tente & son trône qui étoient enrichis des plus précieuses dépouilles de l'orient furent pillés. On ne put jamais retrouver ses trésors, parcequ'il avoit fait égorger tous ceux dont

il

Et ce brutal *Omar* (*a*) dont l'aveugle furie
Chauffa de tant d'écrits les bains d'Alexandrie:
Et ce tyran hideux, prince des *Béduins* (*b*),
Qui remplit son palais d'élèves assassins,

Et

il s'étoit servi pour les enfouir. Ce conquérant au reste eut de très-grandes qualités. Il joignoit à une figure noble & imposante les avantages de l'esprit la valeur, la science militaire, & une memoire si prodigieuse qu'il se souvenoit, comme Themistocle, du nom de tous ses soldats Je tiens ces particularités d'un homme très-digne de foi, revenu depuis peu de l'Asie, où il les a appriles de plusieurs personnes qui ont vu & connu ce conquérant

(*d*) Fils d'un Can des Mogols. Il ravagea la terre pendant vingt deux ans, & se fit le plus grand empire dont on ait jamais ouï parler. Il étendit ses conquêtes depuis la mer de la Chine jusqu'en Allemagne.

(*a*) Omar I. second Calife des Sarrasins après Mahomet, fut un prince recommandable par toutes les vertus morales On ne le considére ici que par raport a ce zele barbare qui lui fit sacrifier à sa religion des tresors dont la perte ne sauroit être assez regretée La bibliothèque d'Alexandrie qui avoit déja été brulée dans les guerres civiles de Pompée & de Cesar, fut entiérement détruite par les ordres de ce Calife, l'an 650 de l'ere chrétienne. Amri ou Amrou son genéral en fit porter les livées dans les bains publics de la ville; & ils servirent à les chauffer pendant six mois

(*b*) On le nommoit autrement le *roi assassin* ou *le vieux de la montagne*. Il étoit tributaire du roi de Perse, & tenoit son séjour entre Antioche & Damas, dans un chateau bien fortifié où il élevoit une troupe de jeunes garçons dans tous les plaisirs les plus capables de flatter les sens, en leur faisant espérer des delices encore plus parfaites en l'autre vie, s'ils obéissoient fidélement à toutes ses volontés Il avoit soin en outre de leur faire apprendre toutes sortes de langues, afin qu'ils fussent plus en état d'exé-

Et du haut de ſa roche eſcarpée & profonde,
Maîtriſa par l'effroi, les arbitres du monde.
Puis ces aventuriers & barbares Chrétiens
Qu'entraina l'avarice aux climats indiens,
Pour éxercer au loin leur vaſte brigandage,
Et nager à leur gré dans l'or & le carnage. (*a*)

Ces viſages odieux me feſoient peur; je ne pouvois les regarder ſans frémir, & néanmoins je me ſentois comme entrainé mal-

d'éxécuter ſes ordres dans tous les pays où il jugeroit à propos de les envoyer. Ces jeunes gens avoient pour lui une déférence ſi aveugle qu'au moindre ſignal qu'il leur donnoit, ils s'étrangloient, ou ſe jettoient dans un précipice, ou ſe plongeoient un poignard dans le ſein, ils alloient gaiment aſſaſſiner les ſouverains ou tel autre ennemi qu'il leur nommoit, & rarement ils manquoient leur coup. Si l'on en croit l'auteur des *intérêts des princes*, ces emiſſaires du *ſeigneur de la montagne* étoient des eſprits mélancoliques qu'il choiſiſſoit parmi les pélerins qui étoient reçus dans ſon chateau. Il leur donnoit un breuvage aſſoupiſſant, & leur feſoit voir des anges qui leur commandoient de la part de Dieu d'éxécuter ſes ordres, en leur promettant une éternité de délices, ſi bien que ces malheureux ayant l'imagination troublée de toutes ces viſions & ſéduits d'ailleurs par une bonne ſomme d'argent couroient éxécuter ſes barbares volontés. Par ce moyen il ſe rendit maître de ſeize provinces qu'il envahit après avoir fait aſſaſſiner leurs légitimes poſſeſſeurs.

(*a*) On ne peut lire ſans horreur les cruautés que les Eſpagnols, ſous la conduite de Ferdinand Cortès, éxercerent dans ce pays. Ils en rapporterent de l'or & le mal vénérien. Le profit ne compenſe certainement pas le dommage. L'ancien monde ſe ſeroit bien paſſé de l'une & de l'autre acquiſition.

malgré moi à les considérer: il me sembloit que leurs traits répondoient en quelque sorte à leur caractère brutal & féroce. Cependant, comme ils étoient en fort grand nombre, je ne m'attachois qu'aux plus remarquables, & *Thalie* avoit toujours soin de me nommer ceux que je ne connoissois pas.

Après les tyrans dont je viens de parler je vis une multitude de scélérats renommés, infidelles à leurs alliances, perfides envers leurs amis, & traitres ou rebelles envers leur prince ou leur patrie.

Entre ces derniers j'en remarquai deux des plus signalés *Catilina* & *Céthégus*. On leur avoit donné pour compagnons inséparables, afin d'augmenter leur confusion, le gladiateur *Spartacus* (*a*), *Aniello* (*b*), & *Rien-*

(*a*) Il étoit de Thrace & fut d'abord mercénaire puis voleur & enfin gladiateur. Ensuite il lui prit envie de se signaler par une entreprise extraordinaire & ayant mis dans son complot trente hommes de son espèce, il vint à bout de lever une armée de 10000 esclaves, & ils résolurent tous ensemble de se faire déclarer libres. Ils se camperent d'abord au pied du mont Vésuve où se voyant assiégés par Clodius Glaber, ils descendirent avec des cordes faites de seps de vigne sauvage, dans l'intérieur du volcan, & sortant tout à coup par des chemins inconnus, surprirent le camp du général romain. Ils parcoururent ensuite toute la Campanie, & y commirent des ravages & des massacres horribles. Comme leur armée grossissoit de jour en jour, ils devenoient de plus en plus entreprenans & audacieux. Spartacus avec ses chefs eut l'insolence de prendre les

marques de dignités & les faiſceaux qu'on avoit enlevés aux préteurs vaincus. Il ordonnoit des funerailles magnifiques pour les commandans de ſes troupes qui avoient été tues, & feſoit combattre les priſonniers autour de leur bucher. Enfin ayant défait pluſieurs fois les Romains, ils les mirent dans la néceſſité d'employer contre eux toutes les forces de l'empire. Licinius Craſſus fut chargé de cette expédition, & les pouſſa juſqu'aux extrémités de l'Italie où ſe voyant enfermés de toutes parts, ils ſe battirent en déſeſpérés juſqu'au dernier ſoupir, & Spartacus mourut à leur tête comme un vrai général.

(*b*) En 1646. les vexations que les vicerois eſpagnols exerçoient dans le royaume de Naples ayant ſoulevé le peuple, il ſe forma un parti de ſeditieux qui ne trouvant perſonne parmi la nobleſſe qui voulût ſe mettre à leur tête, déférerent le commandement à un pêcheur nommé Thomas Aniello, & vulgairement *Maſaniello*. Sa puiſſance ne dura que 9 jours, mais dans cet eſpace de tems il l'exerça avec l'autorité du monarque le plus abſolu. Il ſe vit à la tête d'environ 200000 hommes qui lui obéiſſoient aveuglément, fit trembler la nobleſſe, & obligea la viceroi Duc d'Arcos de ſouſcrire à toutes les conditions qu'il voulut impoſer. Lorſqu'il commandoit quelque choſe c'étoit toujours ſous peine de mort, & les trompettes en publiant ſes ordonnances les annonçoient de la part de *l'illuſtriſſime Seigneur Maſaniello d'Amalfi capitaine général de Naples*, elles étoient éxécutées à la rigueur: malheur à qui oſoit y contrevenir. Un boulanger ayant été ſurpris vendant du pain trop léger de quelques onces, il le fit jetter dans un four ardent. Sa fureur s'étendit même juſqu'a des ſeigneurs de la plus haute diſtinction. Mais une domination auſſi violente finit auſſi promptement qu'elle avoit commencé. Une troupe de gens déterminés le tuèrent à coups d'arquebuſe dans une chambre du couvent des Carmes. Néanmoins le peuple voulut ſignaler ſa reconnoiſſance envers lui par des obſèques dignes des plus grands princes. Son corps fut expoſé dans l'egliſe des Carmes, ſur une eſtrade fort élevée & ſous un dais magnifique. On l'appella hautement

*Rienzi* (*a*). *Marcel* (*b*) prévôt de Paris paroiſſoit un peu plus loin. Je vis auſſi *Harpa-*

*le père de la patrie & le libérateur du peuple*, après quoi on l'enterra dans le tombeau des rois, ſans que le viceroi oſât faire le moindre mouvement pour s'y oppoſer.

(*a*) Rienzi né à Rome de parens obſcurs. Il avoit de l'eſprit & du ſavoir, & ſe ſervit de ces avantages pour devenir factieux. Il s'inſinua dans les bonnes graces du peuple, & l'ayant aſſemblé ſur le mont Aventin où Menenius Agrippa avoit autrefois calmé ſa révolte, il le harangua avec véhémence, l'exhorta à ſecouer le joug des grands, & fut ſi bien échauffer les eſprits par l'eſpoir de la liberté qu'ils lui donnerent la ſuprême autorité dans toute l'étendue du territoire qui pouvoit appartenir au peuple romain. On lui défiéra le titre de Tribun, & il ſe ſervit d'abord de ſon pouvoir pour une action fort louable; car il purgea la ville de Rome d'une foule de brigands & de ſcélérats dont elle étoit infeſtée & qui y commettoient impunément mille déſordres. Il porta enſuite ſes vices plus loin; il ſongea à ſubjuguer toute l'Italie & à la faire entrer dans la ligue qu'il appelloit *le bon état*. Il vint à bout même pour cet effet de lever une armée de 20000 hommes. Mais ſes deſſeins furent traverſés, & il perdit ſon autorité pour quelque tems. Il trouva néanmoins le moyen de ſe rétablir dans la ſuite; mais comme il devenoit plus inſolent & plus cruel à méſure qu'il voyoit augmenter ſa puiſſance, il ſe rendit odieux à tout le monde, & périt enfin dans une ſédition que les nobles exciterent contre lui. Du Cerceau a écrit ſon hiſtoire.

(*b*) Durant la priſon du roi Jean, le roi de Navarre diſputa la régence au Dauphin & ſe fit un parti conſidérable dans Paris, à la tête duquel étoit le prévôt Marcel. Cet homme violent & audacieux fit maſſacrer dans la chambre & ſous les yeux du régent trois de ſes plus fidéles miniſtres dont le ſang réjaillit ſur la robe de ce prince, & il le força lui-

page (a) de Médie, l'eunuque Narsès (b), & le Comte Julien (c), trois conspi-

lui-même d'abandonner la capitale. Mais comme il étoit sur le point d'y faire entrer les Navarrois par la porte St. Antoine, un nommé Jean Maillard capitaine d'un des quartiers de Paris accourut au milieu de la nuit, & lui fendit la tête avec sa hache d'armes.

(a) Harpage, l'un des principaux officiers d'Astyages roi de Médie, & son allié fut choisi par ce prince, pour faire mourir Cyrus son petit-fils qui venoit de naître. Harpage touché de compassion donna cet enfant à un des bergers du roi, pour l'exposer dans une forêt. Mais la femme du berger en prit soin secrétement. Dans la suite Astyages reconnut Cyrus, & se contenta de le reléguer dans la Perse. Mais il se vengea de la desobéissance d'Harpage, en lui faisant manger son propre fils dans un festin. Cyrus devenu grand fut instruit de sa naissance, & animé par les conseils d'Harpage qui cherchoit à se venger, il leva une armée en Perse, avec laquelle il vint livrer bataille à Astyages qu'il vainquit, & de cette sorte l'empire des Médes passa aux Perses.

(b) Narsès, eunuque persan de nation, général de l'armée romaine sous l'empereur Justin le jeune. Il remporta deux grandes victoires sur les Gots. Mais l'empereur ayant pris de la jalousie contre lui à cause de ses succès, lui ôta le gouvernement de l'Italie. A cette injustice qui ne l'animoit déja que trop à la vengeance, se joignirent encore les railleries insultantes de l'impératrice Sophie qui ne l'aimoit pas. Elle lui fit dire, en se moquant de son imperfection, de quitter les armes & de venir filer avec ses femmes. Narsès répondit qu'il lui ourdiroit une toile que ni elle ni l'empereur ne seroient pas en état de défaire, & appella en Italie les Lombards qui y fonderent un royaume dans cette partie que l'on appelle la Gaule Cisalpine.

(c) Julien, seigneur espagnol comte de Céuta

ſpirateurs dont la conduite criminelle ne ſauroit jamais etre excuſée, quelque ſanglans que fuſſent les outrages qui les déterminerent à la vengeance.

Enſuite paroiſſoit un nombre conſidérable de princes, des tems plus voiſins du notre, entre leſquels je diſtinguai *Céſar Borgia* (*a*), cardinal ſcandaleux, politique in-

au détroit de Gibraltar. Ayant ſu que ſa fille avoit été violée par Rodrigue roi d'Eſpagne, il s'aboucha avec Muça général de l'armée du Calife de Damas qui étoit en Barbarie, & lui promit la conquête de l'Eſpagne, s'il vouloit ſervir ſa vengeance. Muça lui donna des troupes avec leſquelles il ſe rendit maître d'une partie de l'Eſpagne, & y introduiſit les Arabes qui la ſoumirent au Calife. Mais ce perfide ne jouit pas longtems du plaiſir des s'être vengé; car Muça l'ayant ſoupçonné de quelque intelligence avec les Chrétiens, lui fit couper la tête.

(*a*) Ceſar Borgia fils naturel du pape Alexandre VI. C'étoit un ſcelérat qui méritoit mille morts, dit un auteur italien. Etant cardinal il diſſipoit en débauches & en prodigalités l'argent des indulgences. Un jour il perdit au jeu 100,000 ducats, & ſon pere dit que ce n'étoit que les péchés des Allemans. Dégouté de ſon état & jaloux de ſon frére aîné qu'il regardoit comme un obſtacle à ſon ambition, il le fit aſſaſſiner & jetter dans le Tibre. Après quoi il quitta l'habit eccléſiaſtique quoiqu'il fût diacre, & ſe ligua pour la conquête du Milanez avec Louis XII. qui le fit duc de Valentinois. Aidé des ſecours de ce prince, il prit la Romagne & le duché d'Urbin & remplit tout le païs de carnage & de déſolation. Il étoit même ſur le point de ſoumettre la Toſcane lorſque la mort de ſon pére ruina toute ſa puiſſance & mit fin à ſa tyrannie. Il ſe refugia auprès de Jean d'Albret dont il avoit épouſé la ſœur, & fut tué au ſiége du chateau de Viane.

inhumain, & tyran digne de son pére: *Louis* XI. (*a*) qui par son humeur jalouse cruel-

(*a*) Ce prince n'étant encore que Dauphin donna déja des marques de son caractère inquiet & jaloux & d'une ambition sans bornes. Il fut violemment soupçonné d'avoir fait empoisonner la belle Agnès Sorel maitresse du roi son pére. Quand il se vit sur le trône, il sacrifia tout à sa vengeance ou à ses soupçons. On dit qu'il fit mourir plus de 4000 personnes qui furent noyés, ou poignardés, ou étranglés dans les cachots. Souvent même il se donnoit le barbare plaisir d'assister aux éxécutions de Tristan. L'éxemple suivant est une preuve qu'il se jouoit sans scrupule de la vie des hommes. Le prieur du Plessis lés-tours étant allé faire un voyage de dévotion à la Terre Sainte, un jeune ecclésiastique qui le crut ou le supposa mort parcequ'il étoit vieux & qu'il ne revenoit point, eut l'adresse de se faire pourvoir de son bénéfice. Le pélerin revint néanmoins & ne cessa de supplier Louis XI. de lui faire rendre son prieuré. Le roi fatigué de ses visites ordonna à Tristan de le défaire du prieur du Plessis. Tristan se rendit aussitôt sur les lieux, & trouva le nouveau prieur qui se divertissoit à table avec ses amis. Il lui signifia les ordres qu'il avoit & le fit noyer. Le vieux prieur qui ne savoit rien de cette éxécution revint encore. Le roi surpris de voir cet homme qu'il avoit cru mort, manda Tristan, & ayant su sa mépriſe, il dit à ce bon vieillard qu'il pouvoit rentrer dans son bénéfice. Ce prince sacrifia à sa jalousie le Duc de Guyenne son frére; & quelque tems après le fou de ce duc que le roi avoit pris auprès de lui pour l'amuser, l'ayant suivi dans l'eglise de notre dame de Cléri & s'étant caché dans un coin, l'entendit faire cette priere à la Vierge: *Ah! ma bonne dame, ma petite maîtresse, ma bonne amie en qui j'ai toujours eu mon reconfort, je te prie de supplier Dieu pour moi, & être mon advocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frére que j'ai fait empoisonner par ce méchant abbé de St. Jean d'An-*

cruelle & dissimulée fut le *Tibère* de la France, & avec cela dévot jusqu'à la superstition: & *Philippe* II. (*a*) cet ambitieux & cruel monarque qui attisa le feu des guerres civiles dans ce royaume, sous le beau prétexte de la religion, pour trouver l'occasion de s'en rendre le maître, & immola à sa jalousie un fils en qui l'Espagne fondoit ses plus douces espérances.

*Louis* étoit accompagné de *Tristan*, son prévôt, son juge, son bourreau, & son compere; & *Philippe* du Duc d'Albe, (*b*) cet

*d'Angeli. Je m'en confesse à toi, comme à ma bonne maîtresse Mais aussi qu'eusse-je su faire, car il ne sejoit que troubler mon royaume. Fait moi doncques pardonner, ma bonne dame, & je sçai ce que je te donnerai.*

Le tout ayant su par-là qu'il étoit l'auteur de la mort du duc son maître, le lui reprocha à son dîner devant tous les courtisans. Mais ce fut là sa derniere folie, car il disparut lui-même peu de tems après. Voyez Brantome.

(*a*) S'il ne fut pas aussi superstitieux que Louis XI, il n'eut guere moins d'inclination à répandre le sang. On fait avec quel artifice il soutint en France les fureurs de la ligue. Il mit le comble à ses cruautés en livrant son malheureux fils Dom Carlos aux inquisiteurs qui le firent étrangler.

(*b*) Dom Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe le plus grand capitaine de son siècle, mais en même tems le plus cruel de tous les hommes. Au lieu d'imiter la prudence & la modération de la duchesse de Parme qui étoit venue à bout d'appaiser les esprits dans les Pays-bas, il ne voulut employer que la rigueur & gâta tout par cette conduite. Il établit à Bruxelles un conseil de douze personnes qui jugeoit de tout sans appel & qui fut ap-

cet affreux miniſtre de ſes vengeances, qui fit ſon entrée aux Pais-bas, précédé de roues & de gibets, & y exerça des cruautés inouies dont il ne rougiſſoit pas de ſe vanter publiquement.

Non loin d'eux j'apperçus une troupe de malheureux qui ont déshonoré le nom françois.

C'étoient les chefs & les inſtigateurs
De ces barbares zélateurs,
Qui dans leur rage fanatique
Par des aſſaſſinats croyant honorer Dieu,
Et tirant, en ſon nom, leur glaive catolique,
Firent couler en plus d'un lieu
Des fleuves de ſang hérétique.

Ces bourreaux étoient ſuivis des principaux ligueurs que l'ambition ou le faux zèle armerent contre leur patrie & contre leurs ſouverains légitimes. J'y remarquai ces fougueux enthouſiaſtes qu'on nomma

appellé *le conſeil de ſang*. Tous ceux qui comparoiſſoient à ce tribunal étoient punis ſans miſéricorde & ſans diſtinction de rang, pour peu qu'ils ſe trouvaſſent coupables. Le naturel violent de ce duc étoit encore aigri par les conſeils dangereux du cardinal Granvelle qui ne ceſſoit de l'animer à la vengeance. On l'accuſe d'avoir commis des cruautés inouies, & l'on dit qu'il ſe vanta d'avoir fait mourir plus de 18000 perſonnes par la main du bourreau. Mais quel fut le fruit de ce gouvernement impitoyable? Le duc fut rappellé en Eſpagne & les Provinces-Unies ſecouèrent le joug pour toujours, & formerent une république très-floriſſante.

nomma les *Seize*, & *Buſſi le clerc*, ce vil scélérat qui dans ces tems orageux se feïoit appeller *grande puiſſance*, & eut l'audace de conduire le Parlement a la Baſtille (*a*). Je le conſidérai quelque tems en ſilence, & me rappellai avec indignation le role qu'il avoit joué dans le monde durant nos guerres civiles.

Mais, dieux! quels monſtres s'offrirent tout a coup a mes regards! Je reculai d'horreur à leur aſpect. C'etoient le juif *Sédécias* (*b*), le comte Sébaſtien (*c*), & cinq ou ſix autres encore déteſtables parricides que l'enfer vomit en différens tems pour le malheur de la France.

Auprès d'eux paroiſſoient *Pauſanias*, (*d*) *Beſſus*,

(*a*) On l'appella le *grand pénitencier* du parlement, parce qu'il le fit jeuner cruellement à la Baſtille.

(*b*) Sédécias juif, médecin de Charles le chauve. On dit qu'il empoiſonna ce prince avec une médecine à Nantua dans le Bugey où il étoit tombé malade, & qu'il commit ce parricide à la ſollicitation des grands à qui Charles s'étoit rendu odieux par ſon faſte & parcequ'il élevoit, à leur excluſion des gens de néant, aux premiers emplois du royaume.

(*c*) Sébaſtien comte de Montecuculi, natif de Ferrare fut écartelé à Lyon pour avoir empoiſonné François Dauphin fils de François I. Ce crime ſe commit dans un jeu de peaumes de la même ville. Le malheureux italien mit le poiſon dans une taſſe pleine d'eau, pendant que le page qui l'alloit porter à ce jeune prince s'amuſoit à regarder dans le puits.

(*d*) Pauſanias un des gardes de Philippe pére d'Alexandre. Ce prince ayant refuſé de lui faire juſtice

*Beſſus*, *Nabarzane*, (*a*) *Concino-Concini*, (*b*) & *Cromwel*, ce cruel hipocrite, qui devenu le tyran de ſa patrie par le plus énorme attentat, eut l'inſolence de s'en faire appeller le *protecteur*.

Je commençai alors à me dégouter d'un ſpectacle qui ne m'offroit de toutes parts que les objets les plus funeſtes & qui ſelon toute apparence ne devoit pas finir de longtems. Car ſi le temple de gloire m'avoit paru ſi grand & ſi peuplé, ce n'étoit rien en comparaiſon de la caverne où je me trouvois, & de ſes malheureux habitans. Elle ſembloit s'étendre à meſure que nous avancions : on auroit dit auſſi que les ſcélérats s'y multiplioient, & j'étois las de me voir en ſi mauvaiſe compagnie.

ſtice d'un outrage qu'il avoit eſſuié à la cour, il le poignarda au milieu des réjouiſſances d'une fête qui ſe célébroit pour les nôces de ſa fille Cléopatre.

(*a*) Beſſus, Nabarzane Satrapes, meurtriers de Darius Codoman dernier roi de Perſe qui fut vaincu par Aléxandre.

(*b*) Maréchal d'Ancre. Il dit qu'il venoit en France pour y faire fortune ou pour y périr. Il y fit l'un & l'autre. C'étoit un très-méchant homme, & comme diſoit ſa femme, *un orgueillos*, *un préſomptuos*. Il avoit amaſſé par ſes rapines des richeſſes immenſes, & maitriſoit inſolemment la jeuneſſe de Louis XIII. On l'a ſoupçonné même d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat d'Henri IV. Il fut tué par ordre du roi ſur le pont du Louvre. La populace déterra ſon corps, le traina par les rues en lui feſant toutes ſortes d'outrages, & le pendit par les pieds ſur le pont neuf. Sa femme fut décapitée & brulée comme ſorcière.

nie. Mais *Thalie* qui pénétroit les plus secrets mouvemens de mon cœur me dit pour me consoler que j'en serois bientôt quitte, & que nous n'avions plus à observer qu'un reste de malheureux, qu'il étoit à propos que je visse encore, après quoi il me seroit libre de m'en retourner.

Je suivis donc la Déesse par obéissance & pour me distraire un peu de ma mélancolie. Elle me fit remarquer, chemin faisant, trois espèces de fous qui se ressembloient assez par le genre d'extravagance qui les a mis en réputation : *Héroſtate* qui brula le temple d'Ephèse pour s'immortaliser, *Empédocle* qui se brûla lui-même dans l'Etna pour se faire honorer comme un dieu ; & *Cardan* (*a*) qui ayant fixé l'époque de sa mort, se laissa mourir de faim pour sauver sa réputation. *Héro-*

(*a*) Cardan médecin & astrologue de Pavie. C'étoit un homme fort savant, mais qui donnoit dans les visions & les chimères, & debitoit les extravagances les plus bisarres. Il se vantoit d'avoir un demon familier, comme Socrate. Il eut la témérité de faire l'horoscope de J. C. Le père Théophile Rainaud le mettoit à la tête des athées du second ordre, qui n'osent pas tout à fait lever le masque. D'autres l'ont regardé seulement comme un superstitieux & un fanatique. Quelques-uns ont écrit qu'ayant prédit qu'il mourroit dans un certain tems, il s'abstint de toute nourriture pour confirmer sa prédiction. De Thou dit qu'on croyoit cela; mais Scaliger l'assura comme une vérité. Voyez Naudé dans son *judicium de Cardano*.

*Héroſtrate*, dont la mémoire s'étoit conſervée malgré le décret qui fut rendu pour l'abolir, déteſtoit ſon immortalité. Pour les deux autres qui n'avoient pas ſi bien réuſſi dans leur deſſein ils étoient bien punis auſſi de leur ſottiſe ; car ils ne s'étoient ſacrifiés qu'en pure perte, & n'avoient gagné a cela que la honte d'un ridicule éternel.

Enfin après avoir marché quelque tems à travers une multitude prodigieuſe de brigands, de débauchés, de femmes impudiques, de meurtriers, de ſuicides & d'empoiſonneurs célébres, nous nous arrêtames à l'entrée d'une grande voute où ſe trouvoient des malfaiteurs d'une eſpéce particuliere, mais qui ne paroiſſoient ni moins odieux ni moins humiliés que les autres. C'étoient ces ſages inſenſés qui ſe ſont fait gloire de rejetter des vérités authentiques, pour y ſubſtituer les imaginations les plus abſurdes, & ceux qui ont abuſé de leurs talens pour corrompre les mœurs.

La foudre qui éclatoit continuellement ſur leur tête par des traits rapides & étincellans leur cauſoit des frayeurs mortelles & je ne voyois pas moi-même qu'il y eût moyen d'approcher d'un lieu ſi redoutable. Mais *Thalie* ſuſpendit auſſitôt ce ſupplice, pour me donner le tems & la liberté de parcourir ce nouvel antre d'abomination.

Ceux qui y tenoient le premier rang d'ignomi-

gnominie étoient ces superbes impies de tous les siècles,

Qu'on a vus follement combattre l'existence
D'un être de qui la puissance
Dans l'ordre & la beauté de ce vaste univers
Parle aux yeux, parle au cœur avec tant d'évidence,
Et par tant d'organes divers.

Convaincus maintenant de la réalité de cet être ineffable, ils voudroient encore l'anéantir, s'il étoit possible, parceque dans l'opprobre où ils gémissent, il leur reste toujours l'orgueil & l'entêtement pour mettre le comble à leur misère.

La premiere bande de ces scélérats étoit toute composée de grecs. On y remarquoit entre autres *Diagoras (a)*, *Protagoras (b)*, *Théodore (c)*, *Epicure*, & *Lucien*. Celle

(*a*) Diagoras. Les Athéniens le chasserent pour avoir nié qu'il y eût des dieux, & mirent ensuite sa tête à prix. Un jour étant entré dans une auberge où le vin manquoit, il se mit de fort mauvaise humeur & ayant pris une statue d'Hercule qui se trouva dans la chambre, il la jetta au feu en disant: *il faut que tu serves aujourd'hui à faire bouillir notre caisine, ce sera ici le 13. & le dernier de les travaux.*

(*b*) Protagoras de portefaix il devint disciple de Démocrite. Il fut chassé d'Athènes pour avoir enseigné qu'on pouvoit révoquer en doute l'existence des dieux, & ses écrits furent condamnés au feu par un décret public.

(*c*) Théodore, surnommé l'*athée*. Il approuvoit toutes sortes de crimes & prétendoit qu'ils n'étoient honteux que par l'opinion du peuple & non par leur nature. Ses impiétés le firent chasser d'Athènes & de Cyrènes. Quelques-uns disent qu'on lui fit boire la ciguë.

Celle des modernes ne lui cédoit point en nombre. On y distinguoit *Taurellus* (*a*), *Crémonin* (*b*), *Vanini* (*c*). On y voyoit aussi *Spinosa* (*d*) qui réduisit l'athéisme en système, & *Thomas Hobbes* (*e*) dont les maximes calomnient le genre humain ou authorisent la méchanceté.

En-

(*a*) Taurellus médecin & philosophe né à Montbeliard. Les théologiens l'ont mis au rang des athées.

(*b*) Crémonini né à Cento dans le Modenois. Il est auteur d'un traité de l'ame qu'il croyoit mortelle.

(*c*) Vanini prêtre athée brulé à Toulouse. Quand on lui commanda de faire amende honorable & de demander pardon à Dieu au roi & à la justice; *je ne crois point qu'il y ait de Dieu*, répondit-il; *je n'ai jamais offensé le roi; & pour la justice, je la donne au diable*

(*d*) Spinosa athée né à Amsterdam d'un Juif portugais. Lorsqu'il se vit près de sa fin il pria son hôtesse de ne laisser entrer aucun ministre, parcequ'il vouloit mourir *incognito* C'est qu'ayant une envie extrême d'immortaliser son nom par sa doctrine monstrueuse, il craignoit de se laisser ébranler par des remontrances chrétiennes & de témoigner quelque foiblesse d'où l'on pût conclure qu'il étoit mort sans être bien affermi dans ses principes.

(*e*) Hobbes philosophe anglois. Descartes disoit que ses maximes & ses principes étoient fort dangereux, en ce qu'il suppose tous les hommes méchans & qu'il leur donne sujet de l'être. Hobbes prétendoit que dans la nature des choses il n'y a point de difference entre le juste & l'injuste, & qu'il n'appartient qu'à ceux qui gouvernent de décider si une chose est juste ou ne l'est pas. Quelques auteurs se sont élevés contre ceux qui l'ont accusé d'athéisme. Mais s'il ne fut point athée, du moins ses ouvrages feroient croire qu'il étoit indifferent pour toute religion.

Enſuite paroiſſoient deux florentins *Machiavel* (*a*) & *Ruggeri* (*b*). *Machiavel*, ce

(*a*) Machiavel ſecrétaire & hiſtoriographe de Florence ſa patrie, il fut accuſé d'avoir trempé dans une conſpiration contre les Médicis, & ſoutint la queſtion ſans rien avouer. Néanmoins il rentra en grace, & fut même fort avant dans la faveur du cardinal jules qui le combla de bienfaits Mais comme il feroit eclater dans tous ſes diſcours ſon eſprit republicain, il fut encore ſoupçonné d'avoir eu part à une nouvelle conſpiration qui fut faite contre ce cardinal. Pour le coup on lui fit grace de la queſtion, & on ſe contenta de l'abandonner à ſa miſère, & de le diffamer comme un ſcélérat, comme un homme ſans foi & ſans religion. Il a enſeigné dans ſon *prince* une politique qui fait frémir l'humanité. Les héros qu'il préconiſe dans ce livre ſont un Agatocle, un Oliverotto, & le Duc de Valentinois, deteſtables tyrans qui ne s'éleverent à la ſouveraine puiſſance que par des crimes trois fois dignes de la roue.

(*b*) Ruggeri, auſſi de Florence, aſtrologue. Il fut impliqué comme magicien, dans le procès de la Mole & de Coconas qui avoient voulu mettre ſur le trône le Duc d'Alençon frére de Charles XI. Ce fut Catherine de Médicis qui lui ſuſcita cette affaire, parcequ'il avoit trahi ſa confiance en révélant ſes intrigues au duc, auprès duquel elle l'avoit mis pour épier ſa conduite. Il ſoutint courageuſement la queſtion, & comme il ſe fut bien défendu du crime de magie, on ſe contenta de le condamner aux galères, pour donner quelque choſe à la vengeance de la reine. Dès qu'il fut à Marſeille, il s'y fit des amis par ſon ſavoir: le capitaine de ſa galère lui donna même un appartement dans ſa maiſon. Quelque tems après Catherine qui croyoit à l'aſtrologie le fit revenir à Paris, pour le conſulter dans les beſoin. Il y mourut athée comme il avoit vécu. Il ſe moqua du curé & des Capucins qui le preſſoient de ſonger à ſon ſalut, & comme on tachoit

ce barbare instituteur des tyrans; *Ruggeri* qui se donna pour un grand astrologue, & ne prévit pas cependant qu'il seroit un jour condamné aux galeres. Ce malheureux portoit encore les anneaux de la chiourme, comme un monument de ses crimes & de son ignominie.

Je remarquai aussi dans cette troupe deux François *Boindin*, & l'infame Théophile, (*a*) qui corrompit l'heureux naturel du jeune *des Barreaux* (*b*).

Ceux

choit afin de l'intimider par la crainte de l'enfer & des jugemens de Dieu, „ vous êtes bien fous, „ répondit-il, de venir m'entretenir de ces chimeres. „ Allez, croyez moi, il n'y a point d'autres diables „ que les ennemis qui nous tourmentent dans ce „ monde, ni d'autre dieu que les princes & les „ grands seigneurs qui seuls peuvent nous faire du „ bien". Son corps fut traîné sur une claye & jetté à la voirie.

(*a*) Theophile, surnommé Viaud. Accusé d'avoir composé *le Parnasse satyrique*, il prit la fuite pour se dérober aux poursuites de la justice qui le fit brûler en effigie. Quelque tems après il fut pris au Catelet & ramené a Paris où on l'enferma dans la tour de Montgommeri. Mais le parlement ayant éxaminé de nouveau son affaire se contenta de le condamner au bannissement.

(*b*) Vallee seigneur des Barreaux, disciple du poëte Theophile. C'étoit un des plus beaux esprits de son tems, mais livré entierement à ses plaisirs. Il aimoit les femmes & la bonne chére, versifioit très-agréablement, & étoit si sensuel qu'il changeoit de climat dans toutes les saisons. Un jour étant à diner avec M d'Elbène, il lui présenta un morceau choisi que celui ci refusa de manger

Ceux qui suivoient, étoient une foule d'impies à peu près de la même troupe, où l'on voyoit une *Simon* (*a*), *un Carpocrate* (*b*), un *Bazilides* (*c*) un *Manès*

en s'excusant sur la délicatesse de son estomac. „ Quoi! Monsieur, lui dit des Barreaux, êtes-vous „ de ces fats qui s'amusent à digérer"? Une autrefois comme il étoit encore à table avec le même, en tems de carême, on leur servit une omelette au lard. Il survint un orage accompagné de grands coups de tonnerre qui faisoient trembler toute la maison. Des Barreaux prit le plat & le jetta par la fenêtre en disant: voila bien du bruit là haut pour une omelette. Il vécut en epicurien, comme son maître, mais il mourut dans de grands sentimens de pénitence, & d'une manière très-édifiante. Il fit dans une maladie le fameux sonnet connu de tout le monde:

*Grand Dieu tes jugemens &c.*

(*a*) Simon surnommé le *magicien de Samarie*, hérésiarque du tems des Apôtres, qui se faisoit appeller *la grande vertu de Dieu.* Il permettoit toute sortes d'impuretés, même contre nature & enseignoit que les femmes pouvoient être communes. Il nioit la resurrection des corps & poussoit l'extravagance jusqu'à vouloir faire passer sa concubine pour le St. Esprit.

(*b*) Carpocrate hérésiarque du II siècle natif d'Alexandrie. Il nioit la divinité de J. C. la résurrection des morts, & rejettoit l'ancien testament. Il enseignoit de plus qu'il n'y a aucun mal dans la nature, & qu'il ne consistoit que dans l'opinion des hommes. Il eut un fils nommé Epiphanes qui enchérit encore sur ses impiétés.

(*c*) Basilides hérésiarque d'Aléxandrie, disciple de Simon le magicien. Il débita les réveries les plus impies & les plus absurdes. Il disoit qu'il étoit permis de se livrer à toutes sortes de

nès (*a*), & plusieurs autres chefs de secte qui ont infecté l'univers de leur abominable doctrine.

Je vis ensuite ces écrivains dont la plume guidée par la passion & dévouée au mensonge a défiguré l'histoire. Le vindicatif *Fra-Paolo* (*b*), *Buchanan*

de voluptés. Il employoit les images de lire & pratiquoit la magie comme son maître. Il prétendoit que le fils de Dieu n'avoit eu qu'un corps phantastique, qu'il n'étoit pas mort, & qu'il avoit éludé la fureur des Juifs en donnant sa figure à Cimon le Cyrénéen qui avoit été crucifié à sa place.

(*a*) Manès hérésiarque du III siècle né en Perse. Son premier nom étoit Curbicus, il le changea ensuite en celui de Manés. Il fut d'abord esclave chez une veuve qui lui remit les livres de Térébinthus, où il puisa ses erreurs. Il se disoit apôtre, & se donnoit pour le St. Esprit. Il enseignoit qu'il y avoit deux principes souverains & indépendans, l'un bon & l'autre mauvais, admettoit la métempsicose de Pytagore, nioit la résurrection, condamnoit le mariage, & permettoit à ses sectateurs de se plonger dans toutes sortes de voluptés. Il enseignoit de plus que J. C. n'avoit eu que les apparences d'un corps & qu'il étoit le serpent qui avoit tenté Eve. La secte des Manichéens la plus monstrueuse qui ait jamais été, se soutint dans l'Afrique, dans l'Arabie, & dans l'Egypte pendant plus de 200 ans.

(*b*) Fra-Paolo Sarpi de Venise, moine servite. C'étoit un excellent écrivain & de beaucoup de savoir. Mais les réflexions qu'il a semées dans son histoire du concile de trente, n'annoncent pas qu'il eut des sentimens fort orthodoxes. La satyre d'ailleurs qui regne dans cet ouvrage décèle un cœur ulceré qui n'est occupé que de sa vengeance. Frere Paul visoit à la pourpre romaine. On lui avoit fait es-

*nan* (*a*), insigne calomniateur des *Stuarts*, *Larrey* (*b*), *Leti* (*c*), & *Varillas* (*d*) étoient dans cette troupe.

Par

espérer un chapeau de cardinal, & on ne lui avoit pas tenu parole. Pouvoit-il pardonner cette injure? On sait de quoi la vengeance est capable & surtout dans un moine ambitieux.

(*a*) Buchanan écossois, auteur d'une histoire d'écosse où Marie Stuart est horriblement maltraitée. Il avoit loué autrefois cette princesse qui lui avoit fait beaucoup de bien, & dès qu'elle cessa d'être heureuse, il changea de ton, & eut la lacheté de déchirer celle qu'il eût dû vanger ou défendre par ses écrits. Mais l'histoire d'Ecosse n'est pas le seul monument de son ingratitude. Il composa contre cette reine infortunée un autre libelle encore plus affreux, intitulé *de Maria Regina Scotorum, totaque ejus contra regem conspiratione.*

(*b*) Larrey calviniste né dans le pays de Caux. Il se servit fort peu des mémoires qu'on lui avoit envoyés de France pour son histoire de Louis XIV, & la composa presque toute sur des gazettes publiées en Hollande. Qu'on juge par là de son autenticité.

(*c*) Léti né à Milan. Il embrassa le calvinisme à Lauzanne. En Angleterre il écrivit l'histoire du pays avec une licence si effrénée qu'il s'en fit chasser. C'étoit un homme sans mœurs & sans conduite, & une plume vénale qui s'offroit à tous les princes de l'Europe, & leur promettoit l'immortalité, pourvu qu'ils lui donassent du pain. Il écrivoit en faveur du roi de France quand on le payoit bien, & chantoit la palinodie quand on le payoit mal.

(*d*) Varillas historien infidele. Il n'y a presque que des fausſetés dans son histoire de France, & il ne

Par un arrêt plein d'équité,
Un opprobre éternel a flétri leur mémoire.
Car ſi le vrai doit être reſpecté,
C'eſt la plus ſainte loi pour qui traite l'hiſtoire.
Mentir eſt une lacheté;
Mais mentir au public eſt une atrocité.

Ils étoient ſuivis de quelques fabricateurs de libelles ou d'anecdotes injurieuſes contre les perſonnes du premier rang, & ſouvent les plus irréprochables. Après quoi paroiſſoit la troupe des écrivains laſcifs, obſcènes, & licencieux:

Ces reptiles impurs nés du ſang de Python,
Qui corrompant le ſuc des fleurs que l'Hélicon
Fait éclore ſur ſes rivages,
Pour l'ornement de la raiſon,
Et pour les délices des ſages,
En ont pétri le funeſte poiſon
Qu'on reſpire dans leurs ouvrages.

La plupart avoient le front cicatriſé de marques ignominieuſes, & s'efforçoient en vain de les cacher ſous une couronne d'ivraye entremélée de ciguë & d'aconit, qu'ils portoient en guiſe de lauriers. Mais malgré leur humiliation, la débauche & l'impudence ſembloient encore ſe peindre dans leurs regards.

*Pé-*

ne ſe fait point de ſcrupule de ſuppoſer des mémoires qu'il cite comme s'ils avoient exiſte.

*Pétrone*, *Apulée*, & *Catulle*, *l'Arétin* (*a*), *Chorier* (*b*) & *Béverland* (*c*) se faisoient remarquer parmi tous les autres.

(*a*) L'Arétin né a Arezo, connu par les écrits les plus infames, & par l'impudence avec laquelle il faisoit des satyres contre les princes dont il se disoit le fléau. On lui fit cette épitaphe:

*Chi giace l'Aretin poëta tosco,*
*Chè d'ogni disse malo, fuor di Dio,*
*Scuzandosi col dir, io no lo cognosco.*

Cette épitaphe a été ainsi paraphrasée par la monnoye:

Le tems par qui tout se consume,
Sous cette tombe a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans & les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas,
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphême,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

(*b*) Chorier avocat de Grenoble. Il fit un livre infame en latin qu'il publia sous le nom de l'illustre Louise Sigée de Tolède. *Aloisiae Sigeae Toletanae satyra sotadica.*

(*c*) Béverland protestant né à Middelbourg en Zélande. On ne connoit de lui que des ouvrages obscénes & remplis d'impiétés. Il est auteur de celui qui a pour titre: *de jure solutae virginitatis*, & d'un autre intitulé *de prostibulis veterum.*

tres. Enſuite venoient *Boccace* (*a*), *le Pogge* (*b*), *Grécourt* (*c*), & *Verville* (*d*).

Il me parut que *Thalie* ſouffroit à la vue de tous ces perſonnages; auſſi nous ne nous arrêtames que fort peu de tems à les conſidérer.

Quant

(*a*) Boccace fils d'un pauvre payſan de Florence fut diſciple de Petrarque qui lui ſervit de pére. Il eſt auteur du Décaméron, ouvrage dangereux pour les mœurs, & plein de railleries contre la religion.

(*b*) Le Pogge, Poggio Bracciolini auſſi de Florence. Il fut ſecrétaire de pluſieurs papes, & precepteur de Pierre de Médicis. Il eſt auteur d'un recueil de contes fort licencieux qu'il compoſa, dit-on, pour dégourdir l'eſprit de ſon élève, & pour réveiller ſa peſanteur naturelle. Voila aſſurément un moyen d'inſtitution bien étrange.

(*c*) Grécourt chanoine de St. Martin de Tours ſa patrie, auteur du *Philotanus*, & de pluſieurs autres ouvrages en vers où il s'exprime avec une licence & un ton de débauche qui révoltent.

(*d*) Verville Béroald, ſeigneur de Verville né proteſtant quitta ſa religion pour ſe faire catolique. Mais la religion romaine n'eut aſſurément point à ſe féliciter d'une pareille acquiſition. Verville devenu chanoine de Tours la déshonora par des écrits qui donnent fort mauvaiſe opinion de ſes mœurs. Il fit en proſe *le moyen de parvenir*, ouvrage extrémement licencieux dont quelques contes ont été rimés par Grécourt. Voila en vérité deux chanoines de Tours bien édifians! On dit néanmoins que ce dernier ſe mêloit quelquefois de prêcher; mais ſes ſermons étoient bien moins la morale de l'Evangile, que la ſatyre des femmes, quoiqu'il les aimât fort. Le bon apotre!

Quant au reste de la troupe ce n'étoit plus qu'un tas d'écrivains plagiaires, ou détracteurs jaloux du vrai mérite, tels qu'un *Zoïle*, un *Bavius*, un *Mevius*, un *Gacon* (*a*), l'auteur de l'Ænéidomastix (*b*), celui de la *Télémacomanie* (*c*), & celui du *Lutrigot* (*d*).

Il y en avoit un entre autres des plus mépriſés & des plus ridicules: c'étoit ce pe-

(*a*) Gacon ſurnommé le *poëte ſans fard*, né à Lyon. Il étoit déja aſſez décrié pour ſes mauvais vers: mais ſon *Anti Rouſſeau* a mis le comble à ſon infamie. On ne ſauroit lire ſans indignation les injures plattes & groſſieres qu'il vomit dans cet ouvrage contre l'Horace françois, dans les moments les plus cruels de ſa diſgrace.

(*b*) L'auteur de cet ouvrage qui ſignifie le fouet de l'Enéide eſt appellé *Carbilius Pictor* dans la vie de Virgile.

(*c*) Faydit prêtre de Riom en Auvergne, auteur d'un traité ſur la Trinité qui le fit mettre à St. Lazare, & de la Télémacomanie qui lui valut l'indignation publique. Il eut ordre du roi de ſe retirer dans ſon pays où il mourut.

(*d*) Le Lutrigot eſt un poëme pitoyable en 10 chants que fit Bonnecorſe pour ſe vanger de Boileau, qui dans ſon Lutrin avoit parlé avec mépris d'un de ſes ouvrages, intitulé *la montre d'amour*. Boileau lui répliqua par cette épigramme:

Venez Pradon & Bonnecorſe,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix;
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent:
Liniere & Perrin vous attendent.

petit *Bathyllus*, qui profitant du silence modeste de Virgile, fit un distique (*a*) que ce

(*a*) Auguste donnant des spectacles au peuple pendant plusieurs jours dans un tems où il pleuvoit toutes les nuits, Virgile en prit occasion de faire les vers dont il s'agit:

*Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane.*
*Divisum imperium cum Jove Caesar habet.*

*Il pleut toute la nuit, & les spectacles recommencent dès le matin: César partage l'empire avec Jupiter.* Il afficha ces vers à la porte du palais d'Auguste sans se nommer dans cet écrit. L'empereur les gouta fort, & voulut en connoître l'auteur. Comme personne ne se déclaroit, un certain Bathyllus eut l'audace de se les attribuer & en fut récompensé. Alors Virgile crut devoir les revendiquer par une nouvelle affiche où on lisoit *sic vos non vobis.* Ces mots répétés quatre fois en colomne. C'étoit comme une enygme qu'il proposoit à deviner. Quelques jours après il afficha de nouveau le distyque *nocte pluit totâ*, avec ces cinq autres vers écrits au dessous:

*Hos ego versiculos feci; tulit alter honores,*
*Sic vos non vobis nidificatis aves.*
*Sic vos non vobis vellera fertis oves.*
*Sic vos non vobis mellificatis apes.*
*Sic vos non vobis fertis aratra boves,*

Par là on reconnut le véritable auteur du distyque, & l'effronté Bathyllus fut couvert de confusion.

Ces derniers vers ont été parodiés par un badin qui fait ainsi parler le galant d'une épouse infidelle:

*Hos ego filiolos feci; tulit alter honores.*
*Sic vos non vobis &c.*

ce grand poëte avoit fait un jour à la louange d'Auguſte, s'aviſa de s'en donner pour l'auteur & en ſurprit la récompenſe.

Cependant en parcourant ces différens ordres de lettrés célébres par leurs infamies, nous nous trouvames inſenſiblement à l'iſſue de la caverne, & je vis avec plaiſir que le moment de notre retraite étoit arrivé. Déja nous nous approchions de cette embouchure, lorſque je fus arrêté par un bruit ſubit & extraordinaire qui me fit treſſaillir d'effroi. C'étoit une nuée de harpies, de corbeaux, d'orfrayes, de chauveſouris, & d'autres oiſeaux lugubres & immondes, qui aſſiégéoient la porte, & qui tout à coup battant des ailes & pouſſant des cris horribles, ſembloient vouloir nous diſputer le paſſage. *Thalie* les écarta, & l'on juge bien que je ne me fis pas preſſer pour ſortir. Je me crus tiré des enfers. Mais a peine fus-je rendu à la lumiere, qu'ayant tourné la tête pour obſerver l'extérieur de cet infame ſéjour, au lieu de ce que je m'attendois à voir de ſiniſtre, j'apperçus de nouveau la brillante façade du temple de mémoire, telle qu'elle m'avoit paru d'abord, quand j'arrivai ſur la montagne. Jamais ſurpriſe ne fut ſi agréable. Cet aſpect conſolant chaſſa de mon eſprit les idées noires & affligeantes dont il venoit de ſe remplir dans la caverne, & le remit en un inſtant dans l'aſſiette la plus douce & la plus tranquille.

*Tha-*

*Thalie* ayant gardé quelque tems le silence, me parla en ces termes : Vous avez vu, mon cher Sylvius, cette multitude prodigieuse d'aspirans qui sont sur la route du temple de mémoire. Ils ont tous les mêmes espérances, mais il s'en faut bien qu'ils ayent tous les mêmes droits pour y être admis. A peine y en a-t-il dix sur chaque mille, qui puissent prétendre raisonnablement à cet avantage. Tels se flattent d'ailleurs d'y obtenir une place distinguée, qui seront relégués dans l'horrible caverne dont vous venez de sortir, pour y partager l'opprobre éternel de leurs semblables.

Vous avez vu, comme on sait apprécier ici le mérite d'un chacun. C'est surtout aux grands de la terre & aux hommes célèbres à redouter les jugemens de l'avenir. Dans cet océan de vanités & de misères où les humains flottent sans cesse au gré de leurs passions, la vertu se trouve environnée de tant d'écueils qu'il lui faut bien de la constance & de la précaution, pour s'en garantir. C'est le terme de la vie qui décide de la réputation. Tant qu'ils sont enveloppés dans la matiere, le sage, le héros peuvent faire un faux pas, & voir flétrir leur gloire irrévocablement. Pour vous quelque soit l'obscurité où vous vivez dans le monde, & votre indifférence pour les éloges de la postérité, aimez

aimez toujours la ſageſſe: elle-même eſt ſa récompenſe.

De vérité, de bonté, de juſtice
Fortifiez votre eſprit combattu,
Et montrez-vous toujours pour la vertu
Un mur d'airain contre l'aſſaut du vice (*a*).

Défiez-vous ſurtout des amorces de la fortune Il vaut mieux ſouffrir conſtamment ſes rigueurs, que d'avoir à rougir de ſes bienfaits. L'indignité de la plupart de ſes favoris eſt ſi manifeſte que c'eſt s'avilir en quelque ſorte que d'aſpirer à des avantages dont la diſtribution fait ſi peu d'honneur a ſon diſcernement.

Voulez-vous avoir part un jour à ſa faveur,
Rampez, ſoyez fripon, uſurier ou fauſſaire:
N'ayez ni foi ni loi, ni principes d'honneur,
Et de vôtre patron complaiſant mercénaire,
Cultivez ſes penchans, ſes goûts & ſon humeur,
Voila l'eſſentiel & le point néceſſaire.
Mais qui ſuit de l'honneur les ſentiers peu battus,
Qui ferme dans le bien fuit un luxe coupable
Qu'il s'attende à croupir au ſein de ſes vertus:
La fortune eſt pour lui toujours inéxorable.

Au reſte n'eſt-il pas ſuffiſamment dédom-

(*a*) *Hic murus aheneus eſto,*
*Nil conſcire ſibi, nullâ pallescere culpâ.*
HORACE.

dommagé par cet avantage précieux que ne connut jamais l'opulence coupable, par la tranquillité dont il jouit intérieurement? S'il n'a point de domaine en propre, il n'en eſt que plus libre & plus maître de lui-même. Il eſt aſſez riche, parcequ'il déſire peu. Son bonheur eſt pur ſimple & indépendant; & s'il ne tient rien de l'aveugle déeſſe, il ne craint rien de ſes caprices & de ſon inſtabilité.

Cultivez donc toujours en paix,
Loin de l'intrigue & de l'envie
Cette douce philoſophie
Que vous tenez de nos bienfaits.
Tandis que la foule importune
Offre avec tant d'avidité
Sur les autels de la fortune
L'encens de la cupidité,
Fuyez l'idole & ſes entraves,
Fuyez ſes vils adorateurs;
Elle regne ſur des eſclaves,
Et l'on regne avec les neuf ſœurs.
Que nos leçons, notre aſſiſtance
Faſſent vos plaiſirs les plus doux!
Le tems ce deſtructeur jaloux
Vous défend toute autre eſpérance (*a*).
Pouvoir, dignités, opulence,
Tout tombe, & périt ſous ſes coups;
Mais la ſageſſe, & l'innocence
Sont immortelles, comme nous.

*Thalie*

(*a*) Vitae ſumma brevis ſpes nos vetat inchoare longas.

HORACE.

*Thalie* ayant parlé de la sorte disparut à mes yeux, ainsi qu'une vapeur que le vent emporte & dissipe dans l'air, & moi je me retrouvai dans mon cabinet, auprès de mes livres, bien étonné de tout ce que je venois de voir & d'entendre, & plein de reconnoissance pour les bontés de la Déesse qui m'avoit fait faire à si peu de frais & en si peu de tems, un si grand & si curieux voyage.

FIN.

# VISION

DE

SYLVIUS

# GRAPHALETES

OU LE

# TEMPLE DE MEMOIRE.

TOME SECOND.

# VISION

DE

SYLVIUS

# GRAPHALETES

OU LE

## TEMPLE DE MEMOIRE.

TOME SECOND.

*Contenant les poésies de Monsieur G***.*

A

LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXVII.

# POESIES

## DE

## MONSIEUR G***.

### LETTRE

*à Madame S. M. D S. Dame de Migette.*

MADAME,

J'Attendois que je fusse un peu orienté dans cette ville, pour vous tenir la promesse que je vous ai faite. Paris pour les gens de province est un nouveau monde: j'ai d'abord été étourdi de son fracas; mais maintenant que je commence à m'y accoutumer & à respirer plus librement, je vais vous faire la relation de mon voyage avec le plus d'exactitude & de fidélité qu'il me sera possible.

L'ennemi me suivit partout depuis Be-

 san-

façon, je m'étois fait une douce habitude de vous voir & de vous entendre: j'ai senti dans la suite qu'il me manquoit un si charmant vis-à-vis. Je ne me promettois pas en quittant ma patrie une si flatteuse rencontre: le bien qu'on m'avoit dit de vous me donnoit une extrême envie de vous connoître, & je ne comptois pas avoir cet honneur de longtems.

Déja nous avions passé Plainoiseau.

Le conseiller gesticuloit,
Parloit tout bas, & ruminoit
Son chopin, ou ses clémentines;
L'abbé dépechoit ses matines
Et la dame l'interrompoit.
L'un regardoit par la portiere,
L'autre prenoit sa tabatiere;
Déjà le sommeil me gagnoit
Sur un jupon qui me servoit
De coussinet & de litiere;
La bonne dame m'atayoit
De son gros buste de tripiere;
Mais un nuage de poussière,
Sous la voiture s'égayoit,
Et l'aquilon dans ma paupiere,
Tout aussitôt le balayoit.
On s'arrête, & je me reveille,
J'apperçois la face vermeille
Du fameux pasteur de Mantri,
Poëte, orateur admirable,
Convive brillant & fleuri,
Il venoit de quitter la table,
Enfants, s'écrioit-il, buvons,
En versant un jus délectable,

Et

Et lui de trinquer, comme un diable,
Et d'exciter nos échansons.
Enfin nous goutons sa doctrine,
Et tout remplis de son transport,
Nous fesons lever la courtine,
Et saisissons un rouge bord;
Le cocher surtout s'enplumine.
Le pasteur étoit entouré
D'un escadron frais tonsuré
Des plus modestes néophites,
Et de vicaires parasites.
Nous avions bu deux ou trois coups,
Quand un abbé d'un maintien doux
Se guinda dans notre voiture,
Et prit séance parmi nous
Près de l'autre cléricature.
Alors nous fesons nos adieux
Au digne pasteur du village,
Qui fesoit toujours de son mieux
Pour retarder notre voyage.
Adieu, curé, vivez en paix,
Servez Dieu, chantez ses louanges,
Prêchez son culte, & buvez frais;
Puisse-t-il bénir à jamais
Et vos moissons & vos vendanges.

Nous arrivames un quart d'heure après dans un village, dont j'oublie le nom & où néanmoins je voudrois avoir laissé un monument de la plus heureuse époque de ma vie; car ce fut là que j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois. Je demandai d'abord avidement qui vous étiez, & quelqu'un de la compagnie [je ne sais si ce fut l'abbé qui venoit d'en-

trer] me répondit à peu près en ces termes.

C'eſt une aimable chanoineſſe
Dont l'enjoûment & la ſageſſe
Sont célébres dans ce canton,
Et dont le gout ſouvent préfère
Les concerts du ſacré vallon
Aux gaudés de l'antiphonaire,
Les neuf vierges de l'Hélicon
Aux chaſtes ſœurs du monaſtère,
Et l'entretien d'Anacréon
Au frivole & grave ſermon
Du directeur le plus auſtére.

J'allois vous deviner en vérité, ſi on ne m'eût pas dit votre nom; car un avocat de votre voiſinage m'avoit ſouvent repeté quelque choſe d'aſſez reſſemblant à cet éloge en abregé. Vous vintes prendre place dans le caroſſe, & le hazard vous fit aſſéoir de mon côté. Ce que vous dites d'abord m'enchanta, & j'étois bien en peine de tenir ma partie dans la converſation. La joye, le reſpect, & je ne ſais quel autre ſentiment mettoient dans mes penſées un ſi grand déſordre, que je ne pouvois leur donner ces expreſſions vives & animées qui font le plaiſir des entretiens & tout l'agrément des voyages. Je vous conſidérois avec attention, & diſois en moi-même.

Que ſervoit-il à Cupidon
D'armer les yeux d'une nonette

Du

Du plus beau feu de ſon brandon,
Pour l'enſevelir à Migette ?
Elle eût pu faire l'ornement
De la plus illuſtre famille ;
C'eſt bien dommage aſſurément
Qu'elle ait fait vœu de reſter fille.

J'étois ſi occupé de vous voir que je ne m'appercevois pas du cahot qui fatiguoit beaucoup les autres.

Alors je voyageois ſur l'aile de Pégaſe,
Et votre chienne de dépit,
Pour ſe vanger de mon extaſe
Se mit à ronger mon habit.

Il ſemble que les animaux qui vous approchent perfectionnent leur inſtinct. Cette chienne apparemment étoit fachée que je vous trouvaſſe aimable ; comme elle ne veut aimer que vous, elle ne voudroit pas partager ce ſentiment, même avec un être raiſonnable.

Nous fimes le reſte du voyage de Beſançon ſans aucun autre evénement mémorable, ſi ce n'eſt que notre caroſſe s'embourba à une lieue de Quingey, & que nous fumes obligés de deſcendre.

La groſſe madame reſta,
Et le cocher jura, peſta,
Et nous de bondir dans la plaine,
Et de courir la pretentaine.

Phébus nous honoroit de ſes plus chauds
regards,
Tant que les grillons, les lezards
Se tenoient clos dans leur garenne.
Je vous plaignois aſſurément,
Mais vous marchiez ſi leſtement
Que jamais la belle Camille,
Quoiqu'en diſe le bon Virgile,
Ne marcha ſi légerement.

Après avoir ſéjourné quelques jours à Beſançon pour voir toutes mes connoiſſances, je me remis dans la voiture publique avec deux marchands S... ſi brutalement taciturnes, ſi lourdement enfoncés dans la matière que je les pris pour des êtres mitoyens entre les créatures humaines & les brutes, ou pour des automates dont les reſſorts ſe debandoient. Peut-être s'étoient-ils d'abord effarouchés de ma préſence; je ne ſais quel bourgeois de Beſançon, leur ayant fait compliment de ce qu'ils ſe trouvoient en la compagnie d'un homme dont la converſation leur ſeroit infiniment agréable, ils me prirent apparemment pour un bel eſprit, pour un perſonnage extraordinaire avec lequel ils n'avoient aucun rapport, & ne devoient nullement communiquer. Je ne ſais même s'ils ne me ſoupçonnerent de négromancie en me voyant entre les mains un livre d'expériences phiſiques rempli de figures, qui auroit bien pu leur paroître un grimoire, & ce qui étoit plus ca-

capable encore de fortifier leur conjecture, c'eſt que je recommandois dans tous les logis, qu'on ne mit guéres de ſel dans nos viandes. Quoiqu'il en ſoit, je continuai toujours de les imiter dans leur ſilence opiniatre. Un journaliſte plus exact vous détailleroit bien d'autres circonſtances particulieres, & vous diroit, comme Horace ou Chapelle,

Quel pain on lui ſervoit à table,
Si tel vin étoit déteſtable,
Tel morceau tendre & ſucculent,
Ou tel ragoût impertinent:
Si les couſins & le ramage
Des grenouilles d'un marécage,
Ou l'inutile ſouvenir
De quelque infante du village
L'avoit empêché de dormir.
Et ſi pour hater le ſervice,
Et rôtir un maigre chapon,
Quelque étourdi de marmiton
Avoit penſé bruler l'office,
Son maître, & toute la maiſon.

Mais j'ai l'eſprit ſi diſtrait que je paſſe ſur bien des choſes curieuſes, & ne ſaiſis que celles qui me frappent le plus.

Je trouvai à Auxerre un militaire de ma connoiſſance qui m'offrit une place dans ſa chaiſe, ce que j'acceptai ſans répugnance, comme vous le pouvez bien juger, pour me ſauver de l'ennui qui m'avoit aſſaſſiné jusques-là; mais quand

nous fumes à Corbeil, mon homme étant réſolu d'y paſſer huit jours pour quelques affaires, je pris le coche d'eau.

J'y trouve un moine à large échine;
Un avocat à plate mine,
Un nouvelliſte grand parleur,
Deux preſtolets, une béguine,
Trois tabarins, un enrôleur.
Une intendante de cuiſine
Baiſoit à faire mal au cœur,
Un angola grand miauleur
Qui déchiroit ſa mouſſeline.
Une bégueule en manteline,
Au teint jonquille, aux yeux diſtraits,
A la chevelure argentine;
Et fort piquante à cela près,
Vint me confier les ſuccès
Qu'elle eut au royaume du Tendre,
Et mille autres rares ſecrets
Que j'ecoutai ſans les entendre.

Ainſi je ne puis vous regaler du détail curieux de ſes avantures. Tout ce que je puis me rappeller ſeulement c'eſt que trois gardes du corps, ſix chevaux-legers, une demi douzaine de petit-colets avoient rongé leur frein de compagnie ou ſucceſſivement dans la baſſe-cour de cette nouvelle Circé: je crois, Dieu me le pardonne qu'elle n'eût pas été fachée de me mettre en ligne de compte;

Mais l'aſſemblage hétéroclite
De ſes traits croqués au hazard

Me

Me feſoit baiſſer le regard,
Et quelques flots de pituite
Sans ceſſe interrompant le cours
De ſa confidence maudite,
Mettoient en fuite les amours
Qui loin de m'offrir du ſecours
Rioient de ma peine ſecrete,
Et prenant un plaiſir malin
A me laiſſer ſur la ſellette,
Se retranchoient ſous la cornette
D'un petit minois clandeſtin
Dont le modeſte voiſinage,
Et le regard tendre & diſcret,
M'eut ſoulagé du verbiage
De la Pecque qui m'étouffoit.

Par bonheur un cadet de Gaſcogne s'étant venu méler à notre converſation, & diſcourant à la manière de ſon pays, c'eſt-à-dire parlant beaucoup & avec un ton plein de ſuffiſance, je lui laiſſai bientôt donner carrière à la volubilité de ſa langue, & comme la dame paroiſſoit fort attentive à ſes diſcours, je battis doucement en retraite, & fus m'établir près de la jeune demoiſelle, dont je viens de parler, bien réſolu de ne pas déſemparer de toute la journée. Ma petite voiſine étoit auſſi reſervée que l'autre étoit babillarde; elle me répondoit fort laconiquement, ſoit qu'elle ſe défiât de ſon peu d'experience, ſoit qu'elle fut toute occupée du nouveau genre de vie qu'elle alloit mener. La vieille duegne qui lui ſervoit de

guide & de truchement, m'apprit qu'elle étoit de .... & qu'elle alloit être pensionaire dans un couvent de Paris. En vérité, lui dis-je, c'est une manie bien singuliere que d'envoyer les filles dans un couvent de recluses pour y apprendre la manière de se conduire dans le monde, comme si le cloître étoit une espèce d'académie mondaine, où elles dussent faire indispensablement leurs exercices, & que la maison paternelle ne fût pas une assez bonne école pour leur former le cœur & l'esprit? C'est un abus, croyez moi; car elles reviennent chez leurs parents, souvent plus fades & plus ridicules que les converses avec qui elles se familiarisent, le cœur vuide de sentiments, & l'esprit gâté de niaiseries monachales qui les rendent, toutes nubiles qu'elles sont, de très-sottes créatures avec le plus joli minois du monde.

Mais peut-être qu'ils ont raison
Tous ces bons peres de famille,
D'écarter un jeune tendron,
Et de l'enfermer sous la grille
Loin de leur profane maison;
Car souvent le dieu d'Amatonte,
Dans un champ qu'il trouve fleuri,
Moissonne toujours à bon compte,
Et le reste est pour les mari.
Mais au fond d'un cloître sauvage
Dont jamais l'amour n'oseroit
Forcer le mur ou le passage,

On

On ne risque plus le pillage,
Ou le diable s'en mêleroit.

La bonne vieille qui n'avoit pas d'abord gouté ma première réflexion, approuve fort cette dernière sur les dangers que court un jeune cœur dans la maison paternelle: peut-être jugeoit-elle d'après sa propre expérience.

Un moment après quelques Bourguignons me presserent obligeamment de déjeuner avec eux: nous réunime nos provisions, & le vin de ces messieurs nous ayant mis tous en belle humeur, la conversation s'échauffa, & chacun déploya les talens qu'il croyoit avoir. Un Champenois de la compagnie ne parla qu'histoire & politique: il prétendit que Ciceron étoit un bavard, Marc-Antoine un lâche, Auguste un ivrogne, & Cromwel une bête, & pour nous donner de plus grandes preuves de son savoir, il tira d'un petit coffre, d'un air mist rieux & satisfait, une centaine de médailles presque toutes frappées dans ce siecle, mais assez bien contrefaites pour avoir pu donner le change à mon homme a qui on les avoit vendues pour des piéces rares & antiques. Je riois sous cape de la sotte vanité de ce benêt qui se croyoit le Varron de notre âge; mais j'eus la charité de le laisser jouir tranquillement de son cœur, & sur l'histoire & sur le mérite de ses médailles.

dailles. Enfin nous arrivames à Paris, je débarque, & vais loger à la place Maubert. A propos de cette place, avant que de finir, il eſt bon que vous ſachiez combien je ſuis déjà verſé dans les antiquités de Paris. Elle tire ſon nom de ce fameux maître Albert qui y profeſſoit la philoſophie dans je ne ſais quelle maiſon. Maubert eſt une ſyncope. Il ſemble qu'une eſpèce de fatalité ait voulu fixer dans ce lieu, le bruit, & la diſpute; on y entendoit autréfois les clameurs horribles de l'ecole péripatéticienne; il retentit tout auſſi bien maintenant des cris perçants des harangeres qui y débitent de la marée & des injures, le tout à juſte prix.

C'eſt le bureau des complimens.
Là des Sibilles formidables
Dans leurs divins emportemens
Pouſſent de longs mugiſſements
Pour enfanter quelques vocables
Dont ſe régalent les paſſants.
Souvent dans un déſordre étrange,
S'armant de bancs & de leviers,
Elles renverſent dans la fange
Tables, corbeilles, & paniers;
Chaque griffe ardente au carnage
Cherche ſa proye avec transport,
L'une aux cheveux, l'autre au viſage,
L'une dechire & l'autre mord:
Le badaut aſſiége la rue,
Le laquais groſſit la cohue,
C'eſt à qui pouſſera le mieux;

Tous

Tous se rassemblent sur les lieux
Autour de la troupe infernale,
Et les grimauds du *Latium*
Dans cette allarme générale,
Pensent voir un autre *Ilium*,
Ou les prouëſſes de Pharsale.

Voila, Madame, la fin de mon voyage, ce sera aussi le terme de cette lettre. Gardez-vous bien, je vous prie, de soupçonner quelque fiction dans mon récit; je n'ai pas poussé ma course aussi loin que Tavernier, Kirker, & tant d'autres, mais ma narration est, pour le moins, tout aussi fidelle.

Je suis &c.

## LETTRE

*à M. V. Chirurgien Major de l'hôpital militaire de Besançon.*

TAndis que triste anachorette
Affublé d'un noir casaquin,
Je vais braver la cassolette
De l'Hotel-Dieu chaque matin,
Où je vois dans mainte palette
Couler du flots de sang humain,
Et l'horrible faulx du destin
Plier partout sous la lancette,
Que faites vous, cher citadin,
Dans votre savante retraite?

Tou-

Toujours sur les pas fortunés,
Des Winslous & des Duverneys,
Allez-vous sage Philantrope
Egaler ces doctes rivaux,
Et briller aux yeux de l'Europe
Par quelques sistemes nouveaux
Que Minerve vous developpe?
Égayez-vous votre stilet
Dans le reservoir de Péquet;
Ou dans les trompes de Falloppe?

Il y a six mois, mon cher Monsieur, que je suis à Paris, & je ne puis encore me faire au tumulte de cette ville. Malgrè le nombre prodigieux d'habitans & d'etrangers qui circulent sans cesse dans les rues je me crois confiné dans un désert. Parmi un milion de phisionomies différentes, je tâche de demêler un visage d'accoutumance, & je ne puis y réussir. Si je vais aux Tuilleries, je n'en suis pas mieux refait; je n'y trouve pour toutes connoissances que des nymphes de marbre, des héros, de fleuves qui me disent assez, mais à qui je ne puis rien dire. Ces jardins, quelque bien peignés qu'ils soient quelques beaux & magnifiques qu'ils paroissent, n'approchent pas, à mon avis, de la perspective de Velote ou de Bregille. Je ne sais si mon gout est bizarre, mais la simple nature aura toujours chez moi la préférence sur les prestiges de l'art. Il faudroit faire ici trois ou quatre lieues, pour trouver un paysage

ge qui approchât de l'aimable ſimplicité des notres.

J'ai vu le nouvel opera.
Où Circé, Glaucus & Scylla
Chantent leur tendreſſe inſipide;
Où la ſorcière en rut revenant du ſabat
Change en rocher ſa rivale timide
Pour ſe vanger de ſon ingrat.
J'y vis ſous le nom de la lune,
Tomber ſur le dos de Neptune,
Par un magique enchantement,
Une veſcie apparamment,
Machine admirable & nouvelle,
Où brilloit très-pompeuſement
Le vif eclat d'une chandelle.
J'etois ravi: Scilla parut ſoudain
Sur un roc entourré de cent monſtres humides
De requims dévorants, & de phoques avides
Qui firent peur à mon voiſin.
Je vis hurler en chœur des Climènes fanées,
Troupe adorable au lampion,
Du traitant, du marquis eponges fortunées,
Et l'appât ruineux d'un jeune Alerion.
Je vis deſcendre d'un nuage
Un vrai minois de ſapajou,
Un Cupidon femelle & de bon âge.
Pitrau ſautoit à ſe rompre le cou.
Geliote à ſon tour deploya ſon ramage.
Je vis des nymphes de louage,
Des Phillis à l'œil egrillard,
Balotter en danſant le flottant etalage,
D'un eſtomac flanqué de lard,
Et d'une trogne à triple etage.

Ce qui me fit le plus de plaiſir à ce ſpec-

ſpectacle, ce fut la préſence de ce jeune héros qui vient de faire trembler le roi George. Jamais on ne vit tant d'applaudiſſemens. Son entrée fut une eſpèce de triomphe. M. de Clermont deſcendit de ſa loge pour venir l'embraſſer. Ces honneurs, quelque ſtériles qu'ils ſoient, ont de quoi flatter un cœur délicat.

Ainſi Rome jadis au comble de la gloire
Dans ſon cirque pompeux recevoit les Céſars,
Quand, le front ceint des lauries du dieu Mars,
Ils venoient recueillir les fruits de la victoire,
Stuard au temple de mémoire
Aſſis au rang des plus grands rois,
Sur l'immortel airain voit graver ſes exploits;
Et ſi la fortune cruelle
Vendue aux tyrans inhumains,
Lui ravit le ſceptre des mains,
Tous les vœux réunis & ſa gloire immortelle
Le vangent aſſez des deſtins.

Je vais quelquefois à la comédie françoiſe, & c'eſt l'endroit ſeul où je ne m'ennuie point. Ce que je n'y puis ſouffrir, ce ſont ces battemens de mains frequents que le parterre prodigue à chaque trait qui le rejouit, ou à l'action paſſionnée & naturelle d'une actrice aimable; ce qui fait perdre la moitié de la piéce.

J'y lorgne de mon téleſcope
Des femmes à Curtodinos,
Des cœurs financiers, des robins damoiſeaux.
J'y

J'y vois enfin le tableau de l'Europe,
Des pied-plats vêtus en héros,
Et des catins jouant Agnès ou Pénélope.

Le théatre a bien dégénéré. Il s'en faut bien que les piéces nouvelles qu'on donne dans le genre comique, soient de la force de celles de Moliere. Néanmoins ce spectacle l'emporte, à mon avis, sur tous les autres, & c'est l'unique contrepoison que Paris puisse opposer à l'ennui des étrangers qui ne sont pas encore bien accoutumés à son cahos: car quelle ville fut plus bruiante & plus tumultueuse dans le monde connu? c'est, je crois, l'empire du fracas.

Les tombereaux & les mazettes,
Les phaëtons & les charettes,
Ces pavillons roulants d'où le fat emplumé
Morgue en passant l'humble mérite,
Des portefaix la phalange maudite,
L'aigre faucet du crieur enrhumé,
Du ramoneur la game favorite;
Le fiacre serré qui jure élégamment,
Le postillon qui fuit rapidement,
Et les fers du cousier dont la pierre etincelle
Sont de Paris l'ordinaire crefselle.
On entend moins de bruit sur les flots mugissans
Lorsque Neptune est en furie,
On diroit que Jupin bombarde les Titans,
Et roule son artillerie
Sur l'aile orageuse des vents.

Vous savez que j'ai un dégout invinci-

ble pour les cartes, ainſi je ne ſuis bon à rien chez les femmes, & je reſte la plupart du tems dans mon cabinet : mais comme on ne peut par s'appliquer toujours à une etude ſérieure, j'ai recours à mon porte-feuille, & trouve avec mes eſtampes un délaſſement qui vaut aſſurément bien le quadrille ou le piquet. Je ne crois pas qu'on puiſſe porter la gravure à un plus haut degré de perfection; j'admire comment le burin a pu rendre tant de belles choſes, & exprimer jusqu'aux paſſions.

J'imite auſſi quelque morceau
De Girardon ou de Vanlô,
Ou ſur les bords de l'Hippocréne
Cherchant Marot & la Fontaine,
Je rime quelque rien nouveau.
Mais au plus fort de mon délire
Certaine voix ſemble médire:
Arrête, inſenſé, que fais-tu?
Toujours rempli d'indifférence
Pour le luxe & pour l'opulence,
Philoſophe agreſte & têtu,
Veux-tu parer ta ſuffiſance
D'une étrange & ſotte vertu
Qu'on ne connut jamais en France?
La ſageſſe ne prouve rien,
Plutus eſt le Dieu qu'on encenſe,
Et ſes dévots s'en trouvent bien:
L'argent, l'argent c'eſt la ſcience
Et la vertu du citoyen.
Souvent tout le fruit de la gloire

Eſt

Eſt de n'avoir ni feu ni lieu,
Et le beau temple de mémoire
N'eſt qu'à deux pas de l'Hotel Dieu.

Les pantins ſont a préſent le gout dominant de cette ville. Ce ſont de petites figures de carton qu'on fait jouer à peu près comme des marionettes. La première fois que j'en vis, je crus qu'elles ne ſervoient qu'a amuſer des enfants; mais les dames en occupent leur loiſir après les travaux de la toilette. Adieu les contes des fées, les hiſtoriettes fugitives; les pantins tiennent lieu de tout. On dit qu'on leur fait faire certaines poſtures bien capables de déniaiſer de jeunes innocentes, & de développer dans leur cœur ces germes de galanterie qui ſans cela fructifient toujours aſſez rapidement. Je crois qu'on ſe fera bientôt une occupation ſérieuſe d'enfler avec des chalumeaux des bouteilles de ſavon. Tel eſt l'eſprit de vertige qui s'eſt emparé de presque tous les habitans.

Au reſte l'induſtrie eſt extrême dans cette ville: on y trafique, je crois, juſqu'a la matière ſubtile. Cependant le plaiſir y eſt l'idole favorite à qui tout mortel ſacrifie; & par malheur pour les étrangers, il y regne, je ne ſais quelle émulation contagieuſe pour le faſte, qui leur a bientôt fait tourner la tête. Quoique la pompe des habits y confonde tous les é-

tats, & n'y laisse aucune distinction entre le maître à danser & le colonel, nos jeunes provinciaux sont assez vains pour vouloir briller dans cette partie. Je connois déja quelques-uns de ces messieurs qui s'extasient à la vue des équipages qu'ils rencontrent, & qui se donneroient de bon cœur au diable pour en avoir d'aussi magnifiques. La plupart se condamnent à un jeune regulier & perpetuel pour se ménager un nœud d'épée, ou une paire de manchettes à la mode. Quelques-uns plus habiles trouvent le secret d'hipothequer leurs dépenses sur le fonds des badauts credules, & prenant le nom d'un champ que leur ayeul a peut-être labouré, ils s'érigent en seigneurs, & accumulent des dettes que tout leur patrimoine ne pourroit acquitter. Mais ils demeurent pour la plupart, quoiqu'à la source du goût & des connoissances, si excessivement ignares que vous en seriez indigné. Il y a quelque tems que me promenant au jardin du palais royal avec un jeune medecin de nos frontieres, il crut en voyant la statue d'un satyre, que c'étoit un esprit infernal, & me dit qu'il y avoit bien de l'extravagance à avoir placé la figure d'un diable dans un si beau jardin.

Vous m'aviez fait esperer que je vous verrois ici dans quelques mois, & vous me disiez obligeamment que j'entrerois pour

pour quelque chose dans le motif de votre voyage, ce qui me consoloit beaucoup.

Mais quand dans notre cœur l'amour se fait entendre
On écoute peu l'amitié.
Toujours constant & toujours tendre
Près de votre aimable moitié,
Vous craignez le tourment d'une absence cruelle;
Et tous deux occupés des transports les plus doux,
Vous ne pouvez vivre sans elle,
Elle ne peut vivre sans vous.

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de messieurs nos professeurs. Je puis vous certifier que leur méthode est aussi sûre & aussi éclairée que celle de Paris, & qu'il n'y a guères ici de nouveautés pour nous que la chymie où l'on excelle.

Que ne puis-je égaler leur gloire
Par les plus sublimes accens,
Et m'ouvrir les trésors des filles de mémoire
Pour leur offrir un digne encens!
Qu'il seroit doux à ma reconnoissance
D'éterniser dans mes concerts,
Le fameux Billerez, puisant dans la nature
Les baumes, les métaux, les végétaux divers
Qu'il fait vivre à nos yeux dans sa docte peinture!
Et Charles qui d'un œil serein,

D'un zèle tendre & charitable,
Aux coups du rapide deſtin
Oppoſe ſa main ſecourable!
Et l'infatigable Attalin
Dont les recherches toujours ſûres
Eclairent des routes obſcures
Dans les replis du corps humain;
Puiſant des ſecours pour la vie
Jusque dans le ſein de la mort,
Toujours au deſſus de l'envie
Malgré l'injuſtice du ſort.

Je n'ai guères de nouvelles à vous marquer: comme je frequente peu, je ne ſuis point au fait des affaires de l'Europe, & tout ce que j'ai pu apprendre eſt funeſte.

On dit que les fruits de la guerre
Seront fatals à bien des gens,
Et qu'on va pendre en Angleterre
Quelques centaines d'habitans.
Mais la mort n'eſt point une affaire
Chez ces meſſieurs les Anglicans
Qui s'égorgent pour l'ordinaire
Dès qu'ils ſe trouvent mécontens,
Ou qu'ils n'ont rien de mieux à faire.
Quoiqu'on ne leur reproche guere
De babiller à contretems,
Quand ils ſont au patibulaire
Ils haranguent les aſſiſtans.
Tous déclament, ſelon l'uſage,
Contre l'état, & les abus,
Contre leur prince d'avantage,
Et quelques-uns parlent Phébus.
Mais voyez combien les vertus

Son

Sont en honneur ſur ce rivage!
Le peuple brutal & ſauvage
Qui conſidère ces pendus,
Siffle, s'ils manquent de courage,
Et claque, s'ils ſont réſolus.

Je ſuis &c.

## LETTRE

### *à M. R. Avocat.*

VOus vous flattiez bien inutilement, Monſieur, lorſque nous nous quittames, que je vous fournirois des nouvelles intéreſſantes du ſéjour que j'habite maintenant. Pour le coup ma chronique eſt en défaut: j'ai beau veiller & obſerver exactement les mœurs & les uſages du pais, je n'y découvre rien de curieux; tout y eſt dévot & exemplaire; mais il y regne une ſi morne indolence, un ſi grand froid dans la ſociété que j'aimerois tout autant être enſeveli dans une chartreuſe.

Tel un colon de Sibérie
Contemple loin de ſa patrie,
Ces froids & lugubres vallons,
Où le pere des aquilons,
Avec le rapide correge
De ſes miniſtres furibonds,
Regne dans un palais de neige,

Et sur un thrône de glaçons.
Nuls jeux, nuls propos de ruelle;
Nul intérêt dans la prunelle;
Partout le sexe emmitouflé
Est comme un saint dans sa chapelle:
Je crois que pour l'enfant ailé
Il n'est ni cierge ni chandelle
Sur ce rivage désolé.
Toutes les filles y sont sages,
Et s'y conservent si longtems,
Que l'on y voit des pucelages
Agés de plus de quarante ans.
Si jamais vous vouliez conclure
Une sainte & chaste union,
Et faire l'acquisition
D'un meuble neuf & sans fêlure,
Il en est à discrétion
Dans chaque quartier de la ville,
Et l'espèce en est si fertile
Que cela fait compassion:
C'est sans exagération,
Le magazin des onze-mille:
Venez choisir la moins nubile,
Et je serai sa caution.

J'aime, comme vous le savez, les bois & la solitude, & les cherche volontiers même en hyver; mais des brouillards épais & mal sains, la neige ou la pluye qui se succedent ici sans intervalle m'interdisent la campagne. Il me reste pourtant un réfuge contre l'ennui: le devineriez-vous, Monsieur? c'est dans un petit hospice de Capucins où l'ordre envoye ses invalides. J'y ai des

des amis, & même un parent, jadis abbé & mon premier maître qui a quitté un assez honnête patrimoine, pour se ranger sous les drapeaux de St. François, où il est devenu grand missionnaire & fameux prédicateur. Ce n'est pas la décrépitude qui l'a fait venir dans cette retraite; il y est seulement en quartier d'hyver, pour se délasser de ses courses apostoliques, & être en état au printems prochain, de recommencer la campagne. C'est un personnage aussi badin & facetieux dans les petits soupers de la maison, qu'il est grave & imposant dans les fonctions de son ministere.

Quand le pere de Phaëton
Fuit sur l'atlantique rivage,
Je débarque avec mon flacon
Dans le séraphique hermitage,
Où le portier digne barbon,
Très-expert en fait de potage
Tient les rênes de la maison,
De la cuisine. & du menage.
Ainsi du monde dégoûté,
Cherchant la joye & l'innocence,
Je vois l'austère gravité
De l'honnête communauté,
Se dérider en ma présence,
Et sans blesser ma conscience,
Je retrouve la volupté
Au séjour de la pénitence.
C'est une maison de plaisance
Que ce petit cloître enchanté
Pour le détail & l'ordonnance,

Et même pour la propreté.
Ces bons peres en vérité
M'ont charmé par leur bienveillance.
Qu'on ne les taxe plus en France
D'un excès de simplicité,
Et de la plus crasse ignorance,
Ils ont du feu, de la gaîté,
Et du savoir plus qu'on ne pense.
Si je pouvois marcher pieds nus,
Porter habit de tiretaine,
Et la besace & les agnus,
On me verroit dans la huitaine,
Sous l'uniforme des tondus,
Férailler à perte d'haleine
Contre le monde & ses abus,
Confondre la secte payenne
Des adorateurs de Plutus,
Prêcher l'humilité chretienne,
Et relancer Jansenius.
Bien sotte est la race mondaine
Avec ses plaisirs defendus,
Vivent les capuchons pointus;
Loin du tracas & de la peine
Qu'enfantent les biens superflus,
Dieu recompense leurs vertus,
Et plus pauvres que Diogene,
Ils sont plus heureux que Crefus.

Diriez-vous bien, Monsieur, que mon exemple fait impression sur la plupart de nos jeunes gens qui commencent déja à prendre goût pour les banquets platoniques, & viennent de tems en tems rire & s'édifier avec moi chez ces bons religieux? Et que pourroient-ils faire de mieux? Car pour

pour ces petites cotteries galantes, ces vigiles de Paphos si communes partout ailleurs, il n'en faut pas parler chez nos sévères montagnards. Quelle différence, quand j'y fais reflexion, de notre bonne ville & de celle-ci! comment se peut-il qu'étant si voisines, les gouts & les mœurs y soient si opposées? Car quel endroit dans le monde plus tendre & plus galant que notre patrie?

Vénus en ce digne séjour
Ne fut jamais sans quelque sacrifice;
L'encens sur ses autels y brûle nuit & jour.
Le tendron echappé des bras de sa nourrice
Court se précipiter dans les bras de l'amour.
La nymphe aux cheveux gris, au teint flasque & livide,
Minaude, & le dispute au tendron langoureux.
Le hardi militaire, & l'abbé doucereux,
Et le robin conquérant intrépide,
Le vif adolescent, le barbon vigoureux,
Tout y brûle des mêmes feux;
De l'univers galant c'est la zone torride.

Toutes les villes voisines la regardent sur ce pied-là, & confessent qu'a cet égard, elles seroient injustes de lui contester la prééminence. Effectivement Salins dont on raconte tant de merveilles, Poligni qui, selon quelques savants du païs, signifie *ville de feu*, *polis ignea*, Arbois, Dole, Besançon où il y a toujours eu des gens de guerre & des moines, ne sont que des bicoques d'amourettes en comparaison

son de notre bienheureux patrie. Mais de quoi viens-je ici vous entretenir? vous le savez, mieux que moi, vous êtes sur les lieux, & à portée d'en juger depuis longtems. D'ailleurs vous aimez toujours à votre ordinaire, en désespéré, en *Orlando furioso*, ainsi c'est bien en vain que j'appuie sur une vérité dont vous êtes convaincu par votre propre expérience. Mais s'il me failoit encore des preuves, en pourrois-je trouver une plus forte que dans la conduite de Made. *** votre parente? Vous avez eu la cruauté de me cacher cette equippée, mais un particulier plus obligeant que vous vient de m'apprendre qu'elle alloit unir la derniere epoque de sa destinée a celle du jeune D**, croyant peut-être se vanger par cet hymen singulier, des mépris de l'amour qui l'a si cruellement maltraité pendant près de soixante & dix ans, sur quoi je n'ai pu m'empêcher de m'ecrier d'abord

Amours vous voila donc bientôt débarassés
De qui vous fatiguoit par ses vœux insensés!
Mais n'allez par finir, au mépris de sa flamme,
Le charme yeux de son epithalame
Par l'office des trépassés.

Vous ne me dites rien de votre voisine, de cette petite image de cire, si jolie, mais trop bête pour aimer sincérement, ni

ni de l'aventurier eſpagnol qui vous rompt en viſiere. Il ſeroit bien facheux pour vous qu'un impertinent d'etranger vous ſouflât une maitreſſe du païs, malgré vos droits d'ancienneté, & les ſoupirs que vous pouſſez en pure perte depuis plus de trois ans. Ce ſeroit une uſurpation criante A votre place je chanterois de tems en tems a l'oreille de la petite ſotte, les couplets ſuivans,

Sur l'air : *des folies d'Eſpagne.*

Iris, il faut aimer dans ſa patrie;
Pour la conſtance & la vivacité,
Le chaud climat de toute l'Ibérie
N'eſt rien au prix de la Franche-comté.

Si le flambeau du Dieu qui nous eclaire
De tous ſes feux n'embraze pas nos champs,
Brulons-nous moins du beau feu de Cythere,
Et nos tranſports en ſont-ils moins preſſants?

Quand vous charmez ces rives fortunées,
Où tout mortel s'empreſſe à vous ſervir,
Faut il encor que les monts Pyrenées
Portent vos fers juſqu'au Guadalquivir?

Des conquérans la gloire eſt perilleuſe,
Trop de richeſſe augmente les beſoins.
Soyez plus tendre & moins ambitieuſe.
On jouit plus quand on poſſede moins.

Voila des vers, comme vous voyez, fort

fort touchans: s'il n'étoit pas si tard, je vous en aurois fait d'autres sur l'air de *reveillez-vous belle endormie* &c, capables d'arracher des larmes à une tigresse du mont Caucase. Marquez-moi si notre ami qui ne voit ni ciel ni terre, a fini ses élégiaques pour sa belle inconnue. Adieu c'en est assez pour le présent, il est tems que je prenne un peu de repos.

Et déja l'on sonne minuit
Dans la sainte capuciniere,
Et le sommeil qui me poursuit,
Voltige autour de ma paupiere.
Mais j'entens l'horrible fracas
Des rapides enfans d'Eole,
Qui vont saper mon galetas:
La chute & le bruit des platras,
La tuile qui roule & s'envole,
Troublent les rendez-vous des chats.
Vous qui brulez comme fournaise,
Pour un petit cœur endurci,
Soit que le vent gronde ou se taise,
Je doute fort que le souci
Vous laisse dormir à votre aise.
Pour moi qui n'ai depuis longtems
Ni blondes ni brunes en tête,
Je suis bercé par les autans,
Et dors au bruit de la tempête.

Je suis &c.

LET-

# LETTRE

## *à Monsieur D. . . . Avocat.* (*)

J'apprends, Monsieur, qu'on vous propose une femme jeune, sage, & telle pour la taille & les graces, qu'un homme avec deux bon yeux s'estimeroit fort heureux de la posséder. Je sais que les avantages de la figure ne sont pas ce qui vous touche le plus, & que vous pourrier très-bien vous en passer; mais comme vous avez l'idée du beau en morale, & en métaphisique, je suis persuadé que vous avez aussi une idée assez juste de la beauté phisique & matérielle, & cela pourroit tourner au profit de votre epouse, en mettant plus de vivacité dans vos empressemens. Quelques malicieux de votre connoissance à qui j'ai fait part de cette nouvelle, en glosent ici un peu mal & prétendent que vous seriez jaloux; mais moi qui vous connois mieux que personne, j'ai soutenu qu'il n'en seroit rien; car, leur ai-je dit,

Un philosophe rarement
Subit le joug de l'hyménée;

Mais

(*) Il est aveugle de naissance.

Mais ſi pourtant ſa deſtinée
Le force à cet engagement,
Jamais la ſombre jalouſie
Ne l'enflamme d'un vain courroux;
Il méconnoit cette furie
Qui ne tourmente que les fous.
Si ſa moitié par imprudence,
Gliſſe dans un piége amoureux,
Il prend le tout en patience,
Et n'en eſt pas plus malheureux.
Du vaſte théatre du monde,
Son œil parcourt les régions,
Et des confreres de Joconde,
Y voit flotter les légions.
Il les contemple, & ſon courage
Se roidiſſant contre l'ennui,
Il ſe conſole du naufrage
Que tant d'autres font comme lui.

Quand une femme veut tromper ſon mari, il auroit des jeux de lynx, il en auroit autant qu'en avoit Argus, qu'elle trouveroit toujours bien l'occaſion de mettre en défaut ſa vigilance: & le moyen le plus ſûr de la conſerver fidelle, c'eſt de ne jamais lui faire ſentir qu'elle puiſſe ceſſer de l'être. Car de lui montrer de la défiance, c'eſt l'avertir imprudemment de ce qu'elle peut faire; & c'eſt auſſi une injure dont elle eſt très-capable de ſe reſſentir.

Souvent la femme la plus ſage
Eſt la plus prompte à ſe venger.

Crain-

Craindre de l'éprouver volage
C'eſt en courir tout le danger.
D'un ſoin trop jaloux de ſa gloire,
Ne lui laiſſez rien entrevoir:
Croyez la ferme en ſon devoir,
Ou du moins feignez de le croire.
Eh? pourquoi donc la déprifer,
Sur la foi d'un ſoupçon injuſte ou téméraire?
Sa vertu chicanée eſt peut-être ſincere.
Eſt-ce l'y maintenir? Non, c'eſt l'autoriſer,
C'eſt l'engager à s'en défaire.
Victime à chaque inſtant d'une folle chimére,
Riſque-t'-elle beaucoup de la réaliſer?
Elle ſent que le joug de l'auſtere ſageſſe
Eſt un fardeau ſtérile & dur à ſoutenir,
Et ſur le cas préſent, jugeant de l'avenir,
Ne voit plus un époux digne de ſa tendreſſe,
Mais un tyran facheux qu'il eſt doux de punir.

A force d'être délicat ſur ſon compte, vous vous privez d'une reſſource qui eſt ſa propre délicateſſe. Pourquoi uſurper un ſoin qui la régarde perſonnellement? Elle en eſt trop jalouſe pour conſentir à le partager. Mais ſi vous n'eſtimez point une vertu qui ne ſubſiſte que par la contrainte, pourquoi voudriez-vous qu'elle-même l'eſtimât d'avantage, & en craignit la perte tout autant que vous? Concluons donc que, dans le cas dont il s'agit, il eſt à propos, quelque poltron que l'on ſoit, de faire toujours bonne contenance. C'eſt, à mon avis, une des plus ſages maximes en fait de politique matri-

moniale. Quant à vous, mon cher monsieur, s'il eſt des dangers dans le mariage, vous n'avez certainement point ſujet de les redouter.

Né tendre, complaiſant, agréable, ſincère,
Sage ſurtout, & bon chrétien,
Qu'héſitez-vous de terminer l'affaire?
Votre moitié, dans un ſi doux lien,
Fera votre bonheur, & vous ferez le ſien.
Vous poſſédez d'ailleurs de tous les avantages,
Le plus eſſentiel, le plus accrédité,
Qui captiva toujours la volage beauté,
Qui fait la paix dans les ménages,
Et fonde leur félicité.
Embarquez vous ſur ma parole,
Sans craindre les écueils, & les flots inconſtants:
Qui fut ſi bien pourvu de rame & de bouſſole
Peut affronter le mauvais tems.

Le mérite dont je vous parle doit vous répondre de la fidélité d'une femme. Vous lui prouverez mieux par-là que par toutes les autorités du droit civil & canonique, que l'adultere eſt un grand péché. Ce que je vous dis là n'eſt point un paradoxe; vous le ſentez comme moi; ſans cela point de ſalut dans les ménages, point de fidélite dans les amours.

Je me rappelle à ce ſujet ce qui m'arriva un jour dans ces tems orageux où je penſai me déſeſpérer de me voir ſéparé de Mademoiſelle N. . . . . J'avois fait

fait plus de vingt lieues pour me rendre à C. . . . sa nouvelle demeure, m'étant égaré pendant la nuit dans la forêt où je m'abandonnai à la conduite de mon cheval, & je n'arrivai qu'au point du jour à S. M. où la pauvre enfant m'attendoit.

Apres un entretien d'environ une heure il fallut nous quitter. Je ne sais quel mouvement de dévotion nous ayant pris à tous deux avant que de nous dire adieu, nous entrames dans l'eglise de l'abbaye, & comme nous nous fumes mis à genoux tout à côté d'un tombeau qui est dans la nef, l'inscription m'ayant fait connoître que c'étoit la sépulture où avoient répose autrefois les cendres d'Abaïlard, nous fimes ensemble quelques réflexions sur les amours de ce grand homme avec la belle Héloïse.

Notre situation présente & une certaine conformité de traverses & de malheurs nous y invitoient tout naturellement. Nous vantames beaucoup la fidélité de ces amants incomparables qui voulurent même être réunis après leur mort, & nous nous attendrimes au point que nos yeux se mouillerent insensiblement. Ma petite compagne pleuroit de la meilleure grace du monde, & ne m'avoit jamais paru si aimable. Enfin nous nous enhortames mutuellement à imiter ces modeles de constance, dont la rage de Fulbert n'avoit pu ralentir les empres-

ſemens. Mademoiſelle, lui dis-je, puiſſiez-vous ſuivre pour mon bonheur, l'exemple d'Héloïſe. Puiſſiez-vous vous-même, repondit-elle, me retracer la fidélité d'Abailard, ſans jamais éprouver ſa diſgrace. Ces derniers mots déconcertérent ſi bien notre attendriſſement que les yeux encore tout baignés de larmes, nous éclatames de rire, & ſortimes bien vite, pour ne point ſcandaliſer deux ou trois payſannes qui faiſoient leurs priéres à quelques pas de nous.

Ce n'eſt pas un badinage. L'amour, quand il ſeroit même de la compléxion la plus délicate, ne ſe nourrit pas de légéres friandiſes. Les petits ſoins, les douceurs, les complaiſances ne font qu'irriter ſon appétit, & ne ſauroient l'alimenter: il lui faut des mets ſolides, ſans quoi il dépérit & tombe en conſomption. Mais ce malheur ne lui arrivera certainement jamais par votre faute, ſi vous l'aſſociez à l'hyménée; & je vous conſeille de le faire le plutôt qu'il vous ſera poſſible, pour votre bien, & pour celui de la ſociété à qui vous devez des poëtes, des philoſophes, & des juriſconſultes. Souvenez-vous d'ailleurs de ce que dit S. Paul. *Melius eſt nubere quam uri.*

Car ſi ſatan vous colaphiſe,
Il n'eſt de remede à ce mal
Qu'un bon topique conjugal
Appliqué des mains de l'Egliſe.

Au

Au reſte vous êtes trop juſte pour ſoupçonner quelque maligne intention dans le conſeil que je vous donne, & ſuppoſer témérairement,

Qu'étant au rang des déſaſtreux maris,
Et d'un vain repentir cherchant à me diſtraire,
Je veux vous attirer au piége où je ſuis pris,
Pour vous faire ramer dans la même galère.
Comme cet ange malheureux
Qui plongé dans la nuit éternelle & profonde,
Sans eſpoir de ſortir de cet abîme affreux,
Y veut entrainer tout le monde.

Je ſuis auſſi content de mon choix qu'on puiſſe l'être. J'aurois pu trouver une femme plus riche; mais il m'eût été difficile d'en trouver une plus raiſonnable. Quant à celle qu'on vous deſtine, elle réunit tous les avantages qui peuvent combler vos vœux, & ſi vous m'en croyez, vous ne tarderez pas à couronner les ſiens par un conſentement qu'elle ambitionne, dit-on, de très-bonne foi.

Qu'ainſi le dieu Nôcier, & le dieu d'Amatonte
Charmés de la poulette en béniſſent la ponte,
Puiſſiez-vous chaque année, ainſi que Tiraqueau,
Faire éclore un pouſſin qui ſoit coq au barreau,
Et le bien tatoner ſortant de ſa coquille.
Et ſi, pour varier votre aimable famille,

Parmi l'eſſain nombreux de vos mâles joufflus.
Comme à Cujas, un jour il vous nait une fille;
Qu'elle ait de tous les dons ceux qu'on vente le plus;
Des yeux où la tendreſſe étincelle & petille,
Les talens de Minerve, & les traits de Vénus;
Sans que la médiſance entame ſes vertus,
Et vous faſſe avaler, comme on dit, des couleuvres,
Et ſans qu'un de vos clercs, par des ſoins imprévus,
D'un petit commentaire enrichiſſe vos œuvres.

Je ſuis &c.

## LETTRE

*à Monſieur de L . . . . Conſeiller au Parlement de Beſançon.*

VOus êtes ſurpris, Monſieur, que depuis plus de ſix ans que je ſuis dans une ville où la fortune opère tant de merveilles, je n'aie pu ſaiſir encore l'occaſion de participer à ſes bienfaits; mais cela ne m'eſt pas ſi facile que vous pourriez bien le croire. Quand j'aurois les talens que vous me ſuppoſez, il me manque le plus eſſentiel qui eſt celui de ſe faire valoir: eh! le moyen de percer à travers une foule prodigieuſe de concurrents plus adroits, plus déliés, & certainement beau-

beaucoup plus patiens que je ne le suis? Vous me reprochiez autrefois bien des défauts qui pouvoient me nuire: j'étois, disiez-vous, un peu fier, timide & défiant de moi-même, prompt à me décourager, modeste jusqu'à la bêtise, paresseux pour mes propres intérêts, & extrêmement jaloux de ma liberté; eh bien! Monsieur, je suis toujours le même.

Tout protégé me semble un être ridicule,
Et je ne puis ramper indignement
Sur les degrés d'un fier appartement,
Ni me morfondre au coin d'un vestibule,
En attendant qu'un valet rechigné,
Singe important d'un maître renfrogné,
Et de vos vœux organe mercenaire.
Vous dise enfin d'entrer au sanctuaire,
Où vous pouvez stupide adulateur
De votre idole encenser la hauteur.
Eh! que puis-je espérer? Il est un savoir faire
Qui mieux que la vertu conduit à la faveur.
En plus d'un genre il faut se rendre nécessaire,
Se prêter aux penchans de votre protecteur:
Et fut il un Mydas, un parjure, un fanfaire,
Vanter ses grands talens, exalter sa candeur.
Bref il faut être un adroit imposteur,
Et malheureusement je ne suis que sincère.

Ce n'est pas assurément que je ne fusse très-disposé à faire les démarches convenables pour m'acquerir quelque patron vertueux; & par-là véritablement digne de mon hommage:

Mais je ne ſais pourquoi dans le ſiécle où nous ſommes,
Tel eſt mis au rang des grands hommes,
Qui baiſſe des deux tiers en ſe communiquant.
On eſt ſurpris de tant de renommée:
De loin vous le croyiez géant,
De près ce n'eſt plus qu'un pygmée.

Je ſuis bien éloigné d'en dire autant de deux ſeigneurs que j'ai vus pluſieurs fois dans cette ville; M. de Q.... premier Préſident de votre Parlement, & M. le Marquis de C.... Lieutenant général des armées du Roi,

*Animae quales neque candidiores*
*Terra tulit, neque queis me fit devinctior alter.*

Dans l'air & dans l'expreſſion,
Ils ont ces graces familieres
Que Laelius & Scipion
Avoient jadis dans leurs manieres:
Non ce faux air de dignité,
De hauteur & de ſuffiſance,
Dont plus d'un fat accrédité
Enveloppe ſa vanité,
Sa baſſeſſe & ſon ignorance.
Simples, faciles, ingénus
Dès l'abord ils ſe font connoître:
Ils ne montrent que des vertus,
Pourroient-ils craindre de paroître?

Ils m'ont aſſuré de leur amitié avec cette cordialité qui inſpire une entiere con-

confiance, & qui vaut presque déja des services réels.

M. de C.... a dans cette ville un bel appartement rempli de tableaux & de desseins fort curieux. Cette collection est bien digne de son goût; je n'ai pu me lasser de l'admirer; & je vous avoue que ces sortes de plaisirs me paroissent, après celui d'être bienfaisant, un des plus grands avantages que la fortune puisse procurer dans ce monde.

Cinq ou six jours après le départ de M. le Président, je lui ai envoyé cette espèce de placet que vous ne serez peut-être point faché de lire.

Illustre & sage Président
Du Parlement & du Parnasse,
Ne soyez point surpris qu'un disciple d'Horace
Vous adresse aujourd'hui ce placet important.
Ce n'est pas un procès: graces à la fortune,
Je ne crains point les chicaneurs,
Et suis bien à l'abri de la griffe importune
Des sergens & des procureurs.
J'ai de l'ambition, puisqu'il faut vous le dire,
Et vous pouvez me procurer
Certain emploi vacant dans l'érudit empire,
Emploi, Seigneur, où je puis aspirer;
N'en doutez pas, puisqu'au moins je sais lire.
Met il son homme à l'aise? non.
Ce n'est qu'un titre sans finance;
Mais dans Rome ce fut un nom
D'une très-grande conséquence.
Et qui pourroit encore en France

Me raprocher du vieux Caton,
Par quelques traits de reſſemblance,
Ne ſeroit-ce que par le ſon.
Ce grave titre, me dit-on,
Vous fait reſpecter & connoître
De la ſavante nation,
Comme priſeur, & juré-maître
En fait de belle diction,
Et dans trente ans j'aurai peut être
Quatre cents francs de penſion.
Quand cet eſpoir ſeroit frivole
De s'en flatter il n'eſt point dangereux:
L'eſpoir fait qu'on ſent moins le deſtin rigoureux,
Et s'il nous trompe, il nous conſole.
Or vous connoiſſez bien ce magiſtrat fameux,
Qui dirige les arts & qui les encourage,
Qui comme vous aimable & vertueux
Eſt ſi digne de leur hommage.
Par un écrit tracé de votre main,
Daignez, Seigneur, lui demander la place,
Que j'oſe briguer au Parnaſſe,
Littérateur & médecin.
Un médecin ſur la double colline
Peut figurer avec honneur:
L'art des vers & la médecine,
Orphée & Podalyre ont la même origine,
Ainſi j'ai double droit au titre de cenſeur:
Mais à quoi bon ce vain langage?
De tous les droits que je puiſſe établir
Le meilleur eſt votre ſuffrage.
Dès qu'on eſt appuié de votre témoignage,
N'eſt-on pas ſûr de réuſſir?

Il n'a pas tenu à M. de Q... qu'on ne m'ait

m'ait accordé ce que je souhaitois: il l'a demandé pour moi; mais le nombre des censeurs s'est tellement accru avant M. de M***. qu'il n'est pas possible d'y ajouter. Ainsi il faudroit attendre qu'il fut diminué, & j'aurois bien l'air d'attendre encore longtems. Ne croyez pas cependant que ce refus m'ait mortifié. A la vérité on eut pu me l'épargner: un censeur de plus n'étoit pas un objet. Mais j'ai fait réflexion que M. de N. ayant sollicité plusieurs fois inutilement une place a l'Académie françoise, je pouvois bien moi en manquer une beaucoup moins éminente, sans être en droit de me plaindre.

Il est embarassant néanmoins d'être à la fois & philosophe & pere de famille. Je suis accoutumé dès mon enfance a me passer de peu. J'ai appris a mépriser les richesses en voyant l'esclavage & la misere de la plupart de ceux qui les possedent. Mais les soins d'un ménage nuisent beaucoup a la perfection philosophique, comme les richesses a la perfection évangelique.

Au reste quand je vois nombre d'ignorans surprendre la faveur & occuper les meilleures places, je pense qu'il vaut mieux se tranquilliser, en attendant quelque chose du hazard, que de se tourmenter infructueusement. D'ailleurs la plupart

part des patrons de ce siècle trafiquent de leur credit comme les Arabes de leurs marchandises. Sont-ce là des Mécènes?

Je crus que leur bonté généreuse & discrette,
Et leurs soins bienfaisans soudain vous prévenoient.
Jadis à Rome ils se donnoient;
Mais je vois qu'à Paris il faut qu'on les achete.

Et ce n'est point trop dire; car si le profit n'est pas toujours direct, c'est du moins le revenant bon d'un valet-de-chambre, d'une maitresse, ou de quelque chose de pire; & il faut s'estimer bien peu pour solliciter des bienfaits quand ce sont de telles gens qui en disposent.

Je suis &c.

## LETTRE

*Au R. Pere C. Definiteur général de l'ordre de St. François.*

*Mon très-révérend Pere*,

NE craignez-vous donc point le ressentiment de vos amis que vous négligez si fort, & faites-vous si peu de cas des disciples d'Apollon que vous leur préferiez

ſériez les publicains & les phariſiens en la compagnie desquels on dit que vous êtes toujours? On a beau vous demander; ſa Réverence eſt en ville, en chaire, & le plus ſouvent au confeſſional. Eſt-ce donc un paſſetems bien agréable que d'entendre ſoir & matin le récit périodique des ſadaiſes d'une béate qui vient ſe confeſſer par forme de converſation, ou de dévorer les iniquités d'un vieux ſcélérat d'avare qui veut bien jeuner, mais ne reſtituer jamais,

Et maint autre forfait hideux & malhonnête
Dont le détail lourdement ingénu
Feroit dreſſer les cheveux à la tête
De qui ne ſeroit pas tondu?

Les contes badins d'un bon ami aſſez peu dévot, mais qui ne fut jamais ni uſurier, ni ſimoniaque, ne valent-ils pas mieux, à votre avis.

Que ces balots d'iniquités,
Et de miſeres ſans pareilles,
Que tant de pécheurs effrontés
Vont décharger à vos oreilles?

Vos ſuccès apoſtoliques auroient-ils occaſionné quelque changement dans votre humeur? Car vous êtes devenu impraticable. Si je ne connoiſſois votre caractère a fond & cette modeſtie qui vous fut tou-

toujours si naturelle, je vous soupçonnerois un peu de vaine gloire, & si vous continuez, je pourrois bien vous mortifier par un panégyrique en forme, en recueillant ce que j'entens publier partout; car on ne tarit point sur vos louanges, surtout depuis que vous êtes l'apotre de Versailles:

Et l'on dit que les courtisans,
Gens indévots pour l'ordinaire,
Sont tous devenus pénitens,
Ont pris le cilice & la haire;
Et chérissent leurs concurrens,
Que, par la vertu salutaire
De vos séraphiques accens,
On voit jeuner le militaire.
Le petit maître a du bon sens,
Et la cervelle moins légére;
Qu'en secret quelques appellans
Veulent signer le formulaire,
Et que certains gros partisans
Ont juré foi d'hommes d'affaire,
D'être humains & compatissans.
On croit ce projet éphémere,
Et s'il opére un changement,
C'est un miracle assurément
Sur lequel on ne compte guere.
Mais quel affreux débordement,
Quel impitoyable corsaire
Tiendroit contre l'enchantement
De votre pieux sermonaire?
On dit de plus que, par vos soins,
Les Climenes s'étalent moins;
Que la gorge la plus piquante,

Et

Et le sein le plus affermi,
Sous une gaze transparente,
Ne se montre plus qu'à demi,
Et que nombre de Madelaines
Pénitentes à cinquante ans,
Pleurent leurs antiques fredaines,
Et le depart de leurs galans,
Avec une ferme espérance,
Qu'un jour la palme des elus
Sera leur juste récompense,
Offrant au ciel par contenance,
Ce que le monde ne veut plus.
Mais on ajoute qu'à Cythère,
Ces changements ont fait grand bruit,
Que l'on n'y parle que du fruit
Qu'a produit votre ministère;
Que l'amour outré de colere
Trouve le fait bien singulier
Dans un aimable & jeune Père,
Et surtout dans un C. . . . . .

Permettez-moi de douter un peu de ces derniers fruits de votre mission; car, amour & Cythere a part, le diable que vous connoissez mieux que moi, est un vieux routier qui sait tirer parti de tout: il a des ressources que le plus fin politique ignore; & peut-être a-t-il reconquis sur un sexe ce que vous lui avez pris sur un autre, & cela par le moyen du missionaire même son ennemi & son vainqueur.

Il faut que l'orateur qui veut toucher les belles;

[j'en:

[J'entens, toucher du soin de leur salut]
Etale sur son front des rides éternelles,
Ait de l'austérité le pésant attribut,
Un aspect sépulchral, des yeux sans étincelles,
Un dos en hémisphére, un menton de rebut.
Sans cela serviteur au succés de l'apotre.
Un visage tel que le votre
Pere très-cher, est un peu trop mignon.
Que ne balafrez-vous ce minois de trognon ?
On en parleroit dans l'histoire,
Deux yeux noirs & brillans sur un teint de brugnon
Sont un piége pour l'auditoire,
Tout apotre fait comme vous,
Malgré son zéle pour les ames,
Est moins propre à sauver les femmes,
Qu'à donner nombre de jaloux.
Son aspect dans les cœurs dont il devient l'idole,
Rallume tous les feux qu'y détruit sa parole:
On ne parle que de ses yeux,
Et ses sourcils jumeaux ont chacun leur suffrage:
On admire ses mains, ses gestes, son langage,
Rien n'échappe au détail du séxe curieux,
Il est fait à croquer, charmant, délicieux;
Il parle comme un ange. on le trouve adorable.
Là-dessus l'on s'échauffe, & l'émulation
Exagere à l'envi son talent admirable,
Son débit & son onction,
A ses sermons divins la foule est incroyable;
On s'empresse à le voir. on le suit en tout lieu;
Et sa paternité toute humble est charitable
Ne croyant agir que pour Dieu,
N'agit souvent que pour le diable.

Quoiqu'il en soit, vous n'étes pas en-
tort.

tort. Malheur à qui ſcandaliſe ſon prochain volontairement. Mais je ſais que vos intentions ſont toujours bonnes; & il n'y a pas de votre faute ſi les femmes ſont incorrigibles. Continuez, comme vous faites, de pacifier les troubles des ménages, d'expédier des paſſe-ports pour l'autre monde à quelques riches débauchés qui attendoient de mourir, pour vivre chrétiennement: prêchez toujours à qui vous écoute avec plaiſir & n'en devient pas meilleur, & ne vous inquiètez pas du reſte. Car de vous balafrer la figure, je fais réflexion que cela n'eſt pas abſolument néceſſaire, & que le ciel n'éxige point à la rigueur, un ſacrifice tel à peu près que celui de Combabe & d'Origene, ou de cette héroïne fameuſe,

Qui ſelon le vieux commentaire
D'un grave auteur qu'on ne lit guere,
Ayant ſu, je ne ſais comment,
Que ce maudit ange rebelle
Dans ſes beaux yeux furtivement
Oſoit ſe mettre en ſentinelle,
Pour l'en chaſſer honteuſement,
De la pointe d'une allumelle,
Biffa ce double achopement,
Qui damnoit éternellement
Une pauvre ame criminelle,
Et crut la ſainte bonnement,
Par cette méthode nouvelle.
Rendre capot le vieux ſerpent,

Et ſervir un jour de modele
A qui pourroit ſemblablement
Au doux foyer de ſa prunelle,
Allumer quelque embrazement.
Mais héroïque ou téméraire,
[ Car je n'oſe le définir ]
Cet exemple ne ſeroit guere
Pour les beaux yeux de l'avenir.
Ce zèle parut incommode:
Eh! ſe pouvoit-il que la mode
De ſe créver ainſi les yeux,
Prit chez le ſexe induſtrieux,
Qui ſait par une adreſſe extrême
Modifier l'apre ſiſteme
Des moraliſtes ennuieux,
Et conſultant en toutes choſes
Ses gouts & ſon tempérament,
Veut ſe ſauver nonchalamment
Par des ſentiers ſemés de roſes?
Je gage notre faculté
Contre votre ecole ſubtile,
Que jamais la poſtérité
Ne verra telle cruauté
Dans ce ſexe aimable & futile.
Toute dévote qui ſaura
Que pour elle on ſe donne au diable,
Saintement s'en conſolera,
Et ſans trop haïr le coupable.
Non jamais plus l'on ne verra
Dévote tant qu'il vous plaira,
Femme, veuve, ou gente fillette
Uſer de pareille recette,
Contre ſes charmes aſſaſſins,
Pour enjamber Veſtale inſigne
Le paradis en droite ligne,

Par

Par la route des Quinze-vingts.
Dut-elle un jour avec éloge,
Figurer dans Baronius,
Et grossir le martyrologe
D'un verset & d'un *oremus*.

Je suis &c.

# LE TEMPLE DE L'HYMEN.

## LETTRE

*à Monsieur le Chevalier de S***.*

MONSIEUR,

COmme je n'ai rien à vous écrire de mieux pour le présent, je vais vous entretenir d'un songe que je fis il y a quelques jours. Peut-être allez vous bâiller à cette lecture. Un songe est l'effet du sommeil, il pourroit bien en devenir la cause. Quoiqu'il en soit, je serai court comme la plupart de nos écrivains modernes, qui semblent craindre de lasser la patience du lecteur, s'ils donnoient plus d'étendue à leurs productions éphémères. C'est du moins une attention dont on doit leur tenir compte, & dont je veux partager avec eux le mérite, de crainte de vous ennuyer.

Je sortois fort tard d'une compagnie où

s'étoient trouvées trois demoiselles, dont la plus agée ne pouvoit avoir que quinze ou seize ans, toutes trois fort piquantes, agréables, enouées, & telles enfin que le plus sévère Stoïcien en auroit vu ébranler son rigorisme. J'éprouvai pour elles un partage de sentimens où elles avoient la préférence tour-à-tour, & j'en vins même à les aimer *in globo*, l'une portant l'autre. Je les quittai l'imagination remplie de leurs gentillesses & de leurs agrémens; & quand je fus au lit, moi, que la premiere approche du chevet rend ordinairement immobile, j'essuyai une insomnie d'environ demi-heure; mais enfin le sommeil vint calmer l'émotion de mon cœur.

Je me vis d'abord dans une île enchantée, au milieu d'un beau fleuve dont les rives offroient à mes yeux la plus délicieuse image du printems. Sur la premiere colline s'élevoient deux temples que séparoit un bosquet de myrthes de grenadiers & d'orangers. On lisoit sur le frontispice de celui qui étoit à gauche cette inscription.

C'est ici le palais du plus puissant des dieux,
Le centre de tous biens, le séjour des délices.
Mortels, approchez-vous, & mes dons précieux
D'un torrent de plaisirs pairont vos sacrifices.

Les colomnes du batiment étoient de jaspe.

jaſpe. Au lieu d'acanthe, on voyoit ramper le myrthe autour des chapitaux. Les reliefs du fronton, qui repréſentoient des fêtes & quelques trophées galans dont la façade étoit ornée, achevèrent de me convaincre que c'étoit-là le temple de l'amour.

Sur la porte de l'autre édifice ſe voyoit cette légende.

Ici régne le dieu dont l'aimable ſecours
Enivre ſans remords, ſans trouble, ni ſans crime.
Des tranſports les plus doux d'une ardeur légitime,
Tous ceux qui ſous ſes loix s'engagent pour toujours.

J'étois attentif à examiner l'architecture de ces deux palais, leurs proportions, & les décorations extérieures qui m'en parurent admirables, lorſque j'apperçus tout-à-coup l'amour ſur la porte de ſon temple. Ce dieu eſt facile à reconnoître à ſon air & à ſes armes. Il ſourit en me voyant, & me preſſa d'entrer le plus obligeamment du monde. J'étois bien tenté de le faire; mais convaincu par mon expérience qu'on ne ſauroit aſſez ſe défier des careſſes de ce dieu dangereux, je me défendis le mieux qu'il me fut poſſible, & lui dis preſque en tremblant:

Sujet zélé de votre empire,
Assez longtems j'ai suivi vos drapeaux:
Mais, dieu puissant, souffrez que je respire:
Après un long combat j'ai besoin de repos.

Piqué de mon refus, il ajustoit déjà une flèche dont il alloit me percer; mais par bonheur l'hymen parut à l'entrée de l'autre temple. Ce dieu, avec qui l'amour ne sympatise guère, me garantit du coup qui me menaçoit. Cupidon lui jetta un regard de colere & de dépit, & se retira.

L'hymen, jeune comme lui, avoit un air plus posé & plus modeste. Sa physionomie tranquille me rassura: je ne voyois point dans ses yeux cette empreinte malicieuse qui caractérise son rival. Il étoit vêtu de blanc & couronné de fleurs: il me prit par la main pour me faire entrer, & comme je faisois quelque résistance, il me dit:

Eh! quoi, vous refusez les dons qu'on vous présente!
Entrez, suivez l'hymen, venez grossir sa cour;
Et bientôt dans le bras d'une épouse charmante,
Vous aurez à souhait tous les biens de l'amour,
Sans craindre les maux qu'il enfante.

Charmant hymen, répondis-je, je connois tout le prix de vos faveurs; mais je crains trop les dangers d'un engagement aussi sérieux: ma liberté m'est précieuse, &

& l'impression que m'a faite certain écrit.... Quoi, interrompit-il, seriez-vous gâté par la lecture de ces auteurs dangereux qui regardent les femmes avec le dernier mépris, & ne les croyent pas dignes de partager la tendresse qu'ils ont pour eux-mêmes?

De ces esprits farouches & pervers,
Qui sans pudeur ont employé leurs vers
A médire à tort à travers,
Et fait dans leurs écrits mille outrages divers,
A ce sexe charmant, l'ame de l'univers,
Et l'abrégé de ses merveilles.

Croyez-moi, Boileau avoit ses raisons pour invectiver contre les femmes. Il se vangeoit sur des innocentes; mais tout le monde n'a pas eu si d'excuse. Quoiqu'il en soit, cet écrivain & les pareils sont plus à fuir qu'à rechercher. & si la maxime de Platon qui bannissoit les poëtes d'une république, devoit avoir lieu, ce seroit par rapport à ces lâches rimeurs qui décrient une si douce union, le lien le plus fort de la société, & tout le fondement du bonheur & de la gloire d'un empire.

Je ne sais que vous dire, repartis-je, mais il est bien certain que les meilleurs esprits, & les plus beaux génies entreprennent tous garde le célibat. On ne lit pas qu'Homere, Anacreon, Horace, ou Vir-

gile ayent été vos sujets ou vos partisans : plusieurs auteurs françois les ont imités, & j'ai dans la tête de ressembler à ces grands hommes, du moins par quelque endroit. Et quel tort peut faire à la population ce caprice d'un petit nombre d'ecrivains, qui nés d'ailleurs indépendans & paresseux, sont si peu propres aux soins d'une famille?

Voila une idée bien singulière, repliqua-t-il! Vous aimez donc bien la poësie, puisque votre admiration pour les poëtes ne vous laisse point appercevoir ce qu'il y a de vicieux dans leur exemple?

N'en doutez pas, répondis-je. Les sots ont beau mépriser cet art charmant, comme une occupation inutile & frivole, j'en connois tous les avantages, & rends graces au ciel de m'en avoir inspiré le goût. Le chagrin vient-il m'assiéger, j'ai recours aux bons auteurs, & trouve en leur compagnie un asyle inviolable qui fait renaitre dans mon cœur le calme & la tranquillité. Ces morts respectables me consolent de l'injustice & de la perversité des vivans. Touché de leur gloire & de leur sagesse, je tache de m'élever jusqu'à eux, de m'enflamer du feu de leur génie, & j'éprouve que qui les aime & les prend pour modéles, en est toujours bien récompensé.

A ces mots l'hymen me crut un favori des muses, & n'en parut que plus empref-

preſſé de m'inſtaller au nombre de ſes ſujets. Ecoutez, me dit-il, il eſt dommage qu'un ſi bon eſprit ſoit la dupe de ſes préjugés; mais je me flate de les diſſiper, ſi vous voulez bien prêter l'oreille à ce raiſonnement.

N'eſt-il pas vrai qu'à l'age où vous êtes, vos paſſions ſont dans toutes leurs forces? Combien de fois ſouhaiteriez-vous, (parce que je penſe que vous reſpectez les dieux,) de pouvoir concilier les intérêts du plaiſir & de la vertu? L'attrait de la vertu eſt-il toujours plus fort que celui du plaiſir? L'un vous coûte mille combats, l'autre vous donne des remords. Je ne vous crois pas du nombre de ces jeunes effrénés qui ne mettent point de difference entre le plaiſir & la débauche, & qui ne cherchent la volupté que par l'inſtinct groſſier qui les y entraine. Vous ſavez vous reſpecter, & craignez la honte & l'infamie qui ſuivent toujours le libertinage; mais eſt-on moins coupable, quand on forme ces liens furtifs qui violent les loix, & deshonorent les familles? Séduire une femme, une fille, n'eſt-ce donc pas pervertir l'ordre & commettre un attentat vraiment puniſſable? Ces triomphes honteux que l'audace & l'impudence remportent ſur un ſexe naturellement foible & trop ſenſible, ſont preſque devenus, grace à la corruption du ſiécle, l'étiquette du mérite; mais en ſont-ils moins des cri-

mes aux yeux de la raiſon, & pour en éviter l'opprobre, eſt-il de moyen plus ſûr que le mariage? Je ne vous parle point de ces aſſortimens biſarres que forme l'intérêt, de ces engagemens que l'on prend ſans s'aimer, & quelquefois même ſans ſe connoître. Les ſuites en ſont toujours malheureuſes. On ſtipule un mariage ſans conſulter ceux que l'on veut unir: les parens prononcent, c'eſt aux enfans d'obéir; le parti eſt riche, c'eſt tout dire; mais les epoux ne ſe ſont jamais vus, ou ne s'aiment point. Qu'importe, l'intérêt applanit toutes les difficultés. Une fille de naiſſance, dont les modeſtes appas auroient pu faire le bonheur d'un homme de ſon rang, paſſe entre les bras d'un fat opulent qui la croit encore trop honorée de ſon alliance, & perſonne ne s'aviſe de le trouver étrange. Un homme de condition né ſans bien, ou ruiné par de folles dépenſes, ne fait point difficulté de rechercher la petite fille d'un maltotier, qui peut-être a porté la livré de ſes ancêtres. Son luxe y trouve ſon compte, mais la dot de ſon epouſe ne peut la ſauver des mépris éternels qu'il lui fait eſſuyer. Celle-ci s'en vange par des galanteries d'éclat dont ils partagent tous deux le deshonneur. Tels ſont pour la plupart les mariages de ce ſiecle; mais quand c'eſt l'inclination l'eſtime, la ſympathie qui forment cet engagement, on s'ap-

s'applaudit de son choix, & on n'a jamais lieu de s'en repentir. Aimé d'une epouse aimable, vous goutez les plaisirs les plus purs & les plus parfaits. Vous vous voyez renaitre dans une postérité charmante, qui fait votre plus doux espoir, & resserre de plus en plus vos nœuds, parce qu'elle ne sauroit être équivoque. La joye, l'innocence & la paix filent vos jours, embeaument l'air que vous respirez: mais si quelques-uns de ces petits accidens inséparables de la condition humaine viennent suspendre le cours de ces douceurs, quelle ressource plus consolante que de trouver dans votre chere compagne à vous soulager de la moitié de vos peines! Est-il un ami plus sincere, plus tendre, plus compatissant? Vous etouffez dans ses bras vos chagrins, vos inquiétudes, vous y assoupissez vos douleurs, & ce leger intervalle qui interrompt votre bonheur en devient l'aissaisonnement: car un bonheur trop constant & uniforme est bien pres de l'ennui. . . . .

Tout cela est séduisant, interrompis-je, voila le beau coté de la médaille, mais voyons, s'il vous plait, le revers.

Quand, sans prévoir la conséquence
D'un nœud qui doit être éternel,
Plein d'une tendre impatience,
Un jouvenceau sur cet autel,
Vient signaler son imprudence,

Par

Par un parjure ſolemnel;
L'amour témoin du ſacrifice,
Pour vous ſe montre officieux;
Le ruſé d'un air gracieux,
Pour lui cacher le précipice,
Lui met ſon bandeau ſur les yeux.
Mais par une malice étrange,
Quand le ſerment eſt prononcé,
Ce petit perfide ſe vange;
Le voile ôté, la ſcêne change,
Et le bonheur s'eſt éclipſé.

Vous prenez une épouſe riche, bien-faite, & dont la réputation n'a jamais été entamée par la critique, car elle ſort du couvent: mais a-t-elle toutes les qualités néceſſaires pour faire le bonheur & le repos de vos jours? Etes-vous bien certain de vous féliciter à jamais de votre choix? Hélas! peut-être que cette créature ſi touchante, cette moitié de vous-même, fera bientôt le tourment de l'autre moitié. Cependant il n'y a plus de remède; car le divorce, cette reſſource précieuſe des anciens tems, n'a point lieu parmi nous. Les chagrins, les dégoûts vous aſſiegent en foule. De certains défauts, qu'on a eu grand ſoin de dérober à vos yeux avant l'engagement, s'étalent maintenant avec une familiarité impudente. L'amour ne bat plus que d'une aile, bientot il déloge & fait ſouvent place à une haine mortelle.

Quel

Quel désespoir alors! Quelle accablante situation! Oui, quoique vous puissiez dire,

Telle femme parut piquante,
Avant le dangereux contrat,
Qui bientôt fade & rebutante,
Fait regretter le célibat.
Telle fut par sa modestie,
Agnès avant le nœud fatal,
Qui bientôt fidelle copie
De Messaline ou de Julie,
(Sauf respect) & courant le bal,
Le brelan & la comédie,
Vous cause plus d'une insomnie,
Et vous entraine à l'hôpital,
Par la route de l'infamie.
Une autre enfin charme vos yeux,
Sous le masque de Cornélie,
Ou par l'espoir délicieux,
De posséder une Octavie,
Vous croyez que presque les dieux,
En ont moulé chaque partie,
Et la formérent dans les cieux,
Pour le bonheur de votre vie.
Mais dans le ménage un démon,
Fussiez-vous un autre Caton,
Ou Zénon, ou Socrate même,
Elle vous hurle sans raison,
Les yeux en feu, la couleur blême,
Maint & maint bilieux sermon.
Vous la verrez cette Gorgone,
Cette pâle Architisiphone
Terrible allumer son brandon.
Les serpens sifflent sur sa tête:

Fuyez,

Fuyez, epoux, dans la tempête,
Point de trêve ni de pardon.

Quel transport, me dit l'hymen! Quelle saillie! Ne diroit-on pas que vous entonnez une ode? Oh pour le coup c'eſt outrer l'hyperbole! Si vous connoiſſiez mieux les hommes, vous jugeriez plus ſagement des femmes. Je ne vous dis pas néanmoins qu'elles ſoient toutes raiſonnables; mais ſi vous aviez plus d'expérience, vous conviendriez avec moi que c'eſt preſque toujours aux maris qu'il faut imputer le trouble & le déſordre qui ſe mettent dans les ménages. Un débauché, un brutal, un mauvais cœur force ſouvent une epouſe à être vicieuſe. Si la plupart des hommes, au lieu de mépriſer leurs femmes, ou de les traiter en eſclaves, s'attachoient à réformer leurs défauts avec ménagement & compenſoient par un ſage équilibre les mauvaiſes qualités par les bonnes, la tranquilité regneroit toujours dans les familles, & les femmes ne donneroient pas dans des écarts, forcées qu'elles ſont de ſe répandre à l'extérieur pour trouver des conſolations.

Pendant ce diſcours, j'avançois inſenſiblement vers le ſanctuaire. Je vis avec étonnement une foule innombrable de candidats de tout age & de tout état, qui fourmilloient dans le temple, & venoient

noient tumultueuſement préſenter leurs offrandes; pour ſe faire initier dans les myſteres de l'hymen.

J'apperçus des veuves en deuil;
Elles venoient de clore le cercueil,
De leurs pauvres epoux d'ennuyeuſe mémoire;
D'autres encore au pétitoire,
Après quatre maris que la tombe enfermoit:
Mainte vieille que radotoit,
Et ce que je n'aurois pu croire;
Maint Titon parfumé, maint Neſtor dameret,
Qui bégayoient toujours la même hiſtoire,
Et couvroient les frimats d'un aride toupet,
Sous le pompeux buiſſon d'une perruque noire.
L'un à Philis endoſſoit un poulet,
Et larmoyoit quelques vers à ſa gloire.
Un autre de maint oſſelet
Avoit radoubé ſa machoire,
Ou l'ébène en chicots branloit comme l'yvoire.
La goutte avec le rhume à pas lents les ſuivoit,
Le javelot en main la mort les tâlonnoit.

Je vis un tourbillon de filles,
Groſſi de plus de cent familles,
Qui faiſoit en entrant un tintamarre affreux.
La plus jeune en ces mots fit entendre ſes vœux.
„ Grand dieu, prête à mes cris une oreille docile;
„ Roturier, courtiſan, campagnard, ou bour-
„ geois,
„ Tartare, algerien, hottentot, iroquois,
„ Il me faut un mari, nargue des onze mille;
„ Ma poupée eſt au croc, & ma gorge s'oppile.
„ Dieu puiſſant, rend moi femme à tout événe-
„ ment.

„ Je

„ Je suis sage à l'excès, car vraisemblablement...
„ Jamais, qu'il m'en souvienne, un téméraire
„ amant,
„ N'essaya de saper dans sa fougue imbécille
„ L'inébranlable fondement
„ De ma vertu farouche & difficile.
„ Mais surtout je proteste, & c'est bien la raison,
„ De ne jamais fourber mon epoux débonnaire:
„ D'exclure les galans, de soigner la maison,
„ Et de suivre en tout point l'exemple de ma
„ mere.
L'une tenoit des propos impudens,
Et bombardoit de l'œil les jeunes prétendans:
L'autre avoit un maintien farouche.
L'une en riant tordoit la bouche,
L'autre l'ouvroit beaucoup pour étaler ses
dents;
L'une mordoit sa lévre, & comme une pagode,
Hochoit la tête en s'avançant;
D'autres niaisant, grimaçant,
Rioient, trotoient avec méthode,
Affectoient un air innocent,
Déplaisoient pour être agréables,
Et se faisoient haïr à force d'être aimables.
Quelques-unes se rengorgeoient,
Malgré les ans qui ravageoient,
Leurs agrémens jadis passables.
Sur leur teint racorni, sur ce vieux parchemin,
Timbré d'une étroite gulpure.
D'une croute de fard l'ardente enluminure,
Leur composoit un masque tout divin;
Et malgré ce platras à l'air impénétrable,
Chacune portoit cependant
Un parasol épouventable,
Dont l'orbe couvroit un arpent.

Je

Je vis, des prudes, des coquettes,
Des Amarantes, des Lisettes,
Qui tranchoient de l'Agnès, & qui depuis trente ans
Avoient fait dans Paphos leurs premiers exercices,
Qui transpiroient des fumets suffoquans,
Relevés de musc & d'épices,
Et tiraillioient tous les passans.
Dans le bagarre une d'entre elles
Laissa tomber un œil au coin d'un piedestal;
Il se rompit en vingt parcelles,
Car c'étoit un œil de cristal.
Je vis enfin dans la cohue
Un monde d'amans besaciers,
Qui dans les coins de chaque rue
Exercent sans pudeur leurs talens nourriciers.

Comme vous voyez, la foule étoit nombreuse. Je crus vous y appercevoir; aussi vous vous teniez à l'écart, & comme en tapinois. Le respect m'empêcha de fausser compagnie à l'hymen pour courir vous embrasser; mais je mourois d'envie de lier conversation avec vous, pour nous amuser aux dépens d'un million de ridicules personnages, & de quantité de fats qui venoient dans le temple portant leurs titres en parchemin, & quelques ettres patentes, qui faisoient tout leur fond & tout leur mérite.

L'hymen revint à la charge & employa les raisons les plus fortes, pour me convaincre & m'engager. Mais comme

j'en étois toujours sur la réplique, enfin, me dit-il, il faut vaincre votre obstination, voyez si vous pourrez résister. Il tira en même tems de la foule Mademoiselle G..... qu'il me présenta.

Qui, moi! m'écriai-je, que j'épouse ce monstre de perfidie, la plus ingrate, la plus! . . . . . Elle, avec l'air tendre & touchant que vous lui connoissez, se mit à me serrer entre ses bras. Je me débarrassai avec peine, & fus me ranger vers l'aimable & vertueuse T. . . . qui me reçut avec bonté. J'étois si agité néanmoins que je me réveillai tout hors d'haleine. Je me précipitai de mon lit, & l'imagination encore toute remplie de mon songe, il me parut si extraordinaire, que je me mis aussitôt à l'écrire, pour vous en envoyer une relation fidèle.

Je suis, &c.

## EPITRE

*à M. Den . . . Avocat.*

LOin de ces agréables bords
Où je savourois les accords
Dont ta muse charme la ville,
Où près de toi libre & tranquille,

Tan-

Tantôt grave, & tantôt badin
Je bravois la fougue imbecille
De la fortune & du deſtin,
Dans les dégouts du païſage
Où je me trouve transplanté,
Aux ſoins dont je ſuis agité
Puis-je oppoſer quelque courage?
Le jour bloti ſous des ſapins,
Ou ſur quelque roche pointue,
Entre les chamois & les dains,
Je raiſonne à perte de vue
Sur les ſottiſes des humains.
La nuit rêveur atrabilaire
Dans mon galetas ſolitaire,
Sur les débris d'un vieux fauteuil,
J'ai l'attitude & la figure
D'un vrai fourier de ſépulture
Qui veille un mort dans le cercueil.
D'autres chercheroient compagnie,
Et ſe voueroient à Cupidon,
Pour evacuer le poiſon
De la froide mélancholie.
Cher ami, c'eſt une leçon
Que dans les chagrins de la vie
Te dicte ſouvent la raiſon,
Tu rimes ſonnet, elegie,
Et plus galant que Céladon
Tu cours de Sylvie en Sylvie
Dans la fringante bergerie
De nos Urfés de Beſançon.
Mais dans un malheureux canton,
Sèjour de la miſantropie,
J'ai moins de goût pour le jargon
De la fine galanterie,
Qu'un débarqué de Laponie,
Sur les rives du Phlégèton,

Et la nymphe la plus jolie,
Loin de tirer quelque chanſon
De mon ingrate Polymnie,
Me feroit faire une homélie,
Sur la chute de Salomon.
Il me ſemble t'entendre dire
Que le remede de mon mal
Eſt dans notre ſéjour natal,
Où le plaiſir tient ſon empire,
Que l'air galant qu'on y reſpire
Eſt un excellent cordial.
Mais comment veux-tu que j'endure
Le regard ſiniſtre & vangeur
De cent ennemis en fureur
Que me ſuscite l'impoſture
D'une ame cruelle & parjure,
Et du plus lâche adulateur?
Et ces lauriers que l'on m'adreſſe
Pour un miſerable fredon
Qu'aura glapi quelque dindon
De la baſſe-cour du Permeſſe?
Puis tous ces monſtres odieux,
Dont on veut que je ſois le pere,
Ces libelles audacieux,
Ces couplets que jappe Cerbere
Par l'organe d'un furieux?
C'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt ſon langage,
Dira ſoudain quelque Mydas,
Qui ne le reconnoîtroit pas?
Tout ſe trahit dans cet ouvrage.
Tel qu'un loup preſſé de la faim,
Il faut qu'il morde, ou qu'il déchire,
Et, dès que ſa verve eſt entrain,
C'eſt Tyſiphone qui l'inſpire.
Défiez-vous de l'impoſteur,
Ce front où brille la candeur,

D'une

D'une ame ſuperbe & farouche
Vous cachez l'horrible noirceur :
Le miel diſtille de ſa bouche,
Et le fiel inonde ſon cœur.
Tu le ſais, ma main innocente
Ne trempa jamais ſes pinceaux
Dans la fange obſcure & puante,
Dont l'Averne infecte ſes eaux.
Diſciple admirateur d'Horace
C'eſt pour me ſauver de l'ennui,
Et non pour l'opprobre d'autrui,
Que j'ai voulu ſuivre ſa trace.
Car ſi ce vaſte continent,
Séjour d'erreurs & de miſères,
N'eſt qu'un théatre impertinent
De vanités & de chimères,
Un obſervateur ingénu
De ces farces tragi comiques,
Doit-il, pour vanger la vertu
S'armer des flêches ſatiriques ?
De lui-même auſtere cenſeur,
Et prompt à ſe rendre juſtice,
Il croit que le ſolide honneur
Eſt moins de cenſurer le vice,
Que de le banir de ſon cœur.
C'eſt pour le charme de la vie,
Et non pour un plaiſir malin,
Que le dieu de la poëſie
En fit préſent au genre humain.
Malheur à qui tourne en venin
Cette douce & pure ambroiſe
Que le ciel verſa dans ſon ſein !
Il eſt vrai que cette maxime
Fort honnête dans le diſcours
Contre les piéges de la rime
Eſt quelquefois d'un vain ſecours.

Hé! peut-on voir en patience
La morgue fiere & l'impudence
D'un ignorant en chaperon,
L'étalage & la ſuffiſance
D'un pédant bouffi d'arrogance
Qui n'a lu que ſon Ciceron?
Un barbon paîtri de fleurettes,
Qui fier de ſes galans travaux,
Va diſtillant des madrigaux,
Le nez timbré de ſes lunettes?
Un noble ivre de vanité,
Mais toujours gueux & famélique,
Prêchant à ſa famille étique
Une ſuperbe oiſiveté,
Et le mépris de l'induſtrie,
Par qui ſa nobleſſe flétrie
Ramperoit dans l'utilité?
De telle engeance ridicule
Vous êtes révolté ſoudain;
Vous les peindrez, mais c'eſt en vain;
Fuſſiez-vous Lucile ou Catule,
C'eſt toujours perdre ſon latin.
Hé! quel avantage d'écrire,
Si lorſqu'il pourroit l'éviter,
Le vicieux craint la ſatyre,
Et s'obſtine à la meriter?
Aſſez d'ennemis dans la vie
Nous perſécutent ſourdement,
Tâchons de calmer leur furie,
Au lieu d'accroitre leur acharnement,
En chantant leur ignominie.
Heureux qui n'eſt point redouté!
J'aime bien mieux vivre paiſible,
Content de mon obſcurité,
Que d'acquerir par vanité,
Le renom frivole & nuiſible

D'un

D'un talent toujours détesté.
Rousseau la gloire du Parnasse
Eût fait le charme de Paris,
Si moins fâcheux dans ses écrits,
Il eût ménagé les esprits
De la savante populace.
Les lettrés, comme les devots,
Sont gens qui ne pardonnent guéres:
Soudain par de laches complots,
Un tas de poëtes fallots
Lui fit un monde d'adversaires;
Tant qu'à la fin l'infortuné,
Objet de haine & de vengeance,
Honni proscrit abandonné
N'eut plus d'azile dans la France
Contre leur courroux obstiné.
Je sai que les muses fidelles
Qui s'envolérent après lui.
Lui trouverent plus d'un appui
Chez les Mécénes de Bruxelles.
Mais contre un sort si rigoureux,
Et des epreuves si cruelles,
Loin de ses rives paternelles,
Que pouvoient leurs soins généreux?
On a beau dire que le sage
Est citoyen de l'univers,
Qu'il est heureux dans les déserts,
Ou dans le bois le plus sauvage;
Qui nous console de l'orage,
Dès que sans espoir de retour,
Il nous éloigne du rivage
Où nous avons reçu le jour?
O tendre amour de la patrie
Tu regnas toujours dans mon cœur!
O ville; o ma ville chérie,
De toi dépend tout le bonheur,

Et tout le repos de ma vie!
Hel! quel ſejour plus gracieux,
Que ſe canton delicieux,
Ces vaſte- & riches campagnes,
Ces bois ſacrés, & les montagnes
Dignes des nymphes & des dieux;
Où les muſes dans le ſilence
De quelques réduit écarté,
M'ont abreuvé dès mon enfance
De la plus pure volupté;
Où ſous des hêtres ſolitaires,
Le divin chantre d'Ilion,
Et les cygnes du Latium,
M'initioient dans les myſteres
De la charmante fiction,
Où ſur la pente d'un vallon
Périgny bornant l'horiſon
Etale ſon aphitéatre:
Où Tityre, Amynthe & Damon,
Chantant ſur un lit de gazon
Raſſemblent la troupe ſolâtre
Des Amarillis du canton?
Souvent j'ai vu ſur le rivage,
Les fêtes du dieu des raiſins,
Que ſuivoit la bande volage
Des bacchantes & des ſylvains.
Silene en groteſque poſture
Entre les menades trottoit,
Avec ſon ventre qui flottoit
Sur le garot de ſa monture.
Le vin couloit à pleins ruiſſeaux,
Tous chantoient le dieu des vendanges,
Et les antres de nos côteaux
Retentiſſoient de ſes louanges.
Alors mon eſprit éperdu,
Et plein d'Alcée & de Pindare,

Er-

Erroit dans un monde inconnu,
Et prenoit Codre & Montaigu
Pour le Rhodope & pour l'Ismare.
O quand pour goûter le plaisir
De ces délires poëtiques,
Irons-nous chercher le loisir,
De tes vergers académiques;
De ces boccages renaissants,
Où tout rétentit des accens
De la plaintive philomele;
Ou couchés sur l'herbe nouvelle,
Tels que Mayran & Maupertuis,
Nous passions de si belles nuits
A traiter mainte bagatelle,
Les rêves de nos Cassinis
Et les monades de Léibnitz,
Et les mondes de Fontenelle?
Mais déja l'humide Orion
Vient inonder les paturages,
Et bientôt le septentrion
Va déchaîner sur nos rivages
Les fiers enfans de l'aquilon.
Cher ami, ce qui me console,
C'est le prochain & sûr espoir
Qui me flatte de te revoir
Dans notre illustre Chrysopole. (1).
Là sans redouter le couroux
Du destin aveugle & profane,
Je verrai mes soucis jaloux
Soudain se perdre loin de nous
Ou sur la croupe de Chaudane,
Ou dans les abîmes du Doux.
Là dans le volage atticisme
D'un libre & frivole entretien,

(1) Besançon.

Et cherchant le souverain bien
Dans un modeste epicurisme,
Nous saurons loin du pédantisme
Egayer le triste maintien
De l'important Justinien,
Et du pere de l'aphorisme.
Cependant bannis de ton cœur
Cette mortelle reverie,
Ces intervalles de langueur,
Dont rougit la philosophie.
Hé! ne cesseras tu jamais
De te plaindre de la nature,
Quand, pour reparer son injure,
Les dieux te combient de bienfaits?
Bacchus, la reine d'Idalie,
Les Graces, Minerve, Apollon
M'ont conduit au sacré vallon
Où tu soupires l'élegie
Près de l'amante de Phaön,
Et bois l'onde de Castalie
Dans la coupe d'Anacréon.
Si les couleurs, si la matiere
Echappe à ta foible paupiere,
l'eclat de célestes lambris,
Vaut-il le flambeau d'Uranie,
Ces feux du dieu de l'harmonie,
Qu'on voit briller dans tes écrits?
Jadis le maitre d'Epicure
Au fond d'un lugubre séjour
Fuioit la lumiere du jour,
Pour mieux lire dans la nature.
Le chantre du fils de Thétis
Ne vit jamais briller l'aurore,
Non plus que l'écharpe d'Iris,
Ni les dons de la jeune Flore.
Enfin l'audacieux Milton,

Quel.

Quoique privé de la lumière
Enfloit la trompette guerriere,
Des déeſſes de l'Helicon,
Lorsqu'il armoit contre les anges
Toutes les forces de l'enfer,
Et rangeoit ſes noires phalanges,
Sous les drapeaux de Lucifer.
Tel que ces héros du Parnaſſe
Lutte contre l'adverſité ;
Songe que la poſtérité,
Doit un jour plaindre ta diſgrace,
En admirant ta fermeté.
Tout ce qui fait dans cette vie
L'objet de notre vanité,
Honneurs, opulence, beauté,
Tout céde à la Parque ennemie,
La vertu ſeule & le génie,
Ont droit à l'immortalité.

## EPITRE

*à Madame V. ſur la nouvelle année.*

AImable & vertueuſe mère
D'un fils aimable & vertueux,
Compagne d'un ſavant heureux,
Témire, en cet anniverſaire
Recevez le tribut ſincere
De mon encens & de mes vœeux.
Tandis qu'eſcorté de la neige
Et du rhume qui nous aſſiége
l'hyver exerce ſon courroux,
Et que la rage des viſites

Fait

Fait trotter un peuple de fous
Et de poëtes paraſites,
A tant d'ennuis & de dégouts,
Et de viſages hippocrites,
Quelle barriere oppoſez vous?
Sans doute que dans votre azile,
Temple des jeux & de la paix,
L'ennui ne ſe gliſſe jamais,
Le plaiſir eſt toujous tranquille,
Les vœux ſont toujours ſatisfaits.
S'il nous reſte encor quelque trace
De ce beau ſiècle tant vanté,
Dont les annales du Parnaſſe
Atteſtent la félicité,
C'eſt où l'on oſe s'interdire
Les vœux des profanes mortels,
Où l'intérêt n'a point d'empire,
Où la fortune eſt ſans autels:
C'eſt dans ces démeures paiſibles
Des cœurs généreux & ſenſibles,
Où d'innocentes voluptés,
L'amitié pure & la tendreſſe,
Brillent aux yeux de la ſageſſe,
C'eſt, Témire, où vous habitez.
Pour moi dont le train ordinaire
Eſt de lutter contre le ſort,
Je ſonge comment je puis faire
Pour tacher de ſauver mon bord
Du vent qui m'eſt toujours contraire,
Et me rejette loin du port;
Mais ma plus vive inquiétude,
Eſt de munir ma ſolitude
Contre les injures du nord.
Entre les maux qu'a fait éclore
L'urne fatale de Pandore,
Et qui viennent fondre ſur nous,

Le

Le froid eſt celui que j'abhorre
Comme le plus fâcheux de tous.
Tant que Zéphir ſur le rivage
Careſſe l'onde & le feuillage,
Je puis dire que j'ai vecu.
Mais l'hyver glace mon courage,
Dès qu'il regne, je ſuis vaincu;
Toujours armé de mes pincettes,
Ainſi que le bon du Cerceau
Je quitte l'encre & les tablettes,
Pour tiſonner dans mon fourneau.
Mais lorsque reprenant la plume,
Je veux remettre ſur l'enclume
Quelques eſſais peu réguliers,
Borée & ſa triſte cohorte
Entrent par les trous de ma porte,
Et m'enlevent tous mes papiers;
Et moi ſurpris de ce ravage,
Je cours ramaſſer les débris
De mes infortunés écrits,
Que ces vents ons mis au pillage.
Heureux, ſi, loin de ce rivage,
Au lieu d'empirer mes deſtins,
Le plus fougueux de ces lutins
M'emportoit d'une aile rapide,
Juſques aux fauxbourgs de Batan,
Où ſur le pont, d'où ſaint Antide
Monté ſur le dos de Satan
Courut jadis à toute bride,
Abſoudre un pape au Vatican!
Je m'applaudirois du voyage,
Témire, & j'aurois l'avantage
De reſpirer auprès de vous,
Ainſi qu'auprès de votre époux,
Et de retrouver l'aſſemblage
Des biens qui ſont les vrais heureux,

Du

Du mérite ſans étalage,
Et des cœurs les plus généreux.
Doux ſouvenir! flatteuſe image!
Retraite ſi digne du ſage!
Heureux azile de la paix,
Ne vous reverrai-je jamais?
Qu'avec plaiſir je me rappelle
Les délices de ce ſéjour,
Où d'une main chaſte & fidelle
L'hymen ranime chaque jour
Une ardeur vive & mutuelle
Au ſacré flambeau de l'amour.
Quand reverrai-je ce rivage,
Où dans le ſein d'un doux loiſir
Le tems s'ecoule ſans nuage
Et ſans perte pour le plaiſir?
Ce ſalon libre & ſolitaire
De Comus digne ſanctuaire,
Que la licence & le fracas,
La médiſance téméraire,
La langue indiſcrete & légère,
Et les ennuis n'approchent pas?
Souvent emule de Dédale,
Je vole & franchis l'intervalle
Qui m'eloigne de ces beaux lieux,
Je crois vous voir & vous entendre
Dans ces banquets délicieux,
Où les graces viennent ſe rendre,
Et ſervent les mets ſous vos yeux.
J'y vois briller dans la fougere
Le champagne à mouſſe légere,
Et le ragot avec l'arbois,
Vainqueurs de la féve etrangere
Balancer les gouts & le choix,
On y badine, on y chanſonne,
Le ſage même y déraiſonne

Avec les ris & la beauté,
Sacrifiant à la gaîté
Ces tons ennuieux & sublimes
De la stoïque gravité,
Et n'admet plus d'autres maximes
Que celles de la volupté.
Et si quelque aride momie (*)
Non loin de ce réduit charmant
Montre la sage économie,
La charpente & la simmetrie
De ce merveilleux bâtiment,
Où se loge un souffle de vie
Qui n'y séjourne qu'un moment,
Immobiles, mais pathétiques,
Soudain ces funebres reliques
Semblent vous dire éloquemment:
„ Mortels d'une folle espérance
„ Ne vous laissez point éblouir:
„ Craignez de regretter l'absence
„ Des biens dont vous pouvez jouir,
„ Prenez avec reconnoissance
„ Ce que vous offre le destin;
„ Ce jour est en votre puissance,
„ Celui qui suit est incertain.
„ Le présent veut que l'on jouisse,
„ Il ne peut vous être rendu:
„ Le plaisir veut qu'on le saisisse,
„ Qui le différe l'a perdu.
„ De Phébus la course est bornée;
„ Mais il y rentre chaque jour:
„ Dès que la votre est terminée,
„ C'est un abîme sans retour.
„ Déja son char se décolore,

„ Et

(*) Cabinet anatomique de M. V.

„ Et touche aux portes de Thétis.
„ Demain le lever de l'aurore
„ Peut vous trouver anéantis.
„ Le tems ſême ſur ſon paſſage
„ Tantôt les ris, tantôt les pleurs;
„ Mais pour qui ſait en faire uſage
„ Il ne fait naître que des fleurs.
„ Toutefois aux loix de la parque
„ Il vous a tous aſſujetis,
„ Il vous entraine vers la barque,
„ Où vous ſerez tous engloutis.
„ Si comme l'ombre qui s'envole,
„ Soudain vos jours ſont éclipſés,
„ L'avenir eſt un ſoin frivole,
„ Le moment preſſe, jouiſſez.
Ce diſcours doit être efficace,
Et ſi je pouvois l'écouter,
Je me rendrois de bonne grace,
Et ſaurois bien en profiter.
Non que l'on en doive conclure
Que donnant tout à la nature,
Et vil eſclave de mes ſens,
Je ne prodigue mon encens
Qu'aux dieux que ſervit Epicure.
Il eſt certaines voluptés
Dons précieux de l'innocence,
Filles des dieux, chaſtes beautés,
Que vous aimez, & que j'encenſe.
Les jeux qui regnent ſur vos bords
Ne laiſſent jamais ſur leurs traces
Ni le dégout, ni les remors;
La vertu même avec les graces
En aſſaiſonnent les tranſports.
Eh! qui pourroit nous faire un crime
De quelques momens de douceur
Qu'une allegreſſe légitime

Fait

Fait éclore dans notre cœur ?
Je renonce au titre de ſage,
S'il faut toujours moraliſer,
Avoir le front ceint d'un nuage,
Gémir, & ſe tyranniſer :
Ou ne parler que de Cerbère,
Des feux que roule l'Achéron,
Des fouets horribles de Mégère,
Et des vipères d'Alecton.
Faut-il que l'ame enſevelie
Dans une froide létargie
N'oſe jamais s'épanouir,
Et n'avons-nous reçu la vie
Qu'à charge de n'en point jouir ?
De ces vapeurs mélancoliques,
Témire, craignez le poiſon,
Oſez munir votre raiſon
De préceptes moins chimériques.
Employez mieux votre loiſir,
Et ne cultivez la ſageſſe
Que dans le ſein de la tendreſſe
Et dans l'école du plaiſir.
L'heureux mortel que l'hyménée
Unit à votre deſtinée
Vous fera lire dans ſon cœur
Quelle eſt la route fortunée
Qui nous fait trouver le bonheur.
Le préjugé ſot & bizarre,
Les ſoins qui tourmentent l'avare,
La brigue & ſes projets divers
Sont les tyrans de l'univers
Qui ſe jouant de nos foibleſſes,
Nous dépouillent de nos richeſſes,
Et nous oppriment dans les fers.
De leurs entraves inhumaines
Sauvez votre aimable ſéjour,

Et ne connoiſſez d'autres chaines
Que celles que forge l'amour.
Pour moi que l'aveugle furie
Des deſtins toujours ennemis
Emporte loin de ma patrie
Dans le tourbillon de Paris,
Par le ſouvenir de vos fêtes
Je trompe la rigueur du ſort,
Et me conſole des tempêtes
Puisque vous étes dans le port.

## EPITRE,

*à Mademoiſelle T. . . qui feſoit ſon ſéjour ordinaire à la campagne.*

LAurette, y penſez-vous? quoi! toujours au village
Profaner les tréſors dont le ciel vous combla?
Ces graces, ces attraits qu'en vous il raſſembla
Les perdre dans un lieu ſauvage?
Eſt-ce donc là les mériter?
Que vous connoiſſez mal un ſi rare avantage!
Vous devriez rougir de n'en pas profiter.
Quel gout biſarre vous décide
A vous enterrer dans ces lieux?
Quels charmes s'offrent à vos yeux
Dans cette affreuſe Thébaïde?
Des bois & des rochers, des patres, des bouviers,
Les minois iroquois de vos gourdes voiſines,
Des troupeaux mugiſſants, des chars lourds & groſſiers,

Des

Des roſſinantes, des flanquines,
Du villageois pitoyables courſiers:
Un air, un accent, un langage
Plus étranger que le lapon,
Et qui ne ſeroit pas d'uſage
Dans la caſſine d'un Huron;
Qu'il eſt galant ce païſage
Pour un auſſi joli tendron!
Que ne prenez-vous à la ville
Un plus honnête domicile
Que ce ruſtique logement?
Vous me direz apparemment
Qu'au village l'on eſt tranquille;
Que vos jardins & vos vergers,
Vos grenadiers, vos orangers
Sauront toujours vous ſatisfaire:
On ſe laſſe à la fin d'un ſpectacle vulgaire
Qui fait ſur nos regards toujours le même effet:
D'ailleurs un peu d'amour eſt ſouvent néceſſaire
A votre age ſurtout c'eſt un charme ſecret
Auquel on ne reſiſte guere:
Et qu'on fouille partout ce hameau ſolitaire,
Y trouveroit-on un ſujet
Dont l'hommage eut droit de vous plaire?
Mais dans nos murs quelle diverſité
Partage l'emploi de la vie!
Quelle aimable vivacité
Diſſipe la miſantropie!
La troupe des jeux & des ris,
Et tous les menins de Cythère
Soudain de vos charmes epris
Vous formeroient un cortege ordinaire.
Tous les robins & les plumets
Vous voyant en auroient dans l'aile
Un eſſain de colifichets
Que l'on nomme petits colets,

Tout confits d'ardeur & de zèle,
Galants doucereux & discrets
Viendroient à vos pieds pêle-mêle
Bourdonner madrigaux ballades & sonnets.
Des privileges du bel age
Faites-vous donc si peu de cas?
Croyez-vous que sur ce rivage
Le tems respecte vos appas?
Nous accusons pour l'ordinaire
Son extrême rapidité,
Mais il marche pour le vulgaire,
Et galoppe pour la beauté.
Et craignez-vous si peu le courroux des naiades,
De Flore, de Pomone & des jeunes driades,
En déployant sur leur terrain
Ces yeux, ces graces naturelles,
Ce petit minois assassin
Qui fait affront aux immortelles?
Ne redoutez-vous point quelques indignités
De ces vilaines déités
Qui gambadent sur la montagne,
De ces satyres effrontés
Qui peuplent partout la campagne?
Ce sont tous vrais bandits sujets à l'aiguillon
Qui les rend forcenés dans l'amoureuse crise;
Ils sentent d'une lieue un joli cotillon,
Et croquent volontiers pareille friandise.
Si vous restez dans leurs cantons,
Ne doutez point que les gloutons
Ne vous trouvent fort à leur guise.
Jamais bijou si mignon, si petit
Ne reveilla leur appetit;
Mais ils n'aiment point à crédit,
Et savent jusqu'au bout brusquer une entreprise.
Si vous l'ignorez, un silvain

A toute l'allure d'un diable,
Longue queue au bout d'un long rable,
Des yeux ronds sous un front vilain,
Cornes & barbe de bouquin.
Quand le petit dieu l'éperonne,
Le fougueux raviſſeur ne reſpecte perſonne:
Il eſt fort comme quatre, & part comme l'éclair:
Vous auriez beau crier, à l'aide, on me chifonne,
Vos plaintes ſe perdroient en l'air.
Et quand le mal eſt fait, qu'importe que l'on crie!
Etre ſeule dans la prairie,
Dira-t-on, & qu'y feſiez vous?
Eloigne-t on la bergerie
Quand on craint la rage des loups?
Et n'eſt-ce pas dans les campagnes,
Dans les bois & ſur les montagnes
Qu'epris des charmes feminins
Les dieux champêtres ou marins,
Les dieux de la céleſte plage,
Et qui pis eſt les ſouterrains
Ont égorgé maint pucelage,
Et fait germer chez les humains
Les premiers plants du cocuage?
Rappellez-vous la femme de Lycus,
Pour qui Jupin prit les traits d'un ſatyre;
La fille du vieux Inachus,
Europe, Caliſto, Proſerpine & Philire;
Puis cette none de Veſta
Qu'en un bois le dieu du carnage,
Ou quelque bruleur de menage
Fit mere par duplicata;
Et cent autres jeunes victimes,
De la céleſte privauté,
Dont la folle ſécurité.

Suivoit vos champêtres maximes,
Mais parmi ces dieux libertins
Célébres par leurs brigandages;
Et par les amoureux larcins
Si frequents dans des lieux sauvages,
Il en est un des plus mutins
Qu'on voit roder dans les jardins
Le bras armé d'une faucille,
Pour effrayer la volatille
Et les maraudeurs clandestins.
Mais si de sa serpe tranchante
Il vous hourpille les larrons
Et les oiseaux qu'il epouvante,
Lui même est de tous les fripons,
L'espece la plus insolente:
Et ce n'est pas toujours pour chasser des pigeons
Pour garder l'herbe, ou le feuillage,
Qu'il se tapit aux environs;
Il est un autre jardinage
Qui le touche bien d'avantage
Que des navets ou des melons.
Si ce dieu dans quelque boccage,
Cherchant remede à son ardeur,
Vous alloit montrer son visage,
Helas! vous en mourriez de peur.
Et ce n'est pas un badinage,
Il paroît souvent au village,
Et jette partout la terreur.
Teint saffrané, vaste encolure,
Poil cramoisi, nez à corbin,
Ample fourrure sur le sein,
Bouche ecumante de luxure,
Oeil oblique & peau de chagrin,
Puis certaine autre mignature
Caractérisent le Lutin.
Aimeriez-vous cette peinture?

Si

Si toutefois par avanture
Quelque berger des environs
Avec l'esprit des Céladons,
Et les charmes de la figure
Venoit briller dans vos valons,
Et chaque soir sur la verdure
Vous répéter quelques chansons;
Que de caquets alors, que de fins commentaires
Sur le gout pastoral, & ces jeux innocents!
Que d'epilogueurs téméraires
S'amuseroient à vos dépens!
Chacun diffameroit vos champêtres aziles,
Et nos prudes surtout aiguiseroient leurs dards,
Une grêle de vaudevilles
Fondroit sur vous de toutes parts.
„ Enfin ce n'est plus un mistere,
„ Diroient les langues de vipere,
„ Que ces lieux lui semblent si beaux:
„ Ces près, ces bois, & ces ruisseaux
„ Ont plus de charmes qu'on ne pense.
„ Elle nous vante les hameaux
„ Comme séjour de l'innocence;
„ Mais le gazon des pastoureaux
„ Vaut bien les tapis de Bisance:
„ Les arbres servent de rideaux,
„ Tout s'y passe dans le silence,
„ Le zephir seul & les oiseaux
„ Sont admis dans la confidence,
„ Respects, formalités, & petit soins bourgeois,
„ Madrigaux y sont inutiles:
„ Amour y fait regner les loix les plus faciles,
„ Et c'est là proprement qu'il use de ses droits.
„ Il escarmouche dans les villes,
„ Mais il triomphe dans les bois.
Pourriez-vous soutenir pareille médisance,
Et survivre un moment à ce bruit imposteur?

Eh! quittez donc par bienſéance,
Un lieu fatal à la pudeur;
Accordez nous la préférence,
Fujez le faune ſuborneur;
Car cela tire à conſéquence
Pour votre gloire & votre honneur.
Je penſe bien que la tendreſſe
D'un bocager de cette eſpece
Ne flatte guere votre cœur;
Mais ſi dans ſa bruſque furie
Il inſultoit à vos appas,
Qu'eſpérer de mon induſtrie
Dans un ſi cruel embarras,
Qu'une triſte & froide elégie
Foible remède en pareil cas,
Ou qu'une longue apologie
Que le monde ne croiroit pas?

## EPITRE

*A. M. l'abbé Lambert curé de St. Etienne en Normandie.*

CHer abbé, quelle humeur ſauvage
Te fait, loin de nos beaux eſprits,
Préférer un méchant village
Au brillant ſéjour de Paris?
Trois ans d'abſence en un pays
Où tout eſt bois ou marecage,
Sous le chaume pour tous lambris,
Oh! cela paſſe badinage.
Quoi! ce favori d'Apollon,
Au lieu des graces & des muſes

Qu'il

Qu'il hantoit au ſacré vallon,
Lorgne du haut de ſon dongeon
Les faces biſes & camuſes
Des dryades de ſon canton;
Et tranſfuge de l'Hélicon
Renonce au docte violon
Pour emboucher les cornemuſes.
Quoi! cet émule de Peteau;
Quoi! cet oracle de l'hiſtoire
Quitte le temple de mémoire,
Pour la chapelle d'un hameau!
Du moins ſi ta caſe champêtre
Voyoit éclore du raiſin;
Mais du cidre & jamais de vin,
Quelle retraite pour un prêtre
Mieux vaudroit être capucin.
Ne crains-tu point que ta franchiſe
Ne ſe rouille dans un climat,
Qui du ſophiſme & du débat,
Eſt comme la terre promiſe?
Où maints eſcrocs en long rabat
Regardent tout de bonne priſe,
Où tout manan eſt avocat,
Où tout témoigne & verbaliſe;
Envain tu te plains qu'à Paris
Les talens ſont ſans recompenſe;
Ne ſais-tu pas que la ſcience
Défend à ſes enfans chéris
De déroger dans l'abondance,
Et les brouille avec la finance
Pour les garantir du mépris
Dont Plutus couvre l'ignorance?
Pourquoi ces plaintes & ces cris?
Eh! n'en vois-tu pas l'indécence?
C'eſt le refrain de ces eſprits
Yvres d'orgueil & d'eſpérance,

Qui ſur la foi de leurs écrits
S'eſtiment gens de conſéquence
Et n'ont jamais connu le prix
De la noble & fiere indigence.
Pour excuſer ta réſidence,
C'eſt un aſſez mauvais détour;
Mais ſi tu prétendois un jour
Tâter un peu de l'opulence,
Paris n'eſt-il pas le ſéjour
Des intriguans par excellence?
Et ce grand art de parvenir
Qui ſauroit mieux le définir?
Qui connoit mieux ſes priviléges
Qu'un tas de petit chapelains
Si déliés, ſi patelins,
Et ſi ſouples dans leurs manèges?
Qui fut jamais plus finement
Ourdir la trame des affaires
S'en aſſurer l'événement,
Et dérouter ſes adverſaires?
De tout Dédale ils ont le fil;
Leur eſprits fécond & ſubtil
Ne tarit point ſur les reſſources,
Ils s'ouvrent les cœur & les bourſes,
Les bureaux & les cabinets;
Rien ne rebute ces furets;
Ils puiſent dans toutes les ſources,
Et fouillent dans tous les ſecrets.
Faut-il arranger un ménage,
Ou mitonner un héritage,
Ou rajeunir un vieux procès,
Ou trafiquer un mariage,
Repoſez-vous ſur leur meſſage,
Et ſoyez certain du ſuccès.
Mais ils ont bien d'autres fineſſes
Pour s'engraiſſer honnêtement,

Ou

Ou s'applanir habilement
La route qui méne aux richeſſes.
N'as-tu pas vu de ces caffards
Fiers détracteurs de ſaint Ignace,
Qui des Janſéniſtes blaffards
Affectent l'auſtere grimace?
Qui tout confits de charité
Vont chez les riches appellantes
Peindre les miſeres preſſantes
Du ſaint troupeau perſécuté.
Si vous les tâtez ſur l'hiſtoire
De la bulle *Unigenitus*,
C'eſt de l'algébre ou du grimoire,
Les bonnes gens reſtent perclus:
Même on en voit qui par mépriſe
Drapent Queſnel pour Molina:
Paſſez-leur cette balourdiſe.
Après tout qu'importe cela?
Ce ſont les vengeurs de l'egliſe,
Ils frondent Rome & Loyola.

Mais laiſſons cette engeance là;
Parlons de certains Chryſoſtômes.
Quel ſublime en comparaiſon
De la fadeur & du jargon
Des Auguſtins & des Jérômes!
Tu croyois que la vérité
S'en tient à la ſimplicité
D'une morale ſaine & pure:
Ces lieux communs de l'Ecriture,
D'un pédant ſans aménité
Sont l'ordinaire tablature;
Et les galans prédicateurs
Laiſſent aux froids déclamateurs
Cette inſipide enluminure.
Tu ſerois enchanté de voir

Com-

Combien ils montrent de ſavoir,
Et de goût dans leur miniſtère!
Combien, au fort de l'action,
Ils ſont aimables dans la chaire!
Quel coloris de diction,
Quelle grace fine & légère
Enjolive leur onction!
Leur bouche s'ouvre, & l'ambroſie
Coule à grands flots dans leur diſcours:
Que d'ornemens & que d'atours!
Que de douceur & d'harmonie!
On les prendroit pour des amours
Qui ſoupirent une homélie.

Mais que dire de l'énergie
De ces apôtres du plaiſir
Qui débaraſſent le déſir
Du frein génant de l'autre vie?
Qui dans un nocturne banquet
Signalant leur intempérance,
Sifflent Arnaud & Boſſuet,
Protégent la concupiſcence,
Et dans une même balance
Péſent Moyſe & Mahomet?
Que dire encore des gentilleſſes
De ces pédagogues brillans
Qui chez nos petites maîtreſſes,
Si damerets, ſi pétillans,
Les inondent de vers galans,
Ou leur commentent les fineſſes
De la *Pucelle d'Orléans*?
De ces aumoniers de toilette
Que l'on conſulte ſur l'aigrette,
Sur le ruban, ſur le pompon,
Sur l'élégance du chignon,
Sur les graces de la manchette,

Et

Et ſur l'effet du vermillon?
C'eſt là que ſous d'heureux auſpices
Ils font preuves de leurs talens,
De leurs droits ſur les bénéfices,
Et ſur de bons poſtes vacans.
Soudain les trompettes fémelles
Les préconiſent en tous lieux;
Leur mérite prodigieux
S'envole du fond des ruelles
Et retentit juſques aux cieux.
Or quand je vois leur induſtrie
Pour hâter leur avancement,
Je te plains bien aſſurément
De ta ſotte philoſophie
Ou de ton fol entêtement,
Pauvre curé de Normandie.
Des villages & des hameaux
A ta morale évangélique
Les filles volent par troupeaux,
Ici coiffé de madrigaux
Un joli prêtre leur explique
Le catéchiſme de Paphos.

Mais qu'attends-tu de tes travaux,
De ta ferveur & de ton zéle?
Sans doute la vie éternelle
Et le ſalut de tes ruſtauds.
Oui, mais ſans la perſévérance
Que ſert la vigne du Seigneur?
Il te faut bien de la conſtance
Pour y bêcher avec ardeur;
Et ſi tu venois par malheur
Un jour à perdre patience,
Adieu le fruit de ton labeur.
Puis un paſteur aller au diable
Sans tournebroche, ſans célier,

Et

Et ſans gouvernante paſſable,
Le cas ſeroit trop ſingulier
Et ton deſtin bien déplorable.

Car pour ces étranges curés
Ennemis de la bonne chère,
Toujours regimbans ou cabrés
Contre l'aiguillon de Cythére;
Qui préchent d'un ton vigoureux
Mépriſent le vain étalage,
Qui diſpenſent leur héritage
Aux orphelins néceſſiteux;
Qui pour chercher les malheureux
Grimpent juſqu'au cinquième étage,
Et du raviſſeur ténébreux
Guétent le piége dangereux
Pour l'écarter du pâturage;
Ce ſont de farouches eſprits
Dont l'exemple eſt inſoutenable,
Ils n'eurent jamais de Cloris,
Et ne ſont qu'un quart d'heure à table.
Toujours prêcher, catéchiſer,
Lire, prier, moraliſer,
Gémir, jeûner, être en extaſe,
Aux pauvres donner tous ſes biens,
Trancher du Brun, de l'Athanaſe,
Ou du pontife d'Amiens,
C'eſt un abus, un ridicule,
Qui révolte le preſtolet.
C'eſt enfin prêter au ſifflet
Dans ce beau ſiécle peu crédule.
Le peuple imbécile & falot
Les bénit & les canoniſe,
Mais le bon-ſens s'en autoriſe
A renvoyer leur zéle got
Aux premiers ſiécles de l'égliſe.

Je

Je ne t'ai jamais soupçonné
De vivre en tout à leur maniere,
Ton broncherois, infortuné,
Dans une si rude carriere.
Mais quel bisarre enchântement
Te déracine de Versailles
Jadis ton unique élément,
Pour t'enfouir stérilement
En un désert & des broussailles?
Voudrois-tu faire le pendant
Du mysantrope de notre age,
De ce Timon dur & sauvage
Qui d'un cynique indépendant
Tient la conduite & le langage,
Qui se croit heureux & content
Plantant des choux dans un village,
Qui semble de son hermitage
Implorer le bras de Jupin
Pour écraser le genre humain?
Mais d'un philosophe & d'un sage,
N'en déplaise à son calépin,
Il outre un peu le personnage.
On ne peut vivre sans besoin,
Sans plaisir, & sans compagnie:
Et le sage qui va trop loin
Rencontre bientôt la folie.
Malgré les tableaux odieux
De notre censeur bilieux,
Tout Paris n'est pas exécrable,
Ingrat, parjure, abominable,
Cocu, filou, fourbe, usurier,
Sardanapale ou financier.
Et quelle espece singuliere
Trouver en ce vaste univers
Qui n'ait sa tare familiere,
Et sa marotte, & ses travers?

Le tems, ſous les débris de Rome,
Perdit le moule de Caton:
Rien n'eſt parfait ; le moins fripon
Fut toujours le plus honnête homme.
Que J..... J.... dans ſes diſcours
Toujours cenſure, ou ſe déchaîne,
Qu'il vive iſolé comme un ours
Et s'obſtine à ſuivre le cours
D'une morale ſi hautaine :
Un tel ſage ſera toujours
Non le Socrate de nos jours
Mais le ſinge de Diogène.
Crains d'être célebre à ce prix,
Et chez nos ſages de Paris,
Cherche une gloire plus certaine.
Pourquoi te conſumer ainſi
Dans tes veilles apoſtoliques,
Et pour des ouailles ruſtiques
Sécher de zéle & de ſouci ?
Que ne viens-tu ſur ce rivage
Pour y couler nonchalamment
Des jours heureux & ſans nuage
Pleins de loiſir & d'agrément ?
Libre des ſoins d'un presbitère
Philinte brille en plus d'un lieu,
Sans le ſecours de ſaint Matthieu,
Ni les légendes du ſaint Père,
Il rime bien & preche peu,
Il chante, & ne s'amuſe guere
A gagner des ames à Dieu,
Si ce n'eſt au dieu de cythère.
Je pourrois encor te nommer
D'autres modèles tout ſemblables,
Gens indévots, mais agréables ;
Pourquoi ne s'y pas conformer ?
Quelle charmante cotterie

Pour

Pour un ſavant des plus vantés,
Que ces petits ſeigneurs crottés,
Fiers gentilhommes de Neuſtrie
Dont l'atticiſme ſingulier
Ne roule que ſur l'arpentage,
Sur le fief & le patronage,
Sur la grange & le poulaillier!
Reviens, crois-moi, dans cette ville,
Et laiſſe-là tes campagnards;
Reviens à la ſource fertile
De la ſcience & des beaux-arts.
Tu verras la ſecte éminente
Des polymathes ſourcilleux
Primer ſur la foule ſavante,
Comme des cédres orgueilleux
Sur la mouſſe ignoble & rampante.
Tu les verras briſer nos fers,
Lacher la bride à la nature,
Rendre le calme aux cœurs pervers;
Bâtir ſur le plan d'Epicure,
Régler tout à tort à travers,
Et venger enfin l'univers
De dix-huit ſiècles d'impoſture.
Tu les verras dans leurs écrits
Berner les crédules eſprits,
Aux bonnes mœurs livrer bataille;
Faire ici bas leur paradis,
Et laiſſer l'autre à la canaille.
Et c'eſt beaucoup s'ils ne vont pas
Eſcalader l'olympe même,
Et comme Encélade & Minas,
Bravant la foudre & le trépas
Anéantir l'être ſuprême.
Reviens donc ſans plus différer,
Reviens leur diſputer la gloire
De bien écrire ou de bien boire,

Les combattre ou les admirer.
Du moins le vin, la bonne chère,
Dont tu fus fevré si longtems,
Sont le remède nécessaire
D'une abstinence de trois ans.
Car je crains fort que le breuvage
Trop usité dans ton canton
N'ait flétri ton double menton,
Et les rubis de ton visage:
Et si tu tardes davantage
Tu ne sera plus à la fin,
Au lieu d'une Chanoine poupin,
Qu'un très-lugubre personnage
Que l'on prendra pour un lutin
Echappé du sombre rivage.
Fuis donc ce breuvage assassin
Qui doit glacer ton œsophage,
Et pourroit même un beau matin
Te faire en bref plier bagage
Pour le royaume souterrain:
Et moi contrit de ton destin
J'instruirois la race future
De ton tort & de mon chagrin;
En gravant sur ta sépulture:

*Cy gît un célèbre écrivain,*
*Plus docte, mais un peu plus vain,*
*Que Thucidide ou Diodore:*
*S'il eût voulu boire du vin,*
*Il en eût bu longtems encore.*

STAN-

## STANCES PASTORALES.

Les doux plaiſirs & l'allegreſſe
Habitent cet heureux ſéjour;
Tout y reſpire la tendreſſe,
Tout nous y parle de l'amour.

L'agneau bondit dans la prairie,
Tandis qu'à l'ombre des vergers
La plus charmante réverie
Saiſit le cœur de nos bergers.

La lierre rampe & s'entrelaſſe
Autour de ces jeunes ormeaux,
Ici la vigne les embraſſe
Et joint le pampre à leurs rameux.

Les tourterelles du boccage
Gemiſſent amoureuſement,
Et ſemblent dire en leur langage:
Aimez, mais aimez conſtamment.

Dans le ſein de la jeune flore
Le zéphir exhale ſes feux,
Et ſeche les pleurs de l'aurore
Par mille baiſers amoureux.

Cette onde ſi claire & ſi belle
Nous dit dans ſes gazouillemens :
Je ſuis ma pente naturelle,
Suivez vos tendres mouvemens.

En picorant la violette
l'abeille bourdonne ſans fin,
Mais notre ardeur eſt plus diſcrete,
Et fait taire un tendre larcin.

Pleins de l'eſpoir de leur tendreſſe
Des oiſeaux ſuſpendent leurs nids
Ou dans une bruiere epaiſſe,
Ou ſur la cime des taillis.

De cette ardeur vive & féconde
Suivons l'inſtinct délicieux :
La tendreſſe eſt l'ame du monde,
Et le plus beau préſent des cieux.

Heureux celui dont l'eſpérance
Se borne aux champêtres loiſirs,
Et qui coule dans l'innocence
Des jours filés par les plaiſirs!

La fortune aveugle & parjure
N'a rien qui puiſſe l'éblouir :
Ses bien ſont la ſimple nature
Et ſon etude eſt d'en jouir

Un

Un roi que la gloire environne,
Et qui s'enivre de grandeurs,
Eſt il plus heureux ſur le throne
Qu'un berger ſur un lit de fleurs?

La grandeur n'eſt qu'une chimere,
Les dieux ont l'immortalité;
Mais qui ſoupire & qui ſait plaire
Partage leur félicité.

Soyons conſtans, ſoyons fideles,
Tendres, diſcrets, humbles vainqueurs:
Regnons dans le cœur de nos belles,
Et qu'elles regnent dans nos cœurs.

## LES PLAISIRS CHAMPETRES

### *STANCES.*

Que cette retraite m'enchante,
Fortunés habitans qui peuplez ces beaux lieux!
Quel doux loiſir! Quelle image charmante!
C'eſt l'age d'or, & le ſéjour des dieux.

De vos jours ſereins & tranquilles
Nul ſouffle empoiſonné ne corrompt les douceurs,
L'aimable paix regne dans ces aziles,
Et l'innocence y regne dans les cœurs

Sur ces riants amphitéatres
On croit du dieu Sylvain entendre les pipeaux,
Et voir les ris & les amours folâtres
Bondir sur l'herbe au chant des pastoureaux,

Quand pour embellir la nature
Zéphir offre ses vœux à la reine des fleurs,
Dans vos cantons tapissés de verdure
Vous recueillez ses premieres faveurs.

Philoméle sous le feuillage
Consacre à vos plaisirs ses plus tendres accens:
Des ruisseaux purs coulant dans un bocage
D'un doux sommeil assoupissent vos sens.

Quand l'été rappelle l'automne
Il vient vous enrichir de ses fruits les plus doux.
Flore & Cérès, Pan, Bacchus, & Pomone,
Heureux mortels! ne regnent que pour vous.

Lisis & sa jeune bergere
Dans un vallon secret conduisent leur troupeau;
Sur un tapis de mousse & de fougere
L'heureux Lisis enfle son chalumeau.

La driade toujours craintive
Croit entendre l'amour, & fuit loin de ces bords;
Mais la bergere à ses chants attentive
D'un doux sourire anime ses accords,

Lorsque de sa flamme naissante
Un timide berger exprime le tourment,
De ses soupirs la bergere est contente,
Ce tendre aveu lui tient lieu de serment.

Pour

Pour vous l'amour & sans allarmes ;
C'est un doux sentiment que rien ne peut troubler ;
Jamais vos yeux ne lui donnent des larmes,
Que le plaisir ne les fasse couler.

Vous goutez le bonheur suprême.
Le vrai bonheur helas! n'est-il fait que pour vous?
A vos désirs il s'offre de lui-même:
Nous le cherchons, mais il fuit loin de nous.

## ODE
*sur la guerre de* 17...

NOn, de la discorde implacable
Le feu n'étoit que ralenti ;
Déja de sa voix effroyable
Tous les échos ont retenti.
Mars entouré des Euménides
Déja dans ces troubles perfides
A déployé ses étendars,
Et des débris de cent murailles,
De ravages, de funerailles,
Brûle d'assouvir ses regards.

Où courez-vous, troupes barbares?
Bourreaux gagés des potentats?
De quelles maximes bizarres
Appuiez-vous vos attentats?
Eh! quoi, dans le sein de vos frères,
Rivaux lâches & sanguinaires,
Vous plongez un fer odieux!
Et vous croyez dans vos querelles
Toujours injustes & cruelles
Intéresser jusques aux dieux.

Quel bruit! quelle funeſte image!
Quel aveugle excès de fureur!
L'Eſcaut écumant de carnage
Frémit & recule d'horreur.
J'entens retentir ſur ſes rives
Des cris perçans des voix plaintives,
La foudre, une grêle de traits.
La nayade pâle & tremblante
Fuit l'onde bourbeuſe & ſanglante
Et s'enfonce dans les forets.

Mais quel affreux déluge encore
D'autres fléaux plus meurtriers
Suit la famine, qui dévore
Tout ce qui reſte de guerriers!
Eole bouffi de tempêtes
Mugit ſur leurs coupables têtes,
Borée appelle les frimats,
Et ſur des cadavres livides
Marchent ces deux monſtres avides
Le déſeſpoir & le trépas.

Princes qui courez à la gloire
Par des chemins enſanglantés,
Quels noms au temple de mémoire,
Vos faits auront-ils merités?
Où prétendez vous que réſide
Cette gloire pure & ſolide
Qui fait mériter des autels?
Eſt-ce dans cet orgueil extrême
Qui raportant tout à lui même
Compte pour rien tous les mortels?

J'ap

J'appelle un héros véritable
Un roi digne de notre encens,
Qui voit en pére charitable
Dans tout un peuple ſes enfans:
Qui leur exemple & leur modèle
Leur montre la route fidelle
De la juſtice & de l'honneur,
Et ſe feſant une habitude
D'une tendre ſollicitude
N'eſt heureux que de leur bonheur.

Ses vertus ſages & paiſibles
Sans l'aſſiſtance du dieu Mars
De ſes etats inacceſſibles
Sont les plus ſolides remparts.
S'il ſe borne dans ſon partage,
Du ſort infidéle & volage
Sa gloire craint peu les revers.
Ses triomphes les plus ſublimes
Sont les ſuffrages unanimes,
Et les vœux de tout l'univers.

Mais quelle eſt la raiſon preſſante
Qui vous fait verſer tant de ſang?
C'eſt une province importante
Pour l'intérêt de votre rang.
Voila donc l'unique avantage
Dont l'eſpoir flatteur vous engage
Dans ces déteſtables combats?
Pour jouir d'un coin de la terre
Qui dans l'eſpace qui l'enferre
Eſt un point qu'on n'apperçoit pas?

Quand votre valeur homicide
Iroit chez cent peuples divers
Porter, dans sa course rapide,
L'effroi, le ravage, & des fers:
Je veux que le sort vous égale
Au fameux vainqueur de Pharsale,
Serez-vous plus heureux que lui?
Voyez le fruit de sa vaillance;
Tant de succès & de puissance
N'ont pu le sauver de l'ennui.

Je sais qu'un prince magnanime
Doit repousser l'usurpateur,
Et d'un allié qu'on opprime
Se déclarer le protecteur.
Alors rassemblant sa milice
Marchent la gloire & la justice
A la tête de ses drapeaux.
Mais dans le progrès d'un empire
Voit-on un peuple qui soupire
Trouver le terme de ses maux?

Rivaux foibles & téméraires
Qui vous armez contre Louis,
De vos fastueuses chimères
Où sont les succès inouis?
Ainsi les monstres de Sicile
Enflés d'un orgueil imbécille
Appelloient les dieux au combat,
Mais leurs monts frappés de la foudre
De ces colosses mis en poudre
Vangérent l'horrible attentat.

Tel

Tel que des vents hyperborées
On voit le tyran sourcilleux
Chasser des plaines éthérées
Un brouillard sombre & nébuleux;
Louis chez le Belge timide
De votre milice perfide
Dissipa l'amas éperdu,
Et tout fumans de son tonnerre
Leurs corps ont abreuvé la terre
Des flots de leur sang répandu.

## L'HYVER.

*Ode à Monsieur P. avocat du roi au présidial de L. . .*

L'hyver, cher Philemon, bannit de nos campagnes
Le cortege bruiant du fils de Sémélé.
Les sylvains éperdus descendent des montagnes:
Flore avec ses tristes compagnes
Suit en d'autres climats le zéphir éxilé.

Progné se rappellant sa funeste vengeance
Déplore loin de nous sa honte & ses malheurs:
Philoméle à son tour dans un morne silence
S'occupe pendant son absence
Du cruel souvenir qui nourrit ses douleurs.

La

La mer à déployé ſa fureur homicide:
Le paſteur de Neptune enferme ſes troupeaux:
On ne voit plus Triton ſur la plaine liquide
Suivre la jeune Néréide,
Et l'aimable Doris ſe cache au fond des eaux.

Les bergers engourdis ſur leur chaume ruſtique
Regretent ces coteaux azile de l'amour:
Le brouillard y repand ſa vapeur létargique,
Et Phébus dans ſon char oblique
A peine de la nuit y diſtingue le jour.

Les agneaux renfermés languiſſent dans l'étable:
L'abſence de Palès fait taire les pipeaux.
L'echo ne répond plus qu'à la voix formidable
Du raviſſeur impitoyable
Qui vient pendant la nuit effrayer les troupeaux.

Mais ſoudain accourant des rives du Boſphore
Borée étend au loin ſa rapide fureur.
Dans les champs deſſéchés ſon haleine dévore
Les plantes qui viennent d'éclore
Dont Cérès animoit l'espoir du laboureur.

Tout reſſent les effets de ſa rage indocile:
Les fleuves pénétrés d'un froid faiſiſſement
Op-

Oppoſent à ſon ſouffle une fougue inutile,
Et ſur leur criſtal immobile
Un char audacieux les foule impunément.

Envain pour ſe ſauver d'une flamme obſtinée
Dans le ſein de Thétis Aréthuſe s'enfuit :
Malgré ſes longs détours cette nymphe enchainée
Se voit enfin abandonnée
Aux avides transports du dieu qui la pourſuit.

Mais j'entens les Typhons de leur aile fougueuſe
Exciter en grondant cent tourbillons divers :
La montagne en mugit, & leur troupe orageuſe
Verſe dans la plaine fangeuſe
La neige que leur ſouffle aſſembloit dans les air.

Tout change en un moment, tout céde à leur puiſſance :
Dans cet affreux cahos une morne blancheur
Confond tous les objets ſous la même apparence,
Et la nature ſans nuance
Offuſque les regards de ſa triſte pâleur !

Des rigueurs de l'hyver cette fidèle image
L'eſt auſſi, Philemon, de l'hyver de nos ans.
Hélas ! tous ces beaux jours du printems de notre age
Vont bientôt céder au nuage
Qui ſans ceſſe nous ſuit ſur les ailes du tems.

A peine il s'apperçoit qu'il jouit de la vie,
L'homme arrêté soudain en voit trancher le cours.
Dans un cercle d'erreurs sa sagesse endormie
Ne sort enfin de létargie
Que lorsqu'il va toucher au terme de ses jours.

L'hyver est limité; sa brulante froidure
Au retour des zéphirs fuit dans d'autres climats;
Et l'immuable loi qui régit la nature
Fait bientôt regner la verdure
Où le fier aquilon fit regner les frimats.

Flore vient après lui rétablir l'allégresse,
Et Cérès accourant nous annonce Bacchus;
Mais quand le souffle impur de l'affreuse vieillesse
Glace les feux de la jeunesse,
De nos jours écoulés l'été ne revient plus.

Que l'homme connoit peu le dépot de la vie!
Au vil apas du gain il se laisse ébloüir:
Il consume entrainé par sa vague furie
Dans une pénible industrie
Des moments précieux qui sont faits pour jouir.

Il flotte sur les eaux d'une mer orageuse
Jouet tumultueux & des vents & du sort,
Et séduit par l'éclat d'une lueur douteuse

Il

Il ſuit une route trompeuſe
Qui l'égare ſans fin & l'éloigne du port.

Indigent, miſérable au ſein de l'opulence,
Il s'immole ſans ceſſe à des biens douloureux:
Et toujours enivré d'une folle eſpérance,
En attendant la jouiſſance,
Il vit infortuné pour vivre un jour heureux.

L'intérêt excitant ſes efforts mercénaires
De projets en projets proméne ſon erreur:
On diroit qu'aſſervis à ſes vœux téméraires,
Et complices de ſes chimères,
La Parque eſt ſans ciſeaux, & Pluton ſans rigueur.

Mais le tems arrivé de frapper leur victime
La mort étend ſur lui ſon voile ténébreux,
Et le tombeau s'ouvrant au fond de ſon abîme
Dévore le prix de ſon crime
Et le fruit paſſager de ſes ſoins malheureux.

O toi, dont la raiſon muniſſant le courage,
De tout lache intérêt épura les déſirs,
Dans l'emploi de tes jours tu nous montres le ſage:
Ils coulent éxempts de nuage
Et ne ſemblent filés qu'au profit des plaiſirs.

Ennemi de la fourbe & de l'intrigue obſcure,
Intrépide vengeur de l'auſtére équité,
Ton

Ton cœur libre à jamais d'une vaine impoſture
Des biens de la ſimple nature
Fait ſon eſpoir unique & ſa félicité.

Paiſible poſſeſſeur d'un modique héritage
Aux champs de tes ayeux tu bornes ton eſſor,
Et dédaignés le riche inquiet & volage,
Qui ſéche dans ſon eſclavage
Indignement courbé ſous les chaines de l'or.

Tous ces pompeux objets de ſon orgueil extrême
Sont des phantômes vains à tes yeux indolens,
Et tes vœux éclairés, ſans ſortir de toi-même
Te font trouver le bien ſuprême,
Que l'aveugle portique a cherché ſi longtems.

Des amis vertueux une muſe facile,
Montagne, Anacréon enchantent ton loiſir.
Tu ſais mêler les ris à l'étude fertile,
Et cueilles d'une main tranquille
Les fruits de la ſageſſe & les fleurs du plaiſir.

## DIDON CANTATE.

TRop fidele à la gloire, & parjure à l'amour
Le fils d'Anchiſe abandonoit Carthage,
Et laiſſoit pour jamais Eliſe en ce ſéjour
Livrée au déſeſpoir d'un ſi cruel outrage.
Par la main de Thétis ſes vaiſſeaux elancés

Fen-

Fendoient rapidement les ondes:
Eole retenoit ſes enfans courroucés,
Et les Tritons ſortoient de leurs grottes profondes
Aux cris des ſoldats empreſſés.
Du haut de ſon palais Eliſe inconſolable
Voit voler ſur les flots ſon perfide vainqueur,
Et d'une voix plaintive & lamentable
Elle exprime en ces mots le tourment de ſon cœur.

C'en eſt donc fait, Eliſe infortunée!
Tu vois le prix de tes ſoins généreux!
Reine ſans gloire, amante abandonnée,
Etoit-ce, ô dieux! les fruits de l'hymenée
Dont vous flattiez mon penchant malheureux?

Quoi! dieux jaloux d'une chaine ſi tendre,
Vous ordonnez qu'il trahiſſe ſa foi!
Mais c'eſt en vain qu'il oſe s'en défendre:
Si dans ſon cœur l'amour ſe fait entendre,
L'ingrat peut-il céder à d'autre loi?

Ainſi la reine de Carthage
Déplorant ſon deſtin & ſes feux indiſcrets,
Son eſprit egaré lui retrace l'image
Du parjure qui fuit comblé de ſes bienfaits.
Mais bientôt dévouée aux ombres du Ténare
Elle erige un autel barbare,
Couvrant d'un voile obſcur ſes funeſtes projets;
Et ſur un lit affreux dreſſé par les furies,
Baiſant de ſon ingrat les dépouilles cheries,
D'un malheureux amour ſiniſtre monument,

Ses yeux se couvrent de ténébres,
Et son cœur occupé de mille objets funébres
Prête à son désespoir ce dernier sentiment.

Tyrans fougueux de la plaine liquide,
Troublez les flots & tonnez dans les airs;
Pour engloutir cette race perfide,
Vents entrouvrez les abîmes des mers.

Vœux superflus! prieres inutiles!
J'implore envain & les mers & les cieux.
L'air est serein, les ondes sont tranquilles:
Déja sa nef se dérobe à mes yeux.

Tout me trahit; mais pour servir ma haine
J'aurai du moins les dieux des sombres bords.
Lache Troyen, ma vengeance est certaine;
Je vais t'attendre au royaume des morts.

A ces mots qu'exhaloit sa douleur impuissante
Dans les flots de son sang elle tombe expirante,
Soudain un bruit affreux annonce son trépas,
Et le peuple au palais précipite ses pas.
L'air retentit au loin de mille voix plaintives:
Tous s'efforcent envain de rappeller ses jours;
L'inflexible Achéron la retient sur ses rives,
Et ses beaux yeux eteints sont fermés pour toujours.

Belles dont l'extrême tendresse
Exige un hommage constant,

Crai-

Craignez l'amorce enchantereſſe
D'un mérite trop éclatant.

Une ardeur pure & véritable
Sait fixer un humble berger;
Mais le héros le plus aimable
Eſt le plus ſujet à changer.

# LES GEANTS

## CANTATE.

QUel prodige nouveau vient troubler la nature!
Quel horrible attentat! Quels monſtres odieux
S'efforcent à l'envi d'eſcalader les cieux!
De mille affreux Titans je voi la race impure
Armer ſes mains contre les dieux:
Déja leur audace effrénée
De l'olympe ebranlé frappe les fondemens,
Et des cieux la voute étonnée
Retentit de leurs hurlemens.

Les aſtres frémiſſent,
Le ſoleil pâlit.
Les fleuves gémiſſent,
L'océan mugit.
Tout change de face,
Les bois renverſés,
Et l'horrible maſſe

Des monts entaſſés,
Au ſein du tonnerre
Elevant ſon front
De toute la terre
Ne fait plus qu'un mont.

Quoi! le palais des immortels
Sera bientôt en proye à ces monſtres cruels!
Jupiter montre ta puiſſance;
Vange ton trône & tes autels
De leur ſacrilège inſolence.
Mais un nuage épais s'avance dans les airs.
Dieux! quel voile effroyable obſcurcit l'univers!
Le ciel eſt en courroux, Jupiter prend ſa foudre.
Tremblez d'effroi, monſtres pervers!
Ce dieu va vous réduire en poudre.

De ſa main rapide & fumante
Partent mille traits allumés,
Et des cieux la voute brulante
Vomit des torrens enflammés.
Le feu, le bruit, & l'épouvante
De ſes ennemis allarmés
Diſſipent la troupe tremblante.
Enfin les monſtres chancelans
Sont renverſés ſur leurs montagnes,
Et couvrent les vaſtes campagnes
De leurs corps hideux & ſanglans.

Enfin libre à jamais d'un pareil attentat
Ce dieu vangeur a terminé la guerre:
L'ordre ſe rétablit au ciel & ſur la terre,

Le

Le calme succède au combat,
Et Phébus écartant l'orage & le tonnerre,
Mêle au céleſte azur ſon or & ſon éclat.

O vous dont la bouche éxécrable
Combat l'éxiſtence des dieux,
Ainſi leur fureur équitable
Confondra vos traits odieux.

Redoutez l'affreuſe vengeance
Que vous prépare leur courroux;
Votre ſacrilége inſolence
Ne peut vous ſauver de leurs coups.

Souvent le ciel dans ſa colère
Nous paroit tranquille & ſerein:
Mais plus ſa vengeance diffère,
Plus le chatiment eſt certain.

# ORPHÉE AUX ENFERS.

## CANTATE.

EUridice fuiant les transports d'Ariſtée
Qu'un amour téméraire attiroit ſur ſes pas,
Par un ſerpent affreux dans ſa courſe arrêtée
Venoit de ſubir le trépas.
Son epoux déplorant un deſtin ſi barbare
Rempliſſoit de ſes cris les antres de l'Iſmare.

Sans ceſſe il accuſoit les décrets rigoureux
Des déïtes du ſombre empire,
Et mariant ſa voix aux accords de ſa lyre
Exhaloit en ces mots ſon tourment amoureux.

Cruel deſtin dont l'aveugle caprice
Vient de briſer les liens les plus doux,
Quand tes rigueurs frappoient mon Euridice,
Que ne me feſois-tu tomber des mêmes coups?

C'eſt donc pour moi chere ombre que j'adore,
Que tu deſcends dans l'empire des morts?
Je te ſuivrai pour te revoir encore,
Et veux juſqu'aux enfers ſignaler mes transports.

Il dit & d'un pas intrèpide
Par les routes qu'ouvrit l'impétueux Alcide,
Il deſcend ſur les bords du brulant Achéron.
Ses accords ont fléchi le rigoureux Caron,
Et de l'affreux Cerbère ont aſſoupi la rage.
Enfin il parvient au rivage
Qui tremble ſous les loix du ſevère Pluton,
Et lui tient ce triſte langage.

Redoutable vangeur des forfaits odieux,
Prend pitié d'un époux privé de ce qu'il aime.
Je ne ſuis point venu, mortel audacieux,
Braver ta puiſſance ſuprème:
C'eſt l'hymen, c'eſt l'amour qui me guide en ces lieux.

Juſte

Juſte dieu, dont ma voix implore le ſecours,
Si tu connus jamais le prix de la tendreſſe,
Daigne rendre Euridice à mes triſtes amours:
Son innocence & ſa jeuneſſe
Sollicitent ta gloire à prolonger ſes jours,

Les accens enchanteurs de ces plaintes fidèles
Soudain ſemblent changer la face des enfers.
Proſerpine gémit: les ombres criminelles
Sentent moins le poids de leurs fers,
Et les Eumenides cruelles
Suspendent leurs tourmens divers.
Reprend, lui dit Pluton, ton epouſe chérie;
Je veux bien lui rendre la vie,
Pourvu qu'en partant de ces lieux
Avant que d'en ſortir, un excès de foibleſſe
Ne te faſſe tourner un regard curieux
Sur cet objet de ta tendreſſe.
Le chantre fortuné ſuivi de ſes amours
Alloit paſſer le ſombre précipice
Que le noir Phlégéton embraze dans ſon cours;
Mais il tourna les yeux ſur ſa chére Euridice,
Et la reperdit pour toujours.

Amans, il faut avec prudence
Ménager l'inſtant du bonheur:
Souvent la folle impatience
Nuit au ſuccès d'un tendre cœur.

Sachez que la ſolide gloire
Eſt de ne rien précipiter;
Craignez de bruſquer la victoire,
Mais cherchez à la mériter.

# ANETTE ET DAMON.

## CANTATE.

A peine les rayons du céleſte flambeau
Doroient le ſommet des montagnes,
Loin des lieux fréquentés de ſes jeunes compagnes
Anette gardoit ſon troupeau.
Damon qu'elle croyoit parjure
Avoit offert la veille un bouquet à Philis,
Dont Philis ornoit ſa coëffure.
La brillante Daphné, la blonde Amarillis,
Par un zèle malin relevoient cette injure.
Anette vouloit dès ce jour
Renoncer pour jamais aux douceurs de l'amour.
Bleſſé de ce mortel outrage
Son tendre cœur que ſéduit le courroux,
De l'auſtère vertu croit tenir le langage
Et n'exprime en ces mots que ſon dépit jaloux.

Je te retrouve enfin, aimable indifférence,
Tu reprends en ce jour tous tes droits ſur mon cœur.

L'in-

L'ingrat que j'adorois y céde à ta puiſſance :
Je triomphe à mon tour d'un ſi foible vainqueur.

L'empire de l'amour eſt celui des allarmes ;
Ce dieu n'eſt qu'un tyran qui nous tient dans les fers,
Ses myrthes les plus doux ſont arroſés de larmes,
Et ſes plaiſirs ſuivis de cent troubles divers.

Je te retrouve enfin, aimable indifférence &c.

Dans les tranſports jaloux, qu'un tendre amour inſpire,
Que le cœur d'une belle eſt ſujette à l'erreur !
L'ennui mortel qui le déchire
Fait mieux éclater ſon ardeur.
Anette en ce moment vit trembler la fougère
C'étoit le perfide Damon.
Il vole à ſes genoux, & la tendre bergère
Se trouble & veut envain rappeller ſa raiſon :
Elle excite en ſon cœur un reſte de colère ;
Mais l'amant dans ſes yeux avoit lu ſon pardon.

Envain le courroux d'une amante
Semble inflexible & rigoureux :
La haine la plus apparente
N'eſt qu'un effor plus amoureux.

Quand un berger ſait l'art de plaire,
Son pardon eſt peu différé :
Plus il inſpire de colère
Plus ſon bonheur eſt aſſuré.

## LES PLAISIRS DE L'HYVER.

### CANTATE.

QU'on ſe plaigne toujours de la rigueur extrême
Que dans nos champs glacés éxerce l'aquilon,
Le ſage ne fait pas de même
Et pour lui le plaiſir eſt dans chaque ſaiſon.
L'hyver même a bien plus de charmes
Pour qui connoit le vrai bonheur.
C'eſt au printems que le dieu des allarmes
Aux mortels inſenſés inſpire ſa fureur.
En hyver il met bas les armes,
Et Cupidon eſt ſon vainqueur.

De l'aimable ſiècle d'Aſtrée
Il nous rappelle les beaux jours.
Si c'eſt le regne de Borée,
C'eſt le triomphe des amours.

Les plaiſirs volent ſur ſes traces ;
Il forme les plus tendres nœuds ;

Et

Et plus les hyvers ont des glaces
Plus les cœurs recèlent de feux.

Quelle eſt cette troupe brillante
Que Comus raſſemble en ce lieu?
Dieux! qu'elle eſt heureuſe & contente
Aſſiſe à table auprès du feu!
Quels doux concerts! quelle allégreſſe?
Dans leurs yeux brille la tendreſſe
Bacchus avec l'amour préſide à leurs accords.
Chaque buveur à côté de ſa belle
Lui jure une ardeur immortelle,
Et lui fait partager ſa joye & ſes tranſports.

Quand l'été rapide
Embraſe nos champs,
Sa chaleur perfide
Accable nos ſens.
Ne ſont que foibleſſe,
Et pour la tendreſſe
Toujours impuiſſans.
Des mers que l'on vante
Rien ne nous enchante,
Et l'ennui jaloux
Vient fondre ſur nous.
Mais l'hyver aimable
Regnant à ſon tour
Aux jeux de la table
Joint ceux de l'amour.

## ORGIE

Que d'autres chantent Jason,
Ou le vainqueur d'Erymante,
Le vol de Bellérephon,
Ou la course d'Atalante:
Amis, chantons les vertus,
Et les bienfaits de Bacchus.

Cérès fit croitre le blé,
Inventa le labourage.
Mais le fils de Sémélé
Nous enrichit davantage.
Amis, &c.

Tous les dieux ont des autels;
Mais Bacchus a plus de gloire:
Le plus utile aux mortels
Est celui qui les fait boire.
Amis, &c.

Jadis des peuples épars
Il forma les républiques;
Il fit éclore les arts,
Et les vertus héroïques.
Amis,

Par

Par ſon breuvage fecond
Tout ſe régle & ſe décide:
Le politique eſt profond,
Le guerrier eſt intrépide.
Amis, &c.

C'eſt lui qui des ſoins divers
Sait diſſiper le nuage:
C'eſt lui qui dans les revers
Affermit notre courage.
Amis, &c.

Le pauvre eſt riche en buvant;
Le ſot a de l'éloquence,
L'avare pour ſon argent
N'a que de l'indifférence.
Amis, &c.

Les amans dans ce bon jus
Puiſent des forces nouvelles;
Il conſole les cocus,
Il déſarme les cruelles.
Amis, &c.

Envain du ſacré vallon
On nous vante la fontaine;
Bacchus eſt mon Apollon,
La tonne eſt mon Hippocrène.
Amis, &c.

En caractère de vin
Dans le temple de mémoire
Bacchus, mieux que sur l'airain,
Saura graver mon histoire.
Amis, &c.

Ce jus étoit l'aiguillon
Et d'Horace & de Pindare:
Le galant Anacréon
En arrosoit sa guitarre.
Amis, &c,

Des amans & des amis
Il forme & serre les chaines,
Tous les cœurs sont réunis
Dès qu'il coule dans les veines.
Amis, &c.

Loin de nous ces buveurs d'eau
Dont le profane mêlange,
Deshonore le drapeau
Du fameux vainqueur du Gange.
Amis, &c.

Profitons de ses présens,
Buvons, mes camarades,
Et dans nos gosiers brûlans
Immolons-lui des rasades.
Amis, &c.

Par-

Partagez tous mes transports,
Qu'aucun de vous ne succombe:
Il faut de cent rouges bords,
Lui sabler une hécatombe.
Amis &c.

## A MADEMOISELLE B....

CHANSON, sur l'air: *de tous les capucins du monde &c.*

EN arrivant dans cette ville,
D'un sort toujours libre & tranquille
Je me promettois la douceur:
Mon espérance étoit bien vaine,
Et j'ai reconnu mon erreur
En vous voyant, jeune Climene.

J'apprends que depuis cette epoque
Avec un souris equivoque
Vous demandez ce que je fais,
Est-ce donc pour vous un mistère?
Après qu'on a vu tant d'attraits,
Aimer est tout ce qu'on peut faire.

Au cabinet du roi, Climene,
Vous devintes ma souveraine
Parmi tant d'objets curieux,

Et

Et de raretés ſans pareilles,
Tout occupé de vos beaux yeux,
Je n'y pus voir d'autres merveilles.

Un tendre reſpect me fit taire,
Je craignois trop de vous déplaire;
Mais de mon regard interdit
Je feſois parler l'eloquence;
Ma bouche vous en eut moins dit
Que mes ſoupirs & mon ſilence.

## CHANSON

Sur l'air : *quitte ton mitron, &c.*

BOn nombre d'amis,
Mais vrais & conſtans, toujours unis;
Bois, jardins, & maiſon de campagne,
Du champagne,
Du franc Beaunois,
Et l'élite des tonnes d'Arbois,
La paix l'allégreſſe,
Des vers faciles & badins,
L'éternelle tendreſſe,
Doux propos & petits feſtins.
Sans intrigue, ſans chimere,
Sans autre ſoin que de plaire,
Des cœurs à diſcrétion,
Je borne là mon ambition,
Voyez quelle eſt ma modération!

LE

## LE BUVEUR DESESPERE.

MAlheureux que je ſuis! ô ciel! qu'ai-je donc fait?
J'ai vendu mon pourpoint pour du bon vin clairet,
Et voila mon breuvage & ma cruche par terre!
Que tardes-tu, Jupin, de lancer ton tonnerre?
Sans pourpoint, en chemiſe, altéré, ſans argent,
Gourmandé par ma femme, & ſuivi du ſergent;
Mourons de ſoif, mourons, pour finir ma torture;
Et toujours ſuis-je mort, ſi je bois de l'eau pure.
O vous, par qui j'éprouve un ſi triſte deſtin,
Scélérats de potiers, artiſans imbécilles,
Lorſque vous inventiez des vaſes ſi fragiles,
A quoi penſiez-vous donc, ſi vous aimiez le vin?

## BOUQUET

*à Mad. F.. pour le jour de ſainte Thérèſe.* 1759.

Sur l'air: *de tous les Capucins du monde &c.*

QUoique tout amant vous déplaiſe,
Pardonnez charmante Thérèſe,
Si je m'autoriſe en ce jour,

A vous offrir quelques fleurettes,
C'eſt une fête pour l'amour,
Car c'eſt la fête des B.....

Je crois, à vous parler ſans feinte
Que vous tenez de votre ſainte
Un peu d'eſpagnole fierté;
Vous avez l'ame un peu hautaine;
Mais quand on a tant de beauté,
On doit être moins inhumaine.

Dans une retraite profonde
La ſainte s'eloigna du monde,
Pour bruler de l'amour divin.
Mais malgré ſon ardeur extrême,
Si tel feu brule en votre ſein,
On brule plus quand on vous aime.

De la dévote carmélite
Si la devise favorite
Etoit de ſouffrir ou mourir,
Vous avez pris un autre emblème:
Le vôtre eſt de faire ſouffrir,
Sans jamais rien ſouffrir vous-même.

Dans maints tableaux d'un trait de flame
Un chérubin lui perce l'ame.
Qui vous peindroit à ma façon
Vous donneroit pour camarade,
Au lieu d'un ange, un cupidon
Avec ſon arc en embuſcade.

AU-

## AUTRE BOUQUET,

*à la même*, 1760.

Sur l'air : *Vous qui du vulgaire ſtupide.*

THérèſe, que l'on eſt habile
Quand vous ordonnez un bouquet!
Votre chantre eſt toujours fertile,
Et ſon hommage toujours prêt.
Tout vous prouve qu'un zéle extrême
De ſa lyre anime les ſons.
S'il oſoit dire qu'il vous aime!...
Mais vous n'aimez que ſes chanſons.

Quoique la ſainte carmélite
Réſide au céleſte ſéjour,
Je vais balancer le mérite
Des deux Thérèſes en ce jour,
L'une a ſa fête dans l'egliſe,
Mais l'une & l'autre dans ces vers
Sont dignes qu'on les ſolemniſe
Suivant leur mérite divers.

Votre ſainte eut les avantages
De l'eſprit & de la beauté,
Elle écrivit de beaux ouvrages
Dont le myſtique eſt enchanté,
Suivant la légende & les Carmes,

Ces faits me ſemblent bien prouvés;
Mais je doute qu'elle eut les charmes
Et les talens que vous avez.

Therèſe loin de ſa famille
Craignant ſes attraits dangereux
Courut en faire ſous la grille
Un ſacrifice généreux.
Si par hazard en cet azile
Un homme alloit la viſiter,
Le plus tendre ou le plus fragile
Ne ſongeoit plus qu'à l'imiter.

Qui la voyoit ſentoit dans l'ame
Les tranſports d'une ſainte ardeur,
Qui vous voit éprouve une flâme
Bien différente dans ſon cœur.
Sur vos pas les amours folâtres
Enrôlent tout ſous leurs drapeaux:
Vous euſſiez fait des idolâtres
De ceux qu'elle fit des dévots.

Que ce défaut de reſſemblance
Ne vous cauſe point de regrets:
D'une parfaite convenance
Je ne puis raſſembler les traits.
Entre l'une & l'autre Thérèſe
J'ai beau chercher & refléchir.
Toujours je trouve une antithèſe:
Encore une & je vais finir.

Cel-

Celle que le Carmel honore
Fit des saints & des bienheureux,
L'autre tourmente qui l'adore
Par un martyre infructueux.
L'une est la mere des B. . . .
L'autre est la mere des amours;
L'une redouta les fleurettes,
Et l'autre s'en moque toujours.

## AUTRE BOUQUET,

*à la même*,

Sur l'air: *Ce que je te dis tout bas, Lucas ne vas pas le redire &c.*

LA redite en un bouquet,
Belle Thérése, est importune.
Votre mérite est complet:
Je vous l'ai dit cent fois pour une.
Trop d'encens cause de l'ennui:
Vous voulez donc bien qu'aujourd'hui,
Au lieu de vous solemniser
J'ose un peu moraliser.

Votre sainte, nous dit-on,
Quoique jolie & très-bienfaite,
Pour vaquer à l'oraison
S'ensevelit dans la retraite.

Malgré ſes auſtères vertus
Elle eut des amans aſſidus ;
Mais de peur de les tourmenter
Elle aima mieux les quitter.

Si vous deviez de l'amour
Ainſi dédaigner les hommages,
Au lieu de faire au grand jour,
Et de ſang froid tant de ravages,
Que n'alliez-vous un beau matin
Couvrir ce minois aſſaſſin ;
Comme elle, d'un voile ſacré,
Dans un cloître bien muré ?

Au ſurplus vous rendez bien
La divine mère des Carmes :
Vos graces, votre entretien,
Tout nous retrace en vous ſes charmes.
Vous avez l'eſprit d'un lutin,
Et la beauté d'un chérubin.
Mais toujours vanter vos appas !
Ma foi ! je n'y penſois pas.

Si, pour combler vos deſtins,
Par un plus brillant paralelle,
Vous vouliez entre les ſaints
Doubler un jour votre modèle :
A la bonne heure, ſur ce point,
Je ne vous déſapprouve point ;
Mais, à vous parler franchement,
J'y vois quelque empêchement.

Le

Le mal qu'à votre prochain
Juſqu'ici je vous ai vu faire
Avec ce pieux deſſein,
Thérèſe, ne s'accorde guère.
Pour que ce mal fut réparé
Le moyen le plus aſſuré,
Ce ſeroit de ſe convertir
Par un tendre repentir.

Vous risquez trop entre nous
Avec cette rigueur extrême.
Comment vous ſauveriez-vous,
En feſant damner qui vous aime?
La tendreſſe eſt un attribut
Qui peut opérer le ſalut:
Mais jamais les cœurs inhumains
Ne ſont mis au rang des ſaints.

Il ſe peut faire pourtant
Qu'un beau jour l'on vous canoniſe,
Et que par zèle imprudent
On vous niche dans une égliſe.
Mais ſi les ſculpteurs indiſcrets
Expriment bien tous vos attraits,
Debout ſur votre piédeſtal
Vous ferez encor du mal.

Le dévot le plus bénit
Qui viendroit dans votre chapelle
Seroit d'abord interdit,
Croyant voir un ange ſémelle;

Puis enchanté de tant d'appas
Et pouſſant un ſoupir tout bas
Diroit, ſauf reſpect du local,
Que n'ai-je l'original!

## AUTRE BOUQUET,

*à la même,*

Sur l'air: *Dans nos bameaux.*

JE vais encor, malgré votre défenſe,
Belle Thérèſe, encenſer vos appas.
Vous m'ordonniez de garder le ſilence:
Dois je obéir? l'amour ne le veut pas.
Vous le voyez; l'excuſe eſt légitime,
Et plus encor légitime en ce jour.
N'allez donc pas me faire un nouveau crime.
Si c'en eſt un, c'eſt celui de l'amour.

De la beauté tout reconnoit l'empire:
C'eſt le plus doux tyran de l'univers.
Dès qu'il paroit tout brûle, tout ſoupire,
Et nous courons au devant de ſes fers.
Mais d'un ſi grand & ſi rare avantage
Le ciel pour vous ne s'eſt pas contenté.
Eſprit, talens, tout eſt votre partage.
N'étoit-ce pas aſſez de la beauté?

Par ces beaux yeux, d'un trait inévitable
Si vous bleſſez qui vous voit ſeulement,

Quand

Quand vous parlez, le ton le plus aimable
De qui vous voit redouble le tourment.
Comment helas! voulez vous qu'on évite
Ces traits vainqueurs à qui n'échappe rien?
Ah! c'en eſt trop que le double mérite
D'être ſi belle & de parler ſi bien.

De vos attraits l'éloge le plus tendre
Eſt pour mon cœur un ſi juſte devoir.
J'y reviendrai: pouvez vous me défendre
Le ſeul plaiſir qui flatte mon eſpoir?
Pour vous chanter mon ardeur eſt extrême.
L'amour inſpire un cœur bien enflammé.
Mais le plaiſir de chanter ce qu'on aime
Remplace-t-il le plaiſir d'être aimé?

## AUTRE BOUQUET,

*à la même.*

Sur l'air: *De Feconde.*

Dès qu'il s'agit de vous chanter,
Thérèſe incomparable,
Les vers ne ſauroient me couter,
Je ſuis inépuiſable.
Le cœur me les inſpire tous:
Ne ſoyez point ſurpriſe,
Belle Thérèſe, il eſt pour vous
L'Hippocrène où je puiſe.

Je tiens le ſerment que j'ai fait
Pour chaque anniverſaire
De vous offrir en un bouquet
Mon hommage ſincère.
Mais faut-il que depuis cinq ans
Si tendre & ſi fidele
Je mêle toujours à mes chants
Quelque plainte nouvelle?

Vous m'avez défendu ſouvent
De parler de mes peines,
Ou de ce charme tout puiſſant
Qui me tient dans vos chaines.
Quoi! me taire ſur vos appas
Et cacher mon martyre!
Si ce ſujet ne vous plait pas,
Que puis je donc vous dire?

Avoir tant d'eſprit, tant d'attraits,
Et l'ame ſi ſévère!
Rire des maux que l'on a faits,
Et ne ceſſer d'en faire!
Eſt-ce pour mépriſer ſes coups,
Quand tout mortel ſoupire,
Que l'amour partage avec vous
Sa gloire & ſon empire?

Je vois mes rivaux tous les jours
Empreſſés ſur vos traces:
Tous ſont charmés de vos diſcours,
Tous admirent vos graces.

Cha-

Chacun d'eux vous offre des ſoins.
Et dans un doux langage,
Ah! Thérèſe, je parle moins,
Mais j'aime davantage.

Si vous vouliez de notre ardeur
Vous établir l'arbitre,
Si vous vouliez priſer un cœur
En vertu de ſon titre;
Si pour le plus tendre de tous
Vous laiſſez l'eſpérance,
Pourrois-je en un débat ſi doux
Craindre la concurrence?

Votre époux peut-il nous blamer?
Il eſt trop équitable.
S'il nous permet de vous aimer,
En eſt-il moins aimable?
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſoit conſtant,
Je reſpecte ſa flamme;
Mais qui vous voit, ou vous entend,
Eſt votre époux dans l'ame.

L'immortelle que vous ſervez,
Puiſqu'il faut vous l'apprendre,
N'eut pas les yeux que vous avez,
Mais eut le cœur plus tendre.
Ah! pardonnez-moi de ce propos;
Quand ma flamme s'irrite,
Je voudrois que pour mon repos
Vous fuſſiez carmélite.

A vous chanter depuis longtems
Envain je m'évertue,
Mes vœux, mes bouquets, mon encens,
Tout eſt peine perdue.
Mais j'en jure par les amours,
Vous en ſerez punie,
Car je vous aimerai toujours
Le reſte de ma vie.

## AUTRE BOUQUET,

*à la même.*

Sur l'air: *Reçois dans ton galetas &c.*

PArdonnez-moi ce forfait,
Thérèſe, je le confeſſe,
J'avois formé le projet
Dans un inſtant de détreſſe
De faire au lieu d'un bouquet
Toujours parfumé de tendreſſe,
Cinq ou ſix couplets malins
Pour me venger de vos dédains.

Las de me plaindre du ſort,
Et de peindre mon martyre,
Je cédois au vain tranſport
Que m'inſpiroit la ſatyre.

Mais

Mais sur un ton épluchеur
Quand j'ai voulu monter ma lyre,
Thérèse, votre censeur
N'étoit plus qu'un mauvais racleur.

Envain en mille façons
Mon encens se multiplie,
Mon hommage, & mes chansons,
Tout vous blesse, ou vous ennuie.
Je n'ai que trop de raisons
De chanter la palinodie;
Mais l'amour parle aussitôt,
Et la satyre est en défaut.

Si par hazard vous étiez
Dans le propos un peu sotte,
Ou du moins si vous aviez
La figure un peu magote,
J'aurois peut-être écouté
Une vengeance aussi falotte,
Et le dépit m'eut dicté
Quelque offensante vérité.

Mais je sens trop que je dois
M'en tenir à la louange:
Vous êtes belle à la fois,
Et vous parlez comme un ange:
Je le redirai toujours,
Sous la cornette, ou la fontange,
La grace est dans vos discours,
Dans vos yeux veillent les amours.

Les

Les fripons ſont dans mon cœur
Comme dans leur héritage:
Leur eſſain toujours vainqueur
Y cauſe bien du ravage.
Si j'appelle la raiſon
Pour me tirer de l'eſclavage,
Auſſi-tôt vient Cupidon
Qui renforce ſa garniſon.

Dans les chaines de l'amour,
Sous les loix de votre empire,
Puiſqu'il faut que ſans retour
Mon cœur à jamais ſoupire,
Pour addoucir mon deſtin
Qu'il me ſoit permis de le dire:
Vous aimer eſt mon refrein,
Je veux le répéter ſans fin.

## VERS

### A MADEMOISELLE N...

*Qui ſe retiroit en Angleterre.*

VOus partez, jeune Hélène, & loin de ces rivages
Où vos yeux de l'envie allumoient les tranſports,
La Tamiſe, le Parc, Windſor & ſes bocages
Vont s'enrichir de nos tréſors,
Que vous allez briller en ce ſéjour aimable!
Quels

Quels triomphes nouveaux pour vos charmes vainqueurs !
L'amour vous y prépare un empire durable,
Et le tribut de tous les cœurs.
Pourquoi tant regretter une rive chérie ?
Toute la terre eſt la patrie
Et l'empire de la beauté.
Vous trompez la fureur du deſtin irrité ;
Il vous ſuſcite des tempêtes,
Pour vous conduire au port de la félicité :
En vous privant d'une ingrate cité,
Il porte plus loin vos conquêtes ;
Il ſoumet à vos loix un aſyle enchanté
Où vos jours plus brillans ne ſeront que des fêtes.
Son aveugle courroux nous a moins épargnés :
De ce revers fatal ſeuls nous portons la peine :
Vous nous quittez ; vous nous perdons, Hélène,
Nous ſommes en exil, tandis que vous regnez.

## VERS

*Contre les athées.*

MOrtels pervers, eſprits hautains,
D'un maître tout-puiſſant ennemis imbécilles,
Contre ſa majeſté vos traits ſont inutiles,
Et vos blaſphemes toujours vains.

Combattez fierement ſon être & ſa puiſſance ;
Eſpérez vous l'anéantir ?

Par-

Partout ce Dieu se fait sentir :
L'univers contre vous défend son existence.

Lorsqu'un jour terrible vainqueur,
A vos yeux éblouis ce Dieu viendra paroître,
Ingrats, vous apprendrez alors à le connoître,
Mais par les traits de sa fureur.

## LE VIELLARD ET LA MORT.

### *FABLE.*

UN bucheron chargé de bois,
[C'étoit le plus vieux du village,]
Marchoit vers sa chaumiere, & s'arretoit cent fois,
Pour un peu reprendre courage;
Tant qu'à la fin le pauvre homme aux abois
Jette à bas son fardeau dans un certain passage:
Puis las de souffrir d'avantage
Et de maudire son destin,
Il appelle la mort: elle paroit soudain.
Eh bien! que veux-tu? lui dit-elle.
Pardonnez, lui répond le villageois tranſi,
Madame.... Hélas! je vous appelle,
Pour m'aider à charger le fardeau que voici.

## LE MARI DELICAT

*Conte.*

A ſon réveil un jour la jeune Clore
Dit à Jean ſon époux catharreux & chenu,
Ah ! cher ami, le croirois-tu ?
Si mon rêve eut duré deux minutes encore,
C'en étoit fait de ma vertu.
Quel rêve affreux ! Je ſongeois qu'un autre homme
Vouloit.... Ah ! j'en frémis ; mais tout ſonge eſt menteur.
Corbleu ! répondit Jean, vous écornez l'honneur
De votre epoux par un ſi vilain ſomme.
C'eſt l'eſprit tentateur qui vient vous éprouver.
Souvent il réuſſit, & le mal ſe conſomme :
Ainſi je vous défends pour toujours de rêver.

## LE PEINTRE ET LE CARDINAL

*Conte.*

MIchel-Ange ayant peint le jugement dernier,
On y voyoit dans l'éternel brazier
Au beau milieu de la troupe des diables
Le minois rechigné de certain cardinal,
Avec des traits ſi remarquables

Qu'il sembloit être là comme en original.
Notre peintre faché contre son éminence
La damnoit ainsi par vengeance.
Le cardinal ainsi damné
Amusoit & la cour & la ville de Rome:
Peut-être que d'ailleurs c'étoit un très saint homme,
Quoiqu'assez jeune encor & prélat fortuné.
Outré de cet affront il demande justice;
De ce crime nouveau fait un crime d'état,
Veut excommunier le peintre scélerat,
Et le dénonce au Saint-office.
Le Pape sur le champ, pour calmer sa douleur,
Mande le peintre, ordonne qu'il efface
De son tableau les traits de monseigneur,
Et fait semblant de blamer son audace;
Car notez que ce Pape étoit un peu railleur.
Saint Pere, dit Michel devant le consistoire,
Si monseigneur étoit en purgatoire,
Vous pourriez l'en tirer; mais vous savez très-bien
Jusqu'où s'étend la puissance céleste
Que vous avez dans l'empire chrétien:
Or il est en enfer où vous ne pouvez rien,
Ainsi trouvez bon qu'il y reste.

L'ABBE

# L'ABBE

## *Qui prêche un moribond.*

## CONTE.

UN abbé gras à lard & qui soir & matin
N'avoit d'autre souci que de faire gogaille
Couroit un jour briller en un festin,
Lorsque sur son passage il voit un spadassin
Qui rendoit les abois au pied d'une muraille.
Le peuple accourt, l'abbé double le pas
Pour éviter l'importune cohue:
Il sentoit l'heure du repas;
Mais il est arrêté dans le coin d'une rue.
Vite, Monsieur, confessez ce mourant;
Faites votre devoir; faut-il donc vous le dire?
La blessure est mortelle, & le cas est pressant;
Si vous tardez un moment, il expire.
Lors pour calmer ce peuple furibond
Il se laisse conduire auprès du moribond,
Et lui dit; mon ami songez à Dieu le père,
Demandez-lui pardon de votre iniquité:
Soyez contrit; allons dites mon frere,
Dites le *Benedicite*.

*Cette plaisanterie est mise sur le compte de l'abbé de Boisrobert dans le* Menagiana.

# LE BARBIER

*Qui exerce la charité de mauvaise grace.*

## *CONTE.*

ARrivé dans Lutéce un pauvre bachelier
Pour se faire raser entra chez un barbier,
Qui lui crut dès l'abord la bourse un peu moins nette.
De l'eau du linge blanc, & vite donc Perette!
Asseyez-vous, Monsieur, dans ce fauteuil.
Le bachelier confus de cet honnête accueil,
N'osoit s'asseoir & lui dit à voix basse:
C'est pour l'amour de dieu que j'attens cette grace,
Je suis pauvre, Monsieur....Le barbier mécontent
De ce facheux préliminaire
Change de note incontinent,
Et pour raser le pauvre haire
Prend le rasoir le moins tranchant.
Tandis que mon bourreau lui balafre la mine,
On entendit dans la chambre voisine
Crier piteusement un chat qu'on étrilloit:
Perette le nez lui coignoit,
L'ayant surpris dans la cuisine
Sur un plat qu'elle assaisonnoit.
Qu'entens je-là? d'où vient donc ce tapage?
S'écria le barbier trépignant de courroux.
C'est, dit le pauvre personnage,
Quelque gueux érudit de la gent des matous
Qui pour l'amour de dieu se fait raser chez vous.

VERS

## VERS

*à une dame qui avoit démandé à lire les manuscrits de l'auteur.*

JE devrois vous cacher, & le pourrois très bien,
Mes chansons ainsi que ma prose.
On peut, je crois, refuser quelque chose
A qui n'accorde jamais rien.
Et pour l'objet le plus aimable
Si vous êtes, Sylvie, un objet redouté,
Votre critique est formidable
Pour l'écrivain même le plus vanté.
Mais un refus vous paroît une injure
Et ce que vous voulez est un ordre des cieux :
Eh bien obéissons & risquons l'aventure.
On peut des traits d'une juste censure
Se consoler en faisant mieux ;
Mais pour les traits qui partent de vos yeux
Comment guérir de leur blessure ?

## VERS

*à une demoiselle qui avoit présenté de l'eau bénite à l'auteur.*

BAbet, on dit que l'eau bénite
Nous est d'un prompt secours dans les tentations,

Et chaſſe la troupe maudite
Qui ſouffle dans nos cœurs les tendres paſſions.
Le curé le ſoutient ; c'eſt à moi de m'en taire.
Mais quand vous préſentez de cette eau ſalutaire,
On éprouve ſoudain de contraires effets ;
Si bien qu'on diroit que le diable
S'eſt ſervi de vos mains pour y tremper des traits
Dont l'atteinte ſoit incurable.

## VERS

*à Madame de L. M ſur un papillon qui s'étoit brulé à une bougie de ſa toilette.*

HErcule en ſe brulant eut jadis maint autel.
Malgré Junon, Eurythée, & l'envie;
Ce papillon en vous voyant, Sylvie,
S'eſt flatté comme lui de ſe rendre immortel.
Brulons-nous, a-t-il dit, au flambeau de Cythere;
C'eſt celui de l'amour puiſque voila ſa mere.

TRA-

# TRADUCTION

## DE L'EPIGRAMME DE MARTIAL.

*Si memini fuerant tibi quatuor, Aelia, dentes &c.*

DAme Alison, si j'ai bonne mémoire,
Vous aviez quatre dents, deux à chaque mâchoire:
L'autre jour une toux qui dut bien vous facher
Vous en fit cracher deux par un malheur extrême;
Mais les deux qui restoient ont déguerpi de même,
Une seconde toux vous les a fait cracher.
Or toussez maintenant, toussez de bonne sorte:
Quand vous vivriez encor deux siècles révolus,
Vos dents sont à l'abri de la toux la plus forte:
Dame Alison, vous n'en cracherez plus.

# TRADUCTION LIBRE

## DE L'EPIGRAMME DE MARTIAL.

*Callidus effracta nummos fur auferet arca, &c.*

POur vous enlever vos trésors,
L'objet de vos plaisirs & le fruit de vos peines,

De ces énormes coffre-forts
Un voleur quelque jour viendra rompre les chaines,
Et peut vous dépêcher au royaume des morts.
Le feu consumera vos maisons, vos domaines,
L'ardente canicule, ou la rage des vents,
La pluye, ou les frimats désoleront vos champs:
La peste se mettra dans votre bergerie:
L'aquilon, les écueils, & Neptune en furie
Briseront vos vaisseaux sur les flots mugissans.
Vos débiteurs fripons, vos fermiers insolvables
Refuseront de s'acquitter.
Vos bienfaits seuls seront inviolables:
C'est l'unique trésor sur quoi l'on peut compter.

## EPIGRAMME

*Contre un prédicateur qui crioit beaucoup.*

LOrsque Bramin apôtre mercenaire
Se débat & mugit d'une voix de corsaire,
Est-ce pour frapper le pécheur
D'une épouvante salutaire?
Non, ce n'est pas le but du froid déclamateur:
Dès l'éxorde on sommeille, & Bramin tonne en chaire
Pour réveiller son auditeur.

AU-

## AUTRE

*Sur quatre robins qui portoient le poële le jour de la Fête-Dieu.*

POur laver nos iniquités
Le Christ mourut jadis d'un supplice barbare
Entre deux voleurs redoutés,
Aujourd'hui triomphant & vainqueur du Tartare
Il en a quatre à ses cotés.

## IMPROMPTU SUR UN HOPITAL

*Qu'on batissoit près du palais.*

C'Est bien penser, maître Clément,
De batir l'hopital si près du parlement;
Ce voisinage est nécessaire:
Les plaideurs dépouillés, pour trouver logement
Auront moins de chemin à faire.

# JUGEMENT DE PLUTON CONTRE. LA FACULTE DE MEDECINE *OU* LA PEYRONIE AUX ENFERS.

LOrsque dans l'empire des morts,
Eut dévalé la Peyronnie,
Tout frémit sur les sombres bords
De la brulante monarchie.
Les courtisans du vieux Pluton,
Le noir Divan du Phlégéton,
Crut sa puissance anéantie.
Le cœur des larves, des lutins
Se lamentant à sa maniere
Fit retentir les souterrains
De la funeste charbonniere.
Alecton se prit la criniere,
Donnant au diable les destins,
Et chancelant sur ses patins,
Se coigna contre une chaudiere
Où cuisoient quelques Florentins.
Mégére à la gorge pendante,
L'œil en feu, la bouche écumante,
Crut le monarque détrôné,
Et criant comme une enragée

Sé-

Sévit à grands coups d'écourgée
Sur le rable d'un vieux damné.
Ainſi donc la main de la parque
Moiſſonne mon plus doux eſpoir;
Qui me fera mes colonies?
Je n'aurai plus dans mon manoir
Que quelques ombres racornies.
Mes miniſtres s'engourdiront
Faute d'emplois & d'exercices;
Mes pauvres juges moiſiront
Dans ma Tournelle ſans épices.
Que deviendront mes eſtaffiers,
Et les ongles des mes greffiers,
Mon code & ma juriſprudence
Et ma maltote & ma finance?
Par ma fourche, indigne Atropos,
Je punirai ta félonie
D'avoir tué mal-à-propos
Le plus zélé de mes ſuppôts,
Qui ne jouiſſoit de la vie
Que pour mon fiſc & mes impôts.
Déjà mon parc, mes avenues,
Sont un déſert inhabité:
Chaque jour nouvelles recrues
Vont boire au fleuve de Léthé,
Pour ſe remboiter dans la maſſe
De quelque nouvel embryon,
Tendre, ſubtil, ou coriaſſe,
Homme, ſerpent, buffle, ou poiſſon.
Bientôt mes gouffres ſeront vuides,
Et je verrai les Euménides
Languir & croquer le marmot;
L'enfer ne ſera qu'un tripot,
Et dans mon vaſte territoire
N'ayant plus d'ombres dans mes fers
Monarque errant, prince ſans gloire,

Je

Je régnerai sur des déserts.
Du moins si je voyois sans cesse
Tomber ici par pelotons
La fiere & ridicule espèce
Des britanniques fanfarons,
Rivaux en courage, en sagesse,
Ou plutôt singes des Catons:
De ces taciturnes déistes,
Rabins, quakers, anabatistes,
Spinoüstes, albigeois,
Race qui décole ses rois,
Brule le diable & le pontife,
Enfin de ces rogues Anglois,
Pour qui la gloire des François,
Est la montagne de Sisiphe.
Combien dans les derniers combats
En abattoit le cimeterre
De ces grenadiers que Pallas
Instruit au métier de la guerre,
Sous le plus grand des potentats!
Louis, à grands coups de tonnerre,
Les faisoit grêler ici-bas.
Ils tomboient si drus dans nos cuves.
Qu'on n'avoit pas dans ce canton
Assez de bois ni de charbon,
Pour les bouillir dans mes étuves.
Mais ce prince trop généreux,
Qui croit bonnement que la gloire
Consiste moins dans la victoire
Qu'à rendre les hommes heureux,
Pardonne aux gens de la Tamise;
Que, bien loin de leur pardonner,
Il devroit tous exterminer,
Ou du moins laisser en chemise.
Nous n'aurons donc de ce pays
Que des défunts fort ordinaires,

Ou des galans atrabilaires,
Qui se pendront pour des Laïs,
Ou pour quelques autres miseres!
La discorde éteint son flambeau:
Ah! c'en est fait, plus d'espérance!
On ne jouera plus du couteau,
Albion appaise la France;
Et le soutien de ma puissance,
La Peyronnie est au tombeau.
Seigneur, lui dit l'ombre impudente,
Le jour au plus grand des héros,
Ainsi qu'à la foule rampante,
N'est donné qu'à custodinos.
Graces à ma main meurtriere,
Lorsque j'exerçois mon métier,
Votre royale chaircuitiere
Eut bien plus vite son gibier;
Mais en partant pour vos domaines
J'ai prouvé, par mon testament
Mon zèle & mon attachement,
Pour vos provinces souterraines.
Toujours ennemi redouté
De la salubre faculté,
Qui vous escroque vos victimes,
J'ai légué des fonds suffisans
Pour le tribut de vos abimes;
Et là haut mes fiers partisans
Appuyront vos drois légitimes,
Contre ce peuple d'avortons,
Ce tas d'ignares pantalons,
Dont la fastueuse barette
Veut asservir saint Damien,
Et faire baisser la lancette
Sous la chausse de Galien.
A ce digne préliminaire
Le sultan du sombre canton

Pur-

Hurla de joye & l'Achéron
Sur l'impi oyable galère
Vit treſſaillir le vieux Caron,
Et le moloſſe de Pluton
Ouvrant ſes trois gueules ardentes
Fit retentir le Phlégéton,
L'Averne & ſes voutes fumantes
De ſon terrible faux-bourdon.
Lors bouffi d'un eſpoir frivole
Le ſuperbe roi des barbiers
Harangua les noirs caſaniers,
Se carrant à chaque parole,
Tel que ſes garçons perruquiers
Qui traveſtis en bacheliers
Parlent latin dans ſon ecole,
Ecoutez, prince des tiſons,
Et vous lémures & démons,
Troupe bruiante & fugitive,
Croiſez un moment vos ergots,
Dreſſez une oreille attentive,
Je vais m'énoncer en deux mots.
La faculté, votre ennemie,
A longtems uſurpé nos droits;
Longtems l'auguſte chirurgie
A rampé ſous d'indignes loix,
Cette racaille pédanteſque,
Avec ſon langage tudeſque,
Et ſes frivoles argumens,
Veut au gré de ſon avarice
Engloutir nos émolumens.
Or nous devons, c'eſt la juſtice,
Préſider aux enterremens,
C'eſt à nous, quoiqu'ils puiſſent dire,
De peupler le fatal empire,
Et de combler les monumens.
Mieux qu'eux notre digne collège

Sau-

Saura groſſir votre cortége.
C'eſt-là notre emploi le plus doux:
Vous le ſavez, prince lugubre,
Jamais la canaille ſalubre
Ne s'en acquitta comme nous.
Que dis-je? la troupe barbare
Conjure contre vos etats;
Chaque jour nouveaux attentats
Contre la gloire du Tartare.
Pouſſe, le Hoc & Bourdelin,
Et Belletete, & Malouin,
Race perverſe & méthodique,
Baron Cantwel & Ferrein.
Marchands de caſſe & d'émétique:
Bouvard & tel autre frétin
De la cabale galénique
Par un formulaire magique,
Endurciſſent le genre humain,
Contre la faulx apoplectique
De notre courtier le deſtin.
Aſtruc... Ah! c'eſt le plus damnable;
Seigneur, quel homme déteſtable!
Duret, Boerhave, & Sidenham
N'approchent pas de la ſoupleſſe
De l'artifice & de l'adreſſe
De cet inſigne charlatan.
C'eſt le pivot, le majordome
De la ſuperbe faculté;
C'eſt du Tartare & de ſaint Côme
L'ennemi le plus empeſté.
Là haut de ſa maudite enclume
Eſt éclos un double volume:
Ce jargon, que je n'entends pas,
Eſt un ouvrage pitoyable,
Un griffonnage inconcevable,
Et pourtant l'effroi du trépas.

Il dissipe les maléfices
Dont Naples fournit les prémices
A l'Ibére, au peuple badaut,
Et que la troupe de Quinaut
Sema dans toutes ses coulisses.
C'est le chef-d'œuvre de Paris,
Et la perle des bons écrits,
Dit la sequelle hippocratique,
Un trésor, un livre sans prix,
Le baume le plus énergique
Pour l'influence de Cypris.
Avant ce bouquin téméraire
L'amour & sa bénite mere
Vous dépêchoient leurs pélerins,
Et vos plus nombreux marcassins
Partoient de l'île de Cythere
Et des pays circonvoisins.
Chaque jour cent troupes nouvelles
Venoient rôtir dans vos cachots:
Le turbith & nos alumelles,
Vous en envoyoient à grands flots.
Or il faut brider l'impudence
De ces grimauds accrédités
Et prévenir la décadence,
De vos chaudes principautés.
Pour raffermir votre puissance
Il faut qu'un arrêt infernal
Nous assigne la préséance,
Sur l'hyppodrome doctoral.
Tant que je véquis sur la terre
Je fis une éternelle guerre
A ces implacables rivaux,
Et contre leur secte profane
J'armai dans tous les tribunaux
Les fiers Gorets de la chicane,
Clercs, avocats, solliciteurs,

Gens

Gens tout farcis de normanismes,
Les griffes de cent procureurs,
Le néologe & les sophismes
Des petits-maîtres orateurs.
Mes suppots ont en survivance
Ce procès nourri dans mon sein,
Dont tout le plan & le dessin
Fait honneur à ma prévoyance:
Ce long procès entortillé
Fleurit encor dans mes ecoles,
Malgré les nuages frivoles
Dont nos rivaux l'ont embrouillé.
Mais quoiqu'il soit inconteſtable,
Je crains les détours captieux,
Et l'artifice impénétrable
De nos ennémis furieux.
Tout est problème sous les cieux.
On a beau mettre en évidence
Les droits les moins litigieux;
Thémis, quoique fille des dieux,
Voit souvent trouble à l'audience.
Pour prévenir l'événement,
Rendez vous-même un jugement,
Dont les articles mémorables,
En étendant notre pouvoir,
Soit la honte & le déſeſpoir
De nos tyrans inconſolables.
Réglez nos droits & notre sort;
Tous les mortels y vont souscrire;
L'affaire est de votre ressort,
Nul n'osera vous contredire.
Accordez à nos magistrats,
A nos barbiers, à nos fraters
Tous les honneurs de la licence:
Quoique sans talens, ni science,
Que chacun d'eux impunément

Puiſſe lâcher une ordonnance,
Et ſe targuer publiquement
Du ſuccès de ſon ignorance.
Ces droits ſagement accordés,
Seigneur, rempliront vos murailles;
Et vos caveaux achalandés
Regorgeront de funérailles.
Mes ſuppôts vous moiſſonneront
Plus de mortels que le carnage,
Ou que la peſte n'en ravage:
Vos juges s'en étonneront;
Les Euménides vous diront
D'aggrandir vos grils, vos chaudieres,
De faire un antre plus profond,
Et de reculer vos frontieres.
Mais dans ce privilège heureux
De l'arrêt que vous devez rendre,
Seigneur, gardez-vous de comprendre
Quelques doctes malencontreux:
C'eſt une race qui déroge,
Et ne ſe diſtingua jamais,
Dans notre énorme nécrologe
Qui vous atteſte nos ſuccès.
Jamais zélés pour vos domaines
Ils n'ont ſu tarir dans les veines
Le ſang des malheureux mortels:
Jamais leurs indignes ſcalpels,
Au gré de mes ſages maximes,
N'ont immolé ſur vos autels
Quelques offrandes légitimes.
Jamais vous n'eutes de leurs mains
Le moindre marmot au teint blême,
Bourré de cent bols aſſaſſins,
Ou glacé par un apozême:
Il ſont dans leur audace extrême
Rivaux des plus grands médecins.

Louis,

Louis, qui dans ſon répertoire
Couve toujours quelque mémoire,
Pour délabrer votre manoir.
Le Cat ce gouffre de ſavoir,
Qui lit, je crois, dans le grimoire,
Et tient la Parque en ſon pouvoir.
Garengeot, Hévin, les oracles
De tout l'empire carabin,
Andouilley qui fait des miracles,
Le ſcalpel & le verre en main.
Guérin, Vacher, docte vermine,
Morand qui fraude Proſerpine,
Vos fermiers, & vos grippeſous;
Que la podagre le galoppe,
Seigneur, c'eſt l'homme de l'Europe
Le plus déchaîné contre vous.
Il tranche bras, cuiſſe ou veſſie,
Epaule, mâchoire ou tétin,
Avec une grace infinie
Et d'un air affable & ſerain;
A ſaint Côme il parle latin;
Et pour comble d'ignominie
Il a fait ſon fils médecin.
Ainſi vous devez pour la gloire
De votre fourche & de ces bords
L'exclure & ſes doctes conſors
Du vénérable conſiſtoire
Qui peuple l'empire des morts.
Là ſe tut l'ombre furieuſe,
Et ſon diſcours alembiqué
Ainſi qu'au Louvre fut claqué
Par la troupe fuligineuſe,
Et ce digne fils de Cloton
Soudain, de l'avis d'Alecton,
Fut déclaré pour ſa doctrine
Juré coëffeur de Proſerpine,

Et barbier en chef de Pluton.

Lors escorté de Tisiphone,
Le regard trouble & forcené,
Le Dieu se perche sur un trône
De poix, de soufre enluminé:
Sa bouche se couvre d'écume,
Après un long rugissement,
Et crachant des flots de bitume
Mugit cet affreux jugement.

Nous Seigneurs des pâles contrées,
Prince des rives ensouffrées,
Tyrans des peuples & des rois,
Ordonnons que la chirurgie
Notre féale & bonne amie
Soit remise dans tous ses droits:
Que ses oppresseurs despotiques,
Doyens, régens, fiers empiriques,
Et tous ces doctes Iroquois
Tremblent eux-mêmes sous ses loix:
Et prétendons en conséquence
Que les baigneurs & les barbiers,
Coupeurs de cors & peruquiers
Soient en dépit de la science,
Proclamés nos hauts-justiciers,
Et les seuls médecins en France:
Que, sans examen, ni talens,
Les plus baroques postulans
Soient aggrégés dans leur collège,
Et puissent avec privilège
Exterminer tous les vivans.
Défendons à tous les savans
De les troubler dans leur manège
Par quelques bons médicamens,
Où par le charme sacrilège

Des

Des Boerhaves & des Hofmans,
Sous peine à tous contrevenans
D'être accusés de sortilége.
Déclarons déchus & proscrits,
Et mandons de les interdire,
Tous ces faquins de beaux esprits
Dont les travaux & les écrits
Sont funestes à notre empire.
Et voulons qu'ils soient molestés,
Houspillés, maudits, soufflétés,
Dénoncés larrons & pendables,
Infames, brigands & félons,
Jusqu'aux momens irrévocables,
Où leurs phantomes déplorables
Viendront frire dans mes poëlons.

En finissant son ordonnance
Le noir monarque expectora
Du feu, du souffre en abondance,
Et par le Cocite jura
D'exterminer la docte engeance.
Le bon Hippocrate en palit,
Hecquet en fit une satyre,
Mais Guy-Patin s'en divertit,
Et Rabelais se prit à rire.

L'arrêt en forme charbonné
Fut, sous les yeux de Radamante,
En lettres de feu buriné,
Sur la bazane d'un damné,
Par la griffe aride & puante
D'un diable en greffier contourné.
Minos armé de ses besicles
Signa la page, & le revers,
Fabrice en remit les articles
Au protocole des enfers.

Tels sont les arrêts autentiques
De l'infléxible *auto-da-fé :*
Tel Goa de zéle échauffé
Contre les Hébreux fanatiques
Fulmine ses saintes rubriques,
Et sur un bucher triomphant
Fait fumer en psalmodiant
Des holocaustes d'hérétiques
A la gloire du Tout-puissant.

Mercure vint en diligence
Signifier ce jugement
A tous les docteurs de la France
Qui s'en raillent publiquement.

# LA PROCOPADE

## OU

## L'APOTHEOSE

## DU DOCTEUR PROCOPE.

## CHANT PREMIER.

C'En est donc fait, Procope est chez Pluton!
Ce grand pivot, cette vive lumiere
Du Galénisme & du sacré vallon,
Gît tristement dans le fond d'une biere,
Comme un faquin, sans gloire & sans renom.

Après

Après la caſſe & le catholicon,
La Faculté dans un morne ſilence
L'a vu partir, o cruelle indolence!
Sans l'arrêter, ce digne compagnon,
Ce rare eſprit, la plus docte omoplate
Qui de l'École ait chauſſé de l'ecarlate.
O chien Cerbere! o cruel Achéron!
O directeur du fatal aviron!
Ah! falloit-il borner à treize luſtres
Les jours brillants du premier des illuſtres?
La cour l'aimoit, la ville en faiſoit cas.
Par eſcadrons, il voyoit ſur ſes pas
Trotter les cœurs de la plus haute eſpece,
Et médecin il n'empoiſonnoit pas.
Venez plaiſirs, enfans du badinage,
Pouſſer des cris, & répandre des fleurs
Sur ſon tombeau tout baigné de vos pleurs;
Venez lui rendre un dernier témoignage
De votre amour, de vos juſtes douleurs.
Pleurez auſſi ſes graces ſingulieres,
Aimables ris, pupilles délaiſſés,
Et ſi vos pleurs ne coulent pas aſſez,
De jus d'oignon frottez-vous les paupieres.
Pleurez, amours, le doyen de Paphos,
Couvrez vos yeux de ſiniſtres bandeaux,
Qu'un crêpe ſombre obſcurciſſe vos charmes,
Que vos flambeaux s'éteignent dans vos larmes.
Retracez-nous cet excès de douleur,
Ce déſeſpoir qui ſaiſit votre mere,
Lorſqu' Adonis ce jeune téméraire,
Au fond d'un bois, indocile chaſſeur,
De ſes ébats paya la folle enchere.
Tendres témoins des larmes que Cypris
Donna long-tems à ſes manes chéris.
De mon héros, au temple de Cythère,
Chantez l'obit, & que le dieu Comus,

Selon l'usage & le rit ordinaire,
De l'oripeau d'une éloge sincère,
Sans endormir, habille ses vertus.
Et vous patron de la gent lunatique,
Divin Momus, pere des cerveaux creux,
Réglez les rangs de ce convoi fameux,
Et n'allez pas d'un souris ironique
Déconcerter la tristesse publique.
Or il est tems de narrer dans mes vers,
Comment Pluton sur la rive fatale,
Prenant séance au milieu de ses pairs,
Reçut d'abord cette ombre doctorale;
Quel fut l'avis des lugubres experts,
Quand on eut bien épluché sa morale,
Et balancé ses vertus, ses travers:
Quel fut enfin l'arrêt, ou la sentence
Qui termina l'infernale audience.
Toi dont jadis ce fameux trépassé
En brodequins encensoit le génie,
Daigne m'instruire, o comique Thalie,
De ce procès dûment controversé.
Ouvre à mes yeux le Ténare & son gouffre,
Ces lieux fumans de bitume & de souffre,
Et ces bosquets où les honnêtes gens,
Loin des tisons qui brûlent la canaille,
De leur loisir consument les instans
En bout-rimés, & menus passetems,
Sans autre soin que de faire gogaille.

Dès que Procope eut fini son destin
Et qu'il parut sur le sombre rivage,
D'abord Caron ce vieillard inhumain
Se fit prier pour lui donner passage.
Ma barque est pleine, attendez à demain,
Dit en jurant le nautonier sauvage.
Mais le défunt tirant un carolus,

Lui

Lui répondit: Patron, point de colere,
Tenez, tenez, voila votre salaire
En bon argent, & c'est quatre fois plus
Qu'il n'est porté par la taxe ordinaire.
Point ne déplut ce discours obligeant:
L'or fut toujours un prompt expédient
Pour attendrir un ame de corsaire.
Il dompte tout, greffier & commissaire,
Fiere beauté, barbare surveillant,
Bref c'est un meuble en tout tems nécessaire.
Soudain Caron par ce charme puissant
Se dérida. Procope incontinent
D'un saut léger se jette sur la poupe,
Et le voila guindé dans la chaloupe.
La planche ôtée, on s'éloigne du bord,
On voit marcher les plaines gémissantes,
L'affreux sommet des montagnes brûlantes,
Vastes déserts où triomphe la mort.
Déjà la nef arrivoit dans le port,
Quand par hazard un Barbet de S. Côme,
Tout chaud parti pour le sombre royaume,
Lorgnant Procope assis dans un recoin,
Vint le flairer, & perdant retenue,
Par Garangeot (*a*) je le sentois de loin,
S'écria-t-il, & ce docte Chafouin,
C'est Hippocrate, ou la peste me tue:
Puis le happant par son maigre jarret
Il s'apprêtoit tout écumant de rage,
De le lancer au fond du marécage,
Mais le nocher l'arrête sur le fait:

Un

(*a*) C'est un célébre chirurgien de Paris. Ce jurement est équivalent à ceux des anciens qui juroient par Hercule, par Castor &c. *me Hercule! me Castor!*

Un coup de perche aſſené d'importance
Admoneſtant le barbier effronté,
Sut réprimer ſa brutale inſolence,
Et au docteur vengea la dignité.
Enfin Caron atteignant le rivage,
Le noir eſquif décharge l'équipage
Sur un terrein gliſſant & pluvieux,
Où quoique mince & leger de corſage
Le paſſager s'emboutbe juſqu'aux yeux.
Déjà l'on voit l'antique veſtibule
Du roi des morts, & ſes murs douloureux,
Là ſous un ciel humide & caterreux,
Où luit à peine un foible crépuſcule,
Sont raſſemblés cent monſtres ténébreux,
Que Tiſiphone en ſes flancs malheureux,
Dans un long rut, au fond de ſa caverne,
Conçut jadis des œuvres de l'Averne,
Puis allaita d'un poiſon dangereux.
Ce ſont les maux qui ravagent la terre:
L'aſſaſſinat, le carnage, & la gloire,
Le froid, le chaud, l'indigence, & la faim,
L'art des ragouts, la crapule, & le vin:
Les noirs boucons chéris de Parthenope, (*a*)
Ce fruit galant du bord americain, (*b*)
Que

(*a*) Naples.

(*b*) La plus commune opinion veut que le mal vénérien ſoit originaire de l'Amérique, & un des fruits des conquêtes eſpagnoles dans ce nouveau monde. En 1495. pendant la guerre que Charles VIII. roi de France eut à Naples contre les Eſpagnols, Chriſtophe Colomb amena dans cette ville où les deux armées venoient de faire la paix pluſieurs Américains des deux ſexes. Les Eſpagnols trouverent les femmes d'Amérique fort à leur gré, & s'en re-

Que l'Eſpagnol trafiqua dans l'Europe,
Et qu'à Paris on cultive ſans fin.
Bref tous les fléaux de la nuit éternelle,
Fiers écumeurs de la race mortelle,
Dans ce portique errant de tout coté
Frappent les yeux du mort épouvanté.
Ce n'eſt pas tout: dans ce lieu peſtifère
Un peu plus loin eſt l'antre de Cerbère,
Noir epagneul & dragon redouté,
A triple tête, au crin enſanglanté,
Toujours hurlant de faim & de colère.
Sitôt qu'il voit arriver le docteur
Le chien maudit frappé du phénomène,
Grince les dents, écume de fureur,
Et tout d'un ſaut le lance dans la plaine.
L'ombre interdite & tremblante de peur,
Pour l'eſquiver, fuit à perte d'haleine,

Tel

repentirent les premiers. Les Indiens à leur tour plurent aux femmes eſpagnoles & les enrichirent. Enſuite la galanterie ſe communiqua aux Italiens & aux Allemans, & en dernier lieu aux François. C'eſt de Garcia, médecin portugais dont j'emprunte cette remarque. *Hiſpani primum cum indicis mulieribus, & inde cum hiſpanis conſuetudinem habuerunt. Deinde in Italos & Germanos ſerpſit hoc malum, poſtremo etiam ad Gallos &c.* Ainſi c'eſt à tort que les nations, & ſurtout les médecins étrangers, qualifient la V. de mal françois *morbus gallicus*. Il doit plutôt être appellé *morbus hiſpanus*. Les Eſpagnols datent les premiers par rapport à l'Europe. J'ai lu quelque part que pour détruire les François, ils lâcherent dans leur camp les Américaines. Herrera aſſure de plus que, bien loin qu'ils ayent contracté cette contagion dans le Mexique, ce ſont eux-mêmes qui l'y ont portée.

Tel qu'un chamois que poursuit le veneur,
Ou qu'un bléreau que la meute galoppe,
Ainsi couroient & Cerbère & Procope.
Déjà le chien le houspille & le mord,
Quand tout-à coup survient le dieu Mercure.
Ce dieu, dit-on, s'occupe dans le port
A recueillir l'infernale voiture;
C'est lui qui fait la charge du transport.
Bien à propos dans cette conjoncture
Il arriva. Cerbère à son abord
Lâche sa proye, & fuyant au plus vite,
Serre la queue, & rentre dans son gîte;
Et de ce pas l'introducteur fatal
Conduit Procope au palais infernal.
Le médecin hésite & délibère:
Tout en déshordre, il ne pressoit pas
De comparoître ajusté de la sorte.
Il n'ose entrer, il lorgne par la porte;
Mais un hazard le tire d'embarras.
On jugeoit lors un moine de Bisance.
C'est un dervis selon toute apparence,
Dit-il d'abord au fils de Jupiter:
J'ai grand pitié de l'ame du pater,
Mais pour fouiller en telle conscience,
C'est un Dédale, & tous ces épluchеurs,
Tous ces greffiers, & ces calculateurs
Auront le tems de perdre patience.
Pour moi qui, grace à la toute-puissance,
Ne fus jamais moine ni rabin,
Mais tout au plus poëte & médecin,
Bien épuré de toute autre infamie,
Sauf, entre nous, de deux grains d'alchymie,
Dans la minute on m'aura parcouru.
Et attendant que la noire assemblée
Régle le sort de ce moine bourru,
Et que jugeant son ame dévoilée,

On

On l'ait absoute, ou dûment rissolée,
Vous plairoit-il, grand courier des enfers,
De me montrer les logements divers,
Et le gibier que le roi du Tartare
Tient dans son parc? Le messager divin
Le crut d'abord Hippocrate & Pindare;
Puis rappellant son esprit incertain,
Je suis un sot, ou je dois vous connoître.
Oui, dit le mort, la France m'a vu naître;
Je suis Procope, & Paris dans son sein...
Ah! justement, interrompit Mercure;
Et qui pourroit ne vous connoître pas?
Jamais mortel ne fit tant de fracas
Par les talents, l'esprit & la figure.
Je m'en souviens, votre nom glorieux
A retenti jusqu'aux voûtes des cieux.
On ne parloit que du rare Procope,
Sur notre olympe, à la table des dieux.
Bacchus, l'Amour, Minerve & Calliope,
C'étoit à qui vous vanteroit le mieux.
Allons, Docteur, je veux vous satisfaire;
J'aime les arts & Phœbus est mon frére.
Tout bel esprit se ressent de mes biens,
Et m'a toujours aimé, comme son pére;
Voyons d'abord les champs élisiens.

## CHANT SECOND.

TOus deux alors enfilent un passage
Semé de fleurs & planté d'arbrisseaux,
Où les sereins perchés sur les rameaux
Rempliſſent l'air de leur tendre ramage.
Bientôt après se découvre à leurs yeux
L'heu-

L'heureux pourpris des champs délicieux,
Séjour de paix que la belle nature
Comble en tout tems de ſes dons prétieux.
Ce n'eſt par tout que boſquets, que verdure,
Que chant d'oiſeaux, que ruiſſeau qui murmure,
Que boulingrins, que tapis de gaſon.
Par tout l'on voit l'orange & le citron,
Le romarin, le thim, la marjolaine,
Où le zéphir promene ſon haleine
Pour embaumer ce bienheureux vallon.
Là tous les morts qui furent dans le monde
Doux ſans malice équitables humains
Coulent des jours paiſibles & ſereins:
Le ſort tranquille où leur eſpoir ſe fonde
N'eſt plus ſujet aux revers incertains.
Les uns couchés ſur un lit d'amaranthe,
Vers le criſtal de l'onde qui ſerpente,
Le front couvert de myrthe ou de jaſmin,
Chantent Silene, & le dieu du raiſin.
D'autres aſſis ſur la verte fougère,
Sans jalouſie éprouvent les transports,
Non de l'amour groſſier & populaire
Qui de nos ſens ébranle les reſſorts,
Mais de l'amour ſubtil, élémentaire,
Dont chez Platon on voit le formulaire,
Et qui n'a lieu qu'au royaume des morts.
Procope admire & tire ſa lorgnette,
Le cœur ſaiſi d'un ſaint raviſſement.
Heureux, dit-il, ſi dans cette guinguette
J'établiſſois mon dernier logement!
Les pavillons de nos riches ſang ſues,
Les belvederes d'Auteuil & de Paſſi
Sont nids de gueux au prix des avenues
Et de l'aſpect du ſéjour que voici.
Mais quels objets ſoudain il enviſage!
Quels doux ſpectacle a frappé ſes regards!

Par-

Parmi les flots de ces manes épars
Il apperçoit à l'ombre d'un boccage
Ceux qui jadis aimerent les beaux-arts,
Les bons rimeurs, les enfans d'Uranie,
Les gens lettrés, ceux qui pendant leur vie
Ont préféré, contents de leurs vertus,
Les fruits heureux de la philosophie,
L'indépendance aux chaines de Plutus.
Un globe en main, la savante Emilie (*a*)
Dans ce bosquet tenoit académie
Avec Léibnitz, (*b*) Descartes (*c*) & Newton (*d*):
On y drapoit l'erreur & la folie
Des préjugés, on vangeoit la raison.
Près d'eux étoit le joyeux la Mettrie (*e*)
Avec Lucile, Ovide, Anacréon.
La belle humeur du folatre Bréton,
Ses traits saillants, sa vive repartie
Amusoient fort l'illustre compagnie
Qu'il enchantoit par le geste & le ton.

Mais

(*a*) Madame la Marquise D. C. morte à Luneville.

(*b*) Excellent mathématicien de Léipsic, & en même temps homme de beaucoup d'esprit, & grand poëte, ce qui est très-rare avec les mathématiques.

(*c*) René Descartes grand philosophe né à la Haye en Tourraine.

(*d*) Célébre philosophe & mathématicien anglois, auteur du système de l'attraction.

(*e*) Médecin né à saint Malo, mort à Berlin en 1751 l'abréviateur de Moreri l'a fort maltraité; mais il est certain qu'il ne manquoit pas de mérite, quoiqu'il ne soit point excusable sur les livres impies qu'il a composés, ni sur la satire outrée qu'il a faite contre les médecins de Paris.

Mais le docteur voyant le personnage
Frémit soudain & tourna le visage,
Fâché qu'on eût placé dans ce canton
Ce médisant dont la plume sauvage
Osa dauber les enfants de Chiron.
A son avis le nouveau compagnon
Méritoit bien, pour ce beau griffonage,
D'être empalé de la main d'Alecton.
Mais tout-à coup la plus vive allégresse
Vint dissiper ce nuage affligeant.
Boindin (a) quittoit Epicure & Lucrece,
Et le docteur de courir au devant.
Comment tracer ces transports, cette ivresse,
Que l'un & l'autre éprouve en ce voyant?
Un tel effort, muse je le confesse,
Est au dessus de mon zéle impuissant.
Tous deux pleuroient de joie & de tendresse
Et s'étouffoient tous deux en s'embrassant.
C'est donc bien vous, & dans cette demeure,
Lui dit Procope! ah! pardon, cher ami,
Je comptois peu de vous trouver ici.
Eh bien, mon fils, vous croyez à cette heure,
Car vous voyez & vous touchez au doigt?
Le vieux Boindin lui répond de sang froid:
Ami docteur, souvent le plus coupable
Des justes dieux excite la pitié.
Je fus sincere, humain & sociable,
Droit, & sensible à la tendre amitié;
Et sur le point de finir ma carriere,
Quand sous mes pas je voyois le tombeau,
Mes

(a) Boindin procureur du roi au bureau des finances, fut un bel esprit célébre. Il fréquentoit beaucoup le caffé de la comédie françoise, où il avoit nombre d'auditeurs.

Mes foibles yeux s'ouvrant à la lumiere
Ont de l'erreur secoué le bandeau.
Mais à propos comme vont nos coulisses?
A-t on sifflé quelques jeunes actrices?
Se soutient-on? qu'en pensent nos censeurs?
A-t-on encor de passables rimeurs?
Va-t-on toujours pleurer dans le comique? (*a*)
Que fait Rameau? (*b*) que devient la musique?
Depuis longtems je n'en ai appris.
Vous le saurez, dit l'ombre galénique:
La comédie aura toujours son prix:
Dans le badin comme dans le tragique
Elle a du cours, grace à nos vieux auteurs,
Grace aux talens dont brillent nos acteurs.
Mais l'opéra d'une chute prochaine
Est menacé; notre musique est vaine,
Nos airs chinois, ou alains, ou visigots.
Le grand Lulli (*c*) ne charme que les sots.
Les seuls bouffons (*d*) chevrottent avec grace,
Les seuls bouffons regnent sur le Parnasse.
Ainsi le prouve un tas de connoisseurs,
De nos abus savans réformateurs,
De qui l'oreille austere & difficile
Veut régenter & la cour & la ville
Et de nos gouts réprimer les fadeurs.

Ivres

(*a*) Le comique larmoiant.

(*b*) Le plus grand musicien qu'on ait eu depuis Lulli.

(*c*) Il fleurissoit sous le regne de Louis le grand, on peut dire qu'il fut le pere de la musique françoise.

(*d*) Tout le monde sait la dispute qui s'étoit élevée en faveur de la musique italienne, & qui a été terminée heureusement à l'avantage de la françoise.

Ivres de joie aux frédons italiques,
Ces grands patrons des ſublimes farceurs
Se trouvent mal à nos ſons germaniques.
Ils ont fondé l'empire des bouffons.
Adieu Quinauts, (a) chantres & violons,
Ce ſont racleurs & grimauds faméliques.
Le Tibre (b) ſeul produit des Amphions,
La Seine n'a que de rauques oiſons,
Qu'un vil troupeau de grenouilles lyriques.
Vous m'étonnez, interrompit Boindin.
Rien n'eſt ſi vrai, reprit le médecin.
Vous l'avez ſu des nouvelles publiques?
Oui notre orcheſtre eſt proche de ſa fin.
De jour en jour s'échauffe la diſpute.
Ce n'eſt par tout que trames & complots.
Envain Rameau lutte contre les flots,
La plume en main Jean-Jacques le culbute. (c)
Mais ce rival fier de ſes attentats
Viendra bouillir parmi les ſcélérats,
Pour avoir mis dans un écrit immonde (d)
Qu'avant l'epoque, où l'étude féconde
Infecta l'air du ſouffle des beaux-arts
Le ſiécle d'or à regné dans le monde;
Qu'on ne voyoit ſur la machine ronde,

Ni

(a) Quinaut grand poëte lyrique qui a enrichi l'opéra de quantité de belles pièces.

(b) Il ſe prend ici pour toute l'Italie, pour contraſter avec la Seine.

(c) Voyez la lettre du ſieur R. ſur la muſique françoiſe.

(d) Diſcours ſur cette queſtion propoſée par l'académie de Dijon: Si le rétabliſſement des ſciences & des arts à contribué à épurer les mœurs. L'auteur ſoutient la négative.

Ni garnements, ni traitres, ni caffards;
Et que depuis l'indigne décadence
De ce beau regne, où l'utile ignorance
Par tout pays enfantoit les vertus,
On vit soudain cent monstres inconnus,
Fruits malheureux de l'horrible science,
Tant qu'à la fin le monde ne fut plus
Qu'empoisonneurs, que larrons & cocus.
Vit-on jamais une telle impudence?
Mais, cher ami, que fait notre Poisson? (a)
Je veux le voir cet acteur admirable.
De son départ la scene inconsolable
Le pleure encore, & c'est avec raison.
Qu'il buvoit bien! qu'il étoit ferme à table!
Pendant le cours de ce libre entretien
Où déployant gazettes sur gazettes
Brilloit sur-tout l'enfant de Galien,
Mercure étoit près des ombres coquettes
Troupe en tout tems avide de sornettes.
Sous un berceau de myrthe entrelassé,
Léda, Phylire, Alcmène, Omphale, Hersé,
Puis un essain d'autres vieilles infantes,
Morceaux jadis pour la bouche des dieux,
Prêtoient l'oreille aux tirades galantes
Que débitoit le messager des cieux.
Car notez bien qu'en ces plaines chéries
Les dieux du ciel ont des places choisies,
Des lieux fondés pour les dignes tendrons
Qui pour leur plaire abrégeoient les façons.
Quoiqu'il en soit, ces places honoraires
N'admettent point les coquettes vulgaires.
Mercure ayant cité dans ce bosquet

Des

(a) Célébre acteur de la comédie françoise qui jouoit ordinairement le rôle de Scapin.

Des traits charmants pour le cercle coquet,
De vieux lambeaux de fables réchauffées,
Puis la gazette & les contes des fées,
Mercure enfin vint rejoindre nos gens,
Nos deux amis qui plein d'impatience
Traitoient en gros cent sujets différents,
Comme l'on fait après deux ans d'absence.
Partons, dit il, à notre médecin :
Il est bien tems, & nous avons encore
A visiter le clapier souterrain
Des garnements que la flame dévore.
Procope alors en quittant son ami,
Qui s'attristoit, l'embrasse & le console
Sur son départ, & lui donne parole
De n'être absent qu'un quart d'heure & demi :
Il faut, dit-il, que j'aille comparoître
Au tribunal, par forme seulement.
Je resterois, si j'en étois le maître,
Mais le destin en ordonne autrement.

## CHANT TROISIEME.

SOudain Procope & son guide Mercure
Tournent à gauche, & trouvent l'embouchure
Par où l'on entre en un sentier affreux
Qui mene droit au quartier malheureux.
Un bruit confus, des torrents de fumée
Tels qu'en vomit de sa croupe enflamée
Le mont Vésuve au bord napolitain,
Ou le volcan (*a*) qui menace Lipare,

Un

(*a*) L'Ætna.

Un ciel obscur, une plage barbare,
Des cris perçants qui s'élevent soudain
Sont l'avant-goût du pays de Tartare.
Le bon docteur qui frissonne déja,
A pas comptés, suit le fils de Maïa,
Comme un baudet tiré du paturage
Suit un rustaud qui le méne à l'ouvrage.
L'odeur de souffre & d'asa-fœtida,
Qu'on sent de loin sur ces rives impures,
Le fait tousser Mais enfin les voila
Tous deux au fond des cavernes obscures,
Lieux désolés où regnent la terreur,
Le désespoir, la honte & la fureur.
Le vaste enclos de ces antres livides
Est l'atelier des noires Euménides
Qui jour & nuit exercent leurs talens
A faire cuire un tas de pauvres gens.
Mégére a soin d'étendre les coupables
Sur les fourneaux, & l'emploi d'Alecton
Est d'entasser des buches effroyables,
Des troncs entiers, des poutres formidables,
Versant dessus des torrens de goudron,
Et Tisiphone apporte le charbon.
Procope alors regrette les frontieres
De l'Elisée, & voudroit de bon cœur
Etre bien loin de ce lieu de malheur.
De quelque part qu'il tourne les paupieres
Il apperçoit les bouillantes chaudieres,
Les pots d'airain, les poëlons éternels,
Vastes bassins dans le moindre desquels,
Au feu vengeur de l'horrible fournaise,
Douze eléphans pourroient cuire à leur aise,
Quoiqu'il ne voie en ces gouffres maudits
Que fers sanglans, que broches, qu'abbatis,
Que grappins noirs, que luths & harpyes
Que loups-garous, gorgones, & lamies,

Serpents de feu, hibous, chauve-fouris,
Force lui fut de prendre patience,
Et d'affecter du moins la contenance
De tout docteur salubre (*a*) & bien appris
Qui sait toujours armé de confiance
Braver l'enfer, la mort, & les esprits.
D'une autre part son guide le rassure
Par sa présence, & contre la brûlure
L'avoit muni d'un onguent souverain,
Ou d'un emplâtre infaillible & divin.
Il marchoit donc à côté de Mercure
Qui lui montroit sa baguette à la main
Les cazaniers de ce gouffre inhumain:
Le zélateur, le béat implacable,
L'homme sans foi, le parjure exécrable;
Les protecteurs qui vendent leurs bienfaits,
Les emprunteurs qui ne rendent jamais;
Les cœurs ingrats, les avares sordides,
Les confidens volages & perfides,
Les plats bouffons, & les écornifleurs;
L'essein rampant de ces lâches auteurs,
Fripiers de gloire, & marchands de fumée,
Toujours munis de postiches honneurs
Pour tout faquin jaloux de renommée.
Puis l'usurier obscur & détesté,
Et le fripon jadis accrédité
Par son argent & se vaste opulence,
Monstre bouffi d'orgueil & d'arrogance,
Et qui propice au flateur impudent,
Tous ces objets d'horreur & de vengeance
Sont, en vertu d'une juste sentence,
Rangés au tour des antiques fourneaux,
Tous

(*a*) La Faculté de médecine est qualifiée dans l'université, de *saluberrima facultas.*

Tous embrochés, comme gras aloyaux;
Et quand il plait à nos trois chaircuitieres
On en remplit un nombre de chaudieres,
Où cent lutins les jettent par monceaux.
Mais rien encor ne frappe d'avantage
Notre docteur qu'un lugubre assemblage
D'opérateurs & médecins intrus,
De trafiquants en poudre d'oribus,
Qu'il voit grouiller au fond du précipice,
Où qu'on lardoit dans l'infernal office.
Ce vil amas d'infames hiſtrions
Se munissoit d'un pot de Mitridate
Pour usurper parmi les nations,
Les droits sacrés des enfants d'Hippocrate,
Et de la peſte en maintes régions,
A prix d'argent, faisoient les fonctions.
Quoi! dit Procope, on cuit donc tout le monde
Dans ce lieu-ci? quelle voute profonde!
O juſte ciel! tout brule en ce manoir!
Chaque habitant me paroit un phoſphore;
Que de charbon! quel horrible chaufoir!
On n'y tient pas. Comme il parloit encore,
Voici venir un phantôme barbu
Qui ſe trouvoit atteint & convaincu
D'avoir porté la haire & le cilice,
Ne faisant rien, fondant ſon revenu
Sur le prochain charitable & propice,
N'ayant de lit qu'un grabat vermoulu.
Les bonnes gens dupes de l'artifice
Par-tout jadis honorant le cagot
Baiſoient ſes pas, & le ſéxe dévot
Se l'arrachoit comme un ſaint à miracles,
Et comme au feu couroit à ſes oracles.
Or c'étoit là le moine biſantin,
Le vieux derviſ, cette ame criminelle
Qu'on tamiſoit dans la ſombre Tournelle,

Lorſqu'arriva l'ombre du médecin.
Deux eſtaffiers, à la ſerre crochue,
Le tiraillaient par ſa barbe touffue,
Et par derriere un autre vieux lutin
Hâtoit ſa marche, à grands coups de grapin.
Sœur Alecton voyant le vénérable
Etend ſoudain ſa griffe impitoyable
Sur la fournaiſe, & tire un gros charbon,
Pour en flamber la croupe du barbon;
Et dans l'inſtant le phantôme s'allume
Plus vite encor que l'étoupe ou la plume,
Ou tout ainſi que la poudre à canon;
Si bien qu'à voir le rable de l'infame
Ce n'étoit plus qu'un tourbillon de flâme,
Dont le docteur s'allarmant tout de bon
Fut ſur le point d'enfiler la venelle,
Tant il eut peur de cette ombre infidelle.
Dépêchons-nous, on nous attend là-bas,
Lui dit Mercure, & nous n'y penſons pas:
Car c'en eſt fait, voila le digne hermite
Dûment payé de ſon zéle hipocrite.
Mais pour mieux faire, abrégeons le chemin.
Auſſi tôt dit, il prend le médecin,
Le trouſſe en mâle, & d'un vol plus rapide
Que n'eſt celui de l'aigle ou du faucon,
Il fend les airs avec le compagnon
A tire d'aile, & planant dans le vuide
S'abat enfin aux portes de Pluton.
On introduit le nouveau perſonnage
Dans le parquet du ſombre Aréopage;
Puis, en ces mots, le truchement divin
Le fait connoître au ſénat ſouterrain:
Grand potentat de la rive flambante,
Et vous commis & juges de ces lieux,
Je vous amene une ombre tranſcendante
Qu'on recevroit à la table des dieux;

Un

Un Hippocrate, une bouche éloquente,
Qui rimoit bien & buvoit encor mieux.
C'eſt en un mot une ombre d'importance
Et qui jamais n'eut ſa pareille en France.
Mercure après cet éclairciſſement
Prit ſon congé ſans autre compliment.
Notre docteur privé de ſa préſence
Ne ſait d'abord de quelle contenance
Il ſoutiendra les aſſauts curieux
Des aſſiſtans qui le toiſent des yeux.
Ils admiroient ſa mine hippocratique,
Et ſon regard penſif & ténébreux,
Son dos cambré, ſa taille laconique,
Puis ſes ſourcils chenus & plantureux,
Le tout juché ſur deux porches menues,
Sur deux ergots tels qu'en portent les grues.
Dans ce palais qu'environne le deuil
S'éleve un thrône en forme de cercueil
Où ſont aſſis Pluton & Proſerpine,
Car le tyran du royaume enfumé
Toujours ſuperbe & toujours allarmé
Ne quitte point ſa triſte concubine.
C'eſt qu'au rapport d'un infernal auteur,
Il ſait trop bien ce que riſque l'honneur
Et la vertu d'une femme poupine,
Avec l'humeur d'un hibou de mari,
D'un ſapajou hideux en cramoiſi.
Mais à tout prendre, en ces demeures ſombres
C'eſt un abus que de craindre des ombres.
Ses officiers tranſis & langoureux
Sont peu portés aux larcins amoureux.
Quand le vieux prince avec ſon téleſcope
Eut contemplé les manes de Procope
Et que ſa femme eut jugé le marmot
Digne en tout ſens du burin de Callot,
Le dieu narquois qui ſait que la figure

Eſt équivoque & trompe le plus fin,
Que bien ſouvent une riche encolure
N'eſt que le maſque, ou l'étui d'un faquin,
Et qu'en un mot le plus beau frontiſpice
Ne doit jamais garantir l'édifice
Pluton enfin eſtimant le docteur
Une ombre rare, un prototype illuſtre,
Sur le récit du céleſte coureur,
Donne un ſignal du haut de ſon baluſtre
Pour avertir les huiſſiers infernaux
De convoquer les etats-généraux.
Tel que l'on voit les guêpes en automne,
Pour picorer les préſens de Pomone,
Fondre à grands flots dans un cellier voiſin,
Tel accouroit le peuple achérontin.
En moins de rien ſe forme l'aſſemblée
D'un tas confus de citoyens divers,
Qui rempliſſoient la chambre déſolée,
Et tous les rangs du ſénat des enfers.
Des légions de phantomes ſiniſtres
De toute part entourent le docteur.
Les conſeillers d'état & les miniſtres,
Ducs &. milords ont les places d'honneur
Vers les gradins du funeſte empéreur.
Puis ſont plus bas les fermiers du domaine,
Les intendans, & tels autres ſupots;
Puis les commis, alguaſils & prévots,
Race infléxible, implacable, inhumaine,
Mais qui bornée au pays des tombeaux
N'a tout au plus à ronger que des os.
Quand au reſtant du triſte conſiſtoire
Ce ſont les noms célébres dans l'hiſtoire,
Les érudits, les ombres à talens,
Grands orateurs, poëtes éminents,
Phiſiciens, médecins honorables:
Bref tous les morts illuſtres & notables,

La-

Latins, françois, attiques, anglicans,
Etoient assis parmi les vénérables,
En qualité de juges vétérans;
Sauf néanmoins quatre insignes bamboches
Rares esprits, immortelles caboches,
De qui la bosse & les talents divers
Feront toujours du bruit dans l'univers,
Et prouvent bien qu'une ingrate effigie
Voile souvent un sublime génie.
Galba fameux chez le peuple romain (*a*)
Par l'éloquence & la vive énergie,
Pope de Londre, (*b*) Esope de Phrigie,
Avec Cratès philosophe thébain, (*c*)
S'étoient rangés au tour du médecin:
Soit qu'un rapport de physionomie
Les eut guidés, & que la simpathie
Agit sur eux par son attraction,
Soit en un mot qu'ils brulassent d'envie
D'analiser l'empyrique embrion.
Ces dos saillans, tels que cinq dromadaires
Réjouissoient les tristes insulaires,

Et

(*a*) Célébre orateur du tems d'Auguste, de qui l'on a dit que son esprit étoit mal logé. *Anima Galbae male habitat.* Il étoit bossu, & avant que d'épouser sa femme Livia Ocellina il eut la précaution de lui découvrir son dos, voulant lui ôter pour la suite tout sujet de reproches.

(*b*) Un des plus grands poëtes, & des plus beaux génies qu'ait jamais eu l'Angleterre. Il étoit bossu & fort dégoutant.

(*c*) Philosophe cynique, disciple de Diogene: quoiqu'il fut bossu & tout contrefait, il épousa une tres-jolie femme. On parlera de son mariage au cinquiéme chant.

Et leur vieux chef lorgnant en tapinois
Sourit, dit-on, pour la premiere fois.
Au beau milieu de la troupe lugubre,
Que deviendra notre docte salubre?
Quel doux régal pour un nouveau venu!
Il hésitoit interdit, confondu,
Frappé sur tout des brigades sudites,
De vieux recors, sergents & satellites
Qui sont debout comme autant de licteurs,
La fourche en main, auprès des sénateurs,
Montrant par-tout leurs faces mortifères,
Des nez rongés, des fronts patibulaires,
Des fronts coëffés de lezards & d'aspics,
Roulant de plus deux affreux luminaires
Plus flamboyants que ceux des basilics.
Mais à la fin quand on eut fait silence,
Notre défunt jugeant qu'en pareil cas
De rester court c'étoit une imprudence,
Que, pour ne point trahir son embarras,
Il faut toujours parler à l'audience,
Soit qu'on ait tort, ou droit, n'importe pas,
Il tache alors de s'armer de courage,
Puis composant son geste & son visage
Et d'Esculape implorant le secours
Il prononça cet éloquent discours.

## CHANT QUATRIEME.

PRince fameux, roi plaintif & barbare,
Qui tiens en mains les renes du Ténare,
Et d'un seul coup de ta fourche de fer
Peus ébranler le cahos & l'enfer;

Di-

Divin ſultan des rives lamentables,
Daigne applanir tes rides formidables
Et prend pitié d'une ombre de docteur.
Je ſai fort bien, haut & puiſſant ſeigneur,
Que ſur ces bords tes juges équitables
Ne peſent rien au poids de la faveur.
Tu marques tout ſous la même étiquette,
Tu régis tout ſous une égale loi,
Et confondant le ſceptre & la houlette,
Grands & petits ſont tout un devant toi.
Mais quand j'aurai, ſans nulle tricherie,
Bien détaillé l'hiſtoire de ma vie,
Mes doux penchants, mes foibles, mes vertus,
Mes faits, mes dits qui ne ſont que bibus,
J'eſpere alors ſauvé du précipice
Que tu creuſas pour confondre le vice,
Me voir placé dans le rang qui m'eſt dû:
Tu chéris trop l'honneur & la juſtice,
Pour faire cuire un pauvre individu,
Doux, anodin, ſans fiel, & ſans malice.
Et toi beauté dont les charmes vainqueurs
Juſqu'aux enfers enchainent tous les cœurs,
Unique eſpoir de l'empire des larmes,
Je te reclame, o fille de Cérès,
Si ta douceur, & tes divins attraits,
Si tes beaux yeux ſuſpendent les allarmes,
Que l'on éprouve en ce lieu déteſté
Protége-moi, charmante déité;
Mon eſpérance en toi ſeule réſide,
Daigne affermir mon courage intrépide.
Et toi, Minos & vous peres conſcripts,
Chefs, gouverneurs, ſatrapes du royaume,
De l'innocence ajugez-moi le prix,
Sur mes exploits, dont voici l'epitome.
Ayant ſuivi les drapeaux d'Apollon
Dès mon berceau, les eaux de l'Hippocrène

Fu-

Furent longtems mon unique boiſſon,
Et les bons vers qui couloient de ma veine
A plein canal, ſans travail & ſans peine,
Me diſtinguoient dans le ſacré vallon.
Même j'en ai compoſé pour la ſcène, (a)
Qui dans Paris m'ont acquis du renom.
Outre les fers, & la gloire d'écrire,
Outre les ſons que ſut rendre ma lyre,
Je fus docteur & docte par état,
Non tel que ceux dont la ſecte incommode
Va grapillant les pandectes, le code,
Et Tiraqueau, Cujas, l'Infortiat,
Livres affreux, colloſſes juridiques
De la chicane archives authentiques.
Je fus enfin docteur en faculté
De médecine, ou marchand de ſanté.
Bien eſt-il vrai que depuis ma licence
J'en agiſſois toujours modeſtement
En homme ſage, & c'eſt bien rarement
Que l'on me vit lancer une ordonnance,
Hormis pourtant quelques palliatifs,
Juleps, ſyrops, cliſtères, lénitifs,
Eau de poulet, poudre ſans conſéquence,
Et que l'on peut donner en conſcience.
Trop d'appareil en fait de guériſon
N'eſt bien ſouvent qu'un dangereux poiſon.
Sans m'écarter de ma route ordinaire
Je mépriſois le faſte téméraire
D'un charlatan en habit de velours,
Qui vous égorge à force de ſecours.
Mais mon talent me rendit cher aux dames,
Le médecin le plus couru des femmes,
Et

(a) Les Fées, la Gageure, les deux Baſiles, ou le Roman, & autres piéces en vers françois.

Et notamment des femmes à vapeurs:
J'étois muni d'excellentes fornettes,
De contes bleux & mille autres récettes,
Qui soulageoient leurs plus vives douleurs.
Car les vapeurs sont une bienséance,
Un mal d'usage & de commerce en France:
Qui n'en a pas, tâche de s'en pourvoir
Pour éviter le blâme ou l'indécence,
Ou tout au moins doit feindre d'en avoir.
Or à la fin en pratiquant les belles,
Pour peu qu'on glisse, on tombe au trébuchet.
Dans ce gluau les cœurs les plus rébelles
Se trouvent pris ainsi qu'un fanfonnet.
Trop ébloui d'un éclat infidelle
Le papillon se brûle à la chandelle;
L'abeille mord qui touche à ses gateaux;
Et tout docteur qui va mal à propos
Cabrioler au coin d'une ruelle;
Tatant le pouls, jouant de la prunelle,
Chantant des airs, touchant du clavecin,
Et préparant le bouillon du matin,
Est tout-à-coup la dupe de son zèle.
Bien tôt l'amour, ce petit assassin,
Vous lui décoche une fléché mortelle
Qui le désole & lui brule le sein;
Et tous confus le pauvre médecin
Porte en son cœur le trait qui le dévore,
Triste, malade, & cent fois pis encore
Que n'est l'objet dont mon docte entêté
Vouloit d'abord rétablir la santé.
Car les savans n'ont pas l'ame si dure;
Et, sans mentir, rien n'est dans la nature,
Si dangereux qu'un tendron alité.
Rien n'est si sûr, & c'est un axiome
Que vous saurez un jour de frere C***.
J'en fis l'essai; ma triste liberté

Vint

Vint échouer aux pieds d'une beauté;
Et pour calmer le dangereux ſimptome
Qui s'allumoit dans mon cœur agité,
Je fis le ſaut le plus fou qu'on peut faire,
Le ſaut enfin qu'un ſage ne fait guere,
Car j'épouſai... Mais briſons là-deſſus,
J'en ſuis encor tout honteux & confus.
Et toutefois, Pluton, le mariage
Eſt en ce cas le ſeul contre-poiſon
Qui dès l'inſtant que l'on en fait uſage
Vous rend ſoudain le calme & la raiſon.
D'ailleurs l'inſtinct de la tendre folie
Nait avec nous; c'eſt le premier rayon
Dont notre cœur recoit l'impreſſion,
Et qui l'embraze au printems de la vie.
Auſſi j'en eus ma bonne portion.
Il fut précoce, & mon ame ravie
Suivit d'abord l'aimable impulſion
Qui la tournoit vers le ſexe frivole,
Comme l'aimant ſe tourne vers le pole.
Ce fut longtemps ma forte paſſion.
Mais après tout, eſt-il une cuiraſſe
Impénétrable aux flêches de l'amour?
Le monde entier en ſon vaſte contour
Rend témoignage au pouvoir efficace
Du petit dieu le plus puiſſant de tous,
Puiſque les dieux s'enflamment comme nous.
Car, o Pluton, ſi le roi de Cythere
Eût épargné ton céleſte beau-pere
Le grand Jupin, je n'aurois pas l'honneur
De voir ici la fille de ta ſœur,
L'aimable Hécate, o monarque ſévere,
Dont les appas amoliſſent ton cœur.
Jadis toi-même aux plaines de Sicile,
Sur les confins de ton noir domicile,
Tout embrazé d'amour & de fureur,

To

Tu fus chercher remède à ton ardeur.
Laissons cela. Mais je puis en conclure
Que si les gens de céleste nature
Servent l'amour, que si jusqu'aux enfers
L'amour étend son empire & ses fers,
On doit passer à la nature humaine
D'oser aussi porter la même chaine.
Non, non les dieux, malgré leur droit divin,
Ne doivent pas, ou leur justice & vaine,
En faire un crime au pauvre genre humain;
Puisqu'en effet le petit dieu mutin,
Ainsi que nous, les pousse & les entraine
Dans les viviers du genre féminin.
Concluons donc que ce n'est pas la peine
De nous bouillir pour pareille fredaine.
Mais quelque soient les traits de Cupidon,
Son regne est court, le feu de son brandon
Baisse soudain dans les glaces de l'age;
Puis sans tambour le fripon déménage,
Il disparoit, ce n'est plus sa saison,
Que faire alors! faut-il perdre courage
Pour un malheur qu'on ne peut éviter?
On suit Comus, & l'on se dédommage
Des vains plaisirs qu'on ne doit plus gouter.
Le doux fumet, les cascades vermeilles
Du jus divin le glou glou des bouteilles,
Et le fracas des brillants rouge-bords
Vaut encor mieux que ces jeunes merveilles
Dont les rigueurs allument nos transports.
Quand je vis donc que ma force premiere
M'abandonoit dans la tendre carriere,
Que mon coursier bronchant à chaque pas
Ne cherchoit plus la gloire des combats,
Je fus contraint pour retraite honorable
De me borner aux assauts de la table,
Et Bacchus vint m'offrir d'autres travaux,

Un vaſte champ de triomphes nouveaux.
Dès lors guidé par un autre principe,
Et n'aimant plus qu'un vin délicieux,
On me voyoit tel qu'un autre Ariſtippe (a)
Briller à table entre nos demi-dieux.
Il n'étoit point de nocturnes orgies,
De ſoupers fins, d'agréables parties,
Dont le docteur ne fut un champion;
Et j'y verſois avec profuſion
Le ſel piquant de mes bouffonneries:
J'étois toujours l'ame des compagnies,
Toujours diſert, & le verre à la main,
J'officiois en pere céleſtin.
Or ce n'eſt pas un forfait que de boire,
Les plus fameux biberons de l'hiſtoire
Sont des héros, des chantres, ou des rois.
Les muſes même au temple de mémoire
Ont conſacré leurs bachiques exploits.
Témoin Trajan, (b) Marc-Antoine (c) Tibere (d)
Le

(a) Philoſophe qui mangeoit volontiers avec les grands & aimoit le plaiſir, ſans néanmoins le chercher avec empreſſement, profitant des bons moments qui ſe préſentoient & ſouffrant le mal ſans impatience. Il fonda la ſecte des Cyrénéens.

(b) L'hiſtoire dit qu'il étoit un peu ſujet au vin & qu'il aimoit la bonne chere. *Tantus erat in eo maximarum rerum modus, ut quaſi temperamento quodam miſcuiſſe videretur: niſi quia cibo vinoque paullulum deditus erat*, dit Aurelius Victor.

(c) C'étoit un grand buveur. Ciceron décrit ſa crapule d'une maniere fort dégoutante dans la II. philippique.

(d) *Clauaius Tiberius Nero* par dériſion on le nommoit *Caldus Biberius Mero*. Voyez Suètone.

Et ce buveur (*a*) qui vainquit Darius,
Témoin Horace, (*b*) & le divin Homère, (*c*)
Anacréon, (*d*) & l'antique Ennius, (*e*)
Et Rabelais (*f*) mon très digne confrère.
Oh! j'en pourrois citer un bataillon
Qui tous portoient un ventre de baleine,
Avec un teint luisant de vermillon,
Et devant qui le bon pere Silène,
Et son pupile (*g*) eût baissé pavillon.
Même l'on dit du farouche Caton, (*h*)
Cette vertu si fiere & si hautaine,
Que sans respect de la morgue romaine,

Ni

(*a*) *Alexandre* le grand. Quelques auteurs croyent qu'il mourut de débauche.

(*b*) Il est aisé de voir par les écrits de ce poëte qu'il ne haïssoit pas le vin.

(*c*) *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.*
Horat. Epist. XIX. lib. I.

(*d*) Poëte grec. Toutes ses poësies roulent sur l'amour & le vin.

(*e*) Poëte latin, il aimoit le vin, & buvoit volontiers pour échauffer sa verve.

*Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma prosiluit dicenda.*
Dit encore Horace dans l'epitre que je viens de citer.

(*f*) Il aimoit la table & le vin. Ses écrits le font assez connoitre. Voyez la remarque du V. Chant.

(*g*) Bacchus.

(*h*) Caton l'ancien, quoique fort attaché à l'austere morale des Stoïciens, buvoit beaucoup.

*Narratur & prisci Catonis*
*Saepe mero caluisse virtus.* Horat. od. XXI. lib. 3.

Ni du sénat, ni du qu'en dira-t-on,
Il égayoit sa morale inhumaine,
Trinquant la nuit à double carillon.
Tels sont en bref les garants que j'expose.
Je n'ai donc point à rougir d'une chose
Qui fut commune à tant de braves gens,
Chantres, héros, ou monarques puissants,
Dont les exploits, ou la plume féconde
Ont enrichi les annales du monde.
D'ailleur la vie est un pesant fardeau
Pour qui ne sait en faire un bon usage.
Envain l'on dit que ce n'est qu'un passage;
Il est bien long pour qui n'aime que l'eau.
Ce n'est qu'ennui, que dégout, que murmure,
Qu'affliction, que mal-aise, ou chagrin,
Dont les accès empirent à mesure
Que les mortels panchent vers leur déclin.
Dans ce reflux de maux inévitables,
Qui sans tarir, renaissent chaque jour,
Les bonnes gens sont-ils donc si coupables
De boire frais ou de faire l'amour?
Car après tout ce double electuaire
Est pour chasser l'humeur atrabilaire:
C'est à mon sens l'unique guérison
Dont la nature ait pourvu la raison
Contre les traits du sort qui nous opprime,
Pourvu que l'homme en use de régime,
Comme il convient & suivant la saison.
Juges d'enfer, telle est l'anatomie,
Et le tableau fidèle de ma vie.
Quant au surplus j'eus le cœur excellent,
L'esprit aisé, quoiqu'un peu pétulant,
L'urbanité, les vertus sociales,
Et j'abhorois les injustes cabales
Qui font la guerre au mérite naissant.
Je fus amis vertueux & fidelle;

Mes

Mes prompts secours & mes soins généreux
Ont signalé mon ardeur & mon zèle
A secourir nombre de malheureux. (a)
Conclusion, ma principale étude
Fut d'éviter les soins, l'inquiétude,
Les importuns, & de vivre à gogo,
Loin du tracas, fuyant le vertigo
Des intrigueurs tout repus de chimères,
Et l'embarras que donnent les affaires.
J'eus l'esprit fort, sans être libertin,
Quoique fort peu dieur de patenotres;
Bref, j'ai vécu sur le plan de tant d'autres,
Mais ce ne fut jamais en médecin.
Je finis donc & je récapitule:
Quoique buveur je craignis la crapule;
Quoique galant je fus peu fanfaron:
Jamais ma langue affichant ma victoire
De mes Phi'is n'estropia la gloire.
Je ne fus point fanfaire, ni larron,
Ni maltotier, ni traitre, ni perfide,
Ni médecin convaincu d'homicide.
*Ergo*, Pluton, loin d'être enseveli
Dans les chaudrons où le vice est bouilli
Je dois aller en ombre généreuse
Me réunir à la bande joyeuse
Des champs heureux; je l'espere. *Dixi.*

(a) Quelques personnes m'ont assuré que la femme de la Mettrie, se trouvant à Paris sans ressources, le docteur avoit invité ses confreres à lui faire une pension, & fut le premier à l'assister de sa bourse, pour déterminer les autres par son exemple.

## CHANT CINQUIEME,

QUand le docteur à l'oblique vertébre
Eut fait ainſi ſon éloge funébre,
Un bruit confus de longs bourdonnemens
Suivit d'abord de ſi beaux commentaires.
Ils méritoient des applaudiſſements,
Mais, par malheur, les morts n'en donnent guéres.
Les uns pourtant ſe prirent d'amitié
Pour l'orateur; les autres plus ſéveres
Trouvoient un peu ſes phraſes téméraires,
Et qu'il falloit retrancher la moitié
De ſon diſcours. Le reſte ſans pitié
Y découvrit plus de trente ſophiſmes,
De compte faits & maints epicuriſmes,
Et leur avis fut en bref que Pluton
Livrât l'infame aux griffes d'Alecton,
Sans balancer, comme une ombre perverſe
Qui des vertus prêchoit la controverſe,
Et dans un tas d'arguments captieux
Compromettoit la majeſté des dieux.
Enfin Siſiphe étoit moins déteſtable.
Mais auſſi-tôt le tiran formidable
Las de ſouffrir ces bruiantes clameurs,
D'un coup de fourche appaiſe les rumeurs,
Et ſur ſon nom interroge Procope,
Ce nom ſi cher aux ſavants de l'Europe,
Ce nom fameux étoit aux ſombres bords
Déja connu d'un grand nombre de morts.
Les gens venus des climats de la Gaule,
Leur avoient dit qu'il jouoit un grand rôle.

Chez

Chez les badauts de la grande cité,
Sur le Parnaſſe, & dans la faculté.
On avoit ſu de ſes compatriotes
Tout le détail de maintes anecdotes,
Ses gouts, ſes mœurs, adages, & propos,
Et ſes lauriers moiſſonnés à Paphos;
Puis ſon penchant pour la ſcene comique,
Et ſes exploits dans la lutte bachique;
Si bien qu'à peine il déclina ſon nom
Qu'on ſe remit ſoudain le compagnon.
Alors ſe leve une ombre jadis moine,
Prêtre, curé, médecin, & chanoine,
C'étoit François Rabelais de Chinon. (*a*)
Procope avoit apoſtrophé le ſire
Dans ſon diſcours, (*b*) ſans deſſein de médire,
En le citant, comme digne d'honneur,
Comme un héros chez le peuple buveur.
Ce n'étoit pas un grand trait de ſatyre
Qui pût choquer; mais le bon Tourangeau,
Quoiqu'il aimât toujours le badinage,
Avoit très-bien remarqué le paſſage;
Et dès qu'il ſut que cet hôte nouveau
Etoit Procope, un beau trait de l'hiſtoire
Du

(*a*) Il étoit de Chinon en Touraine. Il fut d'abord cordelier à Fontenai le Comte, enſuite bénédictin au monaſtere de Maillezais. Puis il s'enfuit à Montpellier où il reçut le bonnet de docteur & fut fait profeſſeur. Quelques années après il eut un canonicat dans l'abbaye de Saint Maur-des-Foſſés qui venoit d'être ſécularisée. Enfin il fut pourvu de la cure de Meudon, & mourut à Paris en 1553, regretté de tout le monde & ſur-tout de ſes paroiſſiens.

(*b*) Dans ce vers du chant précédent.

*Et Rabelais mon très-digne confrere.*

Du médecin lui revint en mémoire.
Il en profite & saisit le moment
D'en régaler le sombre parlement.
Roi des tisons, cette ombre fut bigame, (a)
Dit aussi tôt le facheux délateur;
Un bel esprit, un versificateur,
Un philosophe épouser une femme,
Ensuite une autre, o comble de fureur!
Ces voutes même en frémissent d'horreur.
Le croira-t-on chez la race future?
Dieux! quel scandale, & quelle flétrissure
Pour les savants! tout l'enfer en courroux,
Tout ce qu'il peut inventer de torture
Est pour ce crime un supplice trop doux.
Si ce raport vous semble une imposture,
Il est aisé de vous convaincre tous.
Les deux moitiés dont son incontinence
Par sortilége à séduit l'innocence
L'ont dévancé dans cette région.
L'une est françoise & l'autre d'Albion.
Qu'on les confronte, on verra l'évidence.
Ainsi parla le curé de Meudon
Au consistoire, & finit ce lardon
Par un souris malin & satyrique
Qu'il décocha sur le pauvre empirique,
Qui maudissant le bavard odieux,
Et ses propos, le canonoit des yeux.
Nier le fait étoit chose impossible;
Il falloit donc d'une excuse plausible
Le pallier en habile rhéteur,
Avec adresse, ainsi fit le docteur.

Sire

(a) Bigame doit s'entendre ici dans le sens des canonistes, qui désignent par ce nom ceux qui ont eu deux femmes successivement.

Sire, dit-il, l'aveugle deſtinée
A tout le tort de ce double hymenée.
Le mal eſt fait, ne me l'imputez pas;
Il falloit bien me tirer d'embarras.
Pour corriger l'influence importune,
L'aſpect malin de l'ingrate fortune,
On franchit tout, & l'homme induſtrieux
Mettroit en branle & la terre & les cieux.
Je ſuivis donc la maxime à la mode;
Mais j'évitai l'ordinaire méthode,
Les faux détours, les ſentiers clandeſtins,
De maints Créſus, de ces riches ſoudains
Que la fortune à tirés de la boue,
Pour les guinder au plus haut de ſa roue.
Tout bien peſé dans un mur examen,
Je me tournai du coté de l'hymen.
Et ce fut moins l'aiguillon de Cythere
Que la raiſon qui conclut cette affaire.
Grace à la dot de ma chere moitié,
Je n'étois plus un objet de pitié,
Un médecin de nouvelle recrue
Qui trotte à pied, comme un chien, dans la rue.
J'avois caroſſe, & cocher, & laquais,
Et poſtillon, & courſiers de relais.
Car tout mortel qui vit ſans équipage
Fait dans Paris un bien ſot perſonnage.
Il faut rouler au pays du badaut.
Si vous marchez vous n'étes qu'un maraud,
Un vrai plat-pied ſans titre & ſans lignage.
Et le docteur qui tel qu'un fantaſſin,
Ou qu'un chat maigre arpentant le chemin,
Bat le pavé, la pouſſiere, ou la crotte,
Fait mal au cœur; & ſi du médecin,
On le honnit, & pas un ne s'y frotte:
Chacun le croit pire qu'un aſſaſſin.
Fut-il Aſtruc, Cantwel, ou Vernage,

C'eſt un ciſeau de funeſte préſage.
On n'en veut point; il ſeroit trop honteux
D'être guéri par tel néceſſiteux.
Il vaut bien mieux partir pour le Ténare,
Par les ſecours d'un faſtueux ignare.
Quand donc l'hymen d'un ample revenu
M'eut engraiſſé, je me cru parvenu
Au plus haut cran de bonheur & de gloire;
Loin du naufrage, à l'abri dans le port,
Sans plus riſquer les inſultes du ſort.
Mais dieux d'enfer, je ceſſai de le croire,
Quand le trépas par un coup de jarnac
En trahiſon fit paſſer votre bac
A mon épouſe; & Madame Procope,
Ma femme hélas! ma chere Pénélope
Emporta tout; o cruel ſouvenir!
Force me fut de la laiſſer courir.
Ce coup fatal m'eût paru moins funeſte,
S'il m'eût laiſſé quelque choſe de reſte.
Mais tout ce bien qui m'avoit ébloui,
Au méme creux avec elle enfoui,
Il me reſtoit hélas! pour tout potage
Un rien complet, au lieu d'un héritage.
Adieu mon train, ma gloire, & mon éclat.
Je fus réduit à mon premier état,
Et de géant je redevins pigmée.
Ainſi s'en fut ma fortune en fumée.
J'aurois bien dû plus ſage à mes dépens
Mettre à profit ce facheux contretems:
Mais quel mortel peut vaincre ton étoile?
Battu des flots je remis à la voile.
J'en fus puni, comme le croyez bien.
Plein du projet que j'avois dans la tête
De réparer les coups de la tempête,
Et le guignon de mon premier lien,
L'hymen encor de ſon nœud gordien

Vint

Vint m'empêtrer. J'y trouvois l'opulence,
Et du comptant, des fonds en abondance.
Ce *conjungo* me donnoit du relief;
J'étoit heureux, mais la mort de rechef,
D'un coup de faulx tranchant mon eſpérance
Rafla ſoudain ma femme & ma finance.
Ainſi Pluton, ſi cette double erreur.
Eſt un forfait qui mérite ta haine,
Tu vois trop bien que j'en portai la peine
De mon vivant, & ta juſte fureur
Ne pourroit pas me punir davantage
Que je fus dans mon double veuvage.
Et puiſqu'il faut te parler ſans détour,
Chez le beau ſéxe on me tiroit à quatre.
Que faire hélas! pouvois-je me débattre?
Toutes vouloient me donner de l'amour;
Et ſur mon cœur cette bande acharnée
Auroit forcé rempart & baſtion,
Et de Paris fait un autre Ilion,
Pour m'aſſervir au jour de l'hymenée.
Malgré mon air & mon buſte chinois,
J'étois vanté pour un maître grivois.
Le ſéxe, on peut le dire à ſa louange,
Sur ce point là prend rarement le change.
Et ce n'eſt pas un cas prodigieux,
Si j'ai percé juſques en Angleterre.
C'eſt le pays où l'on s'entend le mieux
A ſe choiſir des menins de Cythére.
Avec ſon air plus froid que le verglas,
Son ton ſuperbe, & ſa démarche fiére,
L'angloiſe impoſe en plus d'une manière
Et vous croiriez qu'elle n'y touche pas.
Mais qui ſait mieux les galantes rubriques,
Les tours ſubtils, les fineſſes de l'art?
Oui je ſoutiens, tous préjugés à part,
Qu'en tel ſavoir les dames britanniques

Sur

Sur nos cantons l'emportent de cent pieds;
Je n'avois pas l'air fringuant & poupin
D'un jeune abbé, ni les traits d'un blondin;
J'étois petit; mais pour toute femelle
Qui s'y connoit, c'eſt une bagatelle.
Et ſouvent même un petit en vaut deux;
Un corps prolixe eſt un piége douteux,
C'eſt une attrape. Une fille matoiſe
Ne prit jamais un époux à la toiſe.
Car il eſt ſûr... Ici le médecin
Fut par Cratès interrompu ſoudain.
Il a raiſon, s'écrira le cynique,
Onc je ne vis de plus ſaine logique,
Et je puis moi ſur ce raiſonnement
Le renforcer d'un ſolide argument.
Je fus jadis le plus laid petit homme
Qu'on pût trouver d'Athenes juſqu'à Rome,
Un vrai magot, un objet ſingulier,
L'épouvantail des enfants du quartier,
Et ſi pourtant ma bizare figure
Coëffa ſi bien certaine créature
Que dépouillant toute crainte & pudeur,
Elle me fit l'aveu de ſon ardeur.
Hipparchia, (*a*) c'eſt le nom de la belle,
Quoi-

(*a*) Ce qu'on dit ici de cette fille eſt rapporté par pluſieurs auteurs. Elle devint ſi éperdument amoureuſe de Cratès qu'elle menaça ſes parents de ſe poignarder, s'ils l'empêchoient d'épouſer ce philoſophe. Il ſe préſentoit pour elle de fort bon partis; des jeunes gens de naiſſance, riches & tres-bienfaits. Mais Cratès lui parut toujours le plus aimable. La famille ayant prié le Cynique de tâcher de la guérir de cette paſſion, il ſe dépouilla devant elle, il lui montra à nud ſa boſſe, & lui étala toutes ſes richeſ-

ſes

Quoiqu'à vingt-ans étoit fille & pucelle.
Pucelle, au moins je l'ai cru, c'eſt aſſez;
Cela s'eſt pu dans les ſiécles paſſés.
C'étoit en outre une brune piquante,
Bien découplée, alerte, frétillante,
Traits délicats, œil gaillard & fripon.
Nez à la grecque, (a) & petit paturon.
Tout enchantoit dans l'aimable poulette,
Riche d'ailleurs & de bonne maiſon;
Enfin c'étoit une fille parfaite.
Vous ſentez bien bijou de ce prix
N'étoit pas fait pour chômer de maris.
Il s'en offroit, & tous de convenance.
Beaux, opulents, mais j'eus la préférence.
Elle me dit en terme doucereux,
Pour m'amorcer, que la philoſophie
Etoit l'objet de ſes plus tendres vœux,
Quel-

ſes & ſon équipage, qui conſiſtoient en un manteau, un ſac & un baton: il fit en un mot tout ce qu'il put pour la dégouter. Mais Hipparchia n'en voulut pas démordre, & Cratès l'épouſa enfin. Elle pouſſa l'impudence juſqu'à permettre qu'il conſommât le mariage en plein portique à la barbe des Athéniens, ſelon la pratique ordinaire des Cyniques. Par bonheur qu'il ſe trouva là Zénon qui les couvrit d'un manteau. Elle vécut toujours en philoſophe, & ſuivoit ſon mari par tout avec l'équipage de ceux de ſa ſecte. Voyez Diogene Laërce, & Apulée in *Floridis*.

(a) Ce ſont des petits nez un peu retrouſſés, & comme on dit, tournés à la friandiſe, qui vont aſſez bien ſur un viſage de femme, & qui ſont, ſelon les phiſionomiſtes, une marque d'un tempérament amoureux.

Quelle en feroit ſon étude chérie,
Et que nos cœurs brûlant des mêmes feux,
Cratès auroit une femme accomplie,
Si nous étions conjoints des mêmes nœuds;
Que mon bourdon, ma barbe vénérable,
Mon vieux manteau, mon biſſac honorable,
Ma craſſe même, enfin ma pauvreté
Etoient pour elle un objet enchanté;
Que la vertu, l'amour de la ſageſſe
Sont le vrai bien & l'unique richeſſe.
Je répondois: oui, mais la belle enfant,
On va gloſer ſur ce choix imprudent;
Vous deviendrez la fable de la ville.
On blamera votre goût imbécile,
Un archigueux, un chetif beſacier
De cette roſe être le jardinier!
Cela fait peur, dira-t-on, elle eſt folle,
Moquez-vous-en, ce n'eſt que babiole,
Reprit la belle; & moi de repartir
Et d'inſiſter pour lui faire ſentir
Juſqu'à quel point iroit le ridicule:
Mais j'eus beau faire, elle fut incrédule
Et demeura ferme dans ſon deſſein.
Vous êtes belle, & Cratès vous enchante!
Cratès un pauvre, un cynique, un vilain,
Un ſinge à faire avorter d'épouvante!
Mais puiſqu'il faut vous en convaincre mieux,
Tous mes appas vont paroître à vos yeux.
Et là-deſſus je quitte en ſa préſence
Mes vieux haillons, & mets en évidence
Mon dos ma boſſe *in naturalibus.*
Ce fut bien pis: c'étoit jetter de l'huile
Sur les charbons. Abus, dit-elle, abus:
Je donne peu dans ce piége inutile;
Tous tes détours, Cratès, ſont ſuperflus:
J'aurai ta main, ou j'y perdrai la vie.

Et

Et bien, soit fait, que l'on n'en parle plus;
Il faut, la belle, en passer votre envie.
Bref par pitié je lui donne ma foi,
Et je devins son époux malgré moi.
Or le docteur n'est pas si condamnable.
S'il s'est trouvé dans un piége semblable.
Comment tenir contre un pareil danger,
Contre un tendron qui nous vient assiéger?
Donc sur le cas j'opine à la décharge
Du médecin, & qu'il soit mis au large.

## CHANT SIXIEME.

CRatès ayant par ce récit flateur
Ainsi plaidé la cause du docteur,
Galba sourit à cette apologie,
Puis le grand Pope, & le nain de Phrigie
L'approuva fort. Déja le médecin
Croit bonnement qu'un arrêt favorable,
Sur le rapport du cynique thébain,
Va l'envoyer au séjour délectable,
Dans les vallons que fréquente Boindin. (a)
Il pensoit peu que sur d'autres matieres
On lui tailloit de nouvelles croupieres.
Mais fol espoir! il se flattoit en vain.
Car aussi tôt un docte carabin,

C'é-

(a) On doit se rapeller que le docteur avoit promis à Boindin de le rejoindre bien-tôt aux champs elisées.

[C'étoit Petit] (a) touſſant de bonne ſorte,
Dit aux huſſiers: que l'on ferme la porte,
Car mes poumons redoutent le ſerein.
Puis il commence: Arbitre de l'Averne,
Je n'aime point à porter la lanterne
Sur la conduite ou les fautes d'autrui.
Mais le ſujet qui ſe traite aujourd'hui
Paroît ſi grave & de telle importance,
Que l'on ne peut ſe taire en conſcience.
Quoique jadis ennemi redouté,
Et par état, de la ſalubre ecole,
Je mets à part la querelle frivole
Qui me brouilloit avec la faculté.
Que les vivants diſcutent cette affaire,
C'eſt un objet qui ne m'importe guere.
Je dirai donc la pure vérité.
Car de tout tems je fus homme ſincere,
Impartial, ami de l'équité.
Et ſans regret j'avoûrai que Procope,
Quoique docteur, eſt l'homme de l'Europe
Dont le mérite ait le plus éclaté
En certain ſens. Ce fut un perſonnage
Vert & diſpos même au déclin de l'age,
Le chef, le roi des brillants potateurs,
Et le phénix des amants ſéducteurs.
On le couroit. Tous les fronts à fontange
Etoient coëffés de ſon mérite étrange,
Et dans Paphos, plus vaillant que Céſar,
Ce fier vainqueur trainoit tout à ſon char.
Se montroit-il? c'étoit choſe conclue;

La

(a) Savant chirurgien de Paris, de l'académie des ſciences. On peut voir l'abrégé de ſa vie dans l'éloge qu'en a fait M. Louis, & qui eſt inſéré dans les mémoires de l'académie de chirurgie.

La plus revêche & la plus réfolue
Venoit foudain fe mettre à la merci
Du conquérant : fes loix & fon empire
Embraffoit tout. C'eft lui qui pouvoit dire,
Et non Céfar, *veni*, *vidi*, *vici*.
Je puis fans doute en rendre témoignage,
Car nous étions à peu près de même age
Et tous deux nés dans le fein de Paris.
Ainfi je dois bien favoir fon hiftoire.
Mais il n'eft rien de fi facile à croire
Qu'il ait primé dans l'ile de Cypris.
Tous les amants moulés fur fa figure
Sont bons difeurs, charmants, beaux-efprits nés,
Forts en replique, & fur-tout fortunés
En fins lardons. Car la fage nature
En les privant d'un déhors impofteur
Des autres dons leur fait bonne mefure,
Pour réparer fon tort ou fon erreur.
Outre l'efprit, les bons mots, l'éloquence,
Notre homme encor rimoit très-joliment ;
Et dès qu'on fait rimer avec aifance
On a beau jeu chez le féxe charmant.
Soit vanité, foit bon gout, ou fottife,
Chez les tendrons c'eft une friandife.
Mais ces talens qui l'ont fait admirer
Il craignit peu de les deshonorer
Par les éclats d'une indigne manie.
Dois-je le dire? o quelle ignominie!
Ce bel efprit, ce rival de Marot,
Ce grand pilier de falubre tripot
Avec fuccès joua la comédie.
Hom ! s'écria Rhadamante étonné,
Ce trait furtout eft digne de mémoire.
Seroit-ce point dans l'enclos de la foire?
Ho! fi c'eft-là, je le tiens condamné.
Non, dit Petit, mais le déterminé

Jouoit souvent en ville, à la campagne,
Dans des maisons, où, comme un forcené,
Il vous sabloit & bourgogne & champagne.
A ce discours du censeur odieux
Procope éclate & devient furieux.
N'écoutez point ce vieux acariatre,
S'écria-t-il, il nous conte Phébus:
Il croit parler dans son amphitéatre
A ses grimauds poudreux & morfondus.
Lui m'accuser!... mais quoiqu'il puisse dire,
On sent fort bien que l'esprit de parti
Est le démon qui le souffle & l'inspire.
Cette boutade est d'un franc étourdi.
Et quand j'aurois joué, comme il l'assure
De bonne foi, que doit-il en conclure?
Ne peut-on pas déclamer quelques vers,
Quelques lambeaux badins ou satiriques,
Peindre les sots, & leurs genres divers,
Et s'amuser des sottises publiques?
N'est-il permis qu'à nos acteurs gagés
De controler tant de vains préjugés,
Tant de travers, & d'abus inombrables,
Tant de défauts, & d'erreurs pitoyables,
Bref ce concours de plats originaux,
De maîtres fous, d'imbéciles cerveaux,
Et de faquins dont la race féconde
Couvre en tout lieu la surface du monde?
Mais parlons net & sans prévention;
Dès le midi jusqu'au septentrion
Jettons les yeux sur la nature entiere.
Qu'y voyons-nous qui ne soit histrion?
Chaque mortel entrant dans la carriere
Saisit un rôle & joue à sa maniere.
Le courtisan, le noble, le bourgeois,
Le magistrat, & l'homme militaire,
Le financier, l'artisan mercénaire,

Cha-

Chacun enfin représente à la fois,
De bien jouer c'eſt le point de l'affaire;
Cela dépend de l'addreſſe ou du choix.
Si par hazard les acteurs maladroits
Sont déplacés, on ne s'y trompe guère,
Ils ſont ſifflés, comme des Iroquois.
Jadis Poiſſon ſous la pourpre des rois
Eût à coup ſûr révolté le parterre.
Toujours le jeu doit être naturel,
Et juſqu'au bout naïf & pathétique.
Tel prend les airs d'un illuſtre tragique
Qui bien ſouvent n'eſt qu'un polichinel.
En général ce n'eſt que maladreſſe.
Tels ſont gênés, tels manquent de juſteſſe.
On en voit peu qui n'outrent leur ſujet,
Et qui par-là ne prêtent au ſifflet.
Toujours l'excès, l'hyperbole & l'enflure,
Hors de leur ſphère emportent les acteurs.
Ce n'eſt par tout que maſques impoſteurs.
Chacun frélate ou force la nature.
Sans parcourir tous les états divers,
[Trop longue auſſi ſeroit la Kirielle]
Tenons nous-en aux comiques travers
De nos ſavans, des gens de ma ſéquelle.
Quels tous, grands dieux! je conſens volontiers,
Qu'on ait pour eux une eſtime profonde;
Mais dans le vrai, quel rôles ſinguliers
Ne font-ils pas ſur la ſcène du monde,
Eux qui pourtant prétendent l'éclairer,
Régler ſes gouts, le guider & l'inſtruire?
Qu'il eſt plaiſant de les conſidérer
Dans les accès de leur docte délire!
L'un concevant un ſiſtême cornu
Accouche enfin d'un livre ſaugrenu. (a)

On

(a) Lettre de M. R. ſur la muſique françoiſe.

Où blaſphémant les Lullis, les Corneilles,
Quinaut, Racine & tant d'autres merveilles,
Il veut prouver que nos vers les plus doux
Et nos chanſons écorchent les oreilles;
Et poſe en fait qu'un cercle de matous
Hurlant le chœur concerte mieux que nous:
L'autre au milieu du cercle qu'il méſure
Trace, calcule, eſcrime du compas,
Et fait la nique à tous nos ſavantas,
Ne doutant plus, tant ſa méthode eſt ſure;
Qu'il n'ait enfin conquis la quadrature.
L'autre à l'affut des vents & de l'éclair
Le cœur bouffi d'orgueil philoſophique,
Livre bataille aux puiſſances de l'air
Et poſſédé de la rage electrique,
Nouveau Titan, une broche à la main,
Va ſur les toits électriſer Jupin. (*a*)
Et je crains fort, ſi le fou s'en aviſe,
Qu'un jour, Pluton, il ne vous electriſe,
Vous, Proſerpine, & tous vos bons ſujets,
Tant ſon eſprit eſt fécond en projets.
Procope en train de pourſuivre ſa gloſe
Alloit citer mainte & mainte autre choſe,
Quand Diogene (*b*) interrompant le cours
De ſon babil entama ce diſcours.

Par-

(*a*) Les idées de M. Franklin ſur les moyens de détourner les effets du tonnerre ont été ſuffiſamment combattus dans une lettre de M. l'Abbé Nollet ſur l'electricité.

(*b*) Philoſophe cynique, qui vivoit dans une extrême pauvreté, n'ayant qu'un manteau pour tout habillement & logeant dans un tonneau percé. Il étoit de Sinope ville du Pont. Voyez ce qu'on en dit ci-après.

Parlons un peu de la rage alchymique,
Beau diſcoureur, car ce point de critique
En vaut la peine, & vous n'en dites rien.
Mais vous ſouffliez, & nous le ſavons bien.
Plein de l'eſpoir d'un gain imaginaire,
Vous encenſiez l'hermétique chimere (*a*)
Lampes, creuſets, athanors (*b*) & boccaux, (*c*)
Tout l'attirail du profane miſtère
Chez vous étoient entaſſés par monceaux.
O tems! o mœurs! faut-il que l'avarice,
La ſoif de l'or infecte les ſavants,
Et les docteurs, comme les ignorans?
Siécle maudit! c'eſt le comble du vice.
Le ſcandaleux! quel damnable déſir!
Il fut poëte, & voulut s'enrichir!
Et philoſophe il chérit la pécune!
Non non, Pluton, il ne le fut jamais,
Dès qu'à ſes yeux l'or eut quelques attraits.
Un vrai ſavant eſt avec la fortune
Toujours en noiſe & lui garde rancune.
Il eſt toujours craſſeux & mal chauſſé,
Et ſe conforme en tout à mes manieres,
Vivant d'oignons, logeant ſur les goutieres,
Et s'il ſe peut, dans un tonneau percé:
Brèf il eſt gueux à titre légitime,
Et tel que moi dans un degré ſublime.
C'eſt le moyen de ſauver ſes vertus

D'un

(*a*) La pierre philoſophale nommée d'*Hermès Mercure*, parceque le mercure en eſt le principe ſelon les alchimiſtes.

(*b*) Eſpéce de fourneaux chymiques.

(*c*) Eſpéce de groſſe bouteille de verre dont le col eſt long & fort étroit & qui ſert aux opérations de la chymie.

D'un joug honteux; car le ſage s'énerve
Dans l'opulence; & quoi? voit-on Minerve
S'encanailler avec le dieu Plutus?
Mais le projet de ce chymiſte infame
Etoit d'en faire un indigne amalgame (*a*).
Il prétendoit ce docte faſtueux
Etre à la fois & riche & vertueux.
Donc en vertu de nos loix coutumieres,
Il faut d'abord, monarque des enfers,
Lui décerner trois cens coups d'étrivieres
Bien appuiés, & qu'à dire d'experts
On lui fera délivrer ſur le rable,
Pour expier ce crime abominable;
Et tôt après, ſi vous lui pardonnez
On l'enverra dans les champs fortunés.
Tel fut l'avis que donna Diogène.
Dieux infernaux, repartit le docteur
Qui reconnut ſoudain l'accuſateur,
Il eſt Cynique & ceux de ſon eſpèce,
Hormis Cratès, (*b*) ſont tous nés pétulants,
Mordre & japer eſt toute leur ſageſſe,
Ils bornent là leur gloire & leur talents.
Or dites-nous, grand limier de la Grece,
Vous qui traitez les gens du haut en bas,
Fites-vous donc toujours ſi peu de cas
Des eſprits vains qu'éblouit la richeſſe?
N'étiez-vous point de ce foible entiché,
Lorſ-

(*a*) Terme de chymie qui ſignifie mélange; il eſt ici métaphorique. Diogene reproche au docteur d'avoir voulu réunir la ſcience & les richeſſes, Minerve & Plutus deux divinités qui ne ſe trouvent guere enſemble.

(*b*) Cette exception convenoit parceque Cratès avoit ſoutenu la cauſe du docteur.

Lorsqu'à Sinope, intrépide faussaire,
Vos écus faux inondoient le marché? (a)
On vous banit, mais on pouvoit mieux faire.
Dans mon pays on vous auroit branché.
Soudain après un si triste naufrage
Fâché de voir que sur le billonage
Tous vos projets s'en alloient à vau l'eau,
D'un gueux parfait vous prites l'équipage,
Barbe, gourdin, havresac, & manteau.
A la faveur de ce leurre nouveau
Vous vous donniez pour un grand personnage;
Mais dans le fond il est aisé de voir,
Que ce n'étoit qu'un coup de désespoir
D'avoir manqué la fortune volage.
Oui, je soutiens qu'en vous la pauvreté
Ne fut qu'orgueil, mensonge, & vanité,
Un faux clinquant, un faste ridicule,
Qui n'abusoit que le peuple crédule;
Et pour tout dire enfin, tant de vertus
Ne différoient en rien de vos écus.
Le beau profit pour la philosophie
D'avoir acquis un docte tel que vous,
Qui passé maître en fait de hablerie
Pouvoit tenir école de filoux!
Que dire encor? . . mais gardons le silence
Sur les excès de votre incontinence.
C'est un sujet trop long à parcourir,
Et je vois bien qu'il est tems de finir.
Cette riposte étoit bonne & valable;
On y trouvoit du moins le vraisemblable,
Et le bon fut que maint accusateur
Craignit dès lors d'irriter le docteur.

Mais

(a) Diogene & son pere furent chassés de Sinope leur patrie pour crime de fausse monnoye.

Mais les savants charmés de la replique
Rioient sous cape, & le pauvre cynique
Parut un peu confus & dépité,
Et rabattit de son air effronté.
Alors enfin le prince du Ténare
Ne doute plus que l'habile docteur
Qui dit si bien ne soit un homme rare,
Un grand cerveau. Peste, quel orateur!
Dit-il tout bas, comme il vous les rembarre!
Et sur le champ il ordonne à Minos
De recueillir les voix & les suffrages.
Allez, dit-il, c'est assez de propos,
Nous sommes las de tant de témoignages:
N'en parlons plus, qu'on nous laisse en repos.
Mais tout-à coup parut la Peyronie (*a*)
Qui s'écria, Sire, je vous supplie,
Daignez m'entendre un instant, s'il vous plait,
Je vais conter une chose inouie . . .
Voyons, voyons, dit Pluton, ce que c'est;
Mais soyez court, ou gardez le tacet.
Très-volontiers, répond l'ombre farouche:
Mon témoignage est pour la bonne bouche.
Je passerai sur bien d'autres griefs,
Pour m'en tenir à deux principaux chefs.
Or écoutez, voici tout le mistère.
*Primò* Procope oublioit son état,
Il a souvent trahi son ministére,

Frau-

(*a*) Premier chirurgien du Roi. Il a laissé par son testament des sommes fort considérables pour relever la gloire & faciliter les progrès de la chirurgie. Voyez le bel éloge qu'en a fait M. Morand, & qui se trouve imprimé dans les mémoires de l'académie de chirurgie.

Fraudant vos droits, comme un vrai scélérat.
Il n'a jamais rien fait pour votre gloire:
Nul par ses soins n'a passé l'onde noire.
Toujours poltrons au mépris de son rang,
Il abhorroit le carnage & le sang:
Et les trois sœurs qui peuplent ce domaine,
Et font tourner le fatal écheveau,
Affirmeront comme chose certaine,
Qu'il n'a jamais fait jouer leur ciseau.
La volupté fut son étude unique,
Tant qu'il vécut, & pour toute pratique,
Loin de l'école & des febricitans,
Il s'empiffroit avec de bons vivants.
La belle vie! & si par avanture
Il s'en tiroit sans rime ni raison.
Il droguoit peu, laissant à la nature,
Crainte d'erreur, les trois quarts de la cure,
Et refusant, tant il étoit jaloux,
D'en partager le profit avec nous.
Car à ses yeux un docteur de saint Côme
Ne paroissoit tout au plus qu'un atome.
En second lieu ce dangereux pédant
A mis sous presse un discours impudent (a),
Discours vraiment impie & sacrilége,
Qu'il dégoisa jadis en plein collége.
Il nous prouvoit ce cuistre ambitieux
Que nous devions ramper sous la férule
Des médecins nos rivaux odieux:
Mais on siffla ce projet ridicule,
Et l'orateur comme un séditieux.
Car si Pluton, la bonne intelligence

Nous

(a) Le but de ce discours étoit de rétablir la bonne intelligence entre les médecins & les chirurgiens.

Nous eut remis dans leur obéiſſance,
C'en étoit fait, votre principauté,
Tous vos états tomboient en décadence.
Vous ſentez bien de quelle conſéquence
Seroit pour vous cette déloyauté,
Et que l'appui, l'unique ſureté
De votre fourche eſt notre indépendance.
Pour en venir à ma péroraiſon,
Procope étant, contre votre puiſſance,
Bien convaincu de haute trahiſon,
Mon ſentiment, pour ce crime barbare,
Eſt qu'on l'abime au fin fond du Tartare.
La Peyronie invectivoit ainſi
Avec un ton magiſtral & ſevére,
Mais ſon diſcours ne fut point applaudi.
Tant qu'il parla, Pluton ne ſongeoit guère
A l'écouter, il ruminoit alors
Sur un projet de la reine des morts.
Soit équité, ſoit faveur, ou caprice,
Elle vouloit qu'on mit à ſon ſervice,
Un médecin ſi drôle & ſi charmant.
Qu'on n'aille pas faire un faux jugement,
Car ce ſeroit une horrible injuſtice.
Tout ſon deſſein étoit uniquement
D'avoir un chantre, un bouffon agréable,
Pour la ſervir quand elle étoit à table,
Pour diſſiper l'excès de ſon chagrin,
Et les vapeurs qui l'aſſiégent ſans fin.
Pluton n'oſoit refuſer Proſerpine.
Cette déeſſe eut toujours l'aſcendant
Sur ſon époux. Il rêve cependant,
Puis tout d'un coup le dieu ſe détermine,
Et d'une voix à tout faire trembler,
Paix-là, dit il qu'on m'écoute parler.
Voici l'arrêt que prononce la reine,
Ma digne épouſe & votre ſouveraine.

Ce

Ce mort n'eſt pas ſi digne de courroux,
Ni ſi méchant que la plupart de vous.
Il n'a commis que quelques peccadilles,
Et tous ſes faits ne ſont que des vétilles.
Pour du mérite il en a juſqu'aux yeux,
Il rime bien, & chanſonne de même,
Et Ciceron ne parla jamais mieux.
Quoiqu'il en ſoit, la volonté ſuprême
De Proſerpine eſt qu'il boive en ces lieux
Le fin nectar dont s'enivrent les dieux.
Trois fois par jour ce rimeur en goguettes
L'inondera d'un torrent de ſornettes,
En nous jurant par un ſerment affreux
De s'interdire un jargon dangéreux:
Ces mots ſucrés, & ces plattes fleurettes,
Dont les abbés fourniſſent les toilettes.
Finalement en dépit des jaloux,
Je le déclare immortel comme nous.
A ce diſcours on n'eut plus rien à dire;
Chacun ſe tut. Les ſujets de l'empire,
Pour obéir à leur chef redouté,
Vont ſaluer Procope en qualité
De chanſonnier, ou plaiſant de la reine.
On applaudit. La voute ſouterraine
Tremble & mugit des hurlemens divers
Que pouſſe au loin le peuple des enfers.
Mais le bruit court ſur la rive profonde,
Que le docteur doit être révoqué.
Pluton le trouve un peu trop requinqué.
Puis il a ſu l'hiſtoire de Joconde, (a)

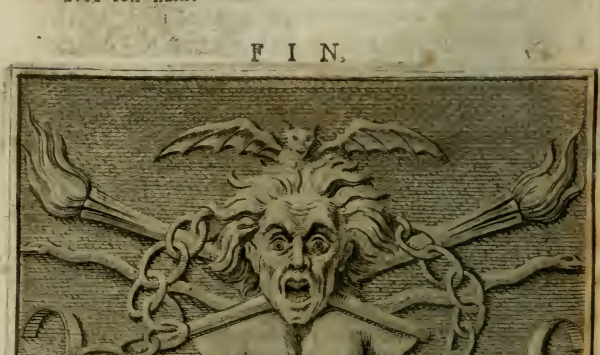
Et

(a) C'eſt un conte de l'Arioſte. Aſtolphe roi de Lombardie, & Joconde les plus beaux hommes de leur tems furent témoins oculaires de l'infidélité de leurs femmes, qui avoient penſé mourir de douleur quand

Et les malheurs du prince de Lombards
Le font trembler pour les mêmes hazards.
On tient pourtant qu'aux rives fortunées
Il renverra le médecin galant,
Dans le quartier des belles surannées
Y cultiver son dangereux talent.

quand elles virent partir ces jeunes aventuriers, & s'en consolerent néanmoins le même jour, la femme de Joconde avec son valet & celle d'Astolphe avec son nain.

FIN.



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# NOMS
## DES
# AUTEURS

*Qui ne sont désignés dans l'ouvrage que par une lettre ou deux ou quelque qualification.*

MESSIEURS,

L'abbé Al. (Alary.
L'abbé Au. (Aubert.
Les abbés G. & L. (Guyon & Lambert.
L'abbé d'O. (d'Olivet.
L'abbé de L. P. (de la Porte.
L'abbé T. (Trublet.
Ad. Adam, sculpteur.
D'Ar. (d'Arnaud.
Bal. (Balechon, graveur.
Le B. (Le Bas, graveur.
Bouch. (Bouchardon, sculpteur.
Bou. (Boucher, peintre.
Breton elegant. (de Sainte-Foix.
Le B. (le Brun.
Buf. (Buffon.
C. Van. (Carles Vanloo, peintre.
Certain Chevalier. (De la Condamine chev. de St. Lazare.
Chantre fortuné. (Voltaire.
D. C. (Marquise du Chatelet.
Co. (Cochin, graveur.

Col.

Col. (Colardeau.
Dor. (Dorat.
Desh. Deshayes, peintre.
Dup. de S. M. (Dupré de St. Maur.
Fal. (Falconet, ſculpteur.
Des F. M. (des Forges-Maillard.
Le Fr. de P. (Le Franc de Pompignan.
F. (Franque, architecte.
Fr. (Freron.
Gr. (Greuſe, peintre.
Gros chanoine. (l'abbé de Lattaignant.
Groupe de voyageurs. (les philoſophes encycl.
Le Préſident H. (Henault.
Homme celèbre par ſa vaſte litterature. (d'Alembert.
Homme d'une mine agréable & ſenſuelle. (Helvetius.
Ma. (Marin.
Mari. (Marivaux.
Marm. (Marmontel.
May. (Mayran.
M. de M. (Moreau de Maupertuis.
Marquis auteur (de Mirabeau.
Moy. (Moyreau, graveur.
Pal. (Paliſſot.
Pier. (Pierre, peintre.
Pig. (Pigal, ſculpteur.
P. (Piron, Alexis.
La Pl. (de la Place.
Perſonnage plus curieux. (Rouſſeau de Génève.
Res. (Reſtaut, peintre.

Rob.

## NOMS DES AUTEURS.

Rob. (Robbé de Beauveſet.
R. (Rouſſeau le journaliſte.
Sed. (Sedaine.
Tho. (Thomas.
Trois écrivains. (l'abbé Prévôt, le Marquis d'Argens, & Crebillon le fils.
T. (Tronchin, celèbre médecin.
Van. (Vanloo, peintre.
Ver. (Vernet, peintre.
V. (Voltaire.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due